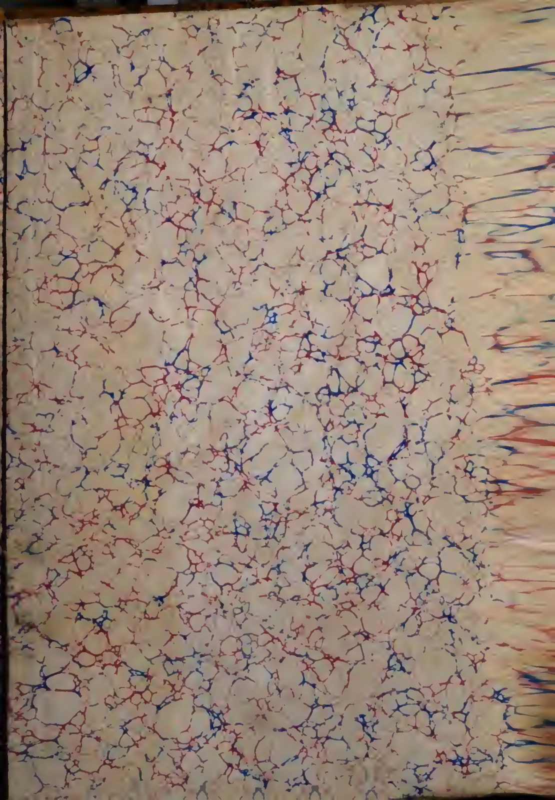




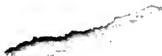


L'AMBASSADEUR DE DIEU

ET

LE PAPE PIE IX

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en octobre 1874.



PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.









L'AMBASSADEUR DE DIEU

ET

LE PAPE PIE IX

PAR

ROSELLY DE LORGUES

Ouvrage enrichi d'un portrait de Christophe Colomb

D'APRÈS UN TABLEAU ATTRIBUÉ A ANTONIO DEL RINCON





PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1874



DÉCLARATION DE L'AUTEUR

En ma qualité de Catholique, je déclare me soumettre entièrement à la doctrine de l'Église, aux règles et décisions du Saint-Siége, notamment aux décrets des Souverains Pontifes Urbain VIII et Benoît XIV, concernant la canonisation des Saints.

S'il m'arrive, au sujet de la présente Cause de Béatification, d'employer les mots de « Saint » et de « Sainteté », ce n'est que d'une manière purement relative, par insuffisance de langage, faute de termes qui rendent plus complétement ma pensée. D'avance je désavoue le sens rigoureux et absolu qu'on voudrait attribuer à ces expressions; car nul ne peut être appelé SAINT *tant que l'Église ne l'a pas qualifié ainsi officiellement.*

Fait à Rome, le 26 *juin* 1874.

Comte ROSELLY DE LORGUES,

Membre de l'Académie romaine de la Religion catholique

LETTRE

DE

SON ÉMINENCE ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME

Mgr LE CARDINAL DONNET

ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX, PRIMAT D'AQUITAINE

A

M. LE COMTE ROSELLY DE LORGUES

Bordeaux, le 12 octobre 1874.

MONSIEUR LE COMTE,

Je n'ai point perdu de vue un seul instant la Cause de Christophe Clomb. Pendant que notre Pays traversait des épreuves qui avaient à Rome un si douloureux retentissement, le silence nous était commandé. Mais aujourd'hui qu'un peu de calme s'est fait, je crois pouvoir vous engager, Monsieur le Comte, à reprendre cette plume avec laquelle vous avez retracé la vie du héros de votre cœur. Profitons du temps : « *Dum tempus habemus operemur bonum.* » Vous n'aurez plus qu'à signaler les vertus chrétiennes de Christophe Colomb, et

ses titres à la vénération des fidèles, ainsi qu'à leur reconnaissance.

Les sympathies que vous avez rencontrées à Rome doivent vous encourager à ce travail. Ne vous inquiétez que médiocrement de l'opposition soulevée par quelques scrupules respectables qui se tiennent en défiance contre toute idée nouvelle. Pourquoi s'étonner si des personnes n'ayant jamais lu la véritable histoire de votre héros, ne veulent pas trouver en lui tout ce qui constitue la véritable Sainteté? Vous ne devez pas oublier que sans l'interruption du Concile, la Postulation pour l'introduction de la Cause eût recueilli les signatures du plus grand nombre des membres de l'Assemblée. Vous en avez eu la preuve avant de quitter la Ville Éternelle.

Montrez de nouveau quel fut en réalité le rôle de Christophe Colomb. Mettez encore plus en lumière l'héroïsme et la constance de ses vertus, le caractère de prédestination et les indices de Sainteté qui marquent tous les grands actes de sa vie. Énumérez les merveilles que Dieu opéra par cet homme de

foi et de courage. Après avoir été historien, soyez hagiographe. Dégagez du milieu de sa multiple existence de marin, d'administrateur, de gouverneur et de vice-roi, les faveurs divines qui signalèrent le cours de son apostolat.

Ayant contribué moi-même dans les premières années du règne de Louis-Philippe à l'érection des évêchés de la Guadeloupe, de la Martinique et de la Réunion, qui firent partie de mon ressort métropolitain, je crus pouvoir porter l'introduction de la Cause de Christophe Colomb, par voie exceptionnelle, devant la Sacrée Congrégation des Rites, dont j'ai l'honneur de faire partie, non moins en vue de la glorification de ce héros chrétien, qu'en vue de tous les avantages qui en résulteraient pour l'Église.

J'ai proposé la voie exceptionnelle, parce que seule elle permettra d'aboutir, parce que la Cause, comme celle de Jeanne d'Arc et de Louis XVI, présente un caractère essentiellement exceptionnel, puisqu'il s'agit d'une vocation exceptionnelle, d'une œuvre exceptionnelle, d'une destinée exception-

nelle et d'un résultat également exceptionnel. Dans votre mémoire au Concile, vous avez, Monsieur le Comte, fort clairement résolu la difficulté relative au seul *Évêque du lieu* qui puisse commencer la première information. Il semble, en effet, que cette Cause, se distinguant de beaucoup d'autres, doive relever uniquement du Saint-Siége.

Quant aux objections provenant du long temps écoulé et du silence qu'on a gardé pendant plus de trois siècles sur cet homme admirable, je les trouve sans force contre l'autorité des faits, contre les témoignages des contemporains, et les documents authentiques en votre possession. Quand il s'agit d'une œuvre éternelle, on ne s'arrête pas à compter les années. Mille ans sont comme un jour devant le Seigneur. Si le ministère de Colomb avait été assez connu de son vivant, si dès ses funérailles il avait été regardé comme un Saint, s'il n'eût pas fallu l'arracher aux ténèbres de l'oubli et de l'erreur, sa Cause serait évidemment plus facile, mais d'autre part, moins extraordinaire et moins en rapport avec le caractère exceptionnel de sa mission et ses conséquences inénarrables.

Ainsi donc, bon courage, allez en avant.

Dût-on n'arriver qu'à obtenir une déclaration de *Vénérabilité*, je vous conseillerais encore de poursuivre l'instance. Ce seul résultat serait d'une immense portée. Cette déclaration aurait pour conséquence directe de reconnaître le rôle providentiel de Christophe Colomb, et d'affirmer implicitement la participation si glorieuse que la Papanté eut à son entreprise. Ce serait la consécration d'un fait historique méconnu par les uns, défiguré par les autres, laissé dans l'ombre par tous jusqu'au Pontificat du Vénéré Pie IX. Il est de l'intérêt de la vérité et du droit de l'histoire, que le caractère du serviteur de Dieu soit arraché à l'oubli. La proclamation de ses vertus héroïques serait d'une grande édification pour les peuples et une nouvelle gloire pour l'Église.

Je partage aussi l'opinion du savant Archevêque de Gênes, Monseigneur Charvaz, qui vous disait avec émotion : « Dès l'instant où Colomb sera déclaré Vénérable, très-certainement quelques familles de nos marins commenceront à l'invoquer; et je ne

doute pas qu'il ne se produise alors des miracles suffisants pour procéder régulièrement à sa canonisation. »

D'ailleurs vous avez déjà entre vos mains une preuve récente de l'efficacité de son intercession. D'autres faits s'ajouteront à celui que vous n'avez pas voulu ébruiter encore. Ne perdez point de temps, Monsieur le Comte. Sachons profiter des jours. Activez votre plume. Ma confiance dans le succès ne s'est point affaiblie. Comment ne pas espérer l'introduction de cette grande Cause, quand elle est si bien faite pour ajouter son éclat à celui de l'immortel Pontificat de Pie IX ? Il semble qu'un mystérieux rapport rattache à son règne la renommée du héros catholique. Toutes les âmes généreuses éprouvent le désir de voir le premier Pape qui ait traversé l'Océan et abordé le continent découvert par Colomb, lui décerner la récompense de sa foi. Naguère les pèlerins d'Amérique, venus à Rome vénérer les tombeaux des Apôtres, ont montré dans un expressif passage de leur allocution au Saint-Père, que son voyage au Nouveau Monde n'y était pas oublié.

Bientôt donc, Monsieur le Comte, grâce à votre zèle si persévérant, et à la conviction que respirent vos nombreux écrits, si justement appréciés par notre Pie IX, Christophe Colomb apparaîtra aux yeux de notre génération comme une des figures merveilleuses de l'histoire, et un des instruments les plus extraordinaires que Dieu ait tenus parmi les trésors de sa Providence, pour intervenir dans les choses de ce monde.

Agréez, Monsieur le Comte, la nouvelle assurance de mon tendre et inaltérable dévouement.

† FERDINAND, Cardinal DONNET,
Archevêque de Bordeaux.

PROLÉGOMÈNES

PROLÉGOMÈNES

I

Choisi de Dieu pour révéler à l'humanité l'ensemble de la création terrestre, Christophe Colomb ne reçut en récompense de ses héroïques travaux que des calomnies, des fers, des outrages, la misère et l'oubli. Espérant prévenir l'indignation publique et lui dérober l'aspect de cette ingratitude, la Cour d'Espagne, après avoir diffamé l'homme à qui elle devait sa splendeur, fit le silence sur sa tombe, et s'efforça d'abolir sa mémoire. Nous divulguerons, plus loin, les sordides motifs par lesquels l'aïeul de Charles-Quint et les successeurs de ce monarque conspirèrent, traditionnellement, contre le bienfaiteur de leur nation.

Cette machination de Cour parvint, en effet, à tromper l'opinion sur le véritable auteur de la Découverte. On attribua au Florentin Amerigo Vespucci l'œuvre de Christophe Colomb ; et malheureusement la France, sans le vouloir, contribua la première à

donner le nom d'Amérique au continent qu'avait pressenti le Révélateur du Globe. Mais tandis que le prétendu génie d'Améric était partout préconisé en Europe, et qu'à Florence la maison où il naquit, devenue l'objet d'un patriotique respect, se parait d'une inscription gravée en or dans le marbre, lui attribuant la découverte du Nouveau Monde; tandis que Gênes elle-même, dupe de ces assertions, et trop oublieuse de sa propre gloire, exaltait celle d'Améric, la métropole du catholicisme résistait à l'entraînement général de l'opinion. Rome ne donna pas d'abord le nom d'Amérique aux régions découvertes par l'envoyé de la Providence. Imposant au nouveau continent le nom de la cause pour laquelle il fut deviné, cherché et trouvé, logiquement elle l'appela Terre de la Sainte-Croix [1].

Si, par ordre supérieur, fidèles à la consigne du silence, les poëtes castillans se turent sur Christophe Colomb, les poëtes romains ne firent point défaut à sa gloire. Seule, en Europe, la pourpre romaine semblait rougir de l'ingratitude générale, et tenter de la réparer. Les Éminentissimes Cardinaux : Ascanio Sforza, Bernardin Carvajal, Bembo, Luiz d'Aragon, Alexandre Farnèse, Benoît Pamphili, Pallavicino, Angustin Valerio, Gabriel Paleotto furent les patrons des poëtes qui célébraient le Messager de la Bonne nouvelle. Le Sacré Collége, presque entier, invita le

[1] Dans la célèbre édition de la *Géographie de Ptolémée*, faite à Rome chez Evangelista Tosino, le nouveau continent était nommé : *Terra Sanctæ Crucis sive Mundus Novus*.

noble Giulio Cesare Stella à écrire en vers l'œuvre de la Découverte.

Alors que déjà personne en Espagne ne se souvenait plus de Colomb, Rome solennisait sa grandeur. Et par l'admiration de la Ville Éternelle l'ambassadeur de Gênes apprenait là, que l'AMBASSADEUR DE DIEU aux nations inconnues avait été son compatriote. Instruit du but de ses travaux, sachant ses vertus, ses épreuves, sa vie de prophète, d'apôtre et de martyr, Uberto Foglieta ne craignit pas d'imprimer, sous les yeux du Pape, cette hardie et précise affirmation, que « jamais dans l'Église chrétienne nul ne lui fut COMPARABLE en mérite. » Sa conscience se soulevait, sa pieuse indignation fulminait à l'aspect de l'insouciance des Génois, qui, tant de fois prodigues de statues pour des causes vulgaires, n'avaient pas encore érigé une pierre à ce Héros, éternel honneur de la Ligurie. Ce patriotique appel à la justice de ses concitoyens n'eut pas d'écho hors de Rome, et resta sans effet. Inutilement le livre intitulé *Clarorum Ligurum elogia* obtint-il un retentissement prolongé; le Doge fit le sourd. La Sérénissime République ne daigna voter ni monument, ni statue, ni inscription à celui de ses enfants qui éclipse toute splendeur.

Ensuite, le cours du temps, les événements survenus, les préoccupations nouvelles laissèrent, en Italie comme ailleurs, assoupi durant près de trois cents ans le souvenir de Christophe Colomb.

Cependant çà et là, par longs intervalles, s'élevait

quelque voix prononçant le nom du grand navigateur; admirant les résultats de ses travaux, sans se douter du caractère providentiel qui les distingue. Sous Napoléon Ier, à la suite des étranges assertions du Piémontais Galeani Napione, qui faisait naître Christophe Colomb au château de Cuccaro, dans le Montferrat, d'oiseuses discussions s'élevèrent à Turin, à Florence, à Gênes et à Savone sur cette fantaisie, qu'appuyait un vain luxe d'érudition locale.

Après la chute de l'Empire, dès les premiers jours de la Restauration, ces débats recommencèrent avec autant d'activité que d'aigreur. On publia des lettres, des notes, des pamphlets, des protestations. On imprima, on invectiva, on brochura, dans tous les formats et à tous les prix, sans se convaincre jamais; et l'on ne fut d'accord que pour méconnaître et rapetisser la grandeur de celui dont on revendiquait la gloire. Le public religieux assistait, complétement indifférent, à ces controverses d'académie comme à ces prétentions de clocher. Le clergé ignorait encore quelle avait été la mission de Christophe Colomb, ainsi que le but de ses aspirations premières et le dernier terme de ses efforts.

Durant ces erreurs passionnées, ces inféconds discussions, le nom de l'Ambassadeur de Dieu ne se lisait nulle part dans les cités du Nouveau Monde. De la terre de Labrador au cap Horn, on y eût vainement cherché un monument, une statue, ou même une simple inscription à sa gloire. Toutefois, cette coupable indifférence des Américains était moins

fâcheuse et moins contraire à la vérité que la fausse érudition de certains académiciens d'Italie. Les écrits de Napione, de Cancellieri, de Priocca, du Père Spotorno, de Felice Isnardi, de Belloro, aveuglément suivis d'Angelo Sanguinetti, etc., multipliaient en Ligurie des imputations calomnieuses contre le Serviteur de Dieu. Les compatriotes de Christophe Colomb devenaient ses plus opiniâtres diffamateurs, tout en prétendant rehausser par sa grandeur celle de Gênes, son berceau.

Pendant que retentissait encore ce concert de dépréciations, la première affirmation du rôle providentiel de l'Apôtre du Verbe parut dans notre livre : La Croix dans les deux Mondes. Les traductions et les réimpressions de cet ouvrage, les imitations, les plagiats dont il fut l'objet contribuèrent à vulgariser promptement en Europe et en Amérique le caractère évangélique de Christophe Colomb. « Effectivement, dit M. le baron Van Brocken, à partir de la publication de cet ouvrage, on ne cesse plus de s'occuper de Christophe Colomb. Les faits l'établissent, et les dates le prouvent péremptoirement.

« En 1844, La Croix dans les deux Mondes est éditée à Paris. Un véritable empressement accueille son apparition. Aussitôt le livre est reproduit à Bruxelles. On le transporte en langue étrangère. On s'en occupe en Amérique. Il est successivement traduit à Naples et à Milan. Le roi Charles-Albert, qui connaissait déjà des écrits du même auteur, parcourut avec intérêt sa nouvelle production. Après cette

lecture, plein d'admiration et de respect pour la mémoire de Christophe Colomb, étonné de l'insouciance des Génois, le généreux monarque résolut d'ordonner une allocation pour ériger à ce héros chrétien un monument dans sa ville natale [1]. »

II

Quelques années plus tard, s'asseyait sur la Chaire de saint Pierre le premier Pape qui eût traversé l'Atlantique, parcouru les régions méridionales du nouveau Continent, contemplé le grand Océan, approché des flots que congèle le pôle antarctique, et franchi dans sa longueur le plus vaste espace des mers. Il semble que, par cette expérience personnelle des hommes, des climats et des productions du Nouveau Monde, le Christ avait préparé son futur Vicaire à une compréhension plus complète de l'œuvre divine, et à une plus profonde connaissance de l'humanité qu'il devait gouverner un jour, au milieu d'émouvants périls et d'inextricables complications.

Aussi, à peine remis des agitations révolutionnaires, Pie IX, peu après son retour de Gaëte, ordonna-t-il que l'histoire du navigateur chrétien à qui

[1] Van Brocken, *Des Vicissitudes posthumes de Christophe Colomb*, p. 11 et 12; in-8°. Leipzig, 1865.

nous devons l'Amérique, jusqu'ici exclusivement racontée par des plumes protestantes, fût enfin écrite dans son intégrité par un catholique, et présentée sous son aspect véritable.

Comme la Fille Aînée de l'Église avait égaré l'opinion, et donné le nom d'un plagiaire au Continent découvert par l'Envoyé de Dieu, ce fut elle-même que le Chef de l'Église chargea de réparer, autant que possible, cette injustice, en publiant dans sa langue la vie de ce sublime apôtre. Le Saint-Père choisit, pour cette œuvre, le plus ancien des écrivains catholiques français. Il ne la confia pas à un burin sacerdotal, parce que cette biographie n'est pas purement historique ou religieuse, mais qu'elle comporte des appréciations très-diverses, touche à des intérêts multiples, et concerne le monde entier, sans acception de croyances et de gouvernements.

Sa Sainteté ne se borna pas à nous encourager de vive voix. Lors de notre retour en France, Elle daigna nous adresser une lettre latine, dans le même but [1].

Plus tard, notre travail étant fort avancé, nous retournions à Rome; et nous étions obligé d'avouer, à la honte de la librairie catholique de Paris, que, malgré la protection du Bref Pontifical, aucun éditeur dit religieux ne voulait entreprendre notre publication. Alors, par une de ces généreuses spontanéités qui sont caractéristiques de sa noble nature,

[1] Bref du 10 décembre 1851.

Pie IX daigna nous indiquer le moyen de faire paraître l'ouvrage dans les meilleures conditions.

Subitement, les échos du Vatican parurent avoir réveillé l'intérêt que prirent autrefois à la renommée de Christophe Colomb, les hauts dignitaires de la Ville Éternelle. Le Sacré-Collége, les Ambassadeurs, les Princes, les Auditeurs de Rote, les Généraux des Ordres religieux, les principaux membres de la Prélature manifestèrent d'unanimes sympathies pour cette publication. Son annonce fut comme un événement dans la société romaine. Un ancien Ministre de la Justice et des Cultes, longtemps président de la Chambre des Députés, l'illustre M. Sauzet, témoin de cette impression, la transmit à Son Ém. le Cardinal-Archevêque de Lyon.

Quoique la perfection littéraire de cette improvisation de plume, tracée à l'instant même de notre départ, méritât tous les honneurs de la publicité, nous en avons jusqu'à présent humblement joui seul, en égoïste. Mais cette lettre, dont nous obtînmes copie, est relativement à la question présente un suffrage trop précieux et une attestation trop importante pour que la modestie ait le droit de la retenir plus longtemps dans nos archives, surtout à l'heure où la routine et l'ignorance se liguent étroitement contre le serviteur de Dieu.

Voici donc le texte entier de cette missive :

« Rome, le 3 février 1854.

« Monseigneur,

« Cette lettre sera remise à Votre Éminence par M. le comte Roselly de Lorgues. Je n'ai pas la prétention de recommander à un Pontife aussi éclairé, l'auteur du *Christ devant le siècle,* et de tant d'autres écrits, chers à la Foi et honorés par les lettres; j'ai désiré seulement lui faciliter l'honneur de votre connaissance personnelle. Votre Éminence sait déjà aussi bien que moi, la courageuse initiative prise par M. Roselly de Lorgues dans des jours difficiles, et les services rendus à la religion et à l'instruction primaire, dont l'inséparable avenir plane sur les destinées de nos temps orageux comme la suprême espérance de salut.

« Le comte Roselly de Lorgues va mettre le comble à ses honorables travaux, en glorifiant par un magnifique ouvrage, l'un des plus grands noms des temps modernes, celui du Révélateur du Nouveau-Monde. On dirait que cette grande figure a besoin d'être révélée à son tour, et que le destin jaloux qui poursuivit sa noble vie, s'est acharné à projeter son ombre jusque sur sa tombe. Sa mémoire a été presque abandonnée aux écrivains protestants, qui ont défiguré sa vie. On sait peu que la sainteté égala son

génie. Et celui qui depuis les Apôtres a le plus propagé le nom du Christ, manque encore d'historien catholique. Il fallait rendre à la gloire de la foi celui qui donna un monde à son empire.

« M. de Lorgues a entrepris cette noble tâche, et il est digne de l'achever. L'empressement universel ne peut manquer à une telle œuvre, car elle importe à l'honneur des Deux Mondes; aussi a-t-elle excité dans la métropole catholique de tous deux la plus vive et la plus auguste sollicitude.

« M. de Lorgues emporte avec lui les témoignages les plus flatteurs du bienveillant concours dont le Saint-Père et le Sacré-Collége se sont empressés d'honorer d'avance un monument qui honorera lui-même notre époque. L'Italie, qui donna le jour à Colomb, l'Espagne, qui lui ouvrit la gloire, ne pouvaient faillir à son histoire. La France, qui prit une part si grande aux nobles fruits de sa découverte, ne saurait rester en arrière. Et il appartient à l'illustre Primat des Gaules, de lui donner le signal, en consacrant par sa pieuse approbation, l'éclat de tant d'illustres suffrages.

« Je félicite d'avance l'auteur de l'appui que lui donnera, sans doute, une si haute bienveillance. Je m'en félicite moi-même; et j'ose aussi en féliciter Votre Éminence, en la priant de permettre que je saisisse cette occasion pour lui renouveler l'hommage

de la plus profonde vénération et du respectueux dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être

« Monseigneur,

« De Votre Éminence,

« Le très-humble et très-obéissant serviteur,

« P. Sauzet. »

La protection accordée par l'immortel Pie IX à la mémoire si longtemps oubliée de Christophe Colomb, parut l'avoir ravivée soudain dans les Deux Mondes.

Quelques semaines plus tard, pendant qu'en Amérique des inscriptions, des statues colossales, des monuments allaient s'élever en son honneur, Gênes célébrait l'inauguration de la voie ferrée qui relie désormais la Cité de marbre à la capitale du Piémont; et le vénérable métropolitain de la Ligurie, Mgr Andrea Charvaz, devant l'autel en plein air où il venait de célébrer la messe, en présence de la famille royale, entourée d'une foule accourue de tous les points des États sardes, proclamait solennellement les vertus chrétiennes du héros génois. Le surlendemain, nous avions nous-même l'honneur d'expliquer au Roi la mission providentielle de Christophe Colomb et son rôle évangélique. Victor-Emmanuel II, après nous avoir, avec une noble curiosité, adressé les questions les plus imprévues, nous engagea fort gracieusement à presser la publication de notre œuvre.

Le 11 du mois suivant, la France, par le généreux exemple de S. A. R. Mgr le duc de Montpensier, rappelait à l'Espagne ses devoirs envers son bienfaiteur Christophe Colomb. L'admirable reine Marie-Amélie, l'infante doña Maria Luiza Fernanda et Mgr le duc de Montpensier arrivaient comme en pèlerinage à la Rabida, cet agreste monastère où l'homme de la Providence avait trouvé son premier asile, son meilleur ami et les plus sûrs moyens d'entreprendre sa découverte. Dès lors, la munificence du Prince sauvait d'une complète destruction cette demeure de la piété qui abrita le génie, et servit à le confirmer dans son projet apostolique.

De proche en proche l'attention publique se préoccupait chaque jour davantage de Christophe Colomb.

III

Pour répondre à l'auguste confiance du chef de l'Église, la vie de Christophe Colomb a été rédigée avec un soin religieux ; tous les faits étant puisés à des sources authentiques, tirés de documents originaux, exposés sincèrement dans leur intégrité, suivant leur enchaînement naturel. L'écrivain s'est constamment effacé dans ce travail ; et jamais l'historien ne s'y est substitué à l'histoire. Depuis dix-huit ans cette œuvre, reproduite en diverses langues, a été passée au crible

de la critique européenne. Elle a suscité d'acrimonieuses attaques, valu d'impuissantes railleries à son auteur, sans qu'aucune de ses assertions ait pu être ébranlée. Les protestants de Londres, d'Édimbourg, d'Allemagne, de Suisse, des États-Unis, les incrédules d'Italie et de Belgique, les francs-maçons, les négateurs du surnaturel n'ont trouvé à lui opposer que des sarcasmes et des turlupinades. Généralement la presse française s'est plu à reconnaître l'importance de ses réfutations, de ses éclaircissements et de ses redressements historiques.

Cet ouvrage a mérité le suffrage du premier Ecclésiastique français qui ait pressenti la Sainteté de Christophe Colomb ; et plus tard S. G. Mgr Dubreil, archevêque d'Avignon, avait la bonté de nous écrire :

. . . .

. . . .

« J'ai relu, avec plus d'intérêt encore que la première fois, ces belles pages où se retrouve la vie de Colomb, si vraie, si saisissante parce que vous avez su comprendre que rien ne doit ressembler davantage à la manière dont se produisent les grands événements, que celle de les dire ; et que pour les raconter dignement à la postérité, il faut puiser son inspiration à la source même d'où ils sont sortis.

« C'est le souffle chrétien qui a donné des ailes au génie de Colomb, qui l'a poussé à ses merveilleuses découvertes ; c'est le même souffle qui a guidé votre plume et vous a fait écrire votre livre qui est une dé-

couverte aussi. Vous êtes descendu dans cette âme ou plutôt vous vous êtes élevé jusqu'à elle; et le premier vous avez su y voir ce que les historiens vos prédécesseurs avaient ignoré: que la supériorité de Colomb, que le secret de sa grandeur c'est sa foi. Le premier vous avez montré que c'est parce qu'il fut religieux plus encore que son temps, parce qu'il fut un chrétien enthousiaste qu'il devint navigateur sublime, qu'il fut un grand homme parce qu'il était un Saint. »

. . . .

. . . .

. . . .

Malgré notre répugnance à entretenir nos lecteurs de ce qui nous est personnel, un intérêt supérieur nous y oblige aujourd'hui; et nous ne craindrons pas de rappeler ici l'opinion de la presse sur cette restitution historique, afin de maintenir solidement le caractère d'autorité qui lui appartient. Il importe de bien établir aux yeux de tous, à quel degré de considération elle s'est élevée dans l'estime publique. Nous le devons d'autant plus, que notre ouvrage renferme les premiers éléments de la Cause de Béatification dont il va s'agir; c'est pourquoi tout récemment il vient d'être l'objet d'attaques téméraires, de la part d'écrivains qui n'admettent pas le surnaturel.

Voici donc, par extraits, le jugement littéraire rendu sur notre histoire de Christophe Colomb.

D'abord, l'organe officiel du Gouvernement français, alors le *Moniteur universel*, consacra deux

grands articles à l'analyse de notre travail et la termina par ces lignes :

« Du reste, le seul point historique qui nous ait paru contestable au milieu de ces documents si positifs et si nombreux, de ces recherches si neuves et si décisives, qui vaudront à M. de Lorgues, devant la postérité, car ce livre est fait pour elle, le titre de restaurateur d'une grande mémoire, c'est la bien légère, la bien vétilleuse question de l'étymologie de la Vera-Crux....

« Il a fallu toute la petitesse de la question, tout l'entraînement d'une idée préconçue, pour jeter l'auteur dans cet oubli, le seul peut-être d'un volumineux ouvrage, si riche de faits et de choses, dont le retentissement a déjà été si grand tant à l'étranger qu'en France, et où tant de questions capitales, jusqu'ici mal comprises, mal jugées ou même complétement ignorées, ont été remuées et résolues avec la plus magistrale et la plus décisive autorité [1]. »

Le *Pays, journal de l'Empire,* signala l'action considérable de cette production, qui introduit la Providence dans l'histoire, et l'y établit à l'aide de pièces officielles et de documents authentiques [2]. M. Barbey d'Aurevilly, devinant la portée de cet ouvrage, disait :

« C'est une œuvre capitale d'efforts, ET MÊME DE RÉSULTATS. »

Le *Constitutionnel,* quoique n'aimant pas l'interven-

[1] *Moniteur Universel*, 2 septembre 1856.

[2] *Le Pays*, 12 novembre 1856.

tion divine dans les choses humaines, rendit pourtant justice à la science de l'auteur, et annonça formellement le succès de son œuvre [1].

Le *Moniteur de la Flotte* faisait cette déclaration : « Nous n'hésiterons pas à reconnaître que la nouvelle histoire de Christophe Colomb a sa place marquée à bord de tout navire européen. Chose étrange ! cette éminente biographie n'avait pas encore été écrite jusqu'à présent par un seul écrivain d'Europe, ou catholique... Nous ne partageons pas toutes les convictions de M. Roselly de Lorgues; mais indépendamment du mérite éminemment littéraire de son œuvre, de ses aperçus aussi neufs qu'originaux, de l'élévation de sa philosophie historique et des difficultés vaincues, nous ne pouvons méconnaître sa haute valeur spéciale dans l'ordre d'idées le plus familier à nos lecteurs. Son nom reste attaché avec honneur à un monument durable [2]. »

Plus tard, on lisait dans la *Correspondance de Rome :*

« .... On a fait beaucoup de cas, en Italie, de ce livre, où la mission religieuse du grand Génois est si bien rendue; et le comte Dandolo s'occupe de le traduire à Milan. Nous savons aussi que ce livre a été très-bien accueilli par les catholiques des États-Unis, et les journaux religieux en ont donné des comptes rendus les plus flatteurs. M. de Lorgues, déjà cheva-

[1] *Le Constitutionnel,* 7 septembre 1856.
[2] *Le Moniteur de la Flotte,* 25 décembre 1856.

lier de l'ordre de Saint-Sylvestre, vient d'être élevé par le Saint-Père à la dignité de commandeur [1]. »

« En même temps, dit le baron Van Brocken, Sa Sainteté honorait l'auteur d'une lettre personnelle. S. M. la reine d'Espagne faisait écrire au comte Roselly de Lorgues, par son secrétaire d'État ministre des affaires étrangères, don Caldéron Collantès, une lettre de remercîments et de félicitations, qui fut suivie de la croix de commandeur de l'ordre distingué de Charles III.

« Ensuite l'empereur d'Autriche, le roi de Bavière, le roi de Naples donnaient au comte Roselly de Lorgues des témoignages particuliers d'estime et de bienveillance.

« Plusieurs gouvernements de l'Europe faisaient placer son ouvrage dans les bibliothèques publiques. En France, S. Exc. le Ministre d'État y souscrivait pour les bibliothèques de la Couronne, et S. Exc. le Ministre de la Marine y souscrivait pour les bibliothèques des ports [2]. »

Nous n'allons pas énumérer en ce lieu les traductions et les réimpressions de cette histoire, ainsi que les éloges dont l'ont honorée de hauts personnages, voulant nous en tenir simplement aux suffrages de la littérature. Et si nous avons rappelé, ici, le sentiment de la presse laïque sur notre œuvre, c'est que nous devions établir péremptoirement, par ses pro-

[1] *L'Univers religieux*, 27 mars 1857.

[2] Van Brocken, *loco citato*, p. 23 et 24.

pres témoignages, que celui de notre plume a mérité le droit d'être accepté.

Tandis que les ignorants écrivains du mazzinisme, les folliculaires garibaldiens nous insultaient sans vergogne, la Cour d'Italie, qu'assurément on ne suspectera pas de bigotisme, n'hésitait point à reconnaître notre loyauté d'historien. En voici la preuve.

CABINET PARTICULIER
DE
SA MAJESTÉ.

« Turin, ce 5 mars 1857.

« Monsieur le Comte,

« Christophe Colomb fut une gloire de notre pays et du monde entier. Sa vie si pleine de vicissitudes diverses est une étude sublime pour l'homme politique comme pour le philosophe. On doit savoir beaucoup de gré, en Italie surtout, au savant historien qui la porte à la connaissance de tout le public, la retraçant avec un vif intérêt et une franche vérité.

« Le Roi, mon auguste Souverain, a apprécié tout le mérite de votre ouvrage, Monsieur le Comte, et pour vous en donner un témoignage saillant, il a daigné vous conférer la décoration d'Officier de son Ordre des SS. Maurice et Lazare. J'en écrivis aussitôt à S. E. M. le premier secrétaire de la Grande Maîtrise

qui vient de me transmettre votre diplôme; et je m'empresse de vous le faire parvenir, saisissant cette heureuse circonstance pour vous offrir mes félicitations, ainsi que les assurances de mes sentiments distingués.

« *Le ministre de la maison du Roi,*

« NIGRA.

« M. le comte Roselly de Lorgues, homme de lettres, officier de l'Ordre des SS. Maurice et Lazare.

« Gênes. »

Les conséquences de cette publication font voir combien était pénétrante l'intuition du Souverain Pontife, quand il ordonnait d'écrire intégralement et de mettre en lumière la vie de Christophe Colomb.

De ce travail, non-seulement découlent des notions utiles à l'histoire, à la marine, à la biographie universelle, mais des documents nouveaux qui prouvent irréfragablement :

1° La participation de l'Église à l'entreprise de la découverte ;

2° L'intervention de la Providence dans les affaires humaines; en établissant par des actes officiels, des protocoles, des pièces authentiques, plusieurs faits

indubitables, d'un ordre surnaturel; qu'on ne saurait pourtant attribuer à des causes fortuites, à l'aveugle hasard, et qui défient toute explication des adeptes du positivisme;

3° L'inspiration divine ne cessant de conseiller les décisions du Saint-Siége, même aux jours les plus tristes de son histoire;

4° L'utilité pratique et le libéralisme des Ordres religieux;

5° Les rapports de la Papauté avec Christophe Colomb, son Légat spontané dans le Nouveau-Monde.

En outre, de cette exposition biographique est résulté un effet complétement inattendu. Le caractère du messager de l'Évangile s'est révélé dans sa grandeur. On a vu le prodige, le miracle se mêler à sa vie, seconder ostensiblement ses travaux. On a reconnu en lui, toutes les vertus chrétiennes portées au degré héroïque. En lisant son histoire, on a ressenti cette admiration de l'âme, ces confortations intérieures qui ressortent de la vie des saints; on a éprouvé l'édification, respiré la béatitude; on a jugé par le sens intime de la piété, que l'homme choisi de Dieu pour porter la croix dans le Nouveau-Monde était au rang des bienheureux, et qu'il devait briller dans la splendeur des élus: *in splendoribus sanctorum.*

De là, un commencement de culte intérieur chez beaucoup de chrétiens.

IV

Pendant que se propageait ce sentiment de vénération à l'égard de l'incomparable disciple du Christ, le chef de l'Église éprouvait aussi le besoin de rendre hommage à son zèle et à sa piété. Le moment était solennel. Pour la première fois, depuis trois cent soixante-dix ans, la Papauté allait rompre le silence qu'elle gardait sur cet envoyé de Dieu. Il semble que le Saint-Siége attendait que l'erreur publique fût dissipée, l'opinion rectifiée, pour ne pas trop l'étonner en rendant, prématurément, justice au chrétien que le monde avait méconnu jusqu'à nos jours.

Si, par une réserve facile à comprendre, nous avons pendant plus de dix ans conservé pour nous seul cette attestation auguste; aujourd'hui l'intérêt du catholicisme commande à notre humilité de ne plus la tenir secrète. Sa publicité devient nécessaire; et sans hésiter, nous saurons sacrifier notre goût et nos habitudes à l'accomplissement d'un devoir religieux.

TÉMOIGNAGE

RENDU AU ZÈLE ÉVANGÉLIQUE

DE

CHRISTOPHE COLOMB

PAR

SA SAINTETÉ LE PAPE PIE IX

Extrait du Bref adressé le 24 avril 1863
au comte Roselly de Lorgues.

PIUS PP. IX.

« Cher Fils, salut et bénédiction apostolique. Appelé par la volonté de Dieu au gouvernement de l'Église universelle, malgré notre insuffisance; désireux dans notre rôle d'Apôtre d'accroître la grandeur de cette même Église, nous mettons assidûment nos soins à pourvoir d'une amplitude d'honneurs ces hommes qui ne sont pas moins distingués par l'éclat et l'ancienneté de leur race, que par leur zèle pour les bonnes œuvres et la

défense de la religion. Assurément vous devez être compté parmi ces hommes d'élite, cher Fils, et dès lors, en témoignage de notre bienveillance, nous vous estimons digne d'un très-grand titre d'honneur. Car nous avons appris par des documents authentiques que vous étiez issu d'une antique et noble famille d'Italie qui, portée en France par les vicissitudes des temps, y a produit des hommes remarquables par la piété, la sagesse, l'intégrité, l'habileté dans la conduite des affaires[1]. Vous avez ajouté votre vertu et vos mérites à cet éloge fait de vos aïeux. En effet, doué de talent et pénétré des meilleurs principes, animé d'un excellent esprit et d'une excellente doctrine, vous ne vous en êtes point servi pour la vaine gloire du renom, mais pour défendre opportunément la cause de la religion et confondre par

[1] Outre ceux de ses aïeux italiens qui autrefois servirent le Saint-Siége, et dont le Souverain Pontife a daigné rappeler le dévouement et la fidélité, dans un Bref du 3 juillet 1866, l'historien de Christophe Colomb compte, dans la branche française de la famille, plusieurs magistrats distingués; notamment : — un Maître rational à la Cour des Comptes de Provence, — un Assesseur de la ville d'Aix, premier Conseiller en la sénéchaussée, et auteur du premier livre qu'on ait imprimé dans cette ville, — un Président à mortier au parlement d'Aix, que François I[er] chargea de missions importantes, — un Avocat général, — un Conseiller d'État, — et un Chancelier de France. (Voir pour les détails : LE NOBILIAIRE UNIVERSEL DE FRANCE, t. IX, l'ANNUAIRE DE LA NOBLESSE, t. XX et XXVI, l'ÉTAT PRÉSENT DE LA NOBLESSE FRANÇAISE, etc., etc.

vos écrits l'audace des impies acharnés contre la foi catholique; vous vous êtes appliqué de tous vos moyens à secourir la société humaine, qui sans religion ne peut se soutenir. Afin de mettre au jour d'autres travaux recommandables par la piété et l'érudition, vous n'avez épargné ni soins ni veilles, de telle sorte que vous n'avez pas moins acquis la réputation de savant que celle d'homme ayant hautement bien mérité de la religion.

« Parmi vos œuvres il en est une qui tourne tout autant à l'honneur de la religion qu'au lustre de l'Italie : c'est la très-riche histoire par vous écrite de la vie et des actes de CHRISTOPHE COLOMB QUI, ENFLAMMÉ DE ZÈLE POUR LA FOI CATHOLIQUE, RÉSOLUT, EN ENTREPRENANT LA PLUS AUDACIEUSE DES NAVIGATIONS, DE DÉCOUVRIR UN NOUVEAU MONDE, NON POINT POUR AJOUTER DE NOUVELLES TERRES A LA SOUVERAINETÉ DE L'ESPAGNE, MAIS AFIN DE PLACER DE NOUVEAUX PEUPLES SOUS LE RÈGNE DU CHRIST, CE QUI VEUT DIRE DE L'ÉGLISE. »

. . . .
. . . .

(Le reste du Bref nous étant tout personnel, nous bornons à ces lignes notre citation.)

. . . .

Ainsi, voilà l'ardeur évangélique de Christophe Colomb, son apostolat, le but véritable de sa vie explicitement déclarés par le Vicaire du Christ. Cette auguste constatation des efforts du serviteur de Dieu résume et complète l'idée que, désormais, l'Église doit avoir de son caractère.

En 1493, le chef de la chrétienté avait reconnu Christophe Colomb « très-digne, recommandable à des titres nombreux et fait pour une si grande œuvre. » A cette époque, le Pape qualifiait simplement en lui l'homme providentiel.

En 1863, le chef de l'Église apprécie ses sentiments intimes, le but de ses travaux, son rôle évangélique. Le Souverain Pontife affirme que ce ne fut point dans un intérêt terrestre, mais uniquement pour la dilatation de la Foi, qu'il conçut cette étonnante entreprise et en affronta les périls. Ici, le Pape qualifie l'homme apostolique.

V

Cependant, par une propension naturelle, l'idée de la sainteté de Colomb devenait au cœur des fidèles une persuasion aussi douce que fortifiante. Deux ans plus tard, comme souvent autour de nous s'exprimait le vœu de voir décerner à ce héros de l'Évangile sa juste récompense, nous allâmes à Rome, pour

savoir si Sa Sainteté jugerait possible d'introduire la demande de sa Béatification.

En même temps, arrivait dans la Ville Éternelle notre illustre ami, le comte Tullio Dandolo, qui a revisé et enrichi de deux admirables préfaces la traduction italienne de notre histoire. Après nos mutuelles félicitations sur cette rencontre, nous lui apprîmes le motif de notre voyage, et l'engageâmes à nous accompagner chez Sa Sainteté, qui plus d'une fois nous avait parlé de lui avec une bienveillance paternelle. Nous eûmes donc la satisfaction d'aller mettre ensemble nos hommages aux pieds de l'auguste protecteur de la renommée de Colomb.

Le Souverain Pontife nous montra d'abord quelles difficultés présenterait cette introduction, à cause de l'impossibilité de se conformer aux règles établies en cette matière. Cependant le Saint-Père nous dit que rien n'empêchait de former la demande, et ajouta en latin : *Tentare non nocet.* Au bout d'une conversation assez diverse sur d'autres sujets, Sa Sainteté revenant à l'objet de cette audience, nous dit encore en la terminant : « Néanmoins, on peut essayer »; et Elle répéta ces mots : *tentare non nocet.*

Peu de jours après, un journal créé en France dans l'intérêt italien, sous les auspices de l'insulteur impérial, le prince Napoléon Jérôme, pour combattre la Papauté, détruire le pouvoir temporel et déraciner de notre sol le catholicisme, l'*Opinion nationale* rehaussait son premier Paris des lignes suivantes :

« On se prépare, dans la ville de Rome, à procéder

à une nouvelle béatification; et l'homme qu'il s'agit de canoniser est... Christophe Colomb!

« Nous protestons, de toutes nos forces, contre cet empiétement de la cour de Rome. N'y a-t-il pas dans le monde assez de Benoît Labre et de Marie Alacoque, assez de visionnaires et d'extatiques, assez de martyrs de la Chine et du Japon, pour satisfaire aux besoins dévots des ultramontains?...

« C'est un historien de Christophe Colomb, le comte Roselly de Lorgues, qui, assure-t-on, secondé par M. Tullio Dandolo, a fait les premières démarches auprès du Pape [1]... »

La presse parsema promptement en Europe la nouvelle de ce projet de béatification. Elle fut accueillie par un assentiment presque général. Mais certaines feuilles démocratiques d'Italie ayant travesti ridiculement cette audience, notre ami, qui en rentrant chez lui avait transcrit mot pour mot l'entretien, ne crut pas devoir se borner à une rectification de journal; il intercala cette rédaction fidèle dans un volume qu'il faisait alors imprimer à Assise, et qui parut sous ce titre : *L'Art chrétien* [2]. Le comte Dandolo sentait combien il importait de constater les moindres détails d'un fait qui pouvait devenir une page des *Annales ecclésiastiques* du dix-neuvième siècle.

[1] *L'Opinion nationale*, 6 juin 1865.

[2] Tullio Dandolo, l'*Arte Cristiana*, de la page 20 à 26.

VI

Durant ce temps, parmi les fidèles une pieuse prédisposition adoptait avec bonheur l'idée que l'homme, choisi pour doubler l'espace de la Terre, fut un véritable saint. Quelques-uns remarquaient aussi que Pie IX étant le premier Pape qui eût traversé l'Océan et visité le Nouveau-Monde, il semblait naturellement destiné à couronner le chrétien par lequel l'Évangile en prit possession.

Ces espérances de la piété, ces tressaillements de l'opinion catholique, à la pensée de glorifier enfin ce grand serviteur de Dieu, inspirèrent bientôt à un Prince de l'Église une noble résolution. Le Primat d'Aquitaine, S. Em. le cardinal archevêque de Bordeaux, qui dans son ressort métropolitain compte les évêchés des Antilles, écrivit au Souverain Pontife, le suppliant de vouloir bien autoriser l'introduction de cette Cause devant la Sacrée Congrégation des Rites.

Non moins remarquable par la beauté de la forme que par l'ampleur des vues, la lettre de l'éminentissime Cardinal attestait la disposition des esprits, leur pieuse attente; rappelait les vertus héroïques du messager de l'Évangile, et motivait solidement les raisons d'admettre sa Cause.

Bien que cette lettre, ultérieurement livrée à l'impression, ne l'ait jamais été au public, l'émotion qu'elle excita parmi les fidèles fut comme électrique. On en fit des copies, on la traduisit en diverses langues. Les journaux en reproduisirent des fragments. Toute la société européenne s'en préoccupa. La presse adressa des remercîments à son illustre auteur, qui ne pouvait suffire à répondre aux félicitations venues des premières notabilités laïques. La majeure partie de l'Épiscopat français sentit de ses vœux la démarche du vénérable Cardinal. Plusieurs évêques donnèrent leur adhésion formelle à la lettre de Son Éminence. Des ecclésiastiques de divers diocèses ajoutèrent leur voix à celles des premiers pasteurs. Tout d'abord, d'un simple coup d'œil, le célèbre évêque d'Orléans avait saisi les profondes conséquences de cette proposition. Il félicita le cardinal Donnet de son initiative. Avec la spontanéité qui est le propre des âmes supérieures, Mgr Dupanloup précisait admirablement, au courant de la plume, le grand aspect de cette Cause, et son intérêt catholique.

Citons seulement quelques mots de l'illustre Prélat :

« Nous ne devons pas, disait-il, laisser l'impiété dénaturer les grands événements, et travestir les grands hommes qui appartiennent à l'Église. Le présent inattendu du Nouveau Monde à l'ancien monde est l'événement le plus étonnant de l'histoire. Et c'est pour la conquête des âmes, par une inspiration de foi, avec l'encouragement de l'Église, et d'elle seule,

que l'admirable Génois a entrepris, poursuivi et accompli sa découverte. Oui, il serait bien beau que ce Nouveau Monde si peuplé, si actif, si fier, appelé à de si surprenantes destinées, eût pour premier ancêtre un Saint. Il serait bien beau que les navigateurs de toutes les mers eussent pour modèle et pour patron un Saint. Et il est déjà très-beau qu'un Prince de l'Église affirme cette conviction, revendique cette gloire et propose cette Cause [1]. »

Pendant qu'en Italie, la plupart des évêques applaudissaient la lettre du Primat d'Aquitaine, l'importance de l'initiative prise par la France n'avait point échappé à l'attention de la péninsule ibérique. Sans distinction de nuances, toute la presse espagnole appuya ce projet de Béatification. S. Em. le cardinal Fernand de la Puente, archevêque de Burgos, transmit à son vénérable collègue de Bordeaux des congratulations patriotiques au nom de l'épiscopat d'Espagne; et joignit son adhésion personnelle à la demande de Béatification. En Amérique, cette idée fut acceptée avec une faveur marquée par la presse de divers États. Au Brésil, elle inspira un poëte. Dans les deux continents, plusieurs pays protestants montrèrent leur franche sympathie pour la cause de Christophe Colomb. En Russie même, au siége de la fourberie orthodoxe, l'idée d'une telle Béatification produisit une sensation dont les feuilles accréditées se firent l'écho. Voici en quels termes un organe de l'opinion russe, qui s'im-

[1] Lettre datée de Menthon, 12 septembre 1866.

prime en français à Bruxelles, appréciait la démarche de l'éminentissime cardinal Donnet :

« C'est une des idées les plus heureuses sorties de l'esprit d'un homme habitué aux vastes et impartiales conceptions d'une Église universelle. Les malheurs et les injustices que traîne après elle, comme un linceul funèbre, l'ombre de Christophe Colomb, ne pèsent-ils pas d'un poids considérablement augmenté par les années sur l'humanité tout entière? Le moment, dès lors, n'était-il pas venu de rendre à cette gloire pure et sans tache, l'hommage que lui avaient mérité tant de services féconds et qui n'auraient dû jamais coûter de larmes à personne? N'était-il pas temps de dégager la conscience universelle de cette lourde accusation?...

« Quelle que soit, d'ailleurs, l'opinion religieuse à laquelle on appartienne, est-il possible de ne pas applaudir des deux mains à la glorification de Christophe Colomb, de quelque part qu'elle vienne? Est-il possible de ne pas accueillir avec la faveur dont elle est digne, cette belle entreprise d'un Prince de l'Église, s'efforçant d'associer la Papauté à la réparation d'une immense injustice, et d'élever dans les cœurs de cent trente-cinq millions de catholiques du temps actuel, sans compter les générations futures, un monument moins périssable que ceux de granit ou de bronze à celui qui a rapproché les deux continents [1]? »

Qu'on réfléchisse sur ces lignes d'un journal hostile à notre foi. Elles portent leur enseignement. Trou-

[1] *Le Nord*, 19 décembre 1866.

verait-on dans le passé une telle communauté d'opinion, un tel mouvement d'intérêt parmi les hommes au sujet d'un chrétien? Connaît-on une cause de Béatification dont l'annonce ait suscité une pareille unanimité de sentiments, nonobstant la diversité des croyances?

VII

Plusieurs évêques ayant alors médité la vie de Christophe Colomb, écrivirent directement à Sa Sainteté.

De la mer des Antilles et de l'océan Indien, des demandes furent envoyées à Rome. A l'exemple de l'illustre archevêque de Mexico, Mgr de La Bastida y Davalos, en Amérique comme en Asie plusieurs chefs de diocèses, sans avoir encore rédigé leur demande, adhéraient de cœur à celle de l'éminentissime cardinal Donnet. Les généraux des Ordres religieux secondaient de leurs vœux ces pieuses espérances.

L'année suivante, un des plus doctes et plus renommés prélats d'Italie, Mgr Andrea Charvaz, archevêque de Gênes, adressa au Souverain Pontife une lettre que nous avons le devoir de reproduire ici :

« TRÈS-SAINT-PÈRE.

« Sachant qu'un Prince de l'Église et quelques-uns de mes confrères dans l'Épiscopat ont déjà exprimé à

Votre Sainteté le désir de voir introduire devant la Congrégation des Rites la cause de la béatification du pieux et illustre Christophe Colomb, à qui le vieux monde doit la gloire de la découverte du nouveau; en ma qualité d'archevêque du diocèse qui a donné le jour à ce grand et fidèle serviteur de Dieu, je viens moi-même très-humblement, mais avec bonheur et confiance, vous témoigner le même vœu, soit en mon nom particulier, soit en celui du clergé et des fidèles de mon diocèse.

« Quand on a lu l'histoire du célèbre navigateur génois, écrite, sous les auspices et par ordre de Votre Sainteté, par le pieux et savant comte Roselly de Lorgues, on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui une élection divine, une mission providentielle, un mobile, un but éminemment élevé et saint; la pratique des vertus chrétiennes portée jusqu'à l'héroïsme; et dans sa découverte du Nouveau-Monde, qui a doublé le champ où travaillent les ouvriers évangéliques, une œuvre féconde pour l'extension du règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« La vie privée et publique de Christophe Colomb présente un tel ensemble de merveilleux et de surnaturel, fait briller de tels caractères de sainteté, que l'admiration pour le grand homme se change en vénération pour le vrai disciple de l'Évangile et le fils dévoué de l'Église.

« Dès l'année 1854, avant la publication de l'histoire de Christophe Colomb, dans un discours prononcé à Gênes en une circonstance solennelle, en

présence du Roi, entouré de son auguste famille, de sa cour, de ses ministres et d'une foule immense de peuple, je signalais déjà avec gloire et bonheur la sainteté de la mission providentielle et évangélique de ce héros chrétien.

« Je ne me cache pas pourtant, Très-Saint-Père, les difficultés que présente l'introduction de la cause de Christophe Colomb (qui fut successivement encouragé et béni par trois Papes, et dont Votre Sainteté a déjà Elle-même, dans un Bref, loué le cœur évangélique, le zèle infatigable et le caractère providentiel), à cause de la nécessité de se conformer aux règles posées par le Pape Benoît XIV; mais Christophe Colomb ayant passé sa vie presque tout entière sur les mers, sa grande œuvre étant exceptionnelle, la Papauté l'ayant elle-même, à son époque, traité exceptionnellement, je supplie Votre Sainteté de vouloir user de son autorité souveraine pour introduire cette cause par voie d'exception.

« Ce serait, Très-Saint-Père, un surcroît de gloire pour Votre Sainteté, un bonheur pour les fidèles de ce diocèse, et pour tous les marins, à qui Elle donnerait ainsi un glorieux patron et un admirable modèle qui leur manque encore, et dont ils sentent le besoin, si un jour l'on pouvait publiquement invoquer comme Bienheureux ce grand navigateur, ce chrétien héroïque, que l'on regarde, à juste titre, comme une des plus majestueuses personnalités de l'histoire du monde et comme le premier Apôtre de l'Amérique.

« Plein de cette douce espérance, je prie VOTRE SAINTETÉ d'agréer l'hommage de la profonde vénération et du parfait dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

« TRÈS-SAINT-PÈRE,

« Votre très-humble, très-dévoué serviteur et obéissant fils,

« † ANDRÉ, archevêque de Gênes [1]. »

La convocation du Concile Œcuménique à Rome semblait offrir, aux représentants de l'Église, une favorable occasion de décerner une marque de gratitude à ce chrétien héroïque.

Après avoir laissé poser les questions principales qui devaient occuper la vénérable assemblée, l'auteur de ces lignes adressa aux Pères du Concile un Mémoire, pour rappeler les droits de Christophe Colomb à un témoignage solennel de reconnaissance. Sur l'avis d'un grand nombre d'archevêques, d'évêques et de consulteurs, une Postulation fut rédigée, qui suppliait le chef de l'Église de vouloir bien déférer aux vœux des fidèles; et usant de sa souveraineté aposto-

[1] Cette lettre de S. Exc. Mgr Charvaz, adressée en français à Sa Sainteté, a été imprimée à Paris et à Gênes. Elle a paru dans le *Giornale degli Studiosi*, en 1869, dans les *Letture cattoliche di Genova* et dans le *Stendardo cattolico*, en 1870.

lique, ordonner l'introduction de cette Cause par voie exceptionnelle.

Un certain nombre d'évêques ayant quitté Rome aussitôt après leur vote sur l'Infaillibilité, il fut convenu que, dès la reprise de la session, la Postulation serait proposée publiquement à la signature des Pères du Concile. Plusieurs d'entre eux devaient faire une motion relative à la Cause de Christophe Colomb. Nous donnons, plus loin, le texte entier de la Postulation, qui portait déjà la signature de cardinaux, de primats, d'archevêques, d'évêques et de vicaires apostoliques de différentes régions du globe, lorsque le châtiment de la France et l'invasion sacrilége de Rome, en mettant obstacle à la réunion de l'Assemblée Œcuménique, ont ajourné cette question, dont l'opportunité était si généralement reconnue.

VIII

Nous ne voulons pas le taire : ces généreuses dispositions d'une partie des Pères du Concile déplurent fort à un prélat qui n'a jamais lu la vie de Christophe Colomb, et, cependant, ne peut souffrir de l'entendre nommer. Dès le premier jour où il fut question de notre projet, il n'avait fait qu'en rire de pitié et hausser les épaules. Lorsqu'il sut que la Postulation passait de main en main, il remua contre nous ciel et

terre, la terre surtout, excita le ban et l'arrière-ban des esprits routiniers.

D'un autre côté, quelques laïques considérables soutenaient la Cause de Christophe Colomb. Le 19 mai 1870, un sénateur du royaume d'Italie, le marquis Tancrède de Riso, en recevant la bénédiction de Pie IX pour sa personne et toute sa famille, avait dit à Sa Sainteté : « Je ne puis me retirer, ô Très-Saint-Père! sans joindre ma prière à celle que le comte Roselly de Lorgues et notre Dandolo, d'heureuse mémoire, vous ont adressée pour l'introduction de la Cause du grand serviteur de Dieu, Christophe Colomb [1]. » Plus les témoignages en faveur de Christophe Colomb se multipliaient, plus aussi les hommes matériels, les bureaucrates affiliés à notre adversaire redoublaient d'efforts et accentuaient leur opposition. Ils s'agitaient autour du Vatican et surveillaient ses abords, pour en éloigner le Postulateur de la Cause.

Détournons les yeux de l'intérêt tout personnel qu'ils ont à ce que rien ne soit retranché des formalités ordinaires. Nous préférons croire que des rai-

[1] Nella scorsa settimana, l'onorevole signor Marchese Tancredi Di Riso, senatore del Regno d'Italia, avendo ottennto dal Santo Padre la Benedizione per se e per tutta la propria famiglia, in fine dell' udienza disse : « Io non posso ritirarmi, o Beatissimo Padre, « senza agginngere la mia preghiera a quella del Conte Roselly de « Lorgues e del nostro Dandolo, di felice memoria, per l'introduzione « della Causa del Gran Servo di Dio Cristoforo Colombo. » — GIORNALE DEGLI STUDIOSI. — *Sabbato* 11 *giugno* 1870. — Genova.

sons légitimes excitent leur zèle; que le respect de la coutume les guide seul; qu'ils pensent devoir, en bonne conscience, repousser une innovation qui ouvrirait la porte aux abus, contre lesquels ont prémuni l'Église, les règles si admirablement établies en cette matière par les vénérables Pontifes Urbain VIII et Benoît XIV.

Chose singulière, parmi ces opposants il n'y en a pas un qui osât formuler et signer ses objections contre l'introduction de cette Cause exceptionnelle. Aucun d'entre eux n'a jamais lu l'histoire du grand serviteur de Dieu, écrite par ordre du chef de l'Église. Aucun n'a daigné s'enquérir de sa vie. Ils s'en tiennent à des brochures anonymes, à de petits abrégés, la plupart tirés du protestant Washington Irving; et ils ne craignent pas de s'établir juges de celui qui, après Moïse, Jean le Précurseur et saint Pierre, reçut le plus vaste mandat du ciel. Grâce à leur prévention, des suspicions vagues, des idées erronées se sont infiltrées chez d'importants personnages de la Ville Éternelle. De là résulte, à l'égard de Colomb, une indifférence presque inévitable, et Rome se trouve peut-être aujourd'hui la cité d'Europe où le Révélateur du Globe est le moins connu. On y peut dire de lui ce que le Pape Clément XIV disait du savant cardinal Gerdil, encore réservé *in petto : « Notus Orbi, vix notus Urbi.* »

Le principal auteur de cette opposition ne sait de Colomb qu'une chose, c'est qu'il a découvert l'Amérique, ce qui lui paraît tout simple, l'Amérique n'étant

pour lui qu'un mot de quatre syllabes : A ME RI CA. L'immensité de ce double continent, sa destination cosmographique, son influence sur l'équilibre de notre planète, la variété de ses productions, les prodigieux résultats de cet accroissement de notre héritage, cette soudaine extension des connaissances humaines n'existent pas à ses yeux. Il ne s'en doute point, et, d'ailleurs, n'a qu'en faire. Que lui importent la grandeur de l'œuvre, la mission providentielle! Dès que la Cause ne se présente pas dans la forme ordinaire, avec dossier complet, coté, parafé, timbré d'un sceau épiscopal, il s'indigne, il s'agite, monte bien haut et descend fort bas, pour l'empêcher de se produire. A ses yeux, qu'est-ce donc que ce Christophe Colomb? — Un marin. — Or, s'est-on jamais, à la Congrégation des Rites, occupé de la mer? Que signifie cette prétention nouvelle? Parfois, de la colère il passe à une compassion miséricordieuse envers ces ignorants qui parlent d'Exception, et espèrent voir monter à la congrégation des Rites, autrement que par l'escalier commun, le héros dont le zèle ouvrit à l'Évangile l'autre moitié du Globe. Quoi! pour si peu, on ose parler d'Exception! Mais *c'est de la folie*, comme dit son complice français.

Ils croient maintenant triompher, parce qu'en faisant courir le bruit qu'il déplaisait au Pape qu'on s'occupât de Christophe Colomb, ils jettent du doute dans quelques esprits et pensent détourner de la Postulation un assez grand nombre de signatures. Ils ne voient point, hélas! que c'est au préjudice du Saint-Siége

que tournerait leur succès. Car, tandis qu'ils priveraient ainsi d'une magnifique page l'histoire de Pie IX, ils laisseraient le Pontificat en face d'une accusation d'autant plus grave qu'en apparence elle semble fondée, et contristerait dès lors le cœur des fidèles, autant qu'elle réjouit gaillardement les voltairiens, les protestants, les positivistes, adversaires-nés du catholicisme. Mais passons; nous reviendrons bientôt sur ce sujet.

Dans leur entêtement, qu'ils estiment pourtant servir Pie IX et l'Église, ces contradicteurs sont les ennemis inconscients de l'Église et de Pie IX. Sans doute, leur droiture d'intention ne les détournera pas, nous l'espérons, de l'étroit chemin du ciel. Mais le mal qu'ils font, le prenant pour un bien, ne doit point nous trouver complaisant envers leur myopie. Ils ne comprennent pas qu'après la Rédemption de l'homme, il n'y eut point d'événement plus considérable que celui qui a doublé l'espace de la Terre. S'applaudissant de leur prudence, et faisant de leur propre sagesse une idole, ces hommes deviennent semblables à elle. Ils ne voient pas, et n'entendent point, bien qu'ils aient de gros yeux, et ne manquent pas d'oreilles.

Ils ne voient pas.

Ils ne voient pas que depuis le commencement du règne de Pie IX, tour à tour chaque peuple civilisé s'occupe de Christophe Colomb; qu'en l'étudiant de près, ses vertus excitent l'admiration bien plus que ses découvertes; que sa grandeur morale surpasse

son génie; et que cette grandeur est la glorification du catholicisme.

Christophe Colomb a été véritablement l'AMBASSADEUR DE DIEU aux nations inconnues. Il a donné à l'humanité, le Nouveau-Monde; au Nouveau-Monde, l'Évangile; et à l'Évangile, accès sur toutes les terres qui confinent les mers.

Par lui, le Nouveau-Monde a reçu de l'ancien la lumière évangélique, les principes de la justice et du droit; la connaissance de l'histoire, les sciences et les arts de l'Europe. Mais ce continent, jusque-là ignoré, devait nous rendre infiniment plus que nous ne lui avons apporté dans l'ordre matériel.

Incessamment, la découverte de Colomb contribue à nourrir notre intelligence et même notre corps. Elle nous assure désormais contre le fléau jadis le plus fréquent et le plus redouté : la famine. Elle met à notre portée des aliments nouveaux, des amylacés, des féculents précieux : la patate douce, la pomme de terre, la farine de cassave, de manioc, le sucre d'érable, le maïs, le tapioca, le cacao, la vanille, l'ananas, la goyave, la sapotille, le mandubin, la pistache terrestre, les cocos, l'arbre à pain, le blé d'Inde, auxquels s'ajoutent la chair et l'huile d'une incalculable multitude de poissons, les baleines, les lamantins, les carets, des bancs de morue; les dépouilles des troupeaux de bisons, de bœufs sauvages prodigieusement multipliés dans les prairies de l'Ouest, les pampas du Sud et les interminables llanos.

Le nouveau Continent fournit à nos besoins, à

notre luxe des quantités immenses de coton, des peaux, des fourrures, des plantes textiles, des coquillages, des écailles, des duvets et des plumages aussi variés que splendides. Il nous pourvoit aussi de remèdes efficaces contre les maux les plus ordinaires. Nous lui devons les fébrifuges, les sudorifiques, les toniques, les évacuants, les réparateurs, les antidotes les plus énergiques : le quinquina, le chloroforme, le bismuth, la coca, le gaïac, l'ipécacuanha, le cousso, l'eucalyptus, la salsepareille, le cresson du Para, le sassafras, le guarana, le julep, l'anis, le paratodos, le craveiro da terra, la meilleure térébenthine, des gommes, des résines, des baumes divers, outre celui du Pérou jadis si usité, etc. L'Amérique enrichit notre agriculture, donne à nos champs, à nos jardins, à nos promenades publiques des végétaux nourriciers, des arbres vivaces qui servent à l'embellissement du paysage comme à l'assainissement des habitations. Elle nous envoie jusqu'aux moyens de réchauffer et de fertiliser, par le guano, notre vieux sol qui s'épuise.

Pour grands qu'ils soient, ces avantages ne forment pourtant que de simples accessoires de la Découverte. Conçue par l'esprit, accomplie par la foi, l'œuvre de Christophe Colomb profite à l'intelligence bien autrement qu'aux intérêts matériels. Elle a élargi l'entendement humain, nous a dévoilé des merveilles inconnues, montré les grands aspects de la nature, des fleuves d'une majesté encore ignorée, des forêts d'une étendue vertigineuse, des plaines sans limites, révélé

les forces éternelles de la puissance créatrice. Le nouveau Continent nous a permis de concevoir la forme exacte de notre planète et de mesurer sa superficie. Il nous a aidés à connaître l'Océan, à noter ses meilleures routes; à perfectionner l'hydrographie et la construction navale, à développer l'étude de l'astronomie et à dresser la carte générale de notre ciel. Nous lui devons l'application de la vapeur, le télégraphe électrique, les câbles sous-marins, de sérieux progrès dans la géologie, la philologie, l'histoire naturelle et la médecine. Un seul volume ne suffirait pas à contenir l'énumération directe des résultats et des conséquences secondaires de la découverte de Christophe Colomb.

A ces hommes qui ne savent point voir, rappelons un fait démonstratif, dont ils ne veulent pas saisir la signification.

IX

Lorsque l'illustre gentilhomme des États romains, qui devait un jour s'appeler Pie IX, après avoir mesuré la plus longue partie de l'Atlantique, fut, par nécessité de mer, obligé de traverser difficultueusement dans sa largeur l'immense étendue de l'Amérique méridionale pour se rendre au Chili, le nom de Christophe Colomb ne se lisait nulle part dans le Nouveau-

Monde. Seule, une petite république en décorait depuis peu sa jeunesse. Mais à dater du jour où ce saint prêtre, élevé aux regards de la chrétienté, monta sur la Chaire de Pierre, il sembla qu'un lien mystérieux dût exister entre le premier explorateur de l'Océan et le premier Pape qui en eût franchi les espaces.

Depuis lors, de nobles sympathies n'ont cessé d'être attirées de divers points du Globe vers son Révélateur. Loin de s'amortir avec le temps, cette admiration des peuples se propage d'année en année. Colomb devient l'objet d'une préoccupation bienveillante et universelle. Nous ne pouvons dresser ici la liste interminable des œuvres d'histoire, d'art et de littérature suscitées par son nom. Il nous suffira de citer des dates, pour montrer que les manifestations de l'enthousiasme et de la vénération ne se sont plus interrompues. Quelque aride que paraisse tout d'abord cette nomenclature, son ensemble comporte une signification tellement expressive, que nous ne saurions sans préjudice l'épargner aux lecteurs.

Remarquez bien :

Le cardinal Jean-Marie, des comtes Mastaï-Ferretti, archevêque d'Imola, élu Pape le 16 juin 1846, prend le nom de Pie IX. Et la même année, des poésies, des dissertations, des biographies, des documents d'histoire sont publiés en l'honneur de Christophe Colomb.

1846. — Lorenzo Costa fait retentir son poëme, *Christophe Colomb*. — Le chevalier Luigi Grillo,

ancien aumônier de la marine sarde, imprime l'histoire des Liguriens illustres. — L'abbé Gavotti écrit sa notice sur Colomb. — Vincenzo de Conti reprend la discussion sur la patrie de ce héros. — Constantin Reta publie à Turin son histoire de l'immortel Génois.

1847. — Le compositeur français, Félicien David, crée ses mélodies océaniques sur la découverte de Christophe Colomb.

1848. — Le savant franciscain Maria Fannia da Rignano, maintenant évêque de Potenza et Marsico, publie à Rome ses remarques sur un poëme en l'honneur de Christophe Colomb.

1849. — Cette année, stérilisée par la révolution, s'écoule péniblement à travers les commotions de l'Europe entière. Mais l'inventeur du Nouveau-Monde n'y est plus oublié.

1850. — Le Pérou, ayant voté une statue colossale à Christophe Colomb, charge de son exécution l'excellent sculpteur génois Salvatore Revelli.

1851. — Pie IX daigne nous ordonner d'écrire l'histoire complète de Christophe Colomb. — Notre vénérable ami le marquis Antonio Brignole Sales, ancien ambassadeur de Sardaigne, commande au sculpteur génois Raggi un groupe représentant Colomb au moment de sa découverte. — Un Ligurien éminent, Mgr Stefano Rossi, publie à Rome une monographie sur *l'emprisonnement et la transportation* de Christophe Colomb.

1852. — Un poëme collectif, dû aux élèves de l'uni-

versité de New-York, est édité sous ce titre : *l'Amérique Découverte.* — L'excellent ami, dont notre cœur porte toujours le deuil, le comte Tullio Dandolo, fait paraître à Milan son ouvrage : *les Siècles de Dante et de Colomb.*

1853. — Lamartine écrit la biographie de Colomb. — Mgr Luigi Colombo, des comtes de Cuccaro, imprime à Rome un volume intitulé : *Patrie et biographie du grand Amiral.* — Don Ramon Campoamor publie un poëme intitulé : *Colomb.* — Un officier supérieur de la marine, le baron de Bonnefoux, imprime son *Histoire de Christophe Colomb.* — Enfin, pour la première fois, le Révélateur du Globe rencontre en France une inspiration digne de sa grandeur. M. l'abbé Louis-Anne Dubreil, depuis lors justement élevé aux honneurs de l'archiépiscopat, et aujourd'hui assis sur le célèbre siége d'Avignon, fait jaillir de son cœur un chant sublime, aux harmonies pleines de majesté. Le lyrisme y déborde, et s'élève dans un élan souverain à des ravissements et des hauteurs qui ne seront pas dépassées. Cette ode, intitulée COLOMB DANS LES FERS[1], efface tout ce qu'en divers temps et en différentes langues on essaya sur ce noble argument, éternelle tentation de la poésie.

[1] Le Révélateur du Globe a également inspiré à Monseigneur Dubreil un autre chant, intitulé *Vision de Colomb,* qui révèle aussi chez son auteur une vision véritablement vaticienne. Il en sort des impressions d'une grandeur inconnue, et d'imposantes magnificences où l'enthousiasme que soutient l'élévation native du sujet, se revêt constamment d'une facture large, élégante et digne, à laquelle tout lecteur décernerait le prix, si l'Académie des Jeux floraux n'avait couronné, dès l'apparition, cette éminente poésie.

1854. — Le savant archevêque de Gênes, Mgr Andrea Charvaz, prononce publiquement l'éloge de Christophe Colomb, dans un admirable discours dont le Conseil municipal vote l'impression. — La reine Marie-Amélie, Son Altesse Royale l'infante doña Maria Luiza Fernanda et le duc de Montpensier, vont en pèlerinage aux ruines du couvent qui abrita Christophe Colomb à son arrivée en Espagne.

1855. — En Amérique, l'éloge de Christophe Colomb est renouvelé plusieurs fois, à propos d'inauguration de monuments ou de statues. — En France, M. le baron Feuillet de Conches met au jour un savant travail sur les portraits de Christophe Colomb. — L'illustre Père Ventura de Raulica adresse aux Italiens son manifeste : *Christophe Colomb restitué à l'Église.*

1856. — La première histoire complète de ce héros chrétien, rédigée par Ordre du Souverain Pontife, est éditée à Paris. — Son Altesse Royale Mgr le duc de Montpensier devient le Mécène des poëtes espagnols dont il a réveillé le zèle, et l'*Album de la Rabida,* en l'honneur de Colomb, paraît à Séville sous ses nobles auspices. — Le savant professeur M. Gaultier de Claubry publie une monographie sur Christophe Colomb. — A Londres, le capitaine Alexandre Becher écrit sur ce héros.

1857. — Impressions et réimpressions des traductions de notre ouvrage à Milan et à Cadix. — Attaques violentes de la part des protestants d'Allemagne, de Genève, de Londres, d'Édimbourg et de Dublin. — Libelle lancé contre nous, en Italie, par l'abbé

Sanguinetti, obstinément calomniateur du héros génois. — Le jeune poëte milanais, Contini, publie une ode en l'honneur de Colomb.

1858. — Hommages rendus à Christophe Colomb par les feuilles catholiques. — La plus célèbre revue d'Italie, la *Civiltà Cattolica*, nous défend contre nos détracteurs et honore notre œuvre de son suffrage.

1859. — La guerre d'Italie absorbe l'attention publique. Mais, dès la paix de Villafranca, on reparle de Christophe Colomb.

1860. — Robert Smith publie à Londres son poëme : *Colomb et le Nouveau-Monde* — A Turin, le professeur Jean-Baptiste Torre compose son *Histoire populaire de Christophe Colomb.*

1861. — Le Père franciscain Agostino d'Osimo fait sortir des presses d'Ascoli son volume : *Christophe Colomb et le Père Juan Perez de Marchena.* — A Plaisance, paraît sans nom d'aûteur, un nouvel ouvrage intitulé : *Recherches historiques sur la véritable patrie du célèbre Christophe Colomb.*

1862.—Au Collége de France, M. Philarète Chasles résume les travaux héroïques de Christophe Colomb et les écrits qui en ont traité. — Le citoyen Émile Deschanel attaque grossièrement notre plume dans ses conférences, et fabrique un volume contre la grandeur de Colomb.

1863. — A Rome, un excellent écrivain, le Père Marcellino da Civezza, dans son *Histoire générale des Missions franciscaines*, consacre de nombreuses pages à célébrer Christophe Colomb. — A Paris, M. Georges

Seigneur public, en beaux vers, une remarquable trilogie sur l'inventeur du Nouveau-Monde.

1864. — Au Chili, M. de Varnhagen, ministre du Brésil, imprime une dissertation sur le lieu précis du premier débarquement de Colomb. — A Madrid, le 22 juin, une loi votée par les Cortès ouvre un crédit de 800,000 réaux pour élever une statue à Christophe Colomb.

1865. — A Paris, M. Lucien de Rosny donne une traduction nouvelle de la première lettre de Christophe Colomb. — Le marquis du Belloy tire de notre ouvrage une *Histoire de Colomb*, illustrée de belles gravures. — Dans son remarquable drame, intitulé: *Don Juan converti*, M. Désiré Laverdant esquisse en traits vigoureux le saint caractère de Christophe Colomb.

1866. — L'admirable lettre du Primat d'Aquitaine, Son Ém. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, suppliant le Saint-Père de vouloir bien introduire la Cause de Christophe Colomb par voie exceptionnelle, acquiert l'importance d'un événement. Elle est imprimée en deux langues à Bordeaux, à Marseille, et reproduite en partie dans les *Semaines religieuses* de plusieurs diocèses, pendant qu'on la traduit au dehors. — Toute la presse européenne retentit de cette question; et les protestants eux-mêmes avouent que la béatification de Colomb serait un grand acte de justice ecclésiastique. — Presque simultanément, le premier des orateurs, la gloire du barreau français, l'illustre Berryer, et l'un de nos

plus grands écrivains catholiques, M. Poujoulat, félicitent et remercient de cette démarche le vénérable cardinal. — La noble initiative de l'éminentissime archevêque s'accompagne de coïncidences qui ont tout l'air de résultats. En effet : dans cette même année 1866, le savant M. Jérôme d'Adda reproduit à Milan, en types magnifiques, pour la bibliothèque Ambrosienne, la *Lettera rarissima* de Christophe Colomb. — En France, à la Sorbonne, M. le professeur Himly établit que la découverte du Nouveau-Monde n'avait pu être le fruit du hasard. — Un des plus généreux défenseurs du Catholicisme, notre regretté comte Henri de Riancey, dans le neuvième volume de sa grande *Histoire du Monde*, applaudit à l'idée de cette béatification. — En Espagne, l'université de Salamanque dédie à Christophe Colomb un album de poésies, composées en son honneur par les plus renommés de ses anciens élèves. — Aux États-Unis, M. Barlow s'occupe de la béatification proposée et imprime royalement un splendide volume. — M. Henri Harrisse publie à New-York, sous le nom de *Bibliotheca americana vetustissima*, sa curieuse collection des premiers écrits sur l'Amérique. — Au Brésil, M. Manoël Aranjo de Porto-Alegre dédie à l'empereur Pedro II son grand poëme sur Christophe Colomb, qu'il déclare l'élu de la Providence. — A Bogota, le Congrès des États de la Colombie décide que la statue de Christophe Colomb sera érigée dans l'isthme de Panama. — L'opportunité de la lettre adressée au Saint-Père par l'illustre cardi-

nal Donnet, n'est-elle pas manifeste pour les deux mondes?

1867. — A Paris, M. Gustave Pradelle fait imprimer un beau drame en sept actes sur Christophe Colomb. — De nouvelles éditions de la vie de Colomb, des abrégés, des plagiats, des contrefaçons de notre histoire sont entreprises en divers pays.

1868. — M. Richardt Henry Major publie à Londres la *Collection des lettres* de Christophe Colomb. — M. Borel d'Hauterive, dans son *Monarque de la sagesse*, commémore le zèle catholique de Christophe Colomb.

1869. — Dans trois églises de Paris, des lectures édifiantes de la vie de Christophe Colomb sont faites le soir. — Le nom du Révélateur du globe est enfin connu au Japon, par notre histoire de la Découverte, emportée d'Europe. — A Gênes, M. le commandeur Bruzzo demande que le gouvernement italien réclame du gouvernement espagnol, la restitution des cendres de Christophe Colomb, qui appartiennent à sa patrie. — M. l'abbé Cadoret, chanoine de Saint-Denis, ancien aumônier en chef adjoint de la marine, écrit avec un grand talent littéraire une histoire abrégée de Christophe Colomb, qui obtient le plus flatteur succès.

1870. — Un poëme affreux, en idiome génois, paraît sous le titre de *la Colombiade*. — Une vie de *Christophe Colomb, découvreur de l'Amérique*, par Arthur Helps est éditée à Londres. — Un professeur de l'Université de Gênes, M. le chevalier Gazzino, compose une belle ode sur la sainteté de Colomb. — On réimprime, en

Angleterre, le *Choix des lettres de Christophe Colomb* par R. H. Major.

1871. — Une nouvelle *Vie de Christophe Colomb* est traduite à Florence. — Un journal se fonde à Savone sous le nom de *Christophe Colomb.* — A Modène, M. Bernard Pallastrelli, dans un in-folio de luxe, traite du mariage de Christophe Colomb. — De Ferrari prend étrangement Christophe Colomb pour sujet de sa poésie.

1872. — La *Revue des bibliothèques paroissiales* doit à la plume d'un éminent archevêque des considérations de l'ordre le plus élevé sur Christophe Colomb. — Le bibliophile américain, M. Henri Harrisse, publie à Séville un volume sur le second fils de Colomb. — L'abbé Poggi imprime à Turin des poésies en l'honneur de Colomb.

1873. — L'année s'ouvre par un poëme italien dont ce héros est l'argument. — M. d'Avezac accroît d'un appendice son *Canevas-Chronologique de la vie de Christophe Colomb.* — Une excellente *Histoire de Christophe Colomb* à l'usage de la jeunesse, œuvre du savant docteur ès lettres, Dominique Bertolotti, recteur du séminaire de Saint-Charles à Arona, sort des presses de Turin. — Le professeur Jacques-Marie Ruffino publie une éclatante poésie en l'honneur de Colomb et de l'hospitalité franciscaine. — A Gênes, le chevalier don Luigi Grillo parle, ouvertement, de la sainteté du plus grand des Italiens, et célèbre ses vertus héroïques dans le *Giornale degli Studiosi.* — A Paris, pendant l'Avent, l'église de Sainte-Marie des

Batignolles entend un éloge de Colomb, équivalent à un panégyrique.

Ainsi, sans aucune interruption, depuis l'instant où Pie IX fut intronisé jusqu'à celui où nous traçons ces lignes, des publications en diverses langues n'ont cessé d'attester l'intérêt qu'inspire la personnalité providentielle de Christophe Colomb. Sur le continent découvert par sa foi, son nom éveille partout aujourd'hui un sentiment de gratitude. L'ancienne indifférence des municipalités pour sa gloire s'est changée en manifestations solennelles.

Buenos-Ayres a doté du nom de Colomb son plus beau monument et sa nouvelle promenade, *Alameda de Colon*. Un peu plus à l'ouest, des Espagnols, Biscayens d'origine, ont fondé, sous ce nom vénéré, une colonie déjà prospère. Naguère, des émigrants ont bâti, vers les frontières de la Patagonie, une ville qui porte le nom de Colomb. En érigeant avec une intention pieuse la statue de Colomb au centre du bourg de Cardenas, la señora Gomez de Avellaneda l'a transformé en cité florissante. Ce rapide accroissement tient vraiment du prodige. Dans les républiques de l'Équateur, de Vénézuela, de la Nouvelle-Grenade, dans le Guatemala, la Bolivie, l'Uruguay, le nom de Christophe Colomb, jadis inconnu, se trouve partout en honneur. Sa gloire a fait invasion même dans la capitale politique des États-Unis. A Washington, les portes en bronze du Capitole retracent les principaux événements de sa vie. — A Philadelphie va s'élever,

par souscription, une statue monumentale, dont l'inauguration aura lieu au prochain anniversaire de l'indépendance de l'Union. Entre tous les États américains se distingue surtout, par son admiration de Colomb, le pays où séjourna un ministre de Jésus-Christ, devenu Son Vicaire sous le nom de Pie IX. Et le Chili, comme s'il liait désormais ses destins au souvenir du Héros Catholique, a fait de son image le signe officiel de ses rapports avec les nations; il en marque ses timbres-poste. Nous ne voulons pas multiplier les détails; mais pourrait-on citer un second exemple d'une préoccupation si unanime et si universelle?

Quel est le grand homme, quel est même le grand Saint dont la mémoire émeut à ce point le cœur des peuples, après plus de trois siècles? Ce culte involontaire, cette vénération que le temps consacre et propage au lieu de l'emporter par son cours, n'est-elle pas une exception dans l'histoire de l'humanité? Le prélat ennemi de Colomb, l'actif organisateur de la ligue actuelle contre le messager de l'Évangile, pourrait-il montrer un autre serviteur de Dieu qui fût l'objet d'un pareil souvenir et d'une semblable sollicitude?

X

Nous avons dit que ces opposants ne voient pas. Ajoutons qu'ils n'entendent pas davantage.

Ils n'entendent pas le concert de gratitude donné au souvenir de Colomb par tous les peuples civilisés. Ils n'entendent pas non plus le blâme qu'ils attirent sur la Papauté; les accusations qu'ils suscitent contre l'Église. Leur ignorant dédain pour le plus admiré des hommes irrite le fond de la conscience humaine. Ensevelis dans la douce quiétude de leur routine, ils se croient quittes envers le Saint-Siége, envers la vérité, envers les intérêts de l'Église lorsque, pour se délivrer de l'obligation d'étudier cette Cause, ils ont fièrement, du haut de leur insuffisance, répondu : « Il est trop tard. »

« Il est trop tard! » Ce mot de Néron ne sied pas dans la bouche d'un chrétien; c'est aussi le mot de cette Révolution de Juillet, origine des troubles dont l'Europe, depuis quarante ans, n'a cessé de se ressentir. « Il est trop tard! » Prenez garde aux effets de ce mot sinistre : « Il est trop tard! » Qu'en savez-vous, Monseigneur? Qui vous autorise à le dire? Vous qui ignorez la vie de cet incomparable disciple de Jésus-Christ! vous qui ne connaissez ni ses actes, ni ses sentiments, ni ses vertus, ni ses miracles; vous qui ne savez pas discerner l'opportunité des temps, les coïncidences providentielles et les intérêts généraux du catholicisme; vous qui n'avez pu comprendre la grandeur de cette Cause, son caractère auguste, l'éclat qu'elle ajouterait au pontificat de Pie IX, comment osez-vous répondre : « Il est trop tard! » Défiez-vous de ce mot cruel, craignez que le monde ne vous l'applique à son tour. Et quand, sous la pression du

sentiment universel, cette Cause aura été malgré vous enfin introduite par cette voie exceptionnelle qui lui appartient; gardez que les hommes, ne sachant plus aucun gré d'une justice si lente à venir, maintiennent leur accusation d'ingratitude, et ne répondent à votre exemple : « Il est trop tard. »

Les bureaucrates et leurs patrons qui, d'une conscience tranquille, travaillent dans l'ombre à faire écarter cette Cause, ne conçoivent pas plus sa grandeur que son opportunité. Ils ne voient point que bien loin d'arriver « trop tard », elle eût été mal venue à se montrer plus tôt, qu'elle se présente au moment choisi, le seul où elle pouvait et devait apparaître. La Cause du grand chrétien, dont la foi nous a valu un monde, est évoquée par l'opinion universelle des catholiques, à l'heure pleine d'effroi et d'anxiétés où un esprit d'erreur passe comme un souffle de mort sur l'Europe, faisant les ténèbres, égarant les peuples avec leurs pasteurs, s'efforçant d'obscurcir les notions du juste et du vrai dans les âmes, d'arracher de nos cœurs les plus chères croyances, d'opposer à la maternelle autorité de l'Église la raison et la déraison individuelles; à la fixité de la doctrine, les vacillations des systèmes aboutissant au désespérant abîme de la négation. Lorsque les enseignements du Sauveur sont repoussés dédaigneusement, et qu'on traite de vieillerie décrépite tout principe d'ordre, de respect, de stabilité, n'est-il pas à propos de solenniser l'homme de la Foi, qui par elle seule triomphant de la sagesse purement humaine, accomplit l'œuvre la plus im-

mense de ce Globe, la plus féconde pour l'extension du catholicisme?

Quand la spoliation du Saint-Siége cauteleusement préparée, puis brusquement consommée pendant les désastres de la France, impuissante aujourd'hui à punir cet outrage, laisse impassibles les gouvernements catholiques, n'est-il pas opportun de glorifier l'indéfectible attachement du Héros qui aima la Papauté d'une dilection sans pareille, et en donna un exemple unique dans l'histoire?

C'est précisément au milieu de ce débordement d'iniquité contre l'Église et d'ingratitude envers son chef, qu'il serait beau de voir le Souverain Pontife, quoique détrôné, dépouillé, indigent et réfugié près du tombeau de l'Apôtre, professer aux nations une haute leçon de justice et de gratitude, en couronnant du nimbe des Saints celui des serviteurs de Dieu qui fut le plus grand bienfaiteur de l'humanité.

XI

Un haut dignitaire de l'Église, dont le siége archiépiscopal illustre seul aujourd'hui l'antique cité où jadis résidèrent les Papes, S. G. Mgr Dubreil, s'inspirant de l'esprit tutélaire et de la prévoyance lumineuse qui guida les hôtes du célèbre palais d'Avignon, nous a fait l'honneur de nous écrire sur l'opportunité de cette

Cause des lignes empreintes de la grandeur d'un tel sujet. Les adversaires de Christophe Colomb, ces ennemis inconscients de la gloire de Pie IX, feront bien de les méditer. »

. . . .

« Je sais que, de concert avec l'éminent Archevêque de Bordeaux et quelques membres de l'épiscopat, vous avez conçu le noble projet de solliciter sa canonisation. Je fais des vœux pour qu'il vous soit donné de réussir.

« L'Espagne longtemps maudite pour ses cruautés, corrompue et appauvrie par l'or qui lui a fait dédaigner le sol national, sa véritable richesse, l'Espagne, si on y réfléchit, a perdu à la découverte du Nouveau-Monde; mais qui peut dire tout ce que l'Église y a gagné?

« Il serait digne d'elle, après tant d'ingratitude qu'elle eut le courage de déplorer, d'en réparer les torts en achevant l'œuvre de sa reconnaissance, en donnant un monde là-haut à Celui qui lui a donné un monde ici-bas, à celui qui a complété la Genèse et fait une nouvelle page au livre de la création.

« Il serait digne de Pie IX, qui inscrivait, il y a peu de temps, sur le Livre d'or des Élus une pauvre Bergère, d'y inscrire à côté d'elle un des plus grands noms de l'humanité, de mettre l'auréole céleste sur un des fronts les plus purs où la gloire ait mis la sienne, de faire descendre la consécration qui vient de Dieu sur celui qui a eu les plus augustes consécrations de la terre : celle du génie, et celle que Pie IX

lui-même porte à cette heure avec tant de dignité : le malheur[1] ». . . . .

. . . .

. . . .

XII

Mais ces rapports lointains, que la Providence semble avoir voulu si gracieusement établir entre le pontificat de Pie IX et l'auréole catholique de Christophe Colomb, sont invisibles à ces hommes matériels trop étrangers au cœur de l'un et à l'histoire de l'autre, pour envisager leur mutuelle grandeur. Ils assimilent de bonne foi la Cause du révélateur de la Création à celle d'un saint ordinaire. Devant eux, l'immensité de son œuvre, la sublimité de son mandat, les fruits évangéliques de sa découverte, l'extension illimitée par lui donnée au règne de Jésus-Christ, l'accomplissement des prophéties, restent comme n'étant pas. Ils ne comprennent point qu'il s'agit bien moins ici de Colomb que de l'Église ; et de la glorification d'un saint, que de la splendeur de la Papauté. Ils ne sentent pas que cette béatification serait pour le catholicisme le moyen d'affirmer, de sanctionner et de solenniser la plus importante des revendications possibles durant le cours des siècles.

[1] *Revue des Bibliothèques paroissiales.* — 13 janvier 1872.

Qu'ils le sachent bien, la voie exceptionnelle dont ils s'étonnent et s'irritent est la voie naturelle de cette Cause, la seule qui soit compatible avec sa grandeur, et son caractère propre, la seule qui sera employée. Nous leur déclarons que ni leurs agissements secrets, ni leurs calomnies semées en embûches devant nos pas, n'empêcheront l'avénement de cette justice. Leurs efforts n'aboutiront qu'à la retarder, au détriment de la piété et de l'honneur ecclésiastique, mais ne pourront l'empêcher de se produire enfin. S'ils parviennent à priver de cette gloire notre bien-aimé Pie IX, assurément, un de ses successeurs saura la recueillir et en décorer son règne.

Ces méticuleux personnages, ennemis, sans le savoir, de l'influence du Saint-Siége, ne se doutent pas du reproche qu'ils suscitent contre sa gloire. Ils ne sentent pas que l'accusation d'ingratitude est imminente, que bientôt elle se dressera dans tous les esprits. Plus les résultats de l'œuvre de Colomb seront connus, plus on s'étonnera de l'oubli ou du silence de l'Église qu'il a si prodigieusement agrandie. Faut-il le leur apprendre? D'abord dirigé contre l'Espagne et l'Italie, le reproche d'ingratitude l'est maintenant contre Rome.

L'Italie répond qu'elle a donné le jour à Colomb, il est vrai, mais que ce maître des navigateurs n'a mis son génie et ses entreprises qu'au service de la couronne d'Espagne.

L'Espagne réplique, de son côté, que la Découverte a bien plus profité aux autres nations qu'à elle-même; car elle s'est appauvrie de l'élite de sa jeunesse, qui

s'est transplantée sur ce sol nouveau, et, se livrant exclusivement à l'exploitation des mines, y a oublié la mère patrie, et s'en est séparée à jamais.

Ces deux nations catholiques, d'accord pour repousser l'imputation d'ingratitude, la rejettent sur l'Église, en soutenant l'une et l'autre que, dans ses entreprises, Christophe Colomb avait bien plus en vue l'extension du Christianisme que l'accroissement des richesses et de la science de l'Europe. Et ceci est parfaitement exact.

Gênes, la superbe, justement fière d'avoir produit le plus grand des hommes, repousse l'accusation d'oubli depuis longtemps lancée contre elle. Pour se décharger de ce grief, qui pesait à son honneur, elle l'a renvoyé sur l'Église. Le conseil décurional de la cité, se défendant du reproche d'indifférence, porte une accusation formelle d'ingratitude contre la Papauté. C'est avec une sorte de solennité qu'il l'a stéréotypée dans sa magnifique réimpression du *Codice Colombo americano*. Là, il est dit clairement que les services inouis, rendus à l'Église de Jésus-Christ par Christophe Colomb, sont restés sans récompense; que lorsqu'on vient à Rome, au lieu de pouvoir admirer au Capitole un magnifique monument élevé à sa gloire, on n'y rencontre pas même une simple inscription.

Ce reproche sur l'insouciance des Souverains Pontifes, à l'égard de celui qui a si considérablement étendu le règne de l'Église, s'est maintes fois présenté à l'esprit des visiteurs de la Ville Éternelle. Nous le trou-

vons assez naturel. Toutefois, après réflexion, ce blâme sera lui-même blâmé.

En effet :

Ce n'était ni par le marbre, le bronze, ni par des inscriptions ou quelque monument que le successeur de saint Pierre devait honorer le hérant de la Croix et glorifier ses vertus. Si le Révélateur du Globe n'eût été qu'un grand homme, un fondateur d'institutions bienfaisantes, assurément le Souverain Pontife, comme chef du plus ancien gouvernement de l'Europe, aurait pu lui accorder cette distinction, qu'ont souvent obtenue ailleurs tant de célébrités secondaires. Mais il appartenait au Vicaire du Christ de ne décerner à l'envoyé de Dieu qu'une récompense supérieure à celle dont disposent les rois; une récompense au-dessus des lois de l'homme et de sa nature : l'auréole Céleste.

Or, jusqu'à nous, la grandeur de Christophe Colomb n'avait pas été révélée tout entière. Ce n'est qu'en approfondissant les actes de sa mission providentielle, en reconstituant le drame de cette existence sublime dans le Christ, qu'on a pu discerner le caractère de prédestination qui la distingue, au milieu des événements prodigieux dont elle fut le moyen et l'origine. Le Pape Pie IX a déjà fait, pour honorer Christophe Colomb, infiniment plus que tous ses prédécesseurs ensemble. Sa Sainteté, après l'avoir rendu en entier à l'histoire, lui a restitué son mandat d'envoyé de l'Église, et a authentiquement reconnu son rôle apostolique. Pour cela, le siècle actuel lui doit une

grande reconnaissance. Néanmoins, tout en remerciant le Souverain Pontife de cette consolante déclaration, les catholiques aimeraient à lui devoir encore un complément de justice. Les innombrables admirateurs de ce grand Pape aspirent à le voir couronner son œuvre.

Quant à nous, dans notre sens intime, nous sommes persuadé que si le Chef de la chrétienté ne donne pas à celui qui fit tant pour elle un gage plus marqué de sa prédilection, c'est uniquement par une prudente et sainte réserve. Le Pape ne voudrait pas qu'un témoignage trop visible de ses sympathies pût influencer l'opinion des catholiques, et surtout les membres de la Sacrée Congrégation des Rites. Son abstention dérive autant de sa profonde modestie que des scrupules édifiants de sa haute piété. Mais on ne peut douter de l'attraction naturelle qui ramène son cœur vers une mémoire si digne de la sienne. Personnellement, nous ne saurions oublier avec quel sentiment admirable d'intérêt Sa Sainteté a daigné, en diverses circonstances, écouter notre récit des merveilles opérées par ce serviteur de Dieu, avant que notre titre de Postulateur de sa Cause, aujourd'hui publiquement reconnu, nous privât désormais du bonheur de l'entretenir directement à ce sujet.

XIII

A ces opposants, volontairement aveugles et sourds, mais non muets, s'obstinant à ne pas considérer l'œuvre de Dieu, le mouvement des esprits, n'entendant rien aux intérêts généraux de l'Église, et se croyant à l'abri du jugement des hommes, parce que, retranchés derrière les usages de la Congrégation des Rites, ils nous répondent hautainement : « Il est trop tard ! » nous devons déclarer qu'une telle fin de non-recevoir, opposée à celui qui augmenta d'une autre moitié l'espace de la Terre, afin d'y porter l'Évangile, ne serait admissible par aucun esprit droit, même chez les dissidents. Elle produirait, d'ailleurs, le plus fâcheux effet; car chacun sait que le pouvoir du pape Pie IX, pour faire une exception, égale celui qu'avait le pape Benoît XIV pour établir la règle. A la longue, l'inflexibilité de Rome contristerait les cœurs des catholiques et prendrait l'apparence d'une injustice; et cette injustice ressemblerait à l'ingratitude; et cette ingratitude aurait un caractère plus révoltant que celle de la cour d'Espagne; car, du vivant de Colomb, l'importance de son œuvre n'était pas soupçonnée. On savait bien qu'il avait découvert un continent;

mais quelle en était l'étendue, la configuration? on l'ignorait absolument. Quels étaient les avantages à tirer de ces découvertes? on ne s'en doutait pas. A peine possédait-on une notion confuse de l'Amérique sous le règne suivant.

Aujourd'hui, au contraire, les résultats des travaux de Colomb apparaissent dans leur amplitude, avec la prodigieuse fécondité de leurs conséquences. Tous les gouvernements, tous les peuples ont tiré profit de sa conception. L'humanité entière chaque jour en bénéficie. Cet incomparable serviteur de Dieu a doublé le domaine terrestre et accéléré indéfiniment le progrès des sciences, l'essor et les conquêtes de l'esprit. Par lui surtout ont été abolis les sacrifices humains qui outrageaient le Ciel, ensanglantaient les Andes et décimaient les populations mexicaines. Par lui, des peuplades féroces, réfractaires à la loi divine, ont successivement disparu; les unes transformées sous l'influence du christianisme, les autres décroissant devant la civilisation et s'éteignant peu à peu au fond des solitudes. Grâce à lui, l'Évangile s'est répandu de l'une à l'autre extrémité du nouveau Continent, et a été aussi plus rapidement porté dans toute l'Asie méridionale, aux Indes, au Japon, en Chine, dans la Polynésie.

Aucun homme n'a été plus directement utile à la religion de Jésus-Christ. Il ne convient donc pas aujourd'hui de repousser sa Cause par ce mot sinistre : « Il est trop tard! » car ce retard, la Providence elle-même l'a créé pour la gloire de son Église. Ce retard

5.

était nécessité par la propre grandeur de la Cause. Il a fallu plus de trois siècles pour reconnaître son vrai caractère. On ne pouvait juger Christophe Colomb que par ses œuvres, ses œuvres, que par leurs effets. Et ces effets sont d'une telle importance et d'une telle portée, que trois cents ans n'ont pas suffi à les discerner et les démontrer tous. Même à l'heure présente, nous n'en pouvons encore embrasser du regard que certaines parties.

XIV

Puisque, systématiquement, les adversaires de Colomb le repoussent sans le juger ou le jugent sans le connaître, nous allons bientôt modérer leur dédain et interloquer leur routine, en notifiant les droits du serviteur de Jésus-Christ à cette Exception, qu'une multitude de catholiques espèrent du Saint-Siége.

Nous leur déclarons d'abord, que l'Exception contre laquelle ils s'indignent aura lieu. Nous n'en pouvons, dès maintenant, préciser l'heure; mais nous la considérons comme déjà réalisée, parce qu'elle est la seule voie possible, par conséquent inévitable, d'une Cause tout Exceptionnelle de sa nature, et

qui, par la force de la vérité, arrivera un jour nécessairement, quels que soient les principes, les dispositions, les règles et les usages suivis en cette matière.

Nul plus que nous n'honore l'éminente mémoire des papes Urbain VIII et Benoît XIV. Nul plus que nous n'apprécie la sagesse de leur prévoyance, l'opportunité de leurs décrets; nul plus que nous n'en demande le maintien strict, absolu, l'application rigoureuse et l'immuable stabilité. Mais ces règles ne sauraient prévaloir contre l'élu de la Providence, et priver à jamais des honneurs de l'Église celui qui l'a si prodigieusement amplifiée. Nous sommes même persuadé que ces deux illustres pontifes, observateurs sagaces des signes et du caractère de la sainteté, seraient aujourd'hui les premiers protecteurs de cette grande Cause, et qu'ils formuleraient glorieusement pour Christophe Colomb l'Exception actuellement sollicitée près de leur successeur, l'immortel Pie IX.

Au reste, l'accueil ou le rejet de notre instance ne modifiera en rien notre certitude et nos affirmations, assuré que nous sommes du triomphe de cette Cause. Désormais la réussite n'est plus qu'une simple question de temps. La vérité comme la justice ne perd jamais ses droits en ce monde. Celle-ci vient d'un pas lent, mais elle arrive. La vérité, qui est sa compagne fidèle, lui servira d'introductrice dans l'Exception; nous en sommes certain. Et parce qu'à cet égard notre conviction est inébranlable, laissant nos ad-

versaires à leurs préventions et à leurs prétentions, éloignant de nous toute controverse, nous allons réunir, pour les soumettre à l'appréciation des chrétiens, les indications historiques et les considérations morales sur lesquelles s'appuie notre attente.

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Sans contredit, le plus opiniâtre des docteurs en Positivisme ne saurait nier que si une Providence régit l'univers, et peut exercer son action mystérieuse sur les mortels, ce fut assurément lors du principal événement de ce Globe que sa puissance dut se manifester. Or, y eut-il jamais, à la surface de notre planète, un fait plus considérable que celui qui en a doublé l'étendue?

Dans son gouvernement des mondes, le Créateur s'est réservé des jours marqués de toute éternité. « Un des caractères des œuvres de Dieu, nous dit Bossuet, est de prendre le temps convenable, et c'est là un des traits les plus remarquables de sa sagesse[1]. »

[1] Bossuet, *Élévation à Dieu sur tous les mystères de la religion chrétienne.* — Onzième semaine, IVe élévation.

L'époque où il serait permis à l'humanité de soulever le voile qui, depuis son origine, lui dérobait l'autre moitié de son domaine, fut statuée avant la dispersion des peuples. Et logiquement, si l'heure de cette Découverte a été fixée, l'homme chargé de l'accomplir a été choisi. Conséquemment, ce ministre de la volonté céleste devait être proportionné à la grandeur de sa mission; et l'on peut affirmer que, la Grâce aidant, entre le Messager du Salut et son mandat providentiel, il y eut équation divine.

Ainsi que par une intention expresse du Très-Haut, les patriarches, les prophètes, les apôtres eurent chacun un nom exprimant le caractère ou le rôle qu'ils allaient déployer, l'homme qui le premier devait affronter l'Océan inconnu, LA MER TÉNÉBREUSE, et planter la Croix sur de nouveaux rivages, lui aussi avait reçu un nom admirablement figuratif de sa vocation; car il signifiait : « LA COLOMBE PORTANT LE CHRIST. » Quelle noblesse qu'un tel nom, et combien elle obligeait! Celui qui eut l'honneur d'en être revêtu, loin de fléchir jamais sous son poids, en resta muni comme d'une armure invincible.

Un sceau mystérieux s'apposa sur sa destinée, et la grandeur fut la marque de son élection. C'est pourquoi la grandeur apparaît dans ses paroles, dans ses écrits et dans ses actes. Ce qu'il fit, ce qu'il dit, ce qu'il écrivit, tout ce qui vint de lui garda l'empreinte de la grandeur. Il fut grand par sa foi; grand par son espérance; grand par sa charité; grand d'humilité

dans le triomphe ; grand de triomphe dans l'adversité ; grand par le cœur ; grand par le génie ; grand par le caractère ; grand surtout catholiquement, par l'ensemble de ses vertus portées chacune jusqu'à l'héroïsme.

En vérité, depuis les temps du Sauveur, cet homme a été le plus parfait qu'ait admiré le monde, et le plus admirable peut-être que puisse apercevoir l'Église en dehors du sanctuaire.

Parmi les saints dont le zèle ne fut pas couronné du martyre, nul ne l'a surpassé en dévouement ; nul n'a élevé plus haut sa contemplation des œuvres de Dieu ; nul n'a ressenti un amour plus ardent pour le Verbe ; nul n'a soumis plus entièrement sa vie à la volonté suprême ; nul n'a mieux compris dans son essence l'unité catholique ; nul n'a montré de si prévoyantes sollicitudes pour la souveraineté pontificale, l'intégrité du pouvoir temporel, et témoigné une telle affection au Saint-Siége. Aucun laïque n'a jamais chéri aussi tendrement notre sainte mère l'Église, ne s'est exposé pour elle à de plus imminents périls, à de plus longues souffrances, et n'a prouvé une constance supérieure à la sienne.

Cependant, même aujourd'hui, un grand nombre d'hommes instruits, de prêtres, de religieux ignorent la vie de cet immortel serviteur de Dieu, et sont bien loin de se douter que l'*aventurier*, à qui l'ancien monde doit le nouveau, était un chrétien exemplaire. Pour la plupart des fidèles, l'histoire de la Découverte est

un livre encore fermé. Ils ne savent ce qu'est, ce que vaut, ce qu'exprime l'immense Amérique avec son double continent, ni comment elle fut devinée. N'ayant aucune idée de l'œuvre, ils ne peuvent juger l'ouvrier choisi pour l'opération la plus vaste du génie humain et de la miséricorde divine.

Par Christophe Colomb, le Monde s'est enfin complété. Par lui, l'homme a mesuré l'amplitude des mers, arpenté l'espace de la Terre, possédé la notion de sa forme et de son étendue. Par lui, le signe de la Rédemption est parvenu chez tous les peuples. Par lui, le nom du Sauveur a retenti de l'un à l'autre pôle. Par lui, le Catholicisme a pénétré aux extrémités du monde, et le Sacrifice Perpétuel, dont celui des Hébreux n'était que la figure, s'est enfin établi sur la terre !

Christophe Colomb n'a pas seulement accru le domaine de l'humanité ; en nous apprenant l'étendue de notre habitation, il a élevé plus haut notre intelligence, rendu plus vaste l'idée de l'espace, plus profondes nos vues de la Nature, moins inexacte notre conception de l'univers. Il a tout d'un coup agrandi l'entendement, centuplé les investigations de la science, décuplé les ressources comparatives, la puissance de généralisation, découvert, en sus des îles et d'un continent, les principales lois harmoniques du Globe, et sublimé dans les âmes la notion du Créateur. Il a surtout élargi le champ de la charité chrétienne, en ouvrant à l'Église de nouvelles régions à féconder de sa doctrine et de son autorité vivifiante.

Quelle ambassade égala jamais celle de cet envoyé de la Providence aux nations inconnues?

Aussi ne s'étonnera-t-on pas de trouver, huit cents ans avant notre ère, sa mission prédite, et même son nom prononcé en toutes lettres, sous le voile allégorique, par le prince Isaïe, celui des prophètes que saint Augustin appelle « le plus clair révélateur de l'Évangile et de la vocation des païens[1] ». Également sa venue avait été annoncée dans l'iconographie sacrée, dès les premiers siècles du christianisme. Nous l'avons pleinement démontré ailleurs[2].

Quoique cet homme prédit, et, par un singulier mystère, prophétisé aussi dans le Nouveau Monde, ait fait son apparition aux premières lueurs de la Renaissance, en plein mouvement littéraire de l'Espagne, durant la multiplication des imprimeries, le lyrisme et le merveilleux s'attachèrent à sa personne pour marque de sa grandeur. Le prodigieux et le surnaturel entrent tellement dans sa vie, ses travaux font si clairement ressortir l'action de la Providence, que, malgré la positive réalité de ses fonctions civiles et militaires, il nous apparaît comme entouré d'une nébuleuse auréole à travers le prisme du drame et de l'épopée. Mais ce drame, parcouru d'un souffle de sainteté, s'élève à des affinités célestes, et cette épopée

[1] « At ille jussit Esaïam prophetam, credo, quod præ cæteris Evangelii vocationisque gentium sit prænuntiator apertior. » — Aurel. August., *Confessions*, lib. IV, cap. v.

[2] Roselly de Lorgues, *Christophe Colomb, Histoire de sa vie et de ses voyages*, t. II, p. 456.

ne rencontre d'égale en magnificences que la poésie d'Israël.

Si, hiérarchiquement, par sa situation dans l'État, Christophe Colomb était grand Amiral de l'Océan, Gouverneur général des îles, de la terre ferme et Vice-Roi des Indes, catholiquement, par son caractère de prédestination et sa fonction manifeste, il fut l'AMBASSADEUR DE DIEU.

C'est pourquoi nous lui donnons ici le titre de sa qualité. C'est aussi celui qu'il reçut du plus savant de ses contemporains, le cosmographe don Jaime Ferrer, l'ami du grand cardinal Mendozza, ce premier ministre que l'on surnommait le troisième roi des Espagnes. L'école protestante reconnaît, de son côté, qu'il se présentait aux Souverains d'Espagne comme envoyé en AMBASSADE vers les plus puissants princes de la chrétienté, ceux qui s'exerçaient le plus aux œuvres de foi[1]. D'ailleurs, lui-même, adressant aux rois catholiques la relation officielle de son troisième voyage, leur rappelait que « la Sainte Trinité, dans son infinie bonté, l'ayant choisi comme messager de la Découverte, il avait paru en leur royale présence, envoyé en AMBASSADE pour cette entreprise[2] ».

Méconnu de l'Europe, l'AMBASSADEUR DE DIEU, en retour du continent qu'il avait acquis à l'Espagne, fut calomnié, destitué, chargé de fers, dépouillé de ses

[1] Voir Washington Irving et ses abréviateurs.

[2] « *Y por su infinita bondad hizo á mi mensagero dello, al cual vine an el* EMBAJADA *á su real conspetu.* » — CRISTOBAL COLON, *tercer viaje*, coleccion diplomátic. tomo I, p. 242.

droits, de ses titres, de ses honneurs par la couronne dont il avait si démesurément étendu la puissance. Espérant dérober cette ingratitude au jugement de la postérité, successivement le Roi Ferdinand, son gendre l'Archiduc Philippe et son petit-fils Charles-Quint s'efforcèrent d'étouffer sa mémoire. Ils crurent l'ensevelir dans l'éternel oubli en prenant le silence pour gardien de sa tombe. Ce complot de la Cour réussit, pendant un temps, à égarer l'opinion et à tromper l'histoire. Mais le jour de la justice s'est enfin levé. Après trois siècles d'indifférence et d'erreurs, à la voix du Vicaire de Jésus-Christ, cette immortelle renommée vient de surgir des ombres. Dieu la ressuscite dans sa gloire, ajoutant ainsi une splendeur nouvelle à l'illustre pontificat de Pie IX.

II

Lorsque le Concile de Trente ouvrit sa première session, le 13 décembre 1545, ni la personne de Christophe Colomb ni ses entreprises providentielles n'étaient suffisamment connues. Son nom se trouvait éclipsé par celui d'Améric Vespuce. A cette époque, le relèvement de la plus grande partie des côtes du Continent Américain n'était pas encore exécuté. A l'intérieur, de vastes régions semblaient impénétrables. Les voyages d'explorations ne s'imprimaient pas.

Les rapports faits par les marins de diverses nations à leur gouvernement ne se livraient point au public. Des rivalités jalouses cherchaient à dissimuler, plutôt qu'à proclamer, les avantages qu'offraient à l'Ancien Monde ces nouvelles contrées. D'ailleurs, aucune histoire de la Découverte n'avait paru. L'Archichronographe impérial, Oviedo y Valdès, n'avait donné que le sommaire de son *Histoire générale et naturelle des Indes*. L'ouvrage entier ne fut publié que dans l'année 1583, par conséquent vingt ans après la clôture du Concile.

Les membres de l'auguste assemblée, ne pouvant être édifiés sur Christophe Colomb, ne firent aucune mention de lui. Assurément, ayant eu connaissance de son mandat et de ses travaux, ils ne se seraient point séparés sans donner une marque de gratitude au vaillant chrétien qui venait de préparer de nouvelles conquêtes au catholicisme, comme s'il eût prévu que l'hérésie de Luther allait bientôt en détacher la plus grande partie des États de l'Europe.

Mais de nos jours, l'espace des mers ayant été exploré tout entier, aucune grande découverte n'étant plus possible, les résultats de la mission de Christophe Colomb commençant à être appréciés, son œuvre surhumaine et son rôle providentiel peuvent être étudiés. Ils se justifient l'un par l'autre. Leur grandeur révèle à la fois leur origine et leur destination. D'innombrables sympathies et une admiration que l'attendrissement et le respect font ressembler à un culte, célèbrent le Révélateur du Globe. On déplore

l'aveuglement de ses contemporains, l'ingratitude du monde qui lui doit tant de bienfaits.

Pendant que, obéissant à une auguste invitation, nous écrivions son histoire, une grave obligation nous était imposée. Nous n'étions pas seulement tenu à l'exactitude la plus scrupuleuse, à la sincérité, à la réserve, à l'étude la plus approfondie, mais à l'impartialité la plus indéviable. Nous devions nous départir de nos propres sentiments, taire nos impressions intimes, éviter toute séduction de système ou d'idée préconçue pour examiner consciencieusement les documents, les faits, et présenter dans leur enchaînement naturel les événements dont se composa la vie de ce héros. Nous ne pouvions mettre particulièrement en relief sa mission apostolique, les paroles, les écrits, les mots qui attestaient sa profonde piété, le but essentiellement évangélique de ses navigations, et montrer sa pratique des vertus chrétiennes dans leur plus haute perfection.

Après nous être acquitté de notre mission suivant notre faiblesse, nous avons déposé le burin de l'histoire. Notre œuvre appartient, depuis dix-huit ans, à la critique. Prenant aujourd'hui la plume irresponsable de l'actualité, nous nous constituons simplement le sténographe de l'opinion catholique, au sujet de la plus importante des *Causes* de Béatification. Nous écrirons donc maintenant sans être dominé par d'augustes auspices. Recouvrant notre pleine liberté de langage, nous dirons la pensée publique, peut-être étonnant les uns, peut-être alarmant les autres,

parmi ceux qui n'ont pas lu notre histoire de Christophe Colomb. Nous allons parler net et clair, sans recourir au moindre artifice de style. Délaissant donc toute précaution oratoire, nous entrons directement au fond du sujet.

III

Christophe Colomb fut véritablement l'Ambassadeur de Dieu aux nations inconnues. Cet homme providentiel offre à nos yeux la plus éclatante manifestation de la Grâce et de sa mystérieuse intervention dans les affaires humaines.

L'Ambassadeur de Dieu a été le Légat spontané du Saint-Siége dans ces nouvelles régions. Aucun bref ne lui conféra ce titre ; mais il le tint des circonstances ; la Providence le sanctionna de ses bénédictions. Il remplit des fonctions apostoliques, et à son retour en Europe, une Bulle Pontificale reconnut sa mission providentielle, en déclarant qu'il était très-digne, très-recommandable et destiné à une si grande œuvre [1]. Sans l'investir officiellement du titre de Légat, la Papauté le traita comme s'il l'avait. Elle lui donna créance dans l'inconnu et l'invérifiable ; elle suivit son avis, adopta ses vues, se dirigea d'après lui,

[1] Bulle du 4 mai 1493.

selon ses prévisions et ses sympathies. Et pour l'avoir cru, elle fit resplendir souverainement l'inspiration de cet Esprit qui est avec l'Église, jusqu'à la consommation des siècles. Christophe Colomb nous a fourni la plus étonnante preuve de l'invisible Assistance qui assure l'infaillibilité du Saint-Siége.

L'Ambassadeur de Dieu, Christophe Colomb, est la glorification du génie catholique et de l'indéfectibilité Pontificale.

Si son œuvre surpasse toutes nos conceptions, sa perfection morale dépasse les proportions terrestres, et offre intrinsèquement tous les signes de la Sainteté. Nous irons plus loin dans notre franchise, et nous avancerons que nous ne rencontrons aucun homme plus grand que lui soit dans le monde, soit dans l'Église.

Cette assertion peut sembler hardie jusqu'à la témérité, téméraire jusqu'à l'irrévérence, il importe donc de la justifier à l'instant.

Nous affirmons qu'après saint Jean le Précurseur, déclaré le plus grand d'entre ceux qui sont nés de la femme, et à partir des temps apostoliques, nul n'a été plus grand dans le monde que Christophe Colomb. Nul aussi n'a été plus grand que lui dans l'Église.

Nous disons d'abord le plus grand dans le monde.

En effet :

La vraie grandeur ne procède ni de la force, ni des richesses, ni du retentissement des victoires. L'étendue des frontières, le goût des arts, ne constituent pas la grandeur. Le plus grand n'est pas celui qui a

6.

le plus détruit de villes, arrosé le sol de sang et de larmes, répandu plus au loin la terreur. Des conquêtes de Cyrus, d'Alexandre, de César, de Napoléon, le temps n'a rien laissé. Le plus grand ne doit-il pas être celui qui a porté le plus haut la justice, la sagesse, l'ampleur des vues, la loyauté des moyens, doté les peuples d'institutions bienfaisantes, montré la force de caractère, la magnanimité, l'exemple des plus difficiles vertus?

Quel monarque, quel sage, quel législateur pourra-t-on comparer à l'homme qui a doublé l'étendue de notre habitation, établi de nouvelles communications entre les peuples, résolu les plus redoutables problèmes de la navigation, éclairé les plus difficiles questions de la géographie, centuplé l'essor de l'esprit, l'enrichissant de découvertes inappréciables, rectifiant une foule d'erreurs, apportant des éléments inconnus à l'étude et à l'observation; servant à la fois la marine, la cosmographie, l'astronomie, l'hydrologie, la physique, la chimie, la philologie, la botanique, la médecine, la géologie, l'agriculture, l'acclimatation, la météorologie, l'histoire naturelle, la physiologie comparée, l'histoire générale, la philosophie, et donnant à notre âme une notion plus sublime de son auteur?

Y eut-il jamais un homme plus grand que celui qui n'imita personne, et que personne ne pourra imiter pendant la durée du Globe?

Qu'on cherche dans les annales des peuples un nom qui lui soit comparable!

IV

Également, la grandeur qui le distingue et le met au-dessus de toute comparaison dans le monde, le sépare aussi du reste des chrétiens dans l'Église.

Qui peut-on placer au-dessus de lui ou même à ses côtés ?

Sa charité nous a valu un monde. Il l'avait conçu dans sa pensée pour l'enfanter à Jésus-Christ. Il voulait faire le tour du Globe, découvrir les peuples qui ignoraient encore la venue du Rédempteur, les appeler au salut, et au moyen des richesses de ces nouvelles contrées, racheter la Palestine, ou bien, en cas de refus, la conquérir par les armes, afin que tous les peuples de l'univers pussent librement apporter leurs hommages au tombeau du Sauveur. Tel fut le premier objet de ses aspirations, le secret de son zèle, de sa force, et le dernier terme de ses espérances. Qui parmi les saints nous découvre une plus noble ambition ?

Quel est le saint qui a donné à l'Église la moitié de ce Globe pour y répandre la Foi ?

Quel saint montra une plus longue constance ?

Après dix-huit ans de sollicitations consumées en vain, il était prêt à les recommencer ailleurs, parce qu'en lui accordant ce qu'il demandait pour

entreprendre sa Découverte, on ne lui assurait pas les moyens de racheter un jour le Saint-Sépulcre.

Dans son amour du renoncement, notre Séraphique François d'Assise se dépouilla même de ses habits; mais il n'avait pas d'enfants. Christophe Colomb, père de famille, refusa une principauté de douze cent cinquante lieues carrées, de peur que l'amour de la propriété ne le retînt à terre, pendant qu'il restait encore tant de régions à découvrir, pour y proclamer le Sauveur et y planter sa croix. Quelqu'un, parmi les saints canonisés, nous montra-t-il une pareille abnégation?

Quel saint, avant lui, imposa aux siens l'obligation perpétuelle de payer la dîme à Dieu dans ses pauvres?

L'Ambassadeur de Dieu, craignant l'orgueil dans sa famille, prescrivit à l'héritier de ses titres de grand Amiral de l'Océan, de Capitaine général de la mer, de Gouverneur général, de Vice-Roi des Indes, de ne jamais signer que par ce simple mot: l'Amiral.

Aucun saint montra-t-il, envers la Papauté, une sollicitude si filiale?

En fondant un Majorat qui devait rapporter plus de cinq cents millions par an, il oblige son héritier, au cas où le Souverain Pontife serait menacé dans ses possessions, de venir aussitôt en personne à ses pieds, pour le défendre par les armes avec les gens de sa maison et ses subsides. Il impose au titulaire du Majorat, non-seulement d'en verser au Saint-Père les revenus, mais de lui livrer le fonds même, si c'est

nécessaire! Ainsi, il va jusqu'à déposséder sa postérité au profit du Saint-Siége! Quel saint, étant père de famille, voulut résolûment dépouiller sa descendance pour venir en aide à l'Église?

Quel est le saint canonisé qui, avant Christophe Colomb, a pressenti le dogme de l'Immaculée Conception, et ordonné de construire une église en son honneur?

Quel est le saint dont le zèle évangélique, devançant Christophe Colomb, a voulu établir la Propagation de la Foi, et fonder le premier séminaire des Missions étrangères?

Quel est le saint qui, sans cesse en présence de Dieu, non content de commencer chacune de ses lettres par le signe de la croix et de mettre sa plume sous la protection de Jésus, de Marie et de saint Joseph, faisait toujours de sa signature une prière?

Chez quel saint trouverons-nous un plus frappant exemple de miséricorde chrétienne?

Au lieu de faire passer par les armes des marins ingrats et rebelles qui avaient conspiré contre lui et attenté à sa vie, il les rapatria à ses frais, oubliant leur crime et ne songeant qu'à leurs souffrances durant une navigation périlleuse. Après leur débarquement, il réclama en leur faveur leur solde arriérée, appuya leur pétition, sollicita pour eux, et, malgré sa propre gêne, emprunta une somme afin de les secourir, en attendant qu'on ordonnançât leur payement.

Quel saint pardonna plus sincèrement à ses persécuteurs?

En récompense de ses travaux, de ses incalculables bienfaits, il ne reçut que des chaînes, et les gardait toujours sous ses yeux dans son cabinet, comme enseignement. Néanmoins, près de ses derniers moments, craignant que leur vue n'aigrît, contre ses persécuteurs, le cœur de ses fils, il ordonna de déposer ces fers avec lui dans son cercueil!

V

Cet homme qui nous apparaît si grand dans le monde, et non moins grand dans l'Église, n'aurait-il pas, bien mieux que le violent Constantin, été digne de coopérer à l'assemblée d'un Concile, d'y assister et de le protéger de sa présence? Son esprit avait du moins le droit d'y être rappelé, son zèle d'y être honoré, son œuvre glorifiée, sa mémoire bénie par l'Épiscopat du monde entier, et sa Cause d'y être recommandée à l'autorité suprême de la puissance apostolique.

Sans l'irruption impie des troupes piémontaises, et la sacrilége brutalité qui suspend le Concile de Rome, indubitablement à la demande d'un grand nombre d'Évêques des cinq parties du Globe, l'Assemblée Œcuménique aurait rendu solennellement hommage au Révélateur de la Création, et fait alors ce que les Pères, réunis à Trente, assurément n'au-

raient pas manqué d'accomplir, si à cette époque l'histoire de Christophe Colomb eût été publiée.

En attendant des jours moins sombres, nous croyons utile d'insérer ici la POSTULATION, dont l'interruption du Concile a restreint la publicité. Aussi concis dans sa forme que précis dans son objet, ce document, qui fut rédigé en juin 1870, à Sainte-Marie-sur-Minerve, offre une double importance au point de vue de l'histoire et des intérêts du Saint-Siége. Il contient implicitement un témoignage de gratitude et une victorieuse réponse aux accusations d'oubli élevées contre l'Église par les ennemis de la Papauté. Nous en donnons le texte, pour ne pas affaiblir, dans une traduction impuissante, la digne et majestueuse ampleur de cette latinité dont Rome seule possède encore la tradition.

BEATISSIME PATER

Post hominum salutem, ab Incarnato Dei Verbo, Domino Nostro Jesu Christo, feliciter instauratam, nullum profecto eventum extitit aut præclarius, aut utilius incredibili ausu Januensis nautæ Christophori Columbi, qui omnium primus inexplorata horrentiaque Oceani æquora pertransiens, ignotum Mundum detexit, et ita porro terrarum ma-

riumque tractus Evangelicæ fidei propagationi duplicavit.

At enim, christianissimo huic summeque de Religione, totaque humanitate bene merito Heroi, condignum nullum præmium dum viveret relatum est, sed contra multæ calumniæ impactæ, multa opprobria et gravia etiam tormenta irrogata; sic ut Novo Continenti per summam injustitiam Americæ nomen indito, ipsa quoque detecti Novi Orbis gloria, ab inclyto viro, ad alterum ex priscis ejus sectatoribus, prope modum traduceretur.

Sola Apostolica Sedes ut supernam viri missionem agnovit, ita omnibus quibus poterat modis adjuvasse videtur; nam et Legati Apostolici munus eidem detulit, totque alia tamque præclara amoris et grati animi testimonia per tres Pontifices Innocentium VIII, Alexandrum VI, et Julium II ipsi attribuit, quanta nulli unquam paris conditionis homini inveniantur elargita.

Nunc vero, post tria et amplius sæcula ab novo orbe reperto, singulari prorsus divinæ sapientiæ consilio effectum est, ut tu, BEATISSIME PATER, prædictam Apostolicam Sedem conscenderes, primus videlicet inter Beati Petri successores, qui Atlanticum Oceanum olim transieris, magnamque Americæ partem lustraveris, sicque propriis veluti

oculis metiri potueris maximum laborem ac molestiarum molem ab eo perlatam, qui cæteris audacissimum iter aperuit, ac melius perspicere quot quantisque divinæ gratiæ auxiliis christianum ejus pectus roborari debuerit, ut tam arduum opus, ad catholicæ Ecclesiæ diffusionem, ac tot animarum salutem perficeret.

Hæc sane animadversio in causa fuit, ut egregius Comes Roselly de Lorgues sub auspicatissimis initiis Pontificatus tui, fidentius vulgaret celebrem illam historiam, in qua Christophori Columbi superna vocatio, ejusque virtutes et præsertim zelus plane catholicus in novo orbe perquirendo, nec non Apostolicæ Sedis favor, et cœlestia signa quibus fuit adjutus, summa diligentia et fide describuntur.

Gloriosa interim Christophori memoria, ex injustæ oblivionis tenebris statim egressa, ubique gentium gratiose personat, et dum Orbis universus grati animi sensus erga apostolicum et bene meritum Heroem certatim exprimit, Christi fideles, recolendo quod opitulante Ecclesia et propter Ecclesiam memorandum facinus incepit, atque complevit, eorum admiratio et pietas veluti sponte sua sese transformant in devotum cultum, nihilque ardentius exoptant, quam ut publici Ecclesiæ

honores ab Sancta Sede incomparabili homini decernantur.

Eminentissimus quippe Princeps Cardinalis Donnet, Archiepiscopus Burdigalensis, quatuor ab hinc annis exposuit SANCTITATI TUÆ venerationem fidelium erga servum Dei Christophorum Columbum, enixe deprecans pro introductione illius causæ exceptionali ordine.

Faustum vero hujusce petitionis nuntium, brevi dierum spatio, totam replevit gaudio, ac spe Europam, Africam, Asiam et Americam; unde quamplurimi Ecclesiarum Præsules, nec non ex cœtu sæculari spectatissimi viri, gratulatoriis epistolis gratias egerunt prælaudato Cardinali introductionis causæ initiatori. Quinquaginta de hinc supplices libelli ex diversarum Orbis partibus, SANCTITATI TUÆ porrecti fuere, devote pariter exposcentes præfatæ causæ introductionem; ardens hoc desiderium aperte etiam produnt publicæ Ephemerides nonnullarum nationum, et non pauci egregii scriptores, in eorum operibus typis consignatis.

Ast præfatæ causæ introductioni prima fronte aliquibus videntur obstare notissima Ecclesiæ decreta, præsertim quod regulares processus supra Dei servi vitam atque virtutes nec olim confecti

fuerint nec nunc temporis adeo feliciter confici queant.

Nihilominus, cum hic agatur de servo Dei plane extraordinario, tam in vita, quam post mortem, uti documenta jam parata super ejus operibus, virtutibus et prodigiis evidentissime comprobant; etiam sperare licet ut ipsius causa, juris ordine non adeo exacte servato, felicem exitum obtinere possit.

Quapropter, BEATISSIME PATER, infrascripti Catholicæ Ecclesiæ Cardinales, Patriarchæ, Primates, Archiepiscopi, Episcopi, etc., enixe postulant, atque efflagitant ab SANCTITATE TUA, ut digneris signare introductionis causæ præfati servi Dei, cum opportunis dispensationibus.

Confidentes interim hoc totius orbis votum minime frustratum iri, Apostolicam Benedictionem implorant.

(*Suivent les signatures.*)

VI

La valeur de ce document n'aura échappé à personne. Les faits principaux de la Cause s'y trouvent résumés en substance. Christophe Colomb y reçoit

le titre de Serviteur de Dieu, que lui décernent les chrétiens, et celui de Héros Apostolique, encore plus digne de son cœur. Toutefois, pour ceux de nos lecteurs auxquels la langue latine aurait cessé d'être familière, nous croyons à propos de retracer en français le sens de ce texte précieux.

La Postulation commence par affirmer le but évangélique « du Héros très-chrétien qui a si bien mérité de la religion et de l'humanité entière ». *Christianissimo huic summèque de religione, totaque humanitate bene merito Heroi.* Elle oppose aux injustices qu'il souffrit du monde, l'intérêt tout exceptionnel que lui montra le Saint-Siége. *Sola Apostolica Sedes ut supernam viri missionem agnovit, ita omnibus quibus poterat modis adjuvasse videtur.* Elle rappelle qu'avant de monter sur la Chaire Apostolique, Pie IX, « suivant le dessein particulier de la divine Sagesse, » *Singulari prorsus divinæ Sapientiæ consilio*, avait, « le premier d'entre les successeurs de saint Pierre, » *primus videlicet inter Beati Petri successores*, « franchi l'Océan Atlantique et traversé une grande partie du Continent américain, comme afin de mieux juger, par ses propres yeux, la grandeur de l'entreprise, et reconnaître combien les secours de la Grâce divine furent indispensables au cœur chrétien qui nous ouvrit intrépidement cette route, pour la dilatation de l'Église et le salut des âmes. » *Sicque propriis veluti oculis metiri potueris..... ac melius perspicere quot quantisque divinæ Gratiæ auxiliis christianum ejus pectus roborari debuerit.*

Ce document constate aussi que, sous les auspices du même Pontife, a été publiée l'histoire exacte du serviteur de Dieu, et qu'aussitôt la renommée de Christophe Colomb, sortant des ombres d'un injuste oubli, a retenti sympathiquement dans le monde, excitant partout un sentiment de gratitude envers « ce HÉROS APOSTOLIQUE ». *Gloriosa interim Christophori memoria, ex injustæ oblivionis tenebris statim egressa, ubique gentium gratiosè personat, et dum Orbis universus grati animi sensus, erga* APOSTOLICUM ET BENE MERITUM HEROEM *certatim exprimit.* Le texte ajoute : « La piété transforme en culte ce sentiment des fidèles, et ils désirent vivement de voir les honneurs publics de l'Église décernés par le Saint-Siége à cet homme INCOMPARABLE. » *Ut publici Ecclesiæ honores ab Sancta Sede* INCOMPARABILI *homini decernantur.*

Après avoir mentionné la généreuse initiative de l'Éminentissime Cardinal Donnet, Archevêque de Bordeaux, et l'adhésion de l'univers catholique à cette démarche, la Postulation avoue que, de prime abord, l'introduction de la Cause semble présenter certaines difficultés, parce qu'il n'a été autrefois commencé aucune information régulière sur la vie et les vertus de ce serviteur de Dieu, et qu'on ne pourrait facilement y procéder de nos jours.

L'obstacle est indiqué fort clairement. Il consiste en un défaut de formalité. Néanmoins, comme dans une affaire de telle importance la forme ne saurait emporter le fond, la difficulté ne paraît point insurmontable. « Il s'agit d'un serviteur de Dieu vraiment

exceptionnel », *cùm hic agatur de servo Dei plane extraordinario;* et le Pape a le droit, en vertu de sa toute-puissance apostolique, d'ordonner l'introduction de la Cause par une voie exceptionnelle.

C'est pourquoi les Cardinaux, Patriarches, Primats, Archevêques, Évêques et les autres membres du Concile Œcuménique de Rome, signataires de la Postulation, supplient Sa Sainteté de daigner, à cet effet, accorder les dispenses nécessaires : « *Ut digneris signare introductionis Causæ præfati servi Dei, cum opportunis dispensationibus.* »

Prochainement, nous publierons dans un second travail les noms des dignitaires de la Sainte Église romaine, dont les sympathies auront soutenu la Cause de Christophe Colomb. Nous considérons comme un devoir de justice de les offrir à la reconnaissance des nobles esprits et des cœurs faits pour comprendre la grandeur catholique.

CHAPITRE DEUXIÈME

I

Nous n'avons encore présenté que des observations préparatoires à l'exposition de la Cause de Christophe Colomb. Précisons maintenant son aspect général. Ne nous laissons pas arrêter par la crainte de l'étrange et de l'inattendu. Le nouveau l'est toujours, et souvent ne nous paraît tel qu'à force d'être vieux; c'est alors de notre oubli ou de notre ignorance qu'il tire son principal intérêt.

Quel est-il le chrétien recommandé par la Postulation à la justice du Souverain Pontife?

C'est l'homme qui a exercé l'influence la plus durable comme la plus décisive sur l'esprit humain. En augmentant d'une manière imprévue le domaine de la science et de la contemplation, il a imprimé une impulsion nouvelle et plus puissante aux siècles qui l'ont suivi. L'oracle du protestantisme, le savant universel, Alexandre de Humboldt, le déclare : « Où l'histoire des peuples, dit-il, peut-elle nous montrer une époque comparable à celle dans laquelle des

événements aussi gros de conséquences que la Découverte et la première colonisation de l'Amérique, la traversée aux Indes Orientales, par le cap de Bonne-Espérance, et le premier voyage de circumnavigation de Magellan, se trouvent réunis avec l'épanouissement de l'art et les progrès imprévus de la connaissance du ciel et de la terre? Une telle époque n'a pas besoin, pour que sa grandeur nous frappe, du prestige de l'éloignement dans lequel elle nous apparaît..., la hardiesse du navigateur génois est le premier anneau dans la chaîne sans fin de ces mystérieux événements [1]. »

Effectivement, jusqu'à lui, l'humanité ne connaissait ni la forme, ni l'étendue de son séjour. Quelque chose de confus, d'incertain, embarrassait sans cesse les méditations du génie, arrêtait ses audaces spéculatives, restreignait l'essor de la pensée. Colomb a dissipé les ténèbres, anéanti le fantastique, éclairé l'entendement, posé diverses limites à l'imagination, ramené le possible à ses proportions véritables. En rectifiant les conceptions de notre esprit, il a réduit la stérile poésie de l'inconnu au profit des réalités fécondes. Toute la race humaine lui demeure redevable. Aucun génie n'a, mieux que lui, servi la vérité, la science, l'Évangile qui est la voie et la vie des nations.

Mais si noble qu'elle soit, cette triple grandeur suffit-elle à contenir tout entier l'élu de la Providence?

[1] Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 352, 358.

n'aperçoit-on pas dans son rôle une action supérieure qui le dirige et le place au-dessus des plus hautes illustrations de l'histoire?

Cet homme que l'Éternel semble avoir associé à l'achèvement de son œuvre, le chargeant de nous en dévoiler l'ampleur et les magnificences, d'où tira-t-il son autorité? Comment ne pas être saisi de respect devant l'immensité du mandat dont l'investit le Ciel? Qui dira la date précise de sa vocation? Inaccessible à nos regards, se dérobant à nos recherches, elle remonte par son origine au-dessus de l'ère historique, et se rattache aux impénétrables décrets de la bonté divine.

Depuis les temps d'Abraham, quelle destination fut plus auguste que la sienne? Sa mission nous le montre en parenté spirituelle avec Moïse, Conducteur du peuple de Dieu, et Pierre, Conducteur des peuples du Christ. Après le bienheureux Jean-Baptiste, vous ne trouverez aucun Messager de l'Évangile comparable à son précurseur dans le Nouveau Monde.

Le Très-Haut l'avait choisi, de toute éternité, le réservant dans ses desseins pour le jour où sa miséricorde appellerait aux bienfaits du Christianisme l'immense continent dont l'Ancien Monde ne soupçonnait pas l'existence. En lui permettant de nous découvrir la totalité de son œuvre, Dieu lui accorda le plus grand honneur qu'ait reçu un mortel. Christophe Colomb a été le Révélateur du Globe et le premier admirateur des merveilles du Verbe, dont il procla-

mait l'empire sur ce sol inconnu. Il fut le vérificateur des annales de la Création ; et aurait eu le droit de contre-signer la Genèse, la certifiant véritable. Le premier historien de l'Ancien Monde a été justifié par le premier Narrateur du Nouveau. Grâce à Colomb, la science a pu constater, depuis lors, l'exactitude du récit de Moïse, et avouer que sur aucun point de la Terre l'auteur du *Pentateuque* n'avait reçu un démenti.

Nulle part, dans nos annales, la prédestination ne fut plus évidente que chez cet élu du Seigneur. On a beau vouloir le rapetisser, prosaïfier ses intentions, ses actes, s'efforcer d'interpréter ses vues, et ses déterminations, par les mobiles vulgaires auxquels cèdent la plupart des hommes, sa nature, d'organe providentiel, résiste à toutes les défigurations entreprises contre son héroïcité catholique. Après avoir tenté d'effacer son caractère propre et de travestir son rôle céleste, l'École protestante ne peut s'empêcher d'admirer en lui des vertus, auxquelles rien de terrestre n'est comparable.

II

Apposée distinctement, comme un sceau sur sa destinée, la grandeur marque les intimes détails de sa vie, non moins que ses actions publiques. En signe

de sa divine provenance, cette grandeur subsiste immuable et caractérise son âme. Elle surmonte l'injustice, les calomnies, les persécutions, la détresse, l'abandon, l'oubli, le cours des siècles, et seule pourrait encore aujourd'hui accroître la splendeur du suprême Pontificat.

En considérant la grandeur de l'élu, si bien assortie à celle de son œuvre, il est logique de penser que le prodigieux événement qui allait augmenter d'une autre moitié l'espace de la Terre, et accélérer si heureusement l'extension du Catholicisme, ne fut pas absolument ignoré de ces hommes d'espérance, séparés du monde, à qui l'esprit du Seigneur découvrait l'avenir. Divers Théologiens et Paraphrastes, fort versés dans les Saintes Écritures, ont admis que plusieurs des voyants d'Israël durent avoir connaissance de l'événement qui devait doubler le Globe, et partant, purent présager l'avénement encore si lointain de Christophe Colomb.

En effet :

A lui seul s'appliquent, par lui seul s'expliquent les paroles du premier des grands prophètes, concernant les nations d'outre-mer.

A lui seul s'appliquent, par lui seul s'expliquent les paroles du dernier des petits prophètes, touchant le Sacrifice Perpétuel, devant s'établir sur la terre.

A lui seul s'appliquent, par lui seul s'expliquent les légendes sculptées ou peintes, relatives au saint Géant qui transporte le Christ à travers les flots.

Et lorsque nous disons que l'œuvre de ce premier Messager de la Bonne Nouvelle par delà l'Océan a été prophétisée longtemps avant sa venue, nous ne traduisons pas simplement nos impressions personnelles. Notre conviction s'étaye de l'assentiment de graves et savants docteurs, dont l'opinion autorisée fut publiée, revêtue d'approbations régulières. Nous émettons, aujourd'hui, sous la garantie de la protection pontificale, une pensée qu'accueillirent avec bénignité plusieurs Papes, entre autres les Souverains Pontifes Grégoire XIV et Innocent IX.

Le premier naturaliste du nouveau continent, le savant Jésuite, Père Joseph Acosta, écrivait, il y a deux cent soixante-six ans : « On est fondé à croire qu'il est fait mention en la Sainte Écriture d'une affaire de telle importance comme est la découverte des Indes et nouveau monde et conversion d'icelui en la Foi. Isaïe même dit ces termes : Ah! les ailes des navires qui sont de l'autre part... Plusieurs auteurs très-doctes déclarent que tout ce chapitre est entendu des Indes[1]. »

Le fait le plus important de l'histoire humaine n'a pas été caché à tous les prophètes. Bien antérieurement au règne de David, ancêtre de Jésus-Christ, le docteur de l'infortune, le juste, prophète et poëte Job, qui, avant la formation du Royaume d'Israël, divulguait le dogme de la Rédemption et affirmait celui de la résurrection des corps, semble l'avoir en-

[1] ACOSTA, *Hist. nat. et morale des Indes*, ch. XV. — *Traduction dédiée au Roi Henri IV, par* ROBERT REGNAULD, le 1er décembre 1597.

trevu. Lui qui a décrit, en style magique, les œuvres du Créateur, devinait qu'elles ne se bornaient pas à ce qu'avaient aperçu jusqu'à ce jour les hommes, et pressentait d'autres splendeurs.

Il y a quelques années, lors de la fête religieuse qui solennisa la restauration du monastère de la Rabida, premier asile de Christophe Colomb en Espagne, le doyen de l'Église métropolitaine et patriarcale de Séville rappelait, du haut de la chaire, ces expressions admirablement révélatrices de Job : « Avez-vous pénétré au bout de la mer, avez-vous marché aux extrémités des abîmes?... Avez-vous considéré l'entière étendue de la terre[1]?... » Le savant Don Manuel Lopez Cepero tirait du saint poëme ces paroles significatives : « Que toutes les choses arrivent en leur lieu, et se succèdent dans leur temps propre; et que les hommes pourraient trouver les pays que sépare la mer Océane, en cherchant vers l'Occident des sentiers et des routes que n'avaient point connus les oiseaux ni les fils du trafiquant[2]... » L'Orateur sacré faisait remarquer que plusieurs commentateurs du livre de Job, parmi lesquels le très-docte Frère Luiz de Léon, assuraient que ce passage était relatif à la découverte du Nouveau Monde[3].

[1] Job, cap. xxviii, v. 16, 18.

[2] « Buscando en el Occidente las sendas y caminos que non hallaron las aves ni conocieron los bijos del mercador... »

[3] « Muchos expositores y entre ellos sapientisimo Fr. Luiz de Leon, interpretando este sagrado libro, afirman que en este pasage está marcado el descubrimiento de aquel mundo. » *Album de la Rabida*, p. 19.

A mesure que les siècles se déroulent, la prophétie sur Christophe Colomb devient plus formelle et plus explicite.

Remarquez-le :

L'événement principal du monde, après la Rédemption n'a point été révélé au moindre des prophètes ; mais à celui qui parmi eux tient le premier rang : le Prince Isaïe.

Dans son livre de l'Ecclésiastique, Jésus, fils de Sirach, lui a rendu témoignage en ces termes : « Isaïe fut un grand prophète et un homme fidèle devant Dieu... Il vit par un grand don de l'esprit de Dieu ce qui devait arriver dans les derniers temps[1]. » Saint Jérôme dit de lui dans sa lettre à Paule et Eustochium : « Quoiqu'il ait en vue les faits qui arrivaient de son temps, et en particulier le retour du peuple dans la Judée, après la captivité de Babylone, sa principale attention a été de prédire la vocation des Gentils et l'avénement du Messie. »

Après avoir déjà promis à Israël, le Libérateur, Isaïe profère les paroles suivantes au nom du Seigneur : « Mes premières prédictions (celles faites à Abraham) ont été accomplies; j'en fais encore de nouvelles, et je vous découvre l'avenir avant qu'il arrive[2]. »

Aussitôt le ravissement emporte le voyant royal. Il considère l'étendue des mers, les îles, leurs habi-

[1] Eccli., cap. xlviii, v. 27, 28.

[2] « Quæ prima fuerunt ecce venerunt : nova quoque ego annuntio : antequam oriantur audita vobis faciam. » — Isaïæ, cap. xli, v. 9.

tants, et, s'adressant aux peuples, il s'écrie : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau! publiez sa louange jusqu'aux extrémités de la terre, vous qui allez sur la mer, et traversez son étendue, vous, îles! et vous tous qui les habitez[1]! »

Dans le cours de cette vision, apercevant ceux qui vont porter, au delà des flots, la Bonne Nouvelle, le Prophète ajoute : « Ils établiront la gloire du Seigneur, et ils annonceront sa louange dans les îles. » Au chapitre XLIII, le prophète dit encore : « Je vous amènerai des enfants de l'Orient, et je vous rassemblerai de l'Occident. » « *Et ab occidente congregabo te.* » « Je dirai à l'aquilon: donne-moi mes enfants, et au souffle austral : ne les empêche pas de venir. Amène mes fils des climats lointains, et mes filles des extrémités de la terre[2]. »

Ceci n'est pas simplement un trait lumineux qui traverse soudain l'âme du prophète, pour ne plus reparaître, ou une parole isolée, jetée solitaire dans l'abîme des temps. L'idée de la vocation des peuples d'outre mer, du Continent et des Iles transatlantiques revient souvent en lui, et s'y dessine d'une façon toujours plus claire. Dieu lui montre les rivages ignorés du Vieux Monde. A cet aspect, le voyant royal, saisi d'enthousiasme, appelle à haute voix les îles et les régions lointaines. Cette apostrophe directe sert comme de préparation et d'introduction aux clartés dont abonde cet étonnant chapitre soixantième, où se

[1] ISAÏE, cap. XLI, v. 10.
[2] ISAÏE, cap. XLIII, v. 5, 6.

dévoile si admirablement le secret de la Révélation portée outre mer, et sur lequel méditèrent deux grands docteurs de l'Église Latine : saint Jérôme et saint Augustin, plus de mille ans avant l'entreprise de Christophe Colomb.

Au chapitre XLIX, dans son acclamation, tout éclatante d'une allégresse impérative, le prophète appelle les terres éloignées : . . . .
. . . .
— « Écoutez, îles, et vous, peuples lointains, prêtez l'oreille[1] ! »

Après avoir montré les heureux changements qui s'opéreront dans les âmes, il ajoute, comme s'il les voyait déjà réalisant ses paroles : « Voici que ceux-ci viendront du lointain, et ceux-là de l'aquilon et de la mer, et ceux-là de la terre australe. » « *Ecce isti de longè venient, et ecce illi ab Aquilone et mari; et isti de terra australi*[2]. »

Il voit le Messie, rejeté par Israël, et envoyé aux nations. « Je vous ai établi pour être la lumière des nations, et le salut que j'envoie jusqu'à l'extrémité de la terre. » « *Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ*[3] »

Après avoir annoncé, au chapitre LII, la gloire et l'humiliation du Messie; au chapitre LIII, le Messie méconnu par son peuple, sa naissance obscure, ses

[1] « Audite, insules, et attendite, populi de longè. » — Isaïæ, cap. XLIX, v. 1.
[2] Isaïæ, cap. XLIX, v. 12.
[3] Isaïæ, cap. XLIX, v. 6.

humiliations, ses souffrances, sa mort, sa sépulture, le prophète, au chapitre LX, convie l'Église ou la nouvelle Jérusalem à se réjouir.

III

Son début est d'une solennité dominante. L'éclat de son appel efface le son de la trompette des Lévites. Jamais, peut-être, rien de plus beau ne fut ouï en Israël; l'inspiration divine apparaît ici dans son inexprimable splendeur. C'est le cri du Voyant devant la révélation céleste. Les siècles se déploient dans leur majesté. Le futur touche au présent, et se fond avec lui dans sa contemporanéité surhumaine. De l'heure où il parle, à l'extrême distance des deux mille trois cents ans qui vont suivre, le prophète aperçoit les admirables effusions de la loi de Grâce, le Salut porté à travers l'incommensurable azur aux îles ignorées, et à la terre inconnue.

Il contemple d'abord la Rédemption du genre humain, ses effets ineffables, l'avénement de la lumière Évangélique, la suprématie de l'Église, la pérennité de sa doctrine. La Jérusalem ancienne et la Jérusalem nouvelle lui apparaissent à la fois; et il traite de l'une en parlant de l'autre, tantôt à découvert, tantôt symboliquement, suivant l'impulsion de l'Esprit.

Quelle est magnifique l'invitation qui s'échappe des lèvres du prophète, en clameur triomphale :

« Dresse-toi, sois radieuse, Jérusalem, parce que le jour de ta lumière est venu; et que la gloire du Seigneur s'est levée sur toi.

« Car les ténèbres couvriront le reste de la terre, et un brouillard enveloppera les peuples; mais le Seigneur se lèvera sur toi, et dans toi éclatera sa gloire.

« Les nations marcheront à la lueur de ta lumière, et les Rois à la splendeur de ton aurore.

« Regarde autour de toi, et considère. Tous ceux que tu vois assemblés ici, viennent pour être à toi; tes fils arriveront du lointain, et tes filles de tous les côtés [1]. »

Le prophète annonce à l'Église notre maison de Paix, notre Jérusalem, qu'elle s'étonnera de cette abondance; que son cœur se dilatera, quand elle verra venir à elle une foule de croyants d'au delà des mers.

Et la vision se précisant davantage, Isaïe aperçoit les premiers navires qui sillonnent l'Océan. On le dirait témoin de la première expédition de Christophe Colomb. Il assimile aux blancs nuages volant dans l'azur ses blanches toiles sur les flots; et par une transparente allusion à son nom, il compare ses voiles rapides à l'aile des colombes, revenant vers leur nid. « *Qui sunt isti qui ut nubes volant, et quasi* COLUMBAS *ad fenestras suas* [2]. »

[1] ISAÏÆ, cap. LX, v. 4.
[2] ISAIÆ, cap. LX, v. 8.

Sans transition, le prophète royal exprime cet événement de l'histoire future comme un acte de la providence éternelle, un instant marqué tout exprès.

« Car, ajoute l'Esprit, les îles m'attendent; et, dès le commencement, il était prévu que les navires seraient en mer, pour t'amener tes enfants de loin, apportant avec eux leur argent et leur or, pour le consacrer au nom du Seigneur ton Dieu, et du saint d'Israël, parce qu'il t'a glorifié [1]. »

Ne croirait-on pas que le prophète voyait aussi le premier Or apporté du Nouveau Monde, à Rome, servir d'hommage au Christ, à la Vierge, et revêtir le plafond de la Basilique Libérienne, aujourd'hui Sainte-Marie-Majeure?

Et cependant, comme cette prophétie si claire, si profonde, si étendue, ne devait point concerner l'époque de la prospérité d'Israël, la géographie de la Palestine, les intérêts de la Judée; mais n'était applicable qu'à une époque encore reculée de plus de deux mille ans, l'Éternel nous dit, par la bouche de son prophète : « Moi le Seigneur, je ferai tout d'un coup ces choses, quand le temps sera venu [2]. »

Effectivement, dans un espace de temps, relative-

[1] « Me enim insulæ exspectant, et naves maris in principio, ut adducam filios tuos de longè : argentum eorum, et aurum eorum cum eis, nomini Domini Dei tui, et sancto Israël, quia glorificavit te. » — ISAÏE, cap. LX, v. 9.

[2] « Ego Dominus in tempore ejus subitò faciam istud. » — ISAÏE, cap. LX, v. 22.

ment fort restreint, en moins de quatre siècles, une transformation complète s'est opérée sur les îles et le terre du Nouveau Continent. Toutes les relations des peuples ont été modifiées ; le nom du Rédempteur a été porté dans toutes les parties du Globe.

C'est en considérant les progrès de l'Évangile dans le Nouveau Monde, au moment où les hérésies, les apostasies, séparaient de la Communion Romaine la plus grande partie des États de l'Europe, que l'auteur des CONSOLATIONS DE L'ÉGLISE, l'illustre Cardinal de Vérone, Augustin Valerio, Évêque de Préneste, admirait les vues de la Providence, et appliquait à la découverte du Nouveau Continent les paroles d'Isaïe. Il remerciait le Ciel de voir cette époque où le Verbe était annoneé aux extrémités du Globe ; où étaient montrés tant d'effets de la bonté Divine, qui permettait à ce siècle de eontempler des ehoses demeurées ineonnues aux grands génies des âges antérieurs, et qu'avaient ignorées le saint Doeteur Lactance, et le très-saint Aurélius Augustinus[1], un des premiers Pères de la doctrine. Le savant Cardinal énumérait les résultats, si heureux pour l'Église, de l'œuvre de la Découverte. Bien que le nom de son auteur ne se

[1] « O moderator temporum et perpetuè largitor munerum, cum Novum Orbem et tantas bonitatis tuæ divitias superioribus ætatibus præstantissimis ingeniis viris eximiis Lactantio sanctissimo, et illi viro cui eximiam donasti doctrinam, cui divina arcana quamplura revelasti, sanctissimo inquam patri nostro Augustino abscondisti, sæculo huic, nostro cognitionem Orbis et propagatinnem tuæ fidei detectisti! » — AUGUSTINI VALERII; cardinalis Veronæ, episcopi prænestini, *Commentarius de Consolatione Ecclesiæ*, lib. III, p. 58 et 59.

soit pas échappé de sa plume, on le lit dans sa pensée. Pour donner ces consolations à son Église, Dieu s'est servi de Christophe Colomb.

Pareillement, on ne peut songer à l'accomplissement du Sacrifice Perpétuel, qu'avait solennellement prédit le plus récent des prophètes, Malachie, sans le rapporter à l'auteur de la Découverte.

Naguère, dans sa Lettre Pastorale, à l'occasion du Cinquantième anniversaire de la fondation de l'OEuvre de la Propagation de la Foi, Mgr l'Arhevêque de Paris, écrivait au sujet du Sacrifice Perpétuel : « Là où il n'y avait que le désert, se sont élevées des Églises florissantes. Là où régnaient les plus honteuses superstitions, le vrai Dieu est adoré ; et les vertus chrétiennes sont pratiquées partout où le vice avait des autels. Ainsi s'accomplit littéralement la dernière des antiques prophéties, qui annonçait, il y a vingt-trois siècles, qu'en tout lieu, depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant, le Sacrifice pur et sans tache[1] serait offert au nom du Seigneur. »

Tout cela est exact, visible, et rigoureusement incontestable. Mais quel a été le moyen d'une si vaste opération? A qui devons-nous l'établissement du Sacrifice Perpétuel? sinon au Ministre de la Providence, à l'homme choisi pour faire l'unité du Globe, et réunir sous l'Évangile l'universalité des Nations? Par qui s'est réalisée l'annonce de Malachie? A qui l'Église doit-elle le bonheur de rendre au Seigneur

[1] Mgr Guibert, archevêque de Paris, *Lettre pastorale*, datée du 25 avril 1872.

ce perpétuel hommage; de faire cette permanente offrande de propitiation pour le salut de l'humanité; ce renouvellement incessant du saint holocauste, qui désormais se continue, sans interruption, d'un hémisphère à l'autre dans les Chrétientés, comme la vie et le mouvement même de notre planète sur son axe? Pourquoi ne pas nommer enfin l'homme prédestiné, L'INCOMPARABLE serviteur de Dieu, Christophe Colomb?

Si le Révélateur du Globe n'a pas été formellement appelé par son nom, comme Cyrus, si l'Écriture n'a pas clairement indiqué, en toutes lettres, celui que la Providence avait daigné choisir pour instrument de sa miséricorde, c'est que Dieu s'était réservé, dans ses desseins, ce nom admirable, ce nom que nul autre ne saurait surpasser, ni parmi les Justes de l'ancienne loi, les patriarches, les prophètes, ni parmi les apôtres et la radieuse armée des Martyrs. Aucun nom ne posséda une force de symbolisme qui lui soit pareille : LA COLOMBE PORTANT LE CHRIST! que pourrait-on comparer à cette désignation sublime, figurant à la fois le Message Céleste, l'Esprit-Saint, le Verbe Rédempteur!

IV

Christophe Colomb, qui sentait l'aiguillon de la Grâce le pousser dans sa voie, renfermait silencieusement en son cœur le sentiment des grandes choses que le Seigneur lui faisait accomplir. Il n'ignorait pas entièrement sa destination.

Après son troisième voyage, quand il eut pris possession du Nouveau Monde, en y plantant la Croix, il ne douta pas que son œuvre n'eût été révélée jadis aux prophètes. Lorsqu'en récompense de sa Découverte, on l'eut outrageusement destitué, dépouillé, emprisonné, maltraité, chargé de fers, tout en souffrant avec une résignation de Saint ces atrocités, lui, si humble, si réservé sur les grâces reçues de Dieu, lui toujours soumis à l'autorité, même injuste, et obéissant presque jusqu'à la mort, redressa son front devant ce comble d'ingratitude. L'excès de l'iniquité le força de dévoiler le secret de grandeur qu'il gardait dans son sein. Alors, pour la première fois, du milieu de ses chaînes, il déclare ouvertement par écrit, que le Très-Haut l'a fait le héraut de nouveaux cieux et d'une terre nouvelle; et sans détailler les circonstances caractéristiques de sa mission, il rappelle

simplement qu'elle avait été annoncée par le prophète Isaïe [1].

En Espagne, ses ennemis, si puissants qu'ils fussent, ne purent lui opposer une dénégation. Et parmi ses compatriotes, un de ses plus anciens détracteurs constata le témoignage qu'il s'était rendu à lui-même, et le corrobora, en paraphrasant un passage de la prophétie touchant les nations d'outre-mer. Dans sa scholie au psaume XVIII du Psautier polyglotte, imprimé à Gênes en 1516, Giustiniani rappelle que Christophe Colomb disait avoir été annoncé par Isaïe. Et bien, malgré lui, il est forcé de reconnaître implicitement qu'en effet les paroles du prince prophète s'étaient réalisées.

En étudiant l'œuvre de la Découverte, qui n'y reconnaîtrait une combinaison divine, l'accomplissement des vues éternelles?

Du vivant de Christophe Colomb, déjà son rôle auguste était déclaré par l'homme le plus savant de cette époque : le lapidaire de Burgos, don Jaime Ferrer de Baños, l'ami du grand Cardinal d'Espagne, Mendoça, fort estimé de la Reine Catholique, qui l'invitait à sa Cour, et considérait une lettre de lui comme un service rendu à l'État [2].

[1] « Despues de dicho por boca de Isaías, me hiso dello mensagero y amostró en cual parte. » — *Lettre de Colomb à l'amie de la reine, doña Juana de la Torre,* 1 vol. de la Collection diplomatique, p. 265.

[2] Le premier, nous avons exposé en pleine lumière, dans notre Histoire de Christophe Colomb, la curieuse et notable personnalité du lapidaire de Burgos, qu'avaient jusqu'à présent mis en oubli les écrivains d'une certaine école.

Pour ce cosmographe, naturaliste, voyageur, géographe, polyglotte, littérateur et théologien, Christophe Colomb, quoique placé au milieu des piéges du siècle, des écueils de la Cour, des difficultés du Gouvernement, restait une personnalité unique, mystérieuse et sacrée par la Providence. Jaime Ferrer savait mieux que personne combien les errements de la science, encore si incertains et empiriques, avaient été d'un mince appui dans une pareille œuvre. Car, de cette œuvre inénarrable, alors inachevée, il saisissait déjà le caractère surhumain, et mesurait la grandeur indicible.

Dans cet homme qu'il n'a jamais vu encore, Ferrer pressent l'immortalité, le mandat céleste, l'exécution d'un plan divin. Sa conviction est si complète qu'il écrit à la Reine Catholique : « Je crois, moi, que la Divine Providence l'a élu et pris à son service pour cette affaire, qui n'est qu'une préparation et un acheminement aux choses que cette même Providence nous montrera plus tard, à sa plus grande gloire, au salut et au profit du monde [1]. »

Avec ses connaissances techniques et son expérience pratique, le lapidaire de Burgos a beau examiner ; il ne peut découvrir, ici, ni un heureux

[1] « Y creo que la Divina Providencia le tenia por electo por su grande mysterio y servicio en este negocio, el cual pienso es disposicion y preparacion del que para delante la misma Divina Providencia monstrará á su gran gloria, salut y bien del mundo. » — *Lettre de Jaime Ferrer au roi et à la reine d'Espagne*, Coleccion diplomática, n° LXVIII.

hasard, ni un progrès géographique ou maritime. Ce lumineux esprit discerne au juste, dans Christophe Colomb, les signes d'élection qui le distinguent du reste des grands hommes. Aussi, lorsque, par l'ordre d'Isabelle, il va lui soumettre ses idées, relativement au différend cosmographique survenu entre l'Espagne et le Portugal, tout en lui rappelant son succès, il ne parle ni de science, ni de courage, ni de constance, ni d'aucun intérêt terrestre. C'est de son ministère providentiel, de son rôle apostolique et de leurs résultats futurs qu'il l'entretient d'abord.

Circonstance remarquable; il écrit sa lettre au moment du plus violent débordement de l'opinion contre Christophe Colomb et ses entreprises. Les familles des hidalgos, dont il a réprimé les excès, dans l'île espagnole, ceux qu'il a forcés de respecter la liberté et la vie des Indiens, ont formé un complot d'attaques et de calomnies, sous lesquelles sa popularité a sombré déjà. Les railleries, les offenses, la haine et le mépris, remplacent aujourd'hui les acclamations enthousiastes qui saluèrent son premier retour en Europe. Mais ce renversement de fortune, ces chocs de la versatilité humaine ne valent pas la peine d'une réflexion. Jaime Ferrer prend en pitié ces égarements de notre faiblesse, les tient comme non avenus, et les passe sous silence. La grandeur du rôle de Colomb ne peut souffrir de nos petitesses. Elle est au-dessus des efforts de l'homme.

L'admiration de ce vaste esprit, pour l'élu du Seigneur, le rehausse lui-même. Sa lettre s'inspire de

sa contemplation; et il devance de deux siècles les élévations de Bossuet, et ses larges vues sur l'histoire universelle. Pour lui, l'entreprise de Colomb a été « une expédition plus divine qu'humaine [1] ». La Découverte reste un grand mystère, sujet de ses méditations; et l'homme choisi, « un Apôtre et un AMBASSADEUR DE DIEU, envoyé par son Divin Conseil, publier son saint nom dans des parties de la Terre où la vérité est inconnue [2]. »

Bien que l'existence du Nouveau Continent ne soit encore supposée par personne, Jaime Ferrer la pressent; et annonce dès lors, la prochaine circumnavigation du Globe, et l'effusion de l'Évangile par toute la Terre. Il déclare à Colomb que Dieu, qui avait envoyé l'apôtre saint Thomas, d'Occident en Orient, promulguer aux Indes notre sainte loi catholique, l'envoie maintenant du côté opposé, d'Orient en Occident, afin d'accomplir cette parole : « In omnem terram exivit sonus eorum. »

[1] « Mas divina que humana peregrinacion. » — JAIME FERRER, *Lettre à l'amiral des Indes*, Coleccion diplomát., t. II, n° LXVIII.

[2] « El oficio que vos, Seniór, teneis vos pone en cuenta de Apostolo y Ambajador de Dios, mandado por sa divinal juicio á faser conoscer su Sancto Nombre en partes de incógnita verdad ». — Documentos diplomáticos, n° LXVIII.

V

Après avoir été, à longs intervalles, trois fois annoncée avant les temps du Messie, l'œuvre de Christophe Colomb le fut encore d'une manière plus manifeste, dès l'ère des persécutions de l'Église.

A cette époque, la prédiction cesse de se renfermer dans un livre. Elle revêt une forme extérieure, prend un corps, est saillante aux yeux, palpable aux mains, et devient la plus vulgaire, quoique longtemps la moins comprise des prophéties. A défaut de texte écrit et d'auteur responsable, on la trouve éditée en pierre, en bois et en marbre, incisée, gravée et sculptée mille fois, reproduite à l'infini par la fresque, la statuaire surtout, et, durant plusieurs siècles, hospitalièrement abritée dans nos églises.

Nous l'avons suffisamment établi ailleurs : la figure du saint géant, qu'on vénère sous le nom de saint Christophe, renferme ésotériquement la prophétie en relief du saint qui devait porter la Bonne Nouvelle dans l'autre hémisphère. Nous avons déclaré que sans Christophe Colomb, cette image du saint géant restait une énigme perpétuelle.

Depuis dix-huit ans, nul n'a rien pu objecter à notre affirmation. Nous avons interrogé les petits et les grands, demandé à d'illustres Académiciens de

France, à des savants étrangers, à des Théologiens, des Missionnaires, des Consulteurs, des Définiteurs, des Évêques, des Archevêques, des Cardinaux, comment, en supprimant le rôle de Christophe Colomb, il serait possible d'expliquer le religieux emblème honoré dans nos temples. Aucun n'a pu méconnaître, qu'en effet, par une prodigieuse singularité, cette effigie colossale semble se rapporter uniquement à Christophe Colomb.

Écoutons l'Hagiographie.

Qu'était saint Christophe? — Un païen, nommé Ofèrus, sorte de Goliath, fier de sa taille et de sa force, qui espérait louer un bon prix sa stature et sa lance à quelque roi des alentours de la Syrie, lorsque la vue d'un miracle le convertit subitement. Admis au baptême par saint Babylas, évêque d'Antioche, il ne voulut plus s'appeler que Christophe, prêcha l'Évangile dans plusieurs contrées de l'Asie Mineure, et, pendant la persécution de l'empereur Dèce, scella sa foi de son sang.

Ce soldat du Christ fut promptement célèbre en Orient et reçut un culte. Or, comment l'effigie de saint Christophe fut-elle montrée aux fidèles? On ne la vit jamais avec la commémoration du passé, les insignes du martyre, sa couronne, sa palme, ou les instruments du supplice, mais uniquement avec des attributs figuratifs de l'avenir. Rien dans l'iconographie de saint Christophe ne rappelle ses actes; tout, au contraire, s'adapte à une signification nouvelle, plus large et plus élevée de son nom.

Ainsi que les principaux faits de l'Ancien Testament contiennent une double expression, celle de l'événement accompli, et la figure mystique d'un événement à venir, l'image du saint martyr renferma une double acception. Celui qui versa son sang pour la foi est représenté par le grand homme qui doit servir à la répandre dans tout l'univers. Et l'effigie prophétique de ce dernier, par l'effet d'une volonté particulière de la Grâce, se vulgarise et se multiplie rapidement. De la terre même de la Rédemption, des pays de l'Orient, cette prophétique figure se propage bientôt dans le monde chrétien. Elle est si clairement une prophétie en relief, qu'elle perd tout sens, si on la rapporte au passé, et qu'elle n'est applicable à aucune personnalité dans l'histoire, jusqu'à l'arrivée de Christophe Colomb.

Non-seulement cette symbolique image de saint Christophe représente les voyages à travers les flots, la transplantation lointaine, la Bonne Nouvelle apportée aux peuples inconnus; mais elle symbolise le système entier de la Découverte, ainsi que son but. Chose admirable! à l'époque où la forme de la Terre n'était pas moins ignorée que son étendue, la sphéricité du Globe se trouvait tranquillement affirmée comme un fait, et exposée à tout regard dans nos temples, en signe révélateur. Oh! profondeur! le système entier de Colomb, ainsi que son but sacré, y ont été déclarés, nous pourrions dire prophétisés ouvertement!

Examinez cette instructive image.

Le Géant Catholique traverse la Mer, portant le Christ enfant qui tient dans une main le Globe terrestre surmonté de la Croix!

Est-ce assez clair? à cela qu'ajouter?... Tandis que d'une époque à l'autre, les savants s'épuisaient en stériles débats sur l'Océan ténébreux, les zones habitables, la profondeur des Continents, l'espace qu'occupaient les eaux, tranquillement, dans nos églises, la rotondité de la Terre, et l'effusion future de l'Évangile, sur toutes ses parties, étaient enseignées par la colossale effigie du porteur de la Bonne Nouvelle.

Si la symbolique figure de saint Christophe ne peut se rapporter qu'à la mission de Colomb, également les légendes qui l'accompagnent ne sauraient concerner que lui seul. Aucune d'elles ne retrace le Martyre, et n'est commémorative du passé. Toujours leur sens forme une allusion au temps à venir. Pour ne pas multiplier les exemples, citons-en deux seulement.

A Paris, la plus ancienne gravure sur bois que possède la Bibliothèque nationale, nous montre le saint géant traversant les flots. La légende latine dit:

Qui te mane vident
Nocturno tempore rident.

A Venise, dans l'antique Basilique gréco-byzantine de Saint-Marc, près de l'entrée, sous la voûte du portail à gauche, se voit reproduit en mosaïque dure

(*Opus Alexandrinum*), le saint géant qui transporte le Christ, tenant dans sa main le Globe terrestre surmonté de la Croix ; résumant ainsi la théorie de la Découverte, et ses résultats. Au-dessous de la vénérable affigie, on lit ces mots latins :

Christophori sancti faciem quicumque intuetur,
Illo namque die nullo languore tenetur.

Un peu plus loin, se voit la devise qui renferme le vrai motif du zèle de Christophe Colomb, et de ses heureux fruits :

« *Radix omnium bonorum Charitas.* »

N'oublions pas que ces légendes renferment uniquement des idées d'heureuse arrivée, d'amour divin, de consolation, de bonheur, dirigées vers l'avenir, et hors de toute relation avec l'image du passé.

A Rome, lorsque du Colysée, saturé du sang des Martyrs, le pèlerin se rend à la basilique patriarcale de Latran, première résidence des Papes, il rencontre sur la gauche la vieille église de Saint-Clément. Là, dans l'intérieur, à l'angle du mur de la chapelle de Sainte-Catherine d'Alexandrie, renommée par les peintures du Masaccio, se voit une antique fresque, où le caractère de douceur et d'amour, du saint qui portera le Christ au delà des flots, est rendu avec un bonheur d'expression admirable.

L'esprit de la légende respire tout entier dans ses

traits. Le contemplateur du Verbe retourne la tête, élevant un regard d'amour sur le Christ enfant, qui porte dans sa petite main notre planète surmontée de la croix. Chose curieuse, au lieu de l'épaisse et noire barbe, dont on gratifia, dans le Nord, le saint géant; ici, dans la Capitale de la Chrétienté, le pinceau de l'artiste lui a donné véritablement la couleur blonde, qui était celle de Christophe Colomb, nous le montrant avec les vêtements de son époque, et à l'âge où il conçut son plan.

VI

Le rôle colossal de Christophe Colomb expliquait si naturellement la colossale effigie du saint Géant, que cette explication fut donnée publiquement à l'Espagne, du vivant même de l'AMBASSADEUR DE DIEU, après qu'il eut planté la Croix dans le Nouveau Monde.

La Reine Catholique fit alors ordonner à Juan de la Cosa, le plus habile géographe de ce temps, de dresser la carte générale des pays d'outre-mer, ajoutés à la couronne de Castille. Celui-ci, ayant exécuté ce travail avec un soin extrême, voulut, par un sentiment de justice, y placer, en le terminant, le nom de l'auteur de la Découverte. Mais au lieu de l'inscrire vulgairement, en toutes lettres, il préféra, pour lui rendre un solennel hommage, le représenter d'une

façon symbolique; et il peignit l'image populaire du saint géant; rappelant ainsi, du même trait, l'antique prédiction, et celui qui l'avait enfin réalisée [1].

VII

L'auteur du premier recueil de voyages maritimes qu'on ait formé au seizième siècle, le docte Jean-Baptiste Ramusio, Secrétaire du Sénat de Venise, qui avait étudié les choses de la mer, connu des pilotes contemporains de Colomb, et approfondi les causes de la Découverte, était aussi frappé du caractère de prédestination qui distingua l'élu du Seigneur. Il qualifie hardiment cet ouvrier de la Providence. C'est sans hésitation qu'il parle de sa vocation céleste. Ses expressions méritent d'être remarquées. « Dieu notre Seigneur, dit-il, ayant choisi Christophe Colomb, et lui ayant accordé la valeur et la grandeur d'âme nécessaires à cette entreprise, etc [2]....» — On le voit: le Secrétaire du Sénat de Venise, bien renseigné sur Christophe Colomb, ne parle, ni de son habileté

[1] Cette précieuse carte, dressée en l'an 1500, au port Sainte-Marie, par Juan de la Cosa, et que possédait notre savant Bibliographe M. Walckenaer a été rachetée par le gouvernement espagnol. Alexandre de Humboldt en a publié la copie dans la dernière édition de son histoire de la géographie du Nouveau Continent.

[2] Ramusio, *Delle Navigazioni e Viaggi raccolta*, introduction au tome III; 1566.

nautique, ni de son génie, ni de sa supériorité dans les sciences; mais uniquement des dons de Dieu, des qualités morales de l'homme suscité. Ce n'est pas à la force humaine qu'il attribue ce triomphe sur l'inconnu et le formidable, il le rapporte à sa véritable cause.

Environ deux siècles plus tard, l'œuvre de Christophe Colomb s'étant largement développée, un grand érudit d'Espagne, historiographe de la Marine, l'auteur des *Recherches historiques sur les principales Découvertes des Espagnols dans la mer Océane*, fortifié d'études techniques, et muni de précieux documents, ayant longuement médité sur la Découverte, reconnut que pour son accomplissement l'intervention d'un auxiliaire divin avait été indispensable. Sa conviction, à cet égard, était si profonde, qu'il avouait qu'on ne saurait, sans faire violence à sa raison, admettre que, dans une telle entreprise, Christophe Colomb ne fut pas en communication avec l'esprit de Dieu[1].

Ainsi, les plus hautes autorités scientifiques d'Espagne : le premier Cosmographe, le premier Géographe, et le premier Historiographe maritime, ont, chacun à leur tour, rendu témoignage au caractère providentiel du Révélateur de la Création.

[1] « Y nosotros asombrados violentariamos nuestra consciencia para no creer qne para tan gran empresa tuvo influxo celestial ó comercio con el ente superior que gobierno á los mortales. » — Clabera, *Investigaciones historicas sobre los principales descubrimientos de los Españoles en el mar Oceano*, p. 45.

CHAPITRE TROISIÈME

I

Nous venons d'esquisser sommairement quelques indices lointains de la vocation de Colomb; portons à présent un regard sur son individualité propre.

Même sous le rapport purement humain, le Révélateur du Globe offre encore un sujet étrange d'observation, et ne peut guère être expliqué en dehors de la Providence. L'existence de cet homme n'est point simple et uniquement personnelle. Elle contient quelque chose de complexe, de grand, de douloureux et d'infiniment instructif. Ainsi que la lumière est mise sur le boisseau pour éclairer, il semble posé en exemple à l'humanité entière, dont il résuma dans sa vie les conditions les plus diverses.

Christophe Colomb, issu de souche noble, fut successivement : apprenti, ouvrier, mousse, officier de marine, dessinateur, copiste, libraire, chef d'escadre, grand amiral, vice-roi, capitaine général, fondateur de colonie, législateur, administrateur, ingénieur, agronome, naturaliste, constructeur, missionnaire,

Légat spontané du Saint-Siége et son proclamateur du Verbe dans le Nouveau Monde. Des degrés les plus inférieurs promu aux plus hautes dignités de la terre, il demeura pourtant indigent, au milieu des incalculables richesses dont il dotait l'Espagne. Il fut persécuté, chargé de fers, condamné sans être entendu, et, malgré son innocence reconnue, resta dépouillé de ses titres, de ses honneurs, frustré de ses droits, de ses revenus, livré à la misère. Il mourut, sans qu'un regret fût jeté sur sa tombe. Il n'obtint ni sépulture aux frais de l'État, ni oraison funèbre, ni monument, ni épitaphe. Son nom, proscrit de la cour, disparut pour un temps de la mémoire des hommes. Puis, au silence succéda la calomnie; la gloire de ses découvertes fut recueillie par un intrus.

Et cependant la puissance de son souvenir a vaincu le temps. Son incomparable grandeur l'élève par-dessus toutes les renommées. C'est que la marque de l'élection divine subsiste éternelle; la malignité humaine peut tenter de l'obscurcir, elle ne l'efface pas. Sa trace reste indélébile.

L'Ambassadeur de Dieu joignit la majesté des patriarches au zèle des apôtres. Pareil à un autre Joseph, qui, étranger en Égypte, y fut le premier après le Roi; lui aussi, étranger à l'Espagne, y parut le premier après les souverains, en sa qualité de vice-roi des Indes. Ainsi que Jacob put jouir de l'élévation de Joseph, le père de Colomb vit ses derniers ans éclairés de l'illustration de son fils. Joseph, soudainement tiré d'une prison, se trouva tout à coup dans les

splendeurs royales. Au contraire, Colomb, innocent comme lui, du faîte des grandeurs fut précipité dans les fers. Mais la célébrité de ses chaînes éclipse à jamais les plus brillants lauriers du triomphe. Ce fut par la douleur de l'âme, l'excès de l'ingratitude humaine, que le Très-Haut voulut consacrer la gloire de son Serviteur, en lui ouvrant l'occasion de faire éclater, durant ces épreuves terribles, sa force, sa soumission, sa foi, son espérance et sa charité.

Qu'on nous cite un autre homme dont tous les peuples civilisés se préoccupent, plusieurs siècles après sa mort, dont la gloire s'élève et grandisse par le cours des ans, au lieu de décroître et de s'effacer comme il advient d'ordinaire? Il reste seul, séparé des humains par sa destinée au delà du tombeau, comme il le fut des vivants par la sublimité de son mandat. Sa renommée subit des vicissitudes à nulle autre pareilles. Ce qui s'est dit, ce qui s'est écrit, ce qui s'est produit d'éloges, d'admiration, de controverses, de revendications à son sujet ne peut se comparer à rien. Il n'y a pas de nom qui revienne aussi fréquemment que le sien dans le langage familier, les explications de la science, de la morale, les comparaisons édifiantes ou instructives. Disparu de cette terre depuis trois cent soixante-sept ans, il y occupe encore plus de place dans l'esprit des nations que toutes les illustrations contemporaines.

Dieu s'est montré admirable en lui comme il l'est dans ses saints. Christophe Colomb ne fut grand que par celui qui l'avait appelé. Il n'eut sur ses contem-

porains d'autre supériorité que sa foi. Nous ne saurions assez le redire; car en réalité sa foi, uniquement sa foi, nous a donné un monde.

II

Comme savant, Colomb ne jouissait d'aucune considération solide. On ne l'a jamais compté parmi les doctes; il n'eut point l'honneur de s'asseoir à leurs côtés dans les congrès scientifiques. On ne le voit agrégé à aucune académie. Un historien des Indes, Lopez de Gomara, lui conteste même une érudition technique suffisante. Il affirme que son plan lui fut suggéré par un pilote espagnol, et ajoute avec assurance : « Je dis que Christophe Colomb n'estoit point docte, ains seulement de bon jugement[1]. » D'autre part, les savants de nos jours réduisent à bien peu son mérite. L'oracle de la science moderne, le protestant Alexandre de Humboldt, le déclare « dépourvu de toute culture intellectuelle ». Il confirme en différents écrits cette opinion, et le trouve « dépourvu d'instruction, étranger à la physique et aux sciences naturelles[2] ». L'illustre Humboldt insiste fort sur son

[1] Lopez de Gomara, *Histoire des Indes*, liv. I, chap. xiv, traduction du S[r] de Genillé, 1584.

[2] Humboldt, *Cosmos*; t. II, p. 320.

« manque absolu de connaissances en histoire naturelle », et nous dit sans aucune gêne : « Colomb, peu familier avec les mathématiques, fut, dès son premier voyage, amené par de fausses observations faites dans le voisinage des Açores, sur les mouvements de l'étoile polaire, à croire que la sphère terrestre était irrégulière [1]. »

A Paris, un membre renommé de l'Académie des sciences prend en pitié l'ignorance de Christophe Colomb sur les questions cosmographiques. Il le juge plus arriéré qu'on ne l'était au temps d'Alexandre le Grand, et va jusqu'à trouver « Aristote beaucoup plus avancé en géographie que Christophe Colomb [2] ».

En ce qui touche l'hydrographie, Colomb n'avait aucun avantage sur les pilotes, ses contemporains. Il ne tenait à sa disposition que les cartes et les instruments dont on se servait depuis le treizième siècle, et qu'a mentionnés Raymond Lulle dans son « *Fenix de las maravillas del orbe* », écrit en 1286. C'étaient ceux que les Portugais avaient employés pour aborder le Rio d'Oro en Afrique, en 1346, et dont avaient ensuite usé les Normands, en 1367, dans leurs découvertes des Açores.

En étant aussi piètre mathématicien que nos académiciens le prétendent, il devenait difficile à Colomb d'être marin habile. Car il ne suffit pas de posséder la théorie du vaisseau, d'être expert dans la manœuvre, encore faut-il, à l'aide du calcul, savoir se diriger sur

[1] Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 337.

[2] Babinet, *Influence des courants de la mer sur les climats.*

l'espace des mers. Or, un de nos vieux voyageurs français, Thévet, qui avait connu des marins ayant navigué sous les ordres de Christophe Colomb, assure que « l'Amiral n'était pas très-expérimenté aux choses de la marine. » En Italie, une autorité fort compétente sur ces matières, partageait cette opinion. Jeronimo Girava Terracones, dans sa *Cosmographie,* publiée à Milan, en 1556, jugeait « Christophe Colomb, de Gênes, grand marin et cosmographe médiocre[1] ».

A ces appréciations transmises par tradition ou formulées sur des ouï-dire, vient se joindre la très-importante déclaration d'un ecclésiastique, docte et généreux, qui, ayant connu personnellement Christophe Colomb avant son entreprise, suivit curieusement ses débats aux conférences de Salamanque, et se fit son défenseur, pendant le Congrès scientifique, contre certains théologiens encroûtés. Ceux-ci, s'indignant de ce qu'un laïque osait soutenir, au sujet des Antipodes, une opinion opposée à celle de saint Augustin et de Nicolas de Lyra, s'en allaient tout droit le dénoncer au tribunal de l'Inquisition. Heureusement, les relations familières du jeune abbé Alexandre Geraldini avec la maison du cardinal ministre d'Espagne lui permirent de détourner à temps le péril. Plus tard, ce digne prêtre, que son goût des lettres attachait aux découvertes, fut nommé Évêque de Saint-Domingue. Dans le récit

[1] Santarem, *Recherches historiques, critiques et bibliographiques sur Améric Vespuce,* p. 178.

de ses pérégrinations, intitulé : *Voyage aux régions équinoctiales,* et dédié au Souverain Pontife, le savant Évêque, tout en rendant justice aux modestes connaissances du vice-roi des Indes, place infiniment au-dessus de ses diverses aptitudes sa grandeur morale. Il dit la chose en propres termes : « *Et ante omnia* MAGNITUDINE ANIMI *illustris* [1]. »

Au surplus, Colomb savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur la valeur de ses études spéciales et de son habileté nautique. Il a même avoué humblement que les raisonnements, les mappemondes et les mathématiques ne lui profitèrent pas beaucoup pour son entreprise [2].

III

Nous rappelons ces témoignages, afin de bien établir que l'homme, destiné à compléter ce globe et sa géographie, n'était point lui-même un géographe transcendant, et ne tirait de sa propre science ni privilége ni supériorité. Il fit de grandes choses avec

[1] *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas* ALEXANDRI GERALDINI AMERINI, episcopi civitatis S. Dominici, etc., lib. XIV, p. 202.

[2] CHRISTOPHE COLOMB. « *Yo dije que para la execucion de la impresa de las Indias, no me aprovechó razon, ní matematicá ní mapemundos.* » — LIBRO DE LAS PROFECIAS, folio IV.

de médiocres moyens, par la Grâce qui opérait en lui. Et qu'on ne s'y trompe pas : si Christophe Colomb avait possédé en substance tout le savoir cosmographique de ses contemporains ajouté à celui de ses devanciers, ce monopole, bien loin de lui servir, n'aurait pu que l'égarer davantage; car, ce que professait alors doctrinalement la science constituait la plus énorme et la plus grave des erreurs. Elle enseignait avec assurance un fait inexistant, un principe diamétralement opposé aux lois fondamentales de ce globe. C'est que l'Océan occupe seulement la *septième* partie de la Terre, tandis qu'il en couvre plus des deux tiers. Avouons-le : avec de tels errements, la science ne pouvait guère lui être de grand profit; et probablement, comme l'a dit un des plus violents ennemis de l'Église, l'écumant poëte Victor Hugo : « Si Christophe Colomb eût été bon cosmographe, il n'eût point découvert l'Amérique [1]. »

Voilà donc un ignorant qui déconcerte la science et la dépasse de toute la hauteur des siècles. De plus, il ajoute à sa découverte d'un Nouveau Monde sept grandes conquêtes cosmographiques, dont la moindre suffirait à immortaliser une Académie entière. N'est-ce pas étrange et inexplicable par la raison pure?

Eh bien, nous n'hésitons pas à le dire : la personne de cet ignorant, suivant la science mondaine, était précieuse devant le Seigneur, et nécessaire à l'exécution de ses décrets éternels. La mission de Christophe

[1] VICTOR HUGO, *Les Travailleurs de la mer*, t. II, p. 249.

Colomb ayant été prophétisée, ce n'étaient pas seulement ses idées, son expérience pratique, sa force de résolution qu'il fallait pour l'accomplir. Sa propre individualité, avec son esprit, son âme, son cœur et la puissance de son nom, étaient indispensables. La Couronne de Portugal en acquit, à ses dépens, la preuve.

Dans sa lettre à Sa Sainteté, l'éminentissime Archevêque de Bordeaux, Mgr le Cardinal Donnet, a fort habilement mis en lumière un fait décisif, dont, jusqu'ici, les historiens n'avaient pas assez tenu compte. Le Roi Joam II, s'étant subrepticement procuré la copie des notes, des cartes, des calculs de Colomb et des données scientifiques sur lesquelles il basait son projet, crut ainsi le tenir tout entier, et pouvoir se passer, dès lors, de sa personne. Il chargea le plus habile capitaine de sa marine, pourvu du meilleur navire et d'un équipage d'élite, d'exécuter secrètement le plan qu'on lui avait confié. Les instructions furent ponctuellement suivies; mais la tentative resta sans effet. On la renouvela en temps opportun; ce fut toujours inutilement.

Durant sept ans, le Roi, qui, d'après le témoignage de Colomb, s'entendait mieux que tout autre Prince aux choses de la mer, eut le loisir de recommencer l'épreuve, sans se décourager de ces échecs réitérés. Mais à la fin, ce prince, qu'on surnommait *le Parfait*, à cause de sa grande pénétration, devinant, par un pressentiment mystérieux, que la réussite s'attachait à la personne même de Christophe Colomb, voulut à

tout prix l'obtenir. Il lui fit les offres les plus séduisantes, acceptant d'avance toutes ses conditions, et, pendant qu'il était à Séville, daigna lui écrire en l'honorant du titre d'ami [1]. Le Messager de l'Évangile, ne pouvant ni traiter avec un souverain qui s'était rendu coupable de fraude, ni associer des vues politiques à une œuvre de propagande chrétienne, repoussa inébranlablement ces instances.

Plus tard, en apprenant que l'Espagne préparait dans le port de Palos une expédition de découvertes, Joam II se sentit pris d'une violente colère. Son orgueil n'était pas moins irrité que son ambition. Certain que sans la personne de Christophe Colomb tout nouvel effort serait inutile, il n'essaya point de devancer la Castille dans son entreprise, quoique sa flotte fût toute prête, et n'imagina d'autre expédient, pour empêcher le succès de l'Espagne, que d'enlever de vive force l'homme prédestiné. Ordre de s'en saisir fut expédié à tous les gouverneurs des îles portugaises, pendant que trois bâtiments de guerre allaient en croisière dans les eaux des Canaries où il devait relâcher [2].

Ce fait a une claire signification.

La valeur, la science nautique, la constance ne suffisaient point pour la réussite. Tout en s'étant approprié le savoir, les calculs, les lumières et la

[1] « A Cristovam Colon noso especial amigo en Sevilla. » — *Documentos diplomáticos*, t. II, nº III.

[2] Roselly de Lorgues, *Christophe Colomb, Histoire de sa vie et de ses voyages*, t. I, p. 247.

pensée intime de Christophe Colomb, le plus habile des princes, maître de la première marine du monde la seule qui encore eût fait d'importantes découvertes, ne put rien, par cela qu'il n'avait point avec lui l'élu du Seigneur, l'homme prédestiné, marqué de ce nom prophétique : LA COLOMBE PORTANT LE CHRIST!

CHAPITRE QUATRIÈME

I

Il nous semblerait fort étrange, nous l'avouons, que l'homme, objet de pareilles faveurs, n'eût pas été, en quelque sorte, révélé aux Successeurs du prince des Apôtres.

En effet, la mission de Christophe Colomb fut, dès le début, pressentie du Saint-Siége. Un rapport naturel existait entre le Chef de l'Église et Celui qui allait étendre son règne. Ce lien étroit et indissoluble, quoique formé à longue distance, est resté ignoré de quelques historiens, mis en oubli par beaucoup d'autres; mais n'a jamais cessé de rattacher au Pontificat l'œuvre de Christophe Colomb.

L'influence romaine coopéra largement à la Découverte.

Sur cette question, compulser les annales et les chroniques serait superflu; les faits parlent surabondamment.

Dès l'année 1474, avant qu'aucun État connût le projet de Colomb, la Cour romaine en était informée.

Le vertueux Génois, Jean-Baptiste Cibo, en montant sur le trône pontifical sous le nom d'Innocent VIII, savait qu'un de ses compatriotes aspirait à porter la Croix dans les parties de la Terre situées au delà des mers. Cette idée éveilla l'attention des cosmographes de la Ville Éternelle. Plus tard, un bibliothécaire de Sa Sainteté montrait au Vatican, sur une mappemonde, la désignation d'une terre inconnue dans les espaces de l'Atlantique.

Christophe Colomb, déjà refusé de trois gouvernements, consumait vainement ses années en sollicitations près de la Cour de Castille, lorsqu'un ancien Nonce, Mgr Antonio Geraldini, revenu de Rome, parla de lui au grand Cardinal d'Espagne. Ce prince de l'Église obtint aussitôt, pour cet obscur étranger, une audience des Rois. Pendant les célèbres conférences de Salamanque, ce fut encore ce Prince de l'Église qui défendit l'orthodoxie de Colomb contre ses adversaires, désireux de le livrer aux membres du Saint-Office. A l'époque où le Conseil d'État de Castille rejetait, comme exorbitantes, les conditions posées par le marin génois, l'illustre Cardinal les trouvait équitablement proportionnées à la grandeur de l'entreprise. Ce fut par suite de son voyage à Rome et de ses rapports avec les savants bibliothécaires de la Vaticane, que l'aîné des trois frères Pinzon se résolut à partager les périls de Colomb, et, en lui fournissant deux navires, rendit possible le départ.

Colomb ouvrit ses voiles, assisté d'avance des vœux et de la bénédiction du vénérable Pontife, qui

ne devait pas voir son retour. La participation morale du Pontificat à l'œuvre de la Découverte est un fait demeuré dans la tradition romaine, rappelé sur le tombeau du Pape Innocent VIII, et authentiqué par la déclaration du Pape Pie IX, dans son bref du 10 décembre 1851 [1].

II

Quand, pour la première fois, il revenait en Europe, à peine échappé de la plus affreuse tempête, Christophe Colomb, du milieu d'une mer encore bouleversée, écrivit à un personnage considérable de la Cour d'Espagne, lui annonçant sa Découverte, dont il prévoyait les résultats. Sa piété s'épanchait dans ce récit; il voulait qu'on adressât au Ciel des actions de grâces, qu'on parât les autels, qu'on fît des processions solennelles. L'Espagne ne tint compte ni de ce désir, ni de cette lettre si importante; peut-être même cette demande de cérémonies religieuses lui parut-elle téméraire, venant d'un laïque.

[1] « ..... Apparebit certissime, ut tu jure optimo affirmas, Dilecte Fili, Christophorum ipsum Apostolicæ hujus Sedis impulsu et auxilio clerique præsertim magno studio id præcellentis cœpisse consilii... » — Datum Romæ, apud S. Petrum die 10 decembris anni 1851. — *Paroles extraites de la lettre latine de S. S. le Pape Pie IX au comte Roselly de Lorgues.*

Mais Rome entend la voix de son Messager. L'invitation à des fêtes chrétiennes ne la choque point. Une copie de la lettre de Colomb est aussitôt reproduite et lue avec une incroyable avidité. La date du Message, la rapidité de son envoi, la célérité de la traduction, la prompte autorisation d'imprimer, l'épuisement instantané de l'édition, la fréquence des réimpressions, disent, aussi clairement qu'une page d'histoire, quelle émotion parcourait alors la Ville Éternelle. L'enthousiasme fut tel, au Sanctuaire du Catholicisme, que les néo-grecs, les professeurs à demi païens de la littérature classique, dont Pomponius Lætus semblait le chef, versaient eux-mêmes des larmes de bonheur [1]. Comment douter que les hommes pieux, les adorateurs en esprit et en vérité, n'aient pas couru remercier Dieu de la nouvelle grâce faite au genre humain; que le Verbe divin n'ait pas été publiquement remercié; que le concours des fidèles allant aux Sept Basiliques n'ait pas formé une procession comme à Palos, et sur la route de Barcelone, tandis qu'en ce moment de la floraison les prémices du printemps couvraient les autels et parfumaient les temples?

Neuf jours après l'apparition de cette lettre, le successeur du Pape Innocent VIII éprouve le besoin d'honorer solennellement l'Ambassadeur de Dieu. Quoique Christophe Colomb n'eût encore rencontré que des îles, le Chef de l'Église salue déjà en lui le Révé-

[1] « Præ lætitia prosiliisse te vixque a lachrymis pregaudio temperasse. » — Petri martyris Anglerii, *Opus epistolarum*, lib. VII, ep. 153.

lateur du Globe. Dans une Bulle mémorable, il le déclare très-digne d'une telle œuvre : UTIQUE DIGNUM..., recommandable à des titres nombreux, PLURIMUM COMMENDANDUM, et fait pour une si vaste entreprise..., AC TANTO NEGOTIO APTUM[1].....

L'œuvre de la Découverte étant essentiellement une entreprise évangélique, le gouvernement civil de l'Espagne garde le silence sur les services de Colomb, et semble laisser au Vicaire de Jésus-Christ d'apprécier leur grandeur. Chose remarquable, cette auguste attestation du Chef de l'Église est le seul témoignage public que son Messager ait reçu des Rois et des peuples pendant sa vie.

N'oublions pas, non plus, qu'un Prince de l'Église fut, en Espagne, le premier à célébrer le retour de Colomb par une fête vraiment royale, la seule que l'histoire ait jugée digne de souvenir.

Dès le premier instant, par une attraction mystérieuse, Rome avait reconnu comme sien Christophe Colomb. De son côté, ce Légat sans titre, aussitôt après sa Découverte, aspirait à venir en faire le récit aux pieds du Saint-Père; mais d'impérieuses exigences le privaient de ce bonheur.

Sans avoir jamais vu ni entendu l'homme prédestiné, sans pouvoir mesurer son mandat, encore inaccompli, la Papauté, instinctivement, croit en lui et lui confie son honneur. Elle lui accorde une marque de confiance inouïe, incomparable, unique à travers

[1] Bulle du 4 mai 1493.

les âges: Christophe Colomb est tout d'abord son conseiller et son inspirateur, dans des conjonctures aussi compliquées qu'imprévues, aussi imprévues qu'exceptionnelles, aussi exceptionnelles que périlleuses pour l'autorité morale de l'Église.

Chose prodigieuse! Sans preuve effective, sans démonstration possible, en l'absence de tout contrôle scientifique et de tout criterium humain, le Saint-Siége, contrairement à ses usages et à sa prudence habituelle, lui donne créance dans l'inconnu et dans l'invérifiable. C'est d'après son seul avis qu'il s'engage au milieu des plus épineuses questions, résout les plus hardis problèmes de la géographie encore incertaine, accepte tout un nouveau système cosmographique, dispose de l'avenir; fait, entre les couronnes d'Espagne et de Portugal, le partage du monde à évangéliser, et trace, avec une précision vraiment miraculeuse, cette célèbre Ligne de Démarcation, qui reste désormais un éternel sujet d'admiration et d'étonnement pour le philosophe [1].

Et, parce qu'elle crut en Colomb, la Papauté peut présenter au monde l'exemple le plus démonstratif,

[1] A cette occasion, l'illustre auteur de l'HISTOIRE UNIVERSELLE s'écrie : « N'est-ce pas un spectacle imposant que de voir le Pape, au moment où l'autorité pontificale allait s'écrouler, se lever encore dans toute la grandeur du Moyen Age, pour tracer du bout de son doigt les confins de deux grandes puissances, et leur dire : *Vous viendrez jusqu'ici*, comme si c'était encore le temps où les rois s'en remettaient à lui de leurs différends au lieu de recourir aux armes! Et Luther était déjà né!... » — CESARE CANTU, *Histoire universelle*, t. XIII, p. 89.

le plus imposant, de cette lumière supérieure qui est avec elle jusqu'à la consommation des siècles, et lui assure l'Infaillibilité qu'a justement érigée en dogme le dernier concile œcuménique dans l'année 1870.

III

Par suite de l'intime rapport qui unissait la mission de Colomb au gouvernement de l'Église universelle, une marque de prédilection, délicatement expressive, fut donnée par le Saint-Siége à l'AMBASSADEUR DE DIEU.

Comme les Franciscains avaient, dès le début, soutenu ses premiers pas en Espagne, et secondé ses derniers efforts pour se mettre en mer, ce fut dans leur Ordre que le Souverain Pontife choisit le premier Vicaire Apostolique destiné à ces nouvelles régions, au lieu d'accepter le moine Bénédictin, habile diplomate, qu'avait proposé le Roi Catholique. Pareillement, ce fut de la famille franciscaine que le Pape tira le premier religieux qui ait été nommé évêque aux Antilles : Frère Garcias de Padilla.

Dans les relations établies entre le Saint-Siége et Christophe Colomb, on surprend constamment un échange de confiance généreuse d'une part et de dévouement absolu de l'autre. Après son second voyage, quand le Grand Amiral de l'Océan, Vice-Roi des Indes, fonde un Majorat en vue d'affranchir un jour

les Lieux Saints, qu'il veut donner comme apanage au domaine de saint Pierre, c'est directement sous la sauvegarde du Chef de l'Église qu'il place le maintien de ses droits.

Lorsque le Révélateur du Globe eut pris possession du nouveau Continent, sentant sa mission accomplie, il se mit à rédiger l'histoire de ses trois expéditions, en lui donnant la forme des *Commentaires de César*, c'est-à-dire en parlant de lui-même à la troisième personne. Ce ne fut point en l'honneur des Souverains terrestres, mais uniquement pour le souverain spirituel de la Catholicité, qu'il eut une telle attention et s'occupa d'un pareil travail.

Sur ces entrefaites, Jules II succédait à Pie III.

L'intronisation d'un nouveau Pape ne changea rien aux rapports existants entre le suprême Pontificat et l'AMBASSADEUR DE DIEU. Jules II considérait si bien Christophe Colomb comme son Légat naturel dans le Nouveau-Monde, qu'il se plaignait parfois de ne pas recevoir assez souvent de ses nouvelles.

Tout en préparant sa dernière expédition de Découvertes, le Messager de l'Église demandait au Saint-Père une délégation de pouvoir, afin de choisir lui-même quelques sujets d'élite dans les divers Ordres religieux et de les emmener coopérateurs de son apostolat. Il avait aussi chargé d'une commission pour Rome le prieur des Chartreux de Séville. Durant son voyage, Rome restait sans cesse devant ses yeux. La dernière lettre que, du milieu des mers, il

ait adressée en Europe par la voie des îles Canaries, concernait encore une affaire de Rome.

Et, à travers les épreuves inénarrables de cette désastreuse navigation, quand, loin de tout secours humain, il gisait malade et naufragé sur la côte de la Jamaïque, alors complétement sauvage, à la fois menacé par les complots des indigènes et la rébellion des équipages, sa pensée, franchissant l'Atlantique, se tournait vers Rome. Il exprimait aux Rois le désir de s'y rendre aussitôt que la miséricorde divine l'aurait tiré de son échouage.

Puis, au retour de cette expédition, sans égale en souffrances tout autant qu'en merveilles, où le surnaturel, prenant un rôle actif, s'est rendu visible, et a fait manifestement son entrée dans l'histoire, alors qu'exténué, accablé de corps et d'esprit, le cœur déchiré par la mort de la noble Isabelle, abandonné sans défense à la perfidie du Roi, livré à l'indigence, aux dédains de la Grandesse, se trouvant maintenant plus délaissé des hommes en Espagne qu'il ne l'était dans la mer des Antilles, son attachement à la Papauté n'a rien perdu de sa force et de sa vigilance. Du fond de sa misère, il tente un suprême effort pour sauvegarder la gloire du Pontificat. Il sait qu'on le trompe indignement, et, malgré sa détresse, trouvant à faire un dernier emprunt, il envoie un de ses frères à Rome chargé d'une lettre pour le Saint-Père. L'affaire était fort avancée, la Cour Romaine semblait engagée déjà. Mais Colomb écrit, et son témoignage l'emporte auprès de Sa Sainteté sur toutes les

protestations hypocrites, les mémoires, les suppliques, les dépêches du Roi Catholique, de l'Archevêque de Rosano et les instances verbales de l'Ambassadeur espagnol. Trois Bulles, déjà signées et scellées, sont retenues à la Chancellerie pontificale, sur le simple avis du Messager de l'Évangile.

IV

Cependant le temps presse. Les jours du Révélateur de la Création sont comptés. Ses souffrances augmentent, ses forces diminuent; Dieu va rappeler à lui son serviteur fidèle. L'heure de la récompense approche.

Rome n'attendra pas que des explorations ultérieures lui aient appris toute l'étendue des régions découvertes, et le chiffre des nouvelles populations qui pourront entrer dans son sein. Ce n'est point assez que d'avoir loué les vertus de l'homme providentiel. Après avoir glorifié ses travaux par la parole, le Vicaire du Christ va consacrer leur grandeur sans égale par un monument sans pareil.

Prévoyant l'extension immense que prendrait le catholicisme, Jules II ne continue pas l'œuvre de réparation et de reconstruction de la Basilique de Saint-Pierre qu'avaient entreprise les Papes Nicolas V et Paul II. Le chef de l'Église a conçu l'idée d'un

temple proportionné à l'accroissement que va recevoir le royaume de Jésus-Christ. Dans ce but, Jules II fait appel au génie architectural de tous ses contemporains. Un concours est ouvert; les esquisses affluent; de nombreux projets sont soumis à Sa Sainteté, qui décidément adopte le plan du célèbre Bramante Lazzari, et ordonne d'en commencer l'exécution sans le moindre retard.

Trente-trois jours avant la mort de Christophe Colomb, le 18 avril 1506, le Pape posa lui-même, avec une grande solennité, la première pierre de l'édifice.

Ainsi, le Révélateur du Globe put recevoir sur son lit de douleurs cette consolante nouvelle, que déjà l'Église, assurée de recueillir le fruit de ses travaux, élevait en l'honneur du Prince des apôtres un temple capable de suffire aux générations, et de contenir dans son enceinte les députations de tout l'univers catholique.

Au même instant, une immense opération intellectuelle, véritable révolution scientifique, et complément nécessaire de la Découverte, s'accomplissait à Rome. Le système du Monde était trouvé par Copernic, bien qu'on ne l'ait publié que plus tard, et que son auteur ait travaillé près de trente ans à perfectionner son célèbre ouvrage : *De revolutionibus orbium cœlestium.*

On peut dire que grâce à Colomb, comme le reconnaît Humboldt, il s'était révélé tout à coup un sens nouveau, le sens des grandes choses et de l'infini[1].

[1] A. Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 321.

L'admiration de Rome pour Colomb survécut au Messager de l'Évangile. Sa gloire ne déserta point le Vatican. Le successeur du Pape Jules II hérita des sentiments qu'inspirait à ce pontife le vénérable serviteur de Dieu. C'était presque solennellement que, entouré des Princes de l'Église, le Pape Léon X se faisait lire le récit de la Découverte, contenu dans les *Décades Océaniques* de Pierre Martyr d'Anghierra. Sous les auspices du même Pape, fut publié le premier livre qui défendit Colomb contre l'imputation de n'avoir pas été le premier découvreur du Nouveau-Monde.

C'est à Rome que s'imprima la première poésie, composée par un évêque, en l'honneur de celui qui porta la Croix au delà des mers[1].

C'est à Rome qu'un ambassadeur génois apprit la Sainteté de son compatriote, déjà totalement oublié de la cité natale. Et (nous le répétons à cause de l'importance du fait) il ne craignit pas d'écrire sous les yeux du Souverain Pontife, que « jamais personne ne lui fut COMPARABLE en mérite dans l'Église chrétienne. » *Ac neutiquam* COMPARABILE *in Christianam ecclesiam promeritum*[2].

C'est à Rome que successivement plusieurs cardinaux se firent les conseillers, souvent les réviseurs, et parfois les Mécènes des poëtes, qu'inspirait la grandeur de Colomb.

[1] Epigramma R. L. de Corbaria Episcopi Montispalussi. — *Impressit Romæ Eucharius Argenteus*, anno Domini MCCCCXCIII.

[2] UBERTO FOGLIETA, *Clarorum Ligurum elogia*, p. 36; Rome, 1577.

C'est à Rome que le savant Oratorien, Thomas Bozius, adressant au Pape Grégoire XIV son livre *De Signis Ecclesiæ Dei*, parlait de : « l'inspiration divine de Christophe Colomb », et, dans un volume dédié au Pape Innocent IX, reconnaissait que le prophète Isaïe avait voulu désigner l'homme de la Découverte sous le nom de la Colombe[1], signe de la Bonne Nouvelle.

C'est à Rome, qu'après un délai de trois siècles, le premier Pape qui ait vu la terre, due au zèle de Christophe Colomb, nous a ordonné d'écrire enfin l'histoire complète de ce grand Serviteur de Dieu.

C'est à Rome qu'a été exécutée la première statue colossale de ce héros, que lui ait érigée le Nouveau-Monde[2].

C'est à Rome que la première presse à vapeur, établie dans la librairie de la Propagande, a reçu le nom de Christophe Colomb.

C'est à Rome qu'ont été faites, par des Américains, les plus nombreuses commandes de tableaux et de sculptures, représentant divers épisodes de la Découverte; comme si l'on sentait que Rome, seule, doit être la véritable patrie du Messager de l'Évangile, la tutrice de ses droits posthumes, et la gardienne de son universelle renommée.

[1] Thomas Bozius, *De signis Ecclesiæ Dei*, t. II, cap. III, f° 315.

[2] Cet admirable travail fut confié au ciseau du pieux Génois Salvatore Revelli. Le Saint-Père vint, en personne, dans l'atelier de l'artiste saluer cette colossale effigie du serviteur de Dieu.

Arrêtons notre plume. Supprimons les détails. Une simple question peut y suppléer.

Dans toute l'histoire du Pontificat, trouverait-on un second exemple de si constantes sympathies, et de témoignages si expressifs donnés à un laïque par la papauté?

Ces rapports exceptionnels entre les successeurs du Prince des Apôtres et l'AMBASSADEUR DE DIEU, n'ont-ils aucune signification?

V

S'il est vrai qu'il faille, comme l'a dit l'historiographe de la marine espagnole, violenter sa conscience, pour admettre que la Découverte pût être l'œuvre du hasard ou de la science humaine, il n'est pas moins certain qu'il faudrait étouffer la voix de son cœur, et réprimer péniblement sa raison, pour croire que le démonstrateur de la Création ne fût pas de l'ordre des Saints.

Assurément, l'Éternel peut, quand il lui plaît, faire exécuter ses desseins par un chrétien obscur, un incrédule, même un idolâtre. Il peut appeler Cambyse ou Sésostris, se servir de Cyrus ou d'Alexandre, frapper avec le marteau, et le briser ensuite. Les merveilles et les miracles serviront la volonté su-

prême, opérant par ce païen. Mais dès que l'homme, suscité pour cette circonstance unique, a terminé sa mission, l'assistance supérieure qui aplanissait devant lui les difficultés, lui assujettissait la fortune, et tenait le succès à ses ordres, se retire. Redevenu lui-même, il décroît aussitôt, et rentre dans les conditions ordinaires de l'humanité. Il n'est plus qu'un fragile mortel.

Au contraire, si nous voyons, après l'extinction du mandat divin, la faveur d'En Haut couvrir manifestement l'homme choisi, les grâces pleuvoir sur lui, les merveilles jusqu'alors opérées pour lui, maintenant s'opérer par lui-même, et l'assistance céleste se rendre plus apparente qu'auparavant, logiquement, nous devons en conclure que cet agent de la Providence est demeuré agréable à ses yeux, et que ces faveurs sont la récompense de ses actions présentes.

Or, après l'Ambassade de Colomb, les miracles se multiplient autant que les périls qui l'entourent. La protection céleste le couvre, lui, et ce qui lui appartient; au point que, préalablement à tout examen de ses mérites, en force des plus invincibles déductions de la logique, il est présumé Saint. La Sainteté seule peut servir d'explication à sa divine épopée. Sans elle, l'ensemble de ses actes ne serait pas compréhensible. Le seul aspect extérieur de sa vie révèle la Sainteté. On la sent en lui autant qu'on la devine. La vénération est inséparable de sa grandeur; car sa grandeur provient de la Sainteté.

Quand on le connaît, il répugne de le comparer

aux grands hommes de l'antiquité. Le mettre en parallèle avec ces génies semble une sorte de profanation. Ne nous arrêtons pas à contempler les merveilleux reflets de poésie qui se prolongent sur trente-trois ans de labeurs consacrés à Dieu; la sainteté s'en dégage incessamment; le respect s'y mêle à l'admiration. Le fond héroïque, et la forme épique de cette existence, tout exceptionnelle dans l'histoire, semblent appartenir de plein droit aux annales de la Sainteté.

L'étonnant, l'étrange, le mystérieux, accompagnent toujours les pas de Colomb, s'attachent à sa destinée, le précèdent dans les principaux actes de son rôle, et le suivent encore au delà du trépas, attestant ainsi sa grandeur typique. Rien d'accidentel, de fortuit, n'anime le drame de sa vie; tout s'y montre providentiellement disposé, tout s'y compte, par nombre et mesure, comme dans les œuvres du Seigneur. *Omnia in mensura et pondere*.

Ne citons qu'un détail : Sa carrière de Révélateur nous présente QUATRE phases distinctes. — Son projet de découvertes est repoussé par QUATRE gouvernements. — L'homme qui devait acquérir tant de gloire s'ensevelit QUATRE fois dans l'humilité franciscaine. — Il entreprend QUATRE voyages d'exploration. — C'est entre les QUATRE principaux Ordres religieux qu'il partage sa meilleure intimité. — Durant ses QUATRE entreprises maritimes, il donne QUATRE fois, à des îles ou à des terres, le nom de la Mère du Rédempteur. — Ayant effectué, avec trois Caravelles, ses trois pre-

mières découvertes, il exige QUATRE navires pour sa quatrième et dernière expédition. — Après lui, le mouvement qui signala sa vie, agite encore QUATRE fois ses reliques. — Voyageur posthume, il obtient QUATRE sépultures : deux dans l'Ancien Monde, deux dans le Nouveau. — Et c'est précisement, année pour année, QUATRE siècles après le jour où naquit son projet, que nous déférons sa Cause au Saint-Siége[1].

Une prédestination visible marqua cette carrière d'initiateur et d'apôtre. Celui qui obtint l'ineffable honneur d'être l'AMBASSADEUR DE DIEU, se trouva graduellement préparé à la sublimité de sa mission; d'abord par douze ans de Noviciat, ensuite, par SEPT années de Probation. Sa glorieuse AMBASSADE dura SEPT ans. Il fit dans l'ordre des sciences SEPT grandes Découvertes, outre celle du Nouveau-Monde. A l'expiration de ses pouvoirs, sa retraite, au milieu d'accablantes tribulations, dura aussi SEPT ans, qui furent suivis de SEPT autres années d'un complet oubli en Espagne, durant lequel il fut loisible, à son astucieux ennemi, le Roi Ferdinand, qu'appuyaient toutes les médiocrités envieuses, de confisquer sa renommée comme ses droits, ses titres, ses priviléges, et de consommer la spoliation de sa gloire, en faisant attribuer la découverte du Nouveau-Monde au génie d'Améric Vespuce.

Ces prodigieuses singularités, ces étranges coïnci-

[1] Un des plus aveugles détracteurs de Colomb, M. d'Avezac, reconnaît aussi que sa vie nous présente QUATRE principales phases. — *Bulletin de la Société de géographie*. Janvier 1873.

dences, n'indiquent-elles pas clairement la prédestination de l'homme choisi, et le caractère exceptionnel de sa personnalité? Or, sa Cause étant de la même nature que sa personne, ne lui appartient-il pas d'être essentiellement exceptionnelle? Nous verrons plus loin que cette exception n'est pas moins naturelle que nécessaire, et aussi nécessaire qu'inévitable.

Cependant, convenez-en, l'opinion se montre rarement équitable à l'égard de Colomb. On juge habituellement saint Irénée, saint Hilaire ou saint Jérôme par leurs écrits; saint Basile, saint Benoît ou saint Dominique après leurs instituts. Nous ne séparons jamais Raphaël de ses tableaux, et Michel-Ange de ses travaux, pour apprécier respectivement leur mérite; mais quand il s'agit de Christophe Colomb, peu de gens peuvent mesurer la grandeur de son entreprise, et en considérer les résultats. On prononce donc sur ce héros de l'Évangile, sans tenir compte des aspirations de sa piété, ainsi que du but sacré qui fit sa force et sa réussite.

VI

Est-il besoin de le redire? La Découverte n'a été ni une conquête du génie humain, ni un événement

fortuit, mais une opération providentielle, accomplie par l'homme, sous l'impulsion de la Grâce, à l'époque préfixée dans les conseils divins, et qu'avait indiquée, comme encore fort lointaine, le prophète Isaïe.

Quiconque médite à ce sujet sur les voies de la Sagesse Éternelle, ne peut se défendre d'admirer le concours des circonstances qui amenèrent la révélation tardivement soudaine de l'œuvre du Créateur.

Au temps marqué, l'Éternel a suscité Celui qui nous devait découvrir l'étendue des merveilles terrestres, et imprimer à l'esprit humain le plus grand progrès qui ait eu lieu depuis l'avénement du Sauveur.

De cette Espagne, sol fertile en vertus catholiques, jadis pépinière de Saints, où il avait amené son serviteur Christophe Colomb, le Très-Haut voulut tirer aussi le chevalier de l'Église militante, et l'arma de toutes pièces pour les temps nouveaux, au moment même où tant d'idées imprévues allaient surgir, où l'agrandissement du Monde produisait celui des intelligences. Dans ce rapide mouvement des esprits, quand une foule de questions, autrefois impossibles, allaient être soulevées, et tant d'objections se dresser en pierres d'achoppement sur la voie du Catholicisme, Dieu choisit un homme fait pour les jours nouveaux, les nouveaux périls, les nouveaux combats, et la nouvelle tactique spirituelle, dont les conceptions ne devaient plus être localisées, ou limitées comme dans l'institution et l'objet des anciens Ordres religieux;

mais allaient porter l'empreinte de l'élargissement et de l'universalité due à l'œuvre de Christophe Colomb.

Un an avant la Découverte, naît celui qui en fera le mieux profiter l'Église : saint Ignace de Loyola. Et dans le mois où l'AMBASSADEUR DE DIEU est rappelé par son maître, dix-sept jours avant sa mort, vient au monde l'apôtre chargé d'exécuter son vœu d'évangéliser les nations idolâtres : François Xavier.

Christophe Colomb avait préparé les voies aux fils de saint Ignace. Il fut le précurseur du vaillant soldat de l'Église, l'immortel fondateur de la Compagnie de Jésus. Des affinités profondes se reconnaissent entre les deux Serviteurs de Dieu, nonobstant la différence de leur mission. Une communauté de but, le salut des âmes, la glorification du Sauveur, unit leurs vues d'un lien rétrospectif.

L'un et l'autre soupiraient après la délivrance des Lieux Saints. L'un et l'autre sentaient le besoin d'affermir la puissance pontificale, et de resserrer autour d'elle les nœuds de l'unité catholique. L'un et l'autre concevaient l'existence terrestre comme une épreuve et un combat. L'un et l'autre étaient prêts à donner leur vie pour le Saint-Siége, et à la sacrifier au triomphe de l'Évangile.

Christophe Colomb, quoique laïque, a été catéchiste, missionnaire, légat naturel du Saint-Siége, son conseiller et son correspondant. On l'a accusé d'hérésie, de sortilége; il a été emprisonné, déclaré

innocent, bafoué, maltraité pendant sa vie; et après sa mort des préventions se continuent contre sa personne.

Saint Ignace, encore laïque, a catéchisé, porté la parole de Dieu au milieu des foules, évangélisé dans plusieurs pays. On l'a également accusé d'hérésie, de sortilége; emprisonné, déclaré innocent, puis suspecté, honoré derechef, conspué; il a été mal jugé pendant sa vie et après sa mort. Des préventions aussi subsistent contre son admirable Institut.

La Grâce s'est merveilleusement manifestée chez ces deux grands hommes, dont l'influence sur les générations reste ineffaçable. Christophe Colomb, peu versé dans les sciences, a fait néanmoins les plus importantes découvertes de la Cosmographie. Ignace de Loyola, qui venait, à trente-trois ans, s'asseoir sur le banc des petits écoliers, a pénétré, par la force de l'intuition, dans les profondeurs de l'humanité, et construit l'institut religieux, qui, en sus de ses prodiges apostoliques, a produit le plus grand nombre d'illustrations dans la théologie, les sciences, les lettres, la philosophie, l'érudition, la chaire sacrée, et qui excellera toujours par-dessus toutes les universités, et les académiciens du monde, dans l'éducation de la jeunesse.

Son esprit, qui vit encore dans ses *Exercices* régénérateurs et anime sa glorieuse école, fait comprendre à ses fils la sublimité de Christophe Colomb. Le premier écrivain qui, mettant à profit les découvertes, ait porté dans son observation de la

Nature des vues généralisatrices, est assurément le Père Joseph Acosta. Il avait commencé, au Pérou, les deux premiers livres de son *Histoire naturelle et morale des Indes*. Il est aussi le premier, qui, dans un ouvrage sur les sciences naturelles, ait rappelé le caractère providentiel de la Découverte, et déclaré qu'elle avait été prédite dans Isaïe. Il appartenait également à la Compagnie de Jésus le Père Ubertino Carrara, seul religieux à qui l'œuvre providentielle de Colomb ait inspiré un poëme épique en vers latins. Son confrère, le Père Jean Étienne Menochio, rendit hommage à ce héros. Le Père Xavier Betinelli se fit le défenseur de sa gloire. Le célèbre auteur de l'*Histoire de la littérature italienne*, le Père Tiraboschi, sut apprécier sa grandeur. Un autre Jésuite, le Père Xavier Lampillas, protesta généreusement contre la dénomination d'Amérique, donnée au nouveau continent[1]. Le Père Jean Andrès glorifiant Colomb par d'éclatantes images, déclara poétiquement qu'il était pour nous comme un véritable créateur de terres inconnues et de mers ignorées.

Et de nos jours pareillement l'unique publication étrangère, par laquelle justice ait été gracieusement rendue à notre histoire, la *Civiltà Cattolica* appartient aux Pères de l'immortelle Compagnie. Un fils de Saint Ignace est encore le premier Religieux qui, embrassant du regard la grandeur de la Cause présente, ait osé en parler au Souverain Pontife. On sait de quelle

[1] Lampillas, *Saggio storico apologetico della letteratura spagnuola*; Gênes, 1779.

haute estime l'illustre et savant Père Piccirillo honore les vertus de Christophe Colomb.

L'attraction des nobles sympathies attache donc aujourd'hui à la mémoire du révélateur de la Création ces hommes d'élite, qui, placés à l'avant-garde de la société chrétienne, milice généreuse du Christ, pressentent les besoins de l'époque actuelle, comme ses périls, jugent de l'opportunité des questions et du mérite des renommées. Il est de droit naturel que les fils de l'apôtre qui fit tourner au profit de tant d'âmes, dans les deux mondes, le progrès maritime dû à Christophe Colomb, conservent pour la mémoire de ce héros l'intérêt que lui montrèrent, jadis, quatre Papes et quatorze Princes de la sainte Église Romaine.



Voici bien des pages touchant l'Ambassadeur de Dieu, sans que nous ayons encore abordé les détails de sa vie, montré sa profonde piété, mis en lumière ses vertus héroïques. Et pourtant même avant tout examen de sa mission, déjà d'après ce qui précède, il doit vous sembler impossible, Lecteur, que l'homme, dont nous allons vous entretenir, ne soit pas de la race des Saints.

Élevons maintenant nos regards sur les fins pour lesquelles la Providence suscita Christophe Colomb,

et, suivant l'expression de ce grand chrétien, lui « donna les clefs de la mer Océane, dont les barrières avaient été jusque-là fermées par des chaînes si fortes[1]. » Indiquons ensuite l'heure précise où le Révélateur du Globe fut appelé à son Noviciat, et résumons, dans un rapide exposé, les événements principaux de sa vie.

[1] « De los atamientos de la mar Oceana que estaban cerrados con cadenas tan fuertas te dió los llaves. » — *Cuarto y último viage de Colon*, Coleccion diplomática, t. I, p. 303.

SYNOPSE

DE LA VIE DU SERVITEUR DE DIEU

SYNOPSE

DE LA VIE DU SERVITEUR DE DIEU

CHAPITRE PREMIER

VOCATION DU SERVITEUR DE DIEU

I

Depuis quatorze cent quatre-vingt-douze ans, le Rédempteur était venu sur la terre. Son Évangile avait été prêché en Asie, en Europe, dans plusieurs contrées de l'Afrique et des îles de la mer. Le siége de l'unité catholique, fixé à Rome par le Prince des Apôtres, continuait de répandre parmi les hommes ses influences bienfaitrices.

Cependant, loin du regard des nations antiques, à l'insu des savants, des marins et des géographes, par delà les flots de l'Océan, le soleil éclairait, dès l'origine du monde, un Continent inconnu s'étendant de l'un à l'autre pôle, région innommée au sein même des peuples qui l'habitaient, tribus innom-

brables, divisées à l'infini par les idiomes, les mœurs, les haines héréditaires, ignorant l'étendue et la configuration de cette terre, méprisant la paix, l'agriculture, indifférentes aux magnificences du sol qu'ensanglantaient leurs luttes.

Là, sur les plateaux des régions montagneuses où s'était assise une sorte de civilisation, régnait un exécrable despotisme. Et pourtant, ce despotisme était moins affreux que le culte; le culte moins horrible que le prêtre, environné de mystère et d'effroi, ventru, vorace, hideux, aux oreilles déchiquetées, aux cheveux sanglants, se repaissant, lui et ses petits, de la chair de ses compatriotes. La peur et l'ignorance servaient de base à cette religion. Les souverains aussi voulaient être adorés ainsi qu'une divinité visible.

Dans les savanes, les pampas, les llanos, comme au sein des forêts sans bornes, des tribus guerrières célébraient leurs triomphes par les tortures des captifs. Fières de leur sauvage indépendance, ne montrant de génie que pour l'invention des tourments, elles se complaisaient dans l'oisiveté, la chasse, l'extermination des tribus plus faibles. Chez elles, le mensonge perfectionné constituait le talent politique. La dissimulation portée dans la paix, dans la guerre, jusque dans le cadre de feu, était la suprême grandeur. Il semble que le prince des ténèbres tenait inexorablement courbée sous sa tyrannie l'étendue entière de ce continent; qu'il en avait fait son refuge. Rassuré par un règne de plusieurs milliers d'années,

il se flattait peut-être d'y perpétuer son empire. Mais la miséricorde du Très-Haut avait regardé sur cette terre, et son heure était enfin venue.

II

L'homme que Dieu avait choisi pour abolir le règne de Satan, et porter le signe de la Rédemption dans cette autre partie du Globe, était né à Gênes, la superbe, d'une famille noble, plongée dans l'obscurité par des revers, et réduite à vivre du travail de ses mains.

Cet enfant tenait de son père un nom figuratif de sa mission future, rappelant la bonne nouvelle, le message du salut, l'esprit de paix. L'Église en ajouta un autre qui signifiait «portant le Christ». Les armes de ses ancêtres semblaient aussi symboliser sa destination. On y voyait trois colombes d'argent sur champ d'azur, ainsi que devaient apparaître un jour sur la mer les trois blanches voiles de sa première expédition. L'antique devise de sa maison se composait de trois noms, ceux des trois vertus théologales, qui furent le mobile et le moyen de son entreprise.

Le jeune Christophe Colomb acquérait à peine quelques notions d'arithmétique et de latinité à l'université de Pavie, où l'avait envoyé sa famille, quand la gêne de ses parents le contraignit d'abandonner

les livres, et de venir partager leurs travaux manuels. Ce fut durant ces monotones labeurs qu'il sentit poindre en lui le goût de la vie maritime, prélude de sa vocation. A quatorze ans, il gagnait son pain sur un navire en qualité de mousse.

Après ce rude apprentissage, ayant sillonné en tous sens la Méditerranée, abordé l'Afrique et l'Asie, combattu les musulmans et les corsaires en mainte rencontre, il atteignit au grade d'officier, et obtint plus tard un commandement.

Bien que le mystère entoure son origine, comme il sied à toute grandeur, on sait positivement deux circonstances de sa jeunesse. — Il fut blessé dans un abordage contre les mahométans; — il navigua dans les eaux du Levant, sur les côtes de l'Égypte et de la Syrie.

Sa vingtième année approchait, lorsque la prise de Constantinople répandit l'épouvante dans la chrétienté. Le fanatisme musulman, exalté par ce triomphe, rendit inabordable la Palestine et menaça d'anéantir les Lieux Saints. Ce fut alors qu'il eut occasion d'admirer les Franciscains, ces intrépides gardiens du Saint-Sépulcre, momentanément réfugiés dans les ports du littoral. Il aima leur courage, leur règle, leur habit, s'associant à leur désir et à leurs espérances. Privé du bonheur d'adorer le tombeau du Christ, il résolut de l'arracher un jour aux mains des infidèles et d'en rendre l'accès libre à tous les peuples chrétiens. Cette espérance engendrée par sa foi, nourrie ar sa charité dans le secret de son

âme, fut dès lors le sujet de ses méditations, le fondement de sa force, le stimulant de ses observations nautiques, la cause de son plan de découvertes, et le but final de ses aspirations en ce monde.

L'ardeur des croisades enflammait son cœur. Ce fut animé de ce pieux désir que le valeureux chrétien s'attacha au Sauveur, l'aima d'un amour inextinguible, se fit avec complet abandon le serviteur du Divin Maître, et ambitionna d'être le messager de son Église.

CHAPITRE DEUXIÈME

NOVICIAT DU SERVITEUR DE DIEU

I

Christophe Colomb, élargissant ses navigations, franchit le détroit de Gibraltar, et, doublant les côtes d'Espagne, se trouvait près du Portugal lorsque l'incendie de son navire le força de s'élancer dans les flots. Bien qu'il fût habile nageur, à la distance où l'on était du rivage, il aurait infailliblement péri, si la Providence n'avait poussé près de lui un de ces longs avirons au moyen desquels les équipages faisaient mouvoir les navires surpris par les calmes. Avec cette aide, il put gagner la terre; et de là, grâce à la charité chrétienne, atteindre le port de Lisbonne.

Donc, jeté dans un pays étranger, Christophe Colomb se trouvait sans ressource, sans appui, sans crédit; mais Dieu veillait sur lui. Il reçut bientôt la récompense de sa foi. Son assiduité aux offices lui valut l'attention de la noble fille d'un marin, ancien gouverneur de l'île de Porto-Santo. L'amour leva l'obstacle de sa pauvreté; et il s'allia, par cette hono-

rable union, à deux familles de navigateurs favorablement admises à la cour.

Ce mariage, en apportant à Colomb les joies du cœur, le moyen d'accroître ses connaissances, ne lui assurait point l'aisance. Il restait dans une gêne relative, étant obligé, pour soutenir sa maison, de copier des livres, de tracer des sphères et des cartes marines. Au milieu de ces labeurs quotidiens, une question se dressait incessamment devant lui : — Comment arriver au rachat ou à la conquête du Saint Tombeau? — Pour se procurer les trésors qu'exigerait l'avidité des Musulmans, il tourna ses regards vers les régions inconnues du Globe qu'il supposait situées au midi et à l'ouest par delà l'Atlantique.

Cette idée, d'abord vague et imparfaitement dessinée dans son intelligence, prit peu à peu une consistance sérieuse. Ce qui lui était apparu confusément dans la pénombre de l'esprit, devint, sous l'influence de la Grâce, clair, précis, lumineux et, enfin, d'une évidence tangible. Colomb n'attribua jamais à son propre génie ni aux dons que Dieu lui avait faits le mérite de son plan. Vers la fin de sa vie, avant de partir pour sa dernière mission, il avouait qu'après qu'il eut navigué, étudié tout ce qui a été écrit par les historiens, les philosophes, les savants sur la cosmographie, les sciences nautiques et les autres arts, Notre-Seigneur lui ouvrit l'entendement d'une manière palpable, et lui ouvrit la volonté [1]. Il vit alors

[1] « Me abrió Nuestro Señor el entendimiento con mano palpable, á que era hacedero navegar de aquí á las Indias, y me abrió la

distinctement que l'on pouvait, en continuant de naviguer tout droit au couchant, atteindre des pays contenant de l'or, des richesses de toutes sortes; et il pensait, avec ces trésors, pouvoir racheter le Saint-Sépulcre ou, au besoin, le conquérir.

II

On s'est toujours mépris sur la pensée intime et le véritable but de Christophe Colomb, quand on a cru qu'il cherchait simplement à découvrir un Nouveau Monde. Jamais la Découverte n'a été pour lui un but; mais uniquement un moyen de s'assurer les ressources nécessaires au rachat ou à la conquête du Saint-Sépulcre.

Son plan étant désormais arrêté inébranlablement dans son esprit; il supputa les dépenses probables d'une telle expédition, et, en ayant fixé le chiffre, il dut poser des conditions qui lui permettraient de l'atteindre. Dès ce moment, ces conditions étant réglées comme son plan, la connexité des deux projets respectifs de Découverte et de délivrance sont unies par une solidarité nécessaire. Comme il ne veut pas faire de Découverte par pur plaisir de découvrir,

volontad para la ejecucion dello. » *Lettre de l'Amiral au Roi et à la Reine :* Libro de las profecias, fol. iv. Colecc. diplom., t. II, p. 262.

il ne se mettra pas en mer si l'on n'accepte point les conditions qui lui permettront un jour de délivrer le Saint-Sépulcre. Car découvrir les terres ignorées est son labeur; affranchir le Saint-Sépulcre, sa récompense.

Or, ayant fixé ses conditions, d'après ses calculs les plus rationnels, il ne se considère plus comme maître d'y rien changer. Il n'a que faire de titres, d'honneurs, de priviléges, de dotations, de revenus. Tout cela n'est rien à ses yeux, s'il ne peut, après avoir porté la Croix chez les peuples inconnus, leur ouvrir un libre accès au tombeau du Sauveur. Cette résolution immuable de ne jamais entreprendre ses découvertes, si ces découvertes ne lui permettaient point ensuite d'affranchir le Saint-Sépulcre, fut la cause directe et unique des mortelles lenteurs, des épreuves douloureuses et des souffrances inexprimables qu'il eut à supporter avant de pouvoir donner à Jésus-Christ le Nouveau-Monde.

Sa vénération des Lieux Saints lui coûta DIX-HUIT ANNÉES d'efforts, de patience, d'humiliations, de gêne, de privations, de luttes contre les dédains de la science et la défiance des cours.

Dès qu'il eut atteint sa quarantième année, il partit pour Gênes, voulant d'abord associer sa patrie à l'honneur de son entreprise, et la proposa au Conseil de la République. Mais nul n'est prophète parmi les siens; on traita son offre de rêverie. Repoussé par Gênes, et voulant faire bénéficier l'Italie de sa découverte, il se dirigea sur Venise. Là, un refus ab-

solu répondit seul à sa proposition. Sans se décourager, l'homme de la Providence continua de naviguer, d'étendre ses investigations de la nature. Il franchit l'Océan Germanique, entra dans les mers du Nord, et, au mois de février 1477, se trouvait à cent lieues par delà l'Islande.

Rentré à Lisbonne, il y reprit son existence de labeurs, jusqu'au moment où monta sur le trône du Portugal le Roi Joam II, surnommé *le Parfait*. Esprit distingué, versé dans les sciences et fin connaisseur du mérite, Joam II groupait autour de lui les plus célèbres marins de son époque. La grandeur des idées de Colomb l'éblouit, et il s'en défia. Ce projet de découvertes lui semblait trop gigantesque pour être praticable. Mais, à la suite de nouveaux entretiens, le Roi se résolut à risquer les frais de l'entreprise. Pourtant, il voulut savoir d'abord quelle rémunération exigerait le Génois en cas de réussite.

Colomb posa ses conditions.

Elles semblaient si exorbitantes que la Cour s'en indigna. On lui proposa des honneurs, des possessions et des priviléges extraordinaires. Mais, comme tous ces avantages ne lui auraient pas, après la Découverte, assuré les moyens de délivrer le Saint-Sépulcre, il les repoussa, s'en tenant à sa demande, dont il ne pouvait rien retrancher.

Cependant le Roi, persuadé de la possibilité de cette Découverte, et fort contrarié de ne pouvoir l'entreprendre, se montrait triste, rêveur. Pour calmer son déplaisir, un ministre lui suggéra le moyen

de se satisfaire, sans avoir à subir les prétentions extravagantes de cet étranger. La loyauté de Joam II se laissa surprendre, et il s'abaissa à une véritable friponnerie. On invita Colomb à exposer par écrit les idées théoriques de son plan, en y joignant les pièces à l'appui, les notes, les raisonnements, les mappemondes et la carte de la route, afin qu'une commission scientifique pût juger du mérite de son projet.

Incapable de soupçonner une supercherie en si haut lieu, Colomb livra ses papiers et ses plans. On en prit aussitôt copie, et, pendant qu'on le leurrait de vains pourparlers, le plus habile capitaine de la marine portugaise, muni de toutes ces indications, partait secrètement afin d'exécuter l'entreprise.

Après une navigation assez longue dans l'Ouest, l'épouvante frappa les esprits; et le navire revint honteusement au port. Bien qu'on eût tout calculé pour la réussite, choisi le meilleur bâtiment, le meilleur équipage, qu'on possédât par duplicata toute la valeur scientifique et nautique de Colomb, ses raisonnements, ses dessins, son plan, ses cartes, on n'avait pas sa personne; le succès était dès lors impossible.

Cependant Joam II persistait dans son désir. Comme s'il eût compris que de la personne même de Colomb dépendait le résultat, le Roi fit reprendre avec lui la négociation. Aplanissant les difficultés, il acceptait maintenant toutes les conditions qui avaient si fort offusqué la majesté royale. L'occasion était bien tentante; car, durant cet intervalle, Colomb avait eu le malheur de perdre sa compagne. Le

dénûment s'aggravait à son foyer solitaire, et il devait pourvoir aux besoins de son jeune enfant. En accédant aux offres du Roi, il pourrait, dans quelques mois peut-être, se trouver au-dessus des premiers seigneurs de la Cour. Mais, ayant appris l'abus de confiance dont s'était rendu coupable Joam II, il refusa d'écouter aucune proposition, ne voulant pas associer la fourberie et la déloyauté à l'honneur de porter l'Évangile au delà des mers. Il continua donc, pour gagner sa vie, de copier des livres, de dresser des cartes, jusqu'au moment où, ayant à redouter la colère du Monarque, qu'irritait sa résistance inébranlable, il s'enfuit secrètement de Lisbonne avec son pauvre enfant.

III

Colomb revint à Gênes.

Sans se rebuter d'un premier refus, son zèle civique lui fit de nouveau soumettre au Sénat sa proposition. Mais Gênes, aveugle sur ses intérêts, et sourde à ce patriotique appel du génie, persista dans son incrédulité. Ce n'était point à l'Italie que Dieu destinait l'honneur de découvrir un Nouveau Monde; il avait assez fait pour elle en tirant de son sein le mandataire de sa Providence.

A cette époque, les regards de l'Europe chrétienne

se tournaient vers l'Espagne, dont la Reine Isabelle accomplissait l'unité par la réunion des trois couronnes de Castille, de Léon et d'Aragon, auxquelles allait s'ajouter l'émirat de Grenade. Cette admirable souveraine, qui réformait les mœurs, la justice, les finances, protégeait les lettres, multipliait les imprimeries, avait résolu d'expulser de ses États les sectateurs de Mahomet. Sa sollicitude pour le tombeau du Sauveur était grande. Elle assistait les Franciscains, ses gardiens fidèles, et, chaque année, brodait de ses mains un magnifique ouvrage pour l'autel du Saint-Sépulcre. En souvenir de la Passion, tous les vendredis elle faisait ouvrir les portes de son palais, recevait en personne les plaintes des plus humbles et rendait sommairement la justice.

Que ce fût par l'effet de cette sympathie pour les Saints Lieux, ou par l'impulsion directe de la Grâce, Christophe Colomb se sentit attiré vers l'Espagne « avec un amour entraînant », suivant son expression [1]. S'en rapportant à Dieu, il partit, quoique sans appui, sans recommandation, sans argent et sans vêtements présentables. Son arrivée dans ce pays ne fut pas moins étrange que son abordage forcé en Portugal, où il devait se perfectionner dans la nautique. Là, il était amené par force majeure, sinistre de mer. Ici, au contraire, c'était de son propre choix, avec sa volonté réfléchie qu'il venait, malgré son dé-

[1] « Yo vine con amor tan entrañable á servir á estos principes. » *Lettre de l'amiral à Doña Juana de la Torre*, Collection diplomatique, t. I, p. 265.

nûment et son ignorance de la langue, s'offrir à la Cour la plus fière et la plus magnifique de cette époque.

Dans toute l'Espagne, un seul homme était alors apte à comprendre ses vues, à s'y associer. Mais cet homme, dont il n'avait jamais ouï parler, vivait séparé du monde en un moutier agreste de Franciscains, appelé Santa-Maria de la Rabida, situé bien loin des grandes routes; et ce fut précisément à la porte de sa demeure qu'arriva d'abord l'Ambassadeur de Dieu!

CHAPITRE TROISIÈME

PROBATION DU SERVITEUR DE DIEU

I

Nous l'avons dit ailleurs; en quelque lieu que fût débarqué Colomb, soit au Port-Sainte-Marie, soit à San Lucar Barrameda, soit à la Higuera ou à Palos même, sa présence au monastère de la Rabida ne s'explique pas naturellement. Ce couvent, complétement caché dans les pins, et visible seulement du côté de la mer, se trouvait hors de la droite route qui mène à Huelva où il se rendait pour déposer son fils Diego chez sa belle-sœur, pendant ses sollicitations. Ce n'est qu'en s'égarant qu'il put y venir, invisiblement conduit par la Providence. Il trouva dans ce généreux franciscain l'associé de ses pressentiments, le protecteur de ses espérances évangéliques, et l'ami du cœur le plus dévoué. Le Père gardien, Juan Perez de Marchena, s'est immortalisé en ouvrant son asile à l'AMBASSADEUR DE DIEU. Par lui, Christophe Colomb, pour la première fois de sa vie, n'est plus

obligé de manger son pain à la fatigue de son compas ou de sa plume. Il éprouve l'assistance fraternelle de la famille Franciscaine; il est associé par le cordon des tierçaires aux grâces spirituelles de l'Ordre Séraphique. Il scrute sa vocation, se pénètre des livres saints, s'épure, se perfectionne, et laissant son fils à la communauté, part ensuite avec une lettre de recommandation pressante et une petite somme d'argent qui lui donnait le temps de faire ses premières démarches.

Le père Juan Perez adressait Christophe Colomb au Prieur de Prado, confesseur des deux Rois et membre du Conseil privé. Mais cet important personnage n'entendait rien à la cosmographie. Il prit le protégé du gardien de la Rabida pour quelque songe-creux, et se plut à exercer sa patience, voulant e dégoûter du métier de solliciteur. Colomb trouva, dans celui qu'on lui avait offert pour appui, le plus opiniâtre obstacle à sa réussite.

Durant ces mortelles lenteurs, ces infructueuses tentatives pour être écouté, frappant inutilement aux plus nobles portes, n'obtenant que des railleries d'incrédulité, seul, abandonné dans la ville de Cordoue, renommée par son luxe, au milieu de l'abattement de l'esprit, ses petites ressources s'épuisant, la Providence le soumit à une cruelle épreuve, celle de l'amour.

Malgré ses quarante-neuf ans, son veuvage, sa paternité, son dénûment, son accent étranger, ses cheveux blanchis, une jeune fille de grande noblesse

et d'une rare beauté voulut devenir sa compagne. Elle se nommait Béatrix Enriquez. Quel terrible obstacle élevé sur sa route! quels liens dangereux qu'une telle union! L'affection s'augmentait de la reconnaissance qu'inspirait un pareil devouement. Comment ensuite abandonner Cordoue, s'éloigner d'un pareil trésor? Quelle force d'âme pourrait l'arracher aux douceurs du foyer, à la suavité des tendresses conjugales pour lui faire affronter les horreurs de la MER TÉNÉBREUSE et les périls des terres inconnues? Mais ce rayon de lumière qui réchauffait son cœur ne détourna pas un instant sa pensée du Saint-Tombeau.

Ayant inutilement cherché quelque moyen d'obtenir une audience des Rois, il écrivit directement à Ferdinand une lettre qui resta sans réponse. Quand tout espoir d'avoir accès à cette Cour inabordable fut perdu, lorsqu'il fut clair que nul appui mondain ne lui viendrait en aide, l'influence romaine accourut l'assister, et réparer en peu de jours le temps consumé en efforts inutiles. L'ancien Nonce, Antonio Geraldini, entretint de son projet le Grand Cardinal d'Espagne, Mendozza, premier ministre. Ce prince de l'Église admit aussitôt près de sa personne le plus désintéressé des solliciteurs, le comprit, le jugea et lui obtint une audience des souverains. Le seul aspect de Colomb inspira la plus grande confiance à la Reine Isabelle. Mais le Roi, de sa nature défiant et soupçonneux, voulut sommettre son projet au jugement d'une commission scientifique.

Après bien des retards, des pourparlers, des ajournements succédant à des objections nouvelles et à des ajournements nouveaux, les savants officiels de l'Espagne furent réunis en commission à Salamanque. Là Christophe Colomb fut condamné par la science, malgré les efforts du généreux Dominicain Diego de Deza, premier professeur de théologie. On trouva que son plan reposait sur une base imaginaire, puisqu'il affirmait comme véritable ce qui était impossible. On voulait même déférer au Saint-Office son système qu'on jugeait contraire à l'opinion des Docteurs de l'Église, lorsque le frère de l'ancien nonce, le jeune Alexandre Geraldini, futur Évêque de Saint-Domingue, alla parler au Grand Cardinal, qui arrêta court ces menées d'un zèle ignorant.

Bien qu'officiellement condamné par la Junte, Christophe Colomb ne l'était pas tout à fait par la Reine. Elle n'avait pu étudier son plan; mais ses pressentiments lui disaient la grandeur et la droiture du chrétien qui s'adressait à sa piété. De temps à autre, Christophe Colomb était appelé à la Cour pour conférer de son projet de découvertes, que le Roi Ferdinand caressait comme un songe d'or, tout en se promettant de n'y pas risquer un maravédis. On ne repoussait point le projet, seulement on ignorait à quelle époque la guerre contre les Maures et l'épuisement du trésor permettraient de s'en occuper.

La Cour n'avait plus de résidence fixe. Souvent, quand le moment semblait favorable à Colomb, un départ subit la transportait fort loin. La nouvelle d'une

attaque, la découverte d'une nouvelle ligue des villes mahométanes faisaient perdre de vue ce projet, assez vague dans l'esprit des souverains, qui, d'ailleurs, ne croyaient pas à sa réalisation. On renvoyait toujours Colomb à la fin de la guerre. Mais la guerre finie sur un point, on la recommençait presque aussitôt sur un autre. On avait ajourné un nouvel examen de son projet, à la prise de Malaga. Après la reddition de cette place, il était maintenant question de faire le siége de Baza. Les ressources de Colomb s'épuisaient, ainsi que sa patience. Il voyait le temps se consumer en vain pour la délivrance, constant objet de ses vœux.

Après tant de dégoûts, de contradictions, d'amertumes, ayant déjà supporté les moqueries des savants, les dédains des grands seigneurs, il fallait qu'il fût éprouvé par le renoncement, l'indigence, la patience, les humiliations; que sa constance fût aux prises avec les propensions ordinaires de l'humanité, pour mériter d'être mis en possession du mandat que lui destinait la Providence. Il devait être soumis à la plus digne tentation du génie : celle de la gloire.

II

Cet homme, réduit à s'user inutilement dans les antichambres, objet de raillerie ou de pitié, peut,

s'il lui plaît, passer en un jour de la misère et des humiliations à la renommée, à la fortune et aux grandeurs. S'il le veut, il sera demain vice-roi du Nouveau-Monde, ayant une cour aux Indes, un palais à Lisbonne. Il n'a plus à supplier, c'est lui qu'on prie maintenant. On le prévient, on le sollicite. Le roi Joam II fait reprendre les négociations, l'appelle, l'assure de toute sa faveur, lui écrit de sa propre main, et, en gage de ses dispositions, lui donne publiquement le titre d'ami sur la suscription de sa lettre.

Cette proposition lui offre l'occasion d'une éclatante revanche sur ses envieux, ses détracteurs, ces savants et ces fonctionnaires qui l'ont tourné en dérision. Il peut à la fois punir les Rois de leur hésitation et la Cour de ses offenses. En agrandissant les domaines du Portugal, il va illustrer sa maison et faire un prince de ce petit garçon qu'il menait par la main quand il arriva au couvent de la Rabida, demandant pour lui un peu d'eau et de pain. Il n'a plus qu'à vouloir : il peut du même coup se préparer les moyens de délivrer un jour le Saint-Sépulcre, puisque toutes ses conditions sont gracieusement acceptées. Quoi de plus séduisant que cette perspective?

Et pourtant ce pauvre honteux, cachant par dignité sa misère, ne cède pas plus à la fascination de la richesse et de la gloire qu'aux empressements du zèle catholique. Il résiste aux splendeurs offertes, aux instances du Roi qui regrette sa faute, par cela qu'on a violé à son égard les règles de la droiture et

la vérité, et qu'en lui refusant précédemment la part de Dieu, on s'est montré indigne de concourir à l'œuvre de la foi, de prendre possession d'un nouveau monde pour Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il restera donc volontairement dans l'obscurité, la gêne, livré aux incertitudes poignantes, aux souffrances morales. Comme il n'a pas en vue son bonheur particulier, les avantages de sa famille, mais l'œuvre de l'Église, il accepte cet amer calice plutôt que d'associer à son apostolat les duplicités de la politique humaine.

Comment Dieu récompense-t-il cette abnégation, cet héroïsme évangélique?

Par un redoublement de perplexités, par des épreuves plus rudes encore que les précédentes, et qui devaient décourager la raison comme le zèle. La Reine lui fait dire qu'à la fin de la guerre on songerait à son projet. Or, ce projet avait été soumis une seconde fois à l'examen d'une autre commission de cosmographes qui l'avait de nouveau déclaré vain et impraticable. Et d'ailleurs, quand la guerre finirait-elle?

Alors l'âme navrée d'une résolution qui menaçait de lui rendre impossible la délivrance du Saint-Sépulcre, craignant que, par son incrédulité, sa trop grande prudence humaine, l'Espagne ne fût déshéritée de l'honneur qu'il lui réservait, il partit, voulant se rendre en France, et alla d'abord au couvent de la Rabida.

Le Père Juan Perez reçut dans ses bras l'ami

découragé, le consola, cimenta de sa généreuse charité la constance de ce grand cœur, et adressa un message à la Reine, dont il connaissait l'âme, ayant été autrefois son confesseur. Isabelle lui répondit en l'appelant près d'elle. Et sans retard, le Franciscain se mit en route la nuit, à travers des pays infestés par les Maures. Il arriva au camp de Santa-Fé, où la Cour suivait les opérations du siége de Grenade.

On fit venir Colomb. Là, de nouveaux pourparlers derechef exercèrent sa patience. Après les fêtes qui suivirent la capitulation de Grenade, il fut enfin question de mettre à exécution son projet. On voulut connaître quelle part il s'attribuerait pour prix de ses découvertes. Il posa les conditions qui avaient déjà indigné la Cour de Portugal. Elles étaient nécessairement les mêmes, parce qu'il n'y pouvait rien changer; et l'indignation ne fut pas moins forte à Grenade qu'elle ne l'avait été à Lisbonne.

De ces fières conditions, voici les principales :

Il serait :

Vice-roi des pays découverts, — grand Amiral de la mer Océane, — Gouverneur général des terres et îles qu'il aurait découvertes, — percevant la dîme royale sur tous les objets d'importation et d'exportation dans l'étendue de sa juridiction.

Nul ne pourrait naviguer dans ces parages et aller aux découvertes, sans son ordre ou son autorisation.

Ses titres, droits, dignités et priviléges seraient transmissibles, à perpétuité, lans sa postérité par droit d'aînesse.

La Reine lui fit offrir d'autres arrangements très-avantageux; mais il ne se croyait pas maître de rien changer aux conditions stipulées d'après ses pieux calculs.

En écoutant encore Colomb, la Reine montrait sa générosité de cœur. Car elle ne pouvait croire sérieusement au succès; toute la science de l'Espagne avait condamné son projet. Les hommes spéciaux, d'une voix unanime, le jugeaient chimérique. Il n'avait qu'à modérer un peu ses conditions, et aussitôt l'expédition allait être ordonnée. Et il allait confondre les prétendus savants, les esprits dédaigneux, la Cour entière; faire regretter aux Rois leur incrédulité, montrer que ses intuitions l'emportaient sur les errements des professeurs, des géographes, sur les idées généralement admises et passées dans l'enseignement de la cosmographie.

Réfuter et confondre à la fois par un fait la vanité des raisonnements pédantesques; prouver l'infaillibilité de ses inductions et la supériorité de sa raison sur l'intelligence et le savoir de ses contemporains, quelle tentation entraînante!

Cependant il résiste à cette pressante invitation du génie. Il refuse de découvrir le Nouveau-Monde qu'il entrevoit, dont la sainte Trinité lui a révélé l'existence, et dont le Rédempteur lui aplanira la route, par cela que, si haute qu'on la croie, la récompense accordée par l'Espagne ne lui permettrait pas de racheter ou de conquérir le Saint-Sépulcre.

III

Cette tentation s'augmentait d'une considération puissante. Il n'avait plus le temps d'attendre. La vieillesse arrivait à grands pas, hâtée par ses fatigues de mer, ses souffrances morales, l'état d'indigence presque continu où il était resté. Il n'avait pas à prétendre un meilleur accueil dans une autre Cour, car l'âge seul maintenant allait devenir un obstacle, et diminuer l'intérêt qu'on pourrait prendre à son projet. Ce grave motif, qui eût été déterminant pour tout autre esprit, le laisse inébranlable. Il a triomphé des tentations de l'amour, des tentations de la gloire, des tentations du génie, il résistera aussi à la tentation la plus dominante, celle de la raison humaine. Sa foi soutient son espérance; son espérance, sa charité; et sa charité envers Dieu l'emporte sur toute logique.

En créant de nouveaux retards après avoir tant attendu, il s'expose à user sa vie en vain, peut-être, mais du moins, s'il fait la découverte annoncée, il en tirera les moyens de délivrer le Saint-Sépulcre; c'est là son ambition suprême. Il monta donc sur son mulet, et quitta Santa-Fé se dirigeant vers Cordoue, avant d'entrer en France où il voulait présenter son projet à la Fille Aînée de l'Église.

Mais c'est assez.

L'épreuve a été complète : la force humaine ne pourrait aller au delà. Dieu n'exigera rien de plus de son Serviteur. Il a vaillamment satisfait à la volonté du maître. La Grâce agira seule maintenant. Si la piété de Colomb a résisté même à la logique, la plus prudente des Reines résistera aussi à la sagesse du monde.

Un prodige moral se passa.

Deux serviteurs zélés d'Isabelle, devinant quelle perte va faire l'Espagne, osent le lui remontrer; tandis que, prosterné devant le tabernacle, le Père Juan Perez implorait le Sauveur par ses plaies adorables.

Tout à coup, une illumination se fait dans l'esprit de la Reine. Elle, qui ne croyait pas au projet de Colomb, déjà rejeté par trois gouvernements et par les deux commissions de savants qu'elle avait réunies, projet désapprouvé du Roi, blâmé de son confesseur, ridiculisé par la Cour et l'opinion publique, ose, malgré les déclarations de la science, les avis de l'expérience et les conseils de la sagesse, prendre tout à coup une résolution si ferme qu'elle veut mettre en gage ses joyaux pour se procurer les fonds nécessaires.

On expédie en courrier un officier chargé de ramener Colomb; et quand le Serviteur de Dieu reparaît, les plus grands honneurs l'accueillent.

A partir de cet instant, un regard attentif reconnaîtra, dans tous les incidents qui vont préparer

cette entreprise, le caractère religieux et providentiel qui la distingue.

Tout ce qu'a demandé Colomb lui est consenti. Un ordre royal enjoint au port de Palos de lui fournir deux caravelles armées et équipées. Un officier de la Cour arrive avec pouvoir de saisir sur la côte d'Andalousie tout bâtiment et tout marin qui paraîtra propre à ce service. Néanmoins, cet ordre restait sans effet; les marins se cachaient; on emmenait les navires dans des ports éloignés. L'idée d'un voyage à travers la MER TÉNÉBREUSE épouvantait les plus intrépides pilotes. A cette époque, on n'avait que des idées assez confuses sur la forme et l'étendue de la Terre; les cartes de géographie marquaient par des figures de plus en plus horribles les espaces indiqués sous le nom de zones inhabitables. Tous ceux qui étaient appelés à servir dans cette entreprise se considéraient comme inévitablement perdus. La désolation, la terreur s'étendaient sur tout le littoral. Les mesures coërcitives ne faisaient qu'ajouter la rigueur à l'épouvante.

Malgré l'ordre royal, le départ de Colomb aurait été impossible, si le docte Franciscain, auquel l'adressa la Providence, lors de son arrivée en Espagne, ne s'était mêlé de l'embarquement.

Le Père Juan Perez de Marchena, très-considéré des gens de mer, alla faire de l'enrôlement par ses assurances et ses exhortations. Il ramena les calfats et les charpentiers à l'ouvrage. Il décida l'armateur pilote, Martin Alonzo Pinzon, dont les deux frères

étaient officiers de marine, à tenter l'entreprise, et se procura ainsi deux navires, qui se joignirent volontairement à celui qu'avait saisi le commissaire du Roi.

IV

Tandis qu'on procédait à l'armement des trois navires, Christophe Colomb, dans le monastère de la Rabida, se préparait par le recueillement, la mortification et la prière, à se rendre moins indigne de sa mission.

C'était, en effet, une expédition religieuse qu'il allait entreprendre par mer, une ambassade céleste qu'il devait remplir.

On ne saurait assez le répéter : découvrir des terres n'était pour lui qu'un moyen de glorifier le Verbe Divin, d'appeler aux bienfaits de la rédemption les peuples ignorés, et avec les richesses qu'on tirerait de ces nouvelles contrées, de racheter le tombeau du Sauveur ou au besoin de le conquérir.

Cette délivrance était si bien le stimulant premier et dernier de son zèle, l'objectif suprême de ses efforts, qu'avant même de poser ses conditions à la Cour, dans ses premiers entretiens avec les Rois, il leur avait franchement découvert sa pensée, en leur

proposant de consacrer d'abord au rachat du Saint-Sépulcre les profits qu'on retirerait de ses expéditions. Et le Roi Ferdinand, cet astucieux monarque, passé maître en fourberies diplomatiques, n'avait pu s'empêcher de sourire [1] de la foi naïve et chevaleresque de cet étranger.

Entre la Reine protectrice des saints Lieux et le héros aspirant à leur délivrance, il était parfaitement entendu que cette expédition constituait surtout une entreprise chrétienne. C'est pourquoi dans l'ordre de fournir des navires adressé aux habitants de Palos, la grande Isabelle déclarait que Christophe Colomb s'en allait dans les espaces de l'Océan accomplir des choses très-importantes au service de Dieu [2].

Laissant son docte ami le Franciscain, Juan Perez de Marchena, continuer ses prédications nautiques, retiré loin des hommes, il ne sortait de sa retraite que pour inspecter les progrès de l'armement. Avant d'arborer son pavillon sur la caravelle la *Gallega*, il

[1] Christophe Colomb qui n'avait pas ooblié ce rire profoodément sarcastique, étant près d'Haïti, à bord de la *Niña*, le 26 décembre 1492, rappelait aox souverains d'Espagne qu'il leur avait, dès le début, proposé d'employer tout le profit de ses découvertes à la délivrance des Lieux saints, et qu'ils eo avaient ri. — « *Y Vuestras Altezas, se rieron, y dijeron que les placia, y que sin esto tenian aquella gana.* » — Journal de Colomb. Collection de Navarnée, t. I, p. 117.

[2] « A algunas partes de la mar oceana, sobre cosas muy complideras á servicio de Dios é ouestro. » — Real sóbre carta. *Suplemento primero á la coleccion diplomática*, n° VIII, tomo III, p. 480.

la fait bénir, la place sous l'invocation de la Mère du Rédempteur, et l'appelle la SAINTE-MARIE. Il annonce aux équipages l'honneur auquel il les convie, les engage à se confier à Dieu, à se mettre en état de grâce, à implorer le secours d'en haut. Puis, au jour convenu, il se rend processionnellement avec eux des navires au monastère de Sainte-Marie de la Rabida, où ils reçoivent ensemble la sainte Eucharistie. Ensuite il consigne tout le monde à bord, et retourne au milieu des religieux, ses frères, pour y attendre le vent favorable. Ce vent se lève enfin dans la nuit du vendredi 3 août 1492. Loin de redouter, comme les gens de mer de son époque, le Vendredi, réputé de sinistre influence, le messager de l'Évangile bénit ce jour qui fut celui de la Rédemption, de la prise de Jérusalem par Godefroi de Bouillon, et de la reddition de Grenade, dernier boulevard du mahométisme en Occident. Il entend la messe, reçoit pour viatique le pain des anges de la main du Père Juan Perez, et descend avec lui sur le port.

L'homme qui allait porter le Christ au delà des flots voulait en porter aussi l'image sur son navire. Au lieu de la simple Croix qui figurait sur le pavillon des deux autres caravelles, il avait fait peindre, au milieu de l'étendard royal de l'expédition, Notre-Seigneur Jésus-Christ sur sa croix[1]. Ce fut au nom de

[1] « Una bandiera nella quale era figurato il Nostro Signore Jesu Cristo in croce. » — RAMUSIO. *Delle navigationi e viaggi*, vol. III, f. 1.

Notre-Seigneur Jésus-Christ que, montant à son banc de quart, il commanda de déployer les voiles. Également, ce fut par le nom de Jésus-Christ qu'il inaugura son journal de bord.

S'étant placé, sans réserve, sous la garde du Verbe Divin dont il allait découvrir les œuvres, s'étant donné tout entier au Sauveur de l'humanité qu'il brûlait d'annoncer aux terres inconnues, la faveur du Ciel couvrit manifestement sa personne et ses trois navires.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'AMBASSADEUR DE DIEU. — PREMIÈRE MISSION

I

Au delà de tous les périls qu'avait calculés l'Ambassadeur de Dieu, il en était un, le plus réel, le plus proche, dont on ne se doutait pas. Le Roi de Portugal, vivement irrité de ce que Colomb, malgré ses instances réitérées, lui eût préféré l'Espagne, faisait, à son insu, surveiller les préparatifs d'expédition, et, prévoyant qu'il se ravitaillerait aux Canaries, avait envoyé en croisière dans leurs eaux les trois meilleurs voiliers de sa flotte pour l'enlever de vive force, et empêcher ainsi les découvertes au profit de la Castille. Car Joam II, qu'on surnommait *le Parfait,* à cause de sa grande pénétration des hommes, avait, nous le rappelons ici, deviné la prédestination de Colomb, et pressentait qu'à sa personne même s'attachait le succès de l'entreprise.

Christophe Colomb relâcha, en effet, aux Canaries. Puis, au moment de lever l'ancre pour continuer sa route, il apprit, d'un navire venant de l'île de Fer,

que trois bâtiments de guerre portugais l'attendaient dans ces parages. La colère du Roi Joam II le poursuivait sur les flots, et le manque de vent l'empêchait de s'y dérober. Comme pour lui faire éprouver toutes les émotions du péril, un calme plat le retenait dans les eaux de la Gomera. Mais le serviteur de Dieu ne s'adressa pas en vain à son Maître. Une forte brise du nord-est se levant soudain le poussa franchement sur sa route et l'eut mis bientôt hors de danger.

II

Cependant les équipages restaient inquiets et sombres. En avançant, les constellations qui leur étaient familières semblaient s'éloigner, s'abaisser à l'horizon et les abandonner à leur sort. Déjà les flammes du volcan de Ténériffe les avaient frappés d'épouvante. Cette sinistre lueur n'était-elle pas un présage funeste et peut-être un dernier avertissement? Voici que la boussole, jusqu'alors leur unique guide, conspirait aussi contre eux, et, par ses variations, déroutait leurs calculs. Un prodigieux météore, tombant en vue des caravelles, accrut encore leurs terreurs. Ils déploraient leur malheureuse destinée. Ces caractères ombrageux, aigris par la peur, s'irritent de tout. La beauté du ciel les inquiète. Le calme

riant des ondes les effraye. Ils suspectent la douceur des brises. La constance des souffles alizés, favorable à la route, les impatiente. Colomb essaye inutilement de les rassurer.

En continuant la marche, on rencontre les prairies océaniques, cette mer d'herbes dont l'étendue égale sept fois la superficie de la France. Ce vaste espace leur est un sujet d'indicible effroi. Plus loin, la bénignité des flots les épouvante. Ce calme excite de violents murmures. Ils disent s'être déjà trop éloignés du séjour des hommes, et atteindre ces parages d'éternelle immobilité où la mer perd son balancement. Ils déplorent d'être ainsi menés à la mort pour satisfaire l'ambition de cet étranger. Ici, la fermentation touche à la révolte. Mais Dieu ne délaisse pas son serviteur. Tout à coup, sans qu'aucun souffle se fasse sentir, la mer s'enfle, élève ses vagues et devient si grosse que « tous en étaient fort étonnés ».

De temps à autre, quand les esprits s'assombrissent, alarmés de la longueur du voyage, des signes rassurants apparaissent : des vols d'oiseaux, des touffes de végétation, des senteurs balsamiques relèvent pour un moment l'espérance.

Après quelques jours d'une navigation constamment propice, la direction des vents alizés les poussant toujours à l'ouest devient odieuse aux marins. Ils s'imaginent que ce souffle, si favorable pour aller, sera un insurmontable obstacle à leur retour, et qu'ils ne reverront jamais la patrie. Le désespoir les exaspère. Le commandant n'est pas écouté. Son grade,

son autorité sont méconnus. Il parle en vain au nom des Rois. On n'écoute pas plus ses promesses que ses menaces. Il est sans moyen de se faire obéir et de continuer l'entreprise. Dans ce moment critique, Colomb invoqua le Seigneur, et, aussitôt, un saut de vent opposé vint démentir leurs sombres appréhensions.

Mais cet apaisement des esprits ne pouvait être de longue durée.

La flottille suivait son rumb. On continuait de marcher d'une franche allure vers l'Ouest. Colomb remerciait Dieu de cette bonté. Pourtant, la distance déjà parcourue finit par alarmer les officiers eux-mêmes. Les trois frères Pinzon, qui, cédant aux souvenirs de Rome et aux persuasions du docte Franciscain Juan Perez de Marchena, s'étaient résolûment associés à l'entreprise, épouvantés de l'étendue de mer qui les séparait de l'Europe, partagèrent le mécontement des équipages. Un complot s'ourdit contre Colomb. Il fut arrêté qu'on le sommerait de reprendre la route d'Espagne, et, qu'en cas de refus, la nuit, on le précipiterait dans la mer, en laissant croire qu'il y était tombé par accident. D'heure en heure le péril s'aggravait. La peur avait réuni contre lui tout le monde. Néanmoins le commandant ne perdait rien de sa sérénité.

III

Cependant, comme le danger devenait imminent, la rébellion se préparant dans l'ombre, durant la nuit du 9 octobre, pendant son court sommeil, une vision lui indiqua le moment où il découvrirait la terre.

Il y eut, ce jour-là, des vents très-variables et des manœuvres variées. Le lendemain, mercredi, au lever du soleil, l'aire de vent redevint parfaite et l'on franchit cinquante-neuf lieues. Cette rapidité si heureuse, dont Colomb remerciait vivement son Maître, ne fit qu'alarmer plus vivement les équipages. Leur exaspération, portée au comble, éclata en révolte ouverte. Vers la nuit, les trois caravelles étant rapprochées, les mutins s'étant réunis, l'assaillirent, et, le fer levé sur sa tête, lui signifièrent de revenir sur sa route. Ses officiers, ses domestiques, son propre parent, s'étaient joints aux rebelles. Seul contre tous, que pouvait-il, n'ayant pas même la ressource d'un raisonnement nouveau? D'ailleurs, la peur n'écoute point et ne discute pas. Et pourtant, malgré cette sinistre violence des trois équipages, il ne céda pas plus à la menace qu'il n'avait cédé aux supplications; et, en admonestant de toute la hauteur de sa mission ces esprits égarés, l'Ambassadeur de Dieu leur signifia

que « leurs plaintes ne serviraient à rien, parce qu'il était parti pour aller aux Indes, et qu'il entendait poursuivre son voyage jusqu'à ce qu'il les trouvât par l'assistance de Notre-Seigneur [1]. » Ce triomphe sur la force, le nombre, les atroces conseils de la peur, obtenu par un étranger maudit et détesté, n'est pas explicable humainement. Colomb ne s'en attribua jamais le mérite.

Le lendemain, dès l'aube, des signes heureux ranimèrent les matelots. La journée fut bonne. Quand le soleil s'abaissa dans la mer solitaire, le cercle entier de l'horizon offrait à l'œil sa pure ligne d'azur. Lorsque les trois navires se furent rapprochés pour la prière du soir, Christophe Colomb, rassemblant les équipages, leur rappela les faveurs dont le Seigneur les avait comblés durant la traversée; il s'efforça d'élever leurs cœurs vers l'Auteur de ces bienfaits et leur déclara qu'ils touchaient enfin au terme de leurs espérances. Il les engagea à prier et à veiller toute la nuit, leur annonçant qu'avant le jour ils découvriraient une terre. Il en était tellement assuré, qu'il réitéra l'ordre de diminuer les voiles passé minuit.

En effet, à deux heures du matin, la caravelle de Martin Alonzo, *la Pinta,* bonne voilière qui marchait en avant, signala par un coup de canon l'approche d'une terre. Au bruit de la détonation, Christophe Colomb se jeta à genoux, les mains levées au ciel, le

[1] « Que el habia venido á las Indias, y que así lo habia de proseguir hasta hallarlas con el ayuda de Nuestro Señor. » JOURNAL DE COLOMB. *Mercredi,* 10 *octobre* 1492.

cœur débordant d'une sainte allégresse, et, pendant que des larmes de reconnaissance inondaient son visage, entonna le *Te Deum laudamus.*

IV

Le vendredi, 12 octobre 1492, Christophe Colomb, suivi de ses officiers et tenant déployée l'image du Rédempteur peinte sur l'étendard royal de l'expédition, aborda cette terre inconnue. Il s'y prosterna avec adoration, baisa par trois fois, en l'arrosant de douces larmes, ce sol où l'avait conduit la divine bonté. L'élu de la Providence proclama sur ce rivage le nom du Verbe fait chair. Après avoir adressé à Dieu une invocation sublime, tirée de son cœur d'apôtre, pleine de grandeur comme sa mission, prière majestueuse qu'a recueillie l'histoire et qui fut ensuite répétée, par ordre des souverains, dans les autres découvertes, il déclara, au nom de Jésus-Christ, prendre possession de cette terre pour la couronne de Castille qui allait étendre la foi dans ces nouvelles contrées; et il imposa à cette île le nom de Saint-Sauveur. Il fit incontinent ériger en ce lieu une très-grande croix, la soutint de ses mains pendant qu'on la dressait; et, en sa qualité de légat naturel du Saint-Siége, prononça les paroles de la liturgie

romaine. Par une liaison intime d'idées avec le Saint-Sépulcre qu'il espérait délivrer, ce jour étant un Vendredi, il entonna le *Vexilla Regis*. Ce ne fut qu'après l'hymne de la Passion du Sauveur qu'il célébra celui de la victoire, et fit retentir cette plage du triomphal *Te Deum*.

La première remarque du Contemplateur de la création dans cette île concerna « des pierres propres à la construction des églises » [1].

Il se remit en mer, poursuivant ses recherches. La première terre qu'il découvrit ensuite reçut le nom de Marie conçue sans péché : c'est l'île de *Saint-Marie de la Conception*. Après avoir d'abord satisfait à la piété, il crut devoir contenter la fierté de l'Espagne, et imposa le nom de ses rois à l'île Fernandine et à l'île Isabelle.

Porté par les brises dans un gracieux archipel, il donna le nom de *mer de Notre-Dame* aux flots baignant ces îlots innombrables. Comme pour récompense de sa foi, dans la plus grande de ces îles, il trouva, en débarquant, une longue Croix toute préparée, qu'il planta solennellement sur le lieu le plus apparent du rivage.

Partout où il aborde, le premier soin du Précurseur est de parler de l'Évangile du Christ aux indigènes, de leur faire épeler le nom du Sauveur, de leur apprendre à vénérer la Croix, à se prosterner

[1] « Vido alli muchas pietras pintadas de colores.... pietras tales de labores naturales muy hermosas para edificios de iglesia.... » — JOURNAL DE COLOMB.

devant ce signe de salut et de miséricorde. Là où il s'arrête, il plante des croix au milieu des bourgades, les honore publiquement ; et souvent les naturels s'agenouillant à son exemple, tâchent d'imiter son attitude pendant la prière. Le premier, il parvint à leur enseigner le *Pater, l'Ave Maria*, le *Salve Regina* et à les réciter, les mains tendues vers le Père céleste.

Tout pénétré de son mandat apostolique, quand il a découvert Cuba, la reine des Antilles, et déclaré, par une illumination de l'esprit, que cette île « est la plus belle qu'aient vue les yeux de l'homme », il écrit aux Rois que son entreprise ayant été faite pour la gloire de Jésus-Christ, ils devaient ne permettre à aucun hérétique d'aborder ce séjour fortuné, et n'autoriser à y résider que des Espagnols sincèrement catholiques.

En parlant des avantages que la chrétienté pourra tirer de ses découvertes, il rappelle aux Rois son ancienne proposition d'employer à la défense du Saint-Sépulcre les produits de ces pays nouveaux. Il épanche ses espérances chrétiennes, se plaît à parler des dispositions morales des naturels, du succès probable de la prédication parmi ces peuplades innocentes, et prie les souverains d'envoyer au plus tôt dans ces contrées des missionnaires « pour réunir à l'Église des peuples si nombreux ».

Dès qu'il prend pied sur une terre, il y plante la Croix au lieu le plus apparent du rivage, non point dans un but politique, comme signe de possession

prise, mais en l'honneur du Verbe Divin et de la chrétienté [1]. Il l'a dit lui-même.

V

Si la protection du Très-Haut fut manifeste durant le trajet qui le conduisait à la Découverte, l'auxiliaire divin n'est pas moins visible dans le reste de sa navigation.

On ne l'a pas assez remarqué.

D'abord la première terre dont il s'approche durant la nuit, l'île de Saint-Sauveur, était entourée de dangers pour son escadrille. Voici ce qu'un officier de mer écrivait sous le règne de Napoléon I[er] en parlant de ce point de débarquement : « Quelques lieues plus au nord ou plus au sud, ses frêles bâtiments ne pouvaient manquer de périr pendant la nuit, dans des parages qu'après trois siècles d'observation et d'expérience les navigateurs ne fréquentent qu'avec les plus grandes précautions. C'est une remarque que je n'ai trouvée chez aucun historien, et qui m'a frappé vivement en naviguant dans ces mers [2] ».

Néanmoins, Christophe Colomb entre résolûment

[1] « Y principalmente por señal de Jesu Cristo Nuestro Señor, y honra de la cristiandad. » — JOURNAL DE COLOMB, *mercredi*, 12 *décembre* 1492.

[2] ESMÉNARD, *la Navigation*, t. I, p. 218. In-8°, 1805.

dans le groupe des Lucayes où les dangers sont aussi multipliés que les îles, le sillonne en diverses directions, et sans le plus léger accident se tire de ce périlleux labyrinthe. Durant cette première exploration de l'inconnu, il découvre les deux plus grandes Antilles, contrées opimes de l'Atlantique, posées vers les approches du grand courant équatorial comme les sentinelles avancées du Nouveau Monde.

Non-seulement la Providence avait, aplanissant tout obstacle, conduit heureusement son messager au but de son voyage; mais elle lui avait tracé la meilleure route à suivre. C'est celle que prennent encore aujourd'hui les capitaines de navire les plus expérimentés. Toute la traversée n'a été qu'une suite de brises favorables. Malgré les différences de climat, de température et de régime, l'Ambassadeur de Dieu ne perd aucun de ceux qui l'accompagnent. Il n'a point de malades parmi les trois équipages, et même un de ses marins, parti en assez mauvaise santé, se sent parfaitement guéri dès qu'on a touché terre.

Christophe Colomb avait atteint le but de son entreprise. Rencontrer les Antilles, c'était inévitablement trouver le Nouveau Monde. La découverte du nouveau continent n'était plus qu'une conséquence de cette première expédition.

Tout a été à souhait durant cette navigation. La Grâce s'y est montrée sans voile. Et pour mieux signaler sa présence, la protection qui s'est révélée par une merveilleuse combinaison de circonstances propices, va, au retour, se manifester au milieu des

sévices de la mer, des périls de l'atmosphère et de la perfidie des hommes.

VI

La réussite de Colomb avait étonné tout d'abord ses officiers. Leur orgueil s'offusqua bientôt de sa gloire. Les trois capitaines Pinzon, les plus rapprochés de lui par le rang, s'en éloignaient le plus par l'envie. Comme les trois équipages, composés des gens de Palos ou des alentours, leur étaient affidés, ils se montraient fort arrogants, le prenaient de haut avec lui, et par l'insolence de leur ton ou de leurs paroles lui faisaient durement sentir son isolement. L'aîné des trois frères Pinzon osa même, se séparant de lui sous ses propres yeux, tenter une expédition pour son propre compte : c'était la désertion ouverte.

Peu de jours après, une violation flagrante des ordres de Colomb faisait échouer sa caravelle contre des rochers. Et quand, au premier choc, il commanda, pour renflouer la *Santa-Maria*, d'aller jeter une ancre un peu au large, derrière la proue, ces marins de Palos, au lieu d'exécuter la manœuvre, s'éloignèrent à toute vitesse dans la chaloupe, et par là causèrent irrémissiblement la perte du navire. Il fut réduit à se réfugier sur la petite caravelle *Niña*, commandée par le frère de son ennemi.

VII

Les contrariétés vont maintenant se succéder avec une constance étrange.

Dès que Christophe Colomb a ordonné le départ, les souffles deviennent contraires. Il lutte néanmoins, et marche péniblement avec vent debout. Trois jours après, il faut aveugler une voie d'eau qui s'est déclarée dans la cale de la *Niña*. Un peu plus tard, le manque de vivres l'oblige à revenir sur ses pas. Mais le vent contraire ramène à sa vue le navire déserteur. Celui-ci également faisait beaucoup d'eau. Le radoub était impossible. Il n'y avait pas moins de péril à séjourner qu'à partir. Colomb, malgré l'état des deux caravelles, reprit sa route, espérant que Celui qui l'avait amené dans sa bonté daignerait le reconduire dans sa miséricorde [1]. La mer se radoucit un instant, puis le ciel se fait sombre et reste plein de menaces. Des coups de vent terribles se suivent et le préparent aux rafales qui vont l'assaillir. Enfin, la tempête se déchaîne, se prolonge et semble passer à l'état fixe. La persistance de cette rigueur démoralisait les équipages. La violence de l'air emporta au loin la *Pinta*.

[1] « Pero no obstante la mucha agua que las carabellas hacian, confia en Nuestro Señor que le trojó, le tornara por su piedad y misericordia. » — JOURNAL DE COLOMB. *Lundi, 14 janvier* 1493.

Elle disparut au milieu des ténèbres. Le retour de la lumière ne fit que mieux voir dans ses horreurs la fureur de la mer. Colomb se trouvait donc encore une fois seul avec la petite *Niña* dans l'immensité des eaux.

N'espérant plus rien de la nautique, toute manœuvre devenant inutile, sur l'invitation de leur chef les marins s'adressèrent à Dieu. On fit un vœu, et l'on tira au sort pour savoir qui devait l'accomplir. Le sort désigna l'Amiral. Dans l'après-midi, le danger devint plus imminent; on fit un autre vœu. Le sort le désigna derechef. Enfin le redoublement de la tempête porta l'équipage à faire un vœu collectif. Ils promirent d'aller pieds nus et en chemise à l'église de Notre-Dame la plus voisine de la première terre où l'on aborderait. Ainsi, Colomb se trouvait là encore le premier. Par l'épuisement des vivres et des barriques d'eau, le manque de lest allégeait tellement la *Niña* qu'elle montait trop au-dessus de sa ligne de flottaison, et roulait en tous sens comme désemparée. C'est alors que devant une perte imminente, il traça rapidement le récit de sa découverte, le renferma dans un gâteau de cire qu'il mit dans une barrique et la jeta à la mer, espérant que peut-être les flots la pousseraient un jour sur les côtes d'Europe.

Cependant le vendredi, 4 février, à travers l'agitation des vagues, on aperçut au loin une terre. Les pilotes pensaient que c'était la Castille. Mais Colomb les détrompa et leur annonça les Açores; en effet, c'était l'île Sainte-Marie, la plus méridionale de ce

groupe. Elle appartenait au Roi de Portugal. Là aussi l'attendait, vigilante, la vengeance de Joam II. Au lieu de secourir son infortune, on essaya de le surprendre, de l'enlever pour l'ensevelir dans un cachot. N'ayant pu y réussir, on tenta de faire échouer sa caravelle. Il fut contraint de chercher dans la tempête un abri contre la malice des hommes. Le vent, qui durant deux jours avait paru s'apaiser, revint plus violent que jamais. Une impétueuse rafale mit en pièces toutes les voiles de la *Niña* qui faillit sombrer. Alors l'équipage fit de nouveau un vœu, et de nouveau le sort chargea Colomb de l'accomplir.

Le soir du même jour, comme pour sonder jusqu'à ses dernières forces la foi du Messager de l'Évangile, la tourmente redoubla de fureur. La puissance des flots l'entraîne malgré tous ses efforts vers le rivage hostile. Il reconnaît les rochers de la côte portugaise, et n'en peut éloigner son malheureux navire. La colère du Roi qui le poursuit n'est pas moins à redouter que le courroux des lames. La *Niña* est lancée au milieu des écueils, en ce moment dérobés sous l'écume des vagues. Qui le préservera? Tellement son naufrage semble inévitable, que les habitants de Cascaës près de l'embouchure du Tage, à l'aspect de la petite caravelle à demi noyée qu'ils sentent irrémissiblement perdue, sans tenter un sauvetage impossible, courent à l'église, allument des cierges, et commencent les prières des morts. Mais l'œil du Seigneur suit son envoyé au milieu des brisants et dirige sa nef. Celui qui est le maître des cœurs comme des

éléments ne l'a pas miraculeusement ramené en Europe pour l'abandonner à son ennemi.

Les sentiments de Joam II sont subitement changés. Le Prince qui le haïssait de loin, va l'admirer de près. Il l'invite, veut être son hôte, et lui prépare un triomphe à sa cour. Et lorsque ses conseillers, sous prétexte de l'intérêt national, lui proposent de le faire périr maintenant qu'il l'a sous la main, le monarque repousse cette abominable tentation, se fait le défenseur de l'homme marqué par la Providence, et ordonne de le reconduire avec les plus grands honneurs.

VIII

Rentré en Espagne sur ce petit navire délabré, Christophe Colomb va tout d'abord processionnellement à l'église remercier Dieu de sa protection manifeste. Il accomplit ensuite les vœux pour lesquels le sort l'avait choisi avec une si étrange prédilection. Puis il s'enferme dans sa chère cellule au monastère de la Rabida. C'est là que, se délassant de ses fatigues, sous la règle de l'Ordre séraphique, il propose aux Rois de solliciter du Souverain Pontife une Bulle, autorisant l'Espagne à porter la lumière de la civilisation et de l'Évangile dans les contrées qu'il découvrira. C'est là également que, sous une éclatante impulsion de l'Esprit, afin de prévenir les conflits ultérieurs

entre la Castille et le Portugal, il trace sur la carte du Globe, encore inexploré, la célèbre Ligne de Démarcation, qui est aussitôt acceptée et imposée par le Saint-Siége comme inspirée d'En Haut.

Le voyage de Palos à Barcelone se change pour l'Ambassadeur de Dieu en marche triomphale. Une compréhension infuse de la grandeur de sa découverte, un mystérieux pressentiment de l'avenir se manifestent alors par l'empressement et l'enthousiasme des populations. Dans tout le catholicisme se répercute cette émotion indescriptible. Les foules accourent au-devant de Christophe Colomb, saluent en lui le Révélateur du Globe et le Messager de l'Évangile au delà des mers.

La fin de cette procession triomphale qui traçait son itinéraire fut surtout marquée hautement du caractère catholique de sa mission. Devant cet étendard royal transformé en bannière religieuse, où se voyait le Christ en croix, et qu'il ramenait de l'autre bord de *la Mer Ténébreuse,* l'Ambassadeur de Dieu en faisant le récit de son voyage, en précisant le but essentiellement évangélique de la Découverte, produisit une telle explosion de sentiment chrétien, qu'irrésistiblement soudain la Reine, le Roi, les grands tombèrent à genoux, remerciant le Seigneur avec des larmes de gratitude, et entonnèrent le *Te Deum laudamus,* tandis que la voix du peuple, s'unissant du dehors au chant de l'hymne de gloire, en prolongeait le retentissement dans toute la Cité, au milieu de telles émotions, qu'au témoignage d'un Évêque des

Indes, les âmes pieuses « en ressentaient un avant-goût des joies du Paradis ».

Ainsi l'entreprise de Découvertes, commencée sous l'invocation du Christ, s'achevait par la solennelle glorification du Sauveur.

L'Ambassadeur de Dieu, au lieu de courir empressé dès son retour au-devant des félicitations des Souverains, des étonnements de la Cour, et de s'offrir aux hommages des populations, était allé loin des hommes cacher sa gloire dans la solitude du cloître, y retremper son âme, y épancher dans le silence sa gratitude envers le Rédempteur qui lui avait préparé la route. Il voulait s'éloigner des louanges, consulter le Seigneur, implorer de sa bonté de nouvelles forces pour continuer à nous révéler les magnificences de son œuvre. Ce ne fut qu'après l'invitation des Rois équivalente à un ordre, qu'il se rendit près d'eux. L'ovation perpétuelle de sa marche fut aussi libre qu'imprévue et aussi spontanée que chrétienne. Partout sur le parcours de son cortége, en le voyant les foules louaient Dieu. Leur instinct discernait en lui un élu de sa Providence. Et son âme d'Apôtre sut changer le récit de sa découverte, en proclamation des grandeurs du Verbe, en démonstration des beautés de la Création, jusque-là ignorées, et en effusion de piété catholique.

IX

Quiconque, ouvrant l'histoire de Christophe Colomb, écrite sous les auspices du grand Pape Pie IX, embrassera d'un regard généralisateur les détails et l'ensemble de cette navigation étonnante, ne pourra s'empêcher de reconnaître chez l'homme qui portait le Christ dans son nom, dans son cœur et sur son navire, une action supérieure aux enseignements de la science, aux intuitions du génie et aux forces de l'humanité. Sans énumérer ici ce qui se laisse entrevoir d'étrange et de mystérieux durant cette évangélique expédition dans l'inconnu, à travers la redoutable immensité, en nous bornant à examiner l'idée mère de l'entreprise et la connexité de son double but : — le désir d'appeler au Salut les peuples qui, placés par delà l'Océan, pouvaient ignorer la venue du Christ, — et le désir de délivrer le Saint-Sépulcre, afin que désormais la chrétienté entière pût librement vénérer le tombeau du Sauveur, — nous verrons que les événements principaux de cette expédition s'accomplirent, précisément dans celui des jours le plus suspecté du vulgaire, et que l'Ambassadeur de Dieu avait, malgré l'opinion régnante, choisi comme fortuné : le Vendredi !

En effet :

Le vendredi 3 août 1492, Christophe Colomb part du port de Palos.

Le vendredi a lieu la première observation de la variation magnétique.

Le vendredi sont aperçus les premiers signes des régions intertropicales.

Le vendredi apparaît la mer d'herbes, ce grand phénomène de l'Océan.

Le vendredi 12 octobre, on découvre la terre. Colomb pose la première croix sur ce sol nouveau.

Le vendredi suivant, il écrit qu'il veut être en Castille au mois d'avril, et c'est au milieu du mois désigné qu'il fait son entrée triomphale à Barcelone.

Le vendredi 16 novembre, il trouve une croix toute préparée dans une île déserte.

Le vendredi 4 janvier, il repart pour l'Espagne.

Le vendredi, le vent lui ramène le capitaine déserteur, Alonzo Pinzon.

Le vendredi 25 janvier, au milieu de sa pénurie, la mer lui donne des vivres frais.

Le vendredi 15 février, échappé à la plus affreuse tempête, il aperçoit les Açores.

Le vendredi 22, il recouvre son équipage, enlevé par les Portugais.

Le vendredi 8 mars, l'invitation de son ennemi, le roi de Portugal, devient la première attestation de sa gloire.

Le vendredi 15 mars, il rentre au port de Palos.

Alors seulement l'Ambassadeur de Dieu remarqua

l'étrange coïncidence de ce jour heureux, avec celui de son départ et des plus importantes circonstances de son voyage.



Avec une rapidité vraiment inexplicable la nouvelle de la Découverte s'était répandue en Europe. Objet de l'admiration publique, Christophe Colomb devint presque aussitôt celui d'une haine toute-puissante en Espagne. Déjà la calomnie transperce son renom de ses traits les plus envenimés. On l'accusait sourdement d'être allé offrir au Portugal de lui vendre la carte de sa route, et d'avoir ainsi tenté de dépouiller la Castille, aux dépens de laquelle s'était faite l'expédition. Une persécution déguisée s'organisa contre lui dans les bureaux de la marine, qui redoutaient sa droiture autant que sa clairvoyance. Son plus mortel ennemi fut placé à leur tête, tout exprès afin de contrecarrer ses plans. Le Serviteur de Dieu prenant en compassion ces petitesses et ces machinations, que sa grande âme appelait les *faiblesses* de l'humanité, sans se préoccuper de la malveillance, poussait activement les préparatifs d'une seconde expédition.

CHAPITRE CINQUIÈME

L'AMBASSADEUR DE DIEU. — DEUXIÈME MISSION

I

Christophe Colomb, un peu malade avant de s'embarquer, se trouve soudain rétabli, aussitôt que se lève un vent favorable.

Après trois semaines de navigation par delà les Açores, tout à coup, sans aucune apparence de terre, il prédit pour le jour suivant la découverte d'une île; et il en était tellement assuré qu'il ordonna de mettre en panne le soir, et de préparer les armes à tout événement. En effet, dès l'aube on aperçut une île qu'il nomma la Dominique, en l'honneur du Dimanche qu'on allait célébrer.

Déjà l'amiral, en quittant l'Espagne, désirait vivement rencontrer le pays des Anthropophages, dont il avait deviné les mœurs, avant de les voir. Et dès le lendemain même de son arrivée il était devant l'île de Turuqueira, centre de la confédération des mangeurs d'hommes. C'est notre Guadeloupe.

La manière directe dont il se dirigeait vers le fortin

de la Navidad, où lors de son premier voyage il avait laissé un groupe d'Espagnols, frappait d'étonnement les officiers ; car il y arrivait par une route tout à fait nouvelle. Le médecin en chef, le savant docteur Chanca, le certifie à la municipalité de Séville.

Quelques mois après, en revenant d'une exploration durant laquelle il avait reconnu plusieurs points du littoral de Cuba, découvert la Jamaïque, l'île des Pins, l'Evangelista, et à travers des périls incessants parcouru les mille îlots des jardins de la Reine, Colomb voulait aller fouiller les repaires des cannibales, brûler leurs cases, détruire leurs flottes de canots pour les empêcher de continuer leurs forfaits. Mais ce n'était pas au Messager du Salut, au grand porte-Croix de l'Église, à la douce Colombe emblème de la paix, de la bonne nouvelle, qu'il appartenait d'accomplir une mission sanglante. Et au moment même où il faisait mettre le cap sur la première île des Caraïbes, il fut soudain frappé d'une léthargie complète, qui le retint pendant cinq jours et cinq nuits privé de sentiment. Ses officiers abandonnés à eux-mêmes, ne sachant plus quelle route tenir, durent rentrer à Haïti.

Plus tard, lorsque éclata le premier ouragan qu'eussent encore éprouvé les Européens, une trombe, achevant la dévastation du littoral, fondit sur le port. Il s'y trouvait alors huit caravelles à l'ancre. Après la retraite du fléau, les gens de mer coururent aux navires. Hélas! leurs yeux cherchèrent en vain. Les sept plus fortes caravelles fracassées et englouties

avaient disparu. Une seule avait été épargnée. C'était la plus petite, la plus usée, la pauvre et vieille *Niña*, sur laquelle Colomb s'était vu contraint de revenir en Europe, lors du premier voyage. L'amiral l'avait choisie tout exprès pour cette dangereuse exploration. Seulement avant d'y arborer l'étendard royal, il la plaça sous l'invocation particulière de la sœur de saint François d'Assise, dont il portait le cordon, et la nomma *Santa Clara*. Cette petite caravelle était rentrée à l'Espagnole dans le dernier délabrement, à demi disjointe, son avant criblé, sa poupe rongée, sa quille labourée par les coraux et les bancs de madrépores tapissant les bas-fonds des *Jardins de la Reine*. Elle menaçait de couler bas dans le port, et semblait inévitablement destinée à être démolie. Ce fut cependant la seule que respecta l'ouragan.

II

Peu de temps après, Colomb se vit obligé de repasser en Espagne, afin de se défendre contre les accusations du Commissaire royal. Il ordonna de construire pour celui-ci une grande caravelle. Quant à lui, ne voulant pas se séparer de sa petite et fidèle *Santa Clara*, il la fit radouber et y prit place avec son ami, le Père franciscain Juan Perez de Marchena, suivi de trente

Indiens qu'il voulait former à la vie chrétienne. Cette navigation fut difficultueuse et longue. Des courants et des vents contraires fatiguaient les équipages et les navires. Les deux caravelles parties le 10 mars étaient encore le 20 mai en plein Océan. Les pilotes finissaient par se croire égarés et perdus dans l'immensité. Mais Colomb, toujours calme et serein, assura qu'on se trouvait alors à cent lieues du méridien des Açores; ce qui était exact.

Cependant les vivres diminuaient, les provisions d'eau s'épuisaient; l'amiral mit tout le monde à la ration, en commençant par lui-même. De jour en jour la privation devint plus insupportable aux gens de l'équipage. Ils délibéraient s'ils devaient tuer et manger les Indiens ou bien les jeter à la mer. Mais le serviteur de Dieu, se redressant de toute sa hauteur, fit taire ces affreux conseils de la faim, déclara qu'il avait découvert les Indes pour Jésus-Christ; que ces Indiens allaient être des enfants de l'Église, et qu'on ne toucherait à aucun d'eux. Il termina son admonestation en annonçant à ces esprits exaspérés que, sous trois jours, on serait dans les eaux du cap Saint-Vincent. A ces mots, tous les officiers se récrièrent, car les uns se croyaient près des côtes d'Angleterre; les autres, près du canal des Flandres; quelques-uns dans les parages de la Galice. L'amiral imposa silence à tous, fit continuer la route, et le soir du troisième jour on se trouvait, en effet, devant le Cap qu'il avait indiqué avec une si admirable précision.

Cette dernière prédiction, faite dans de terribles conjonctures et réalisée avec une ponctualité si merveilleuse, frappa profondément l'imagination des marins. Officiers et matelots se rappelèrent alors que les diverses prédictions de l'amiral avaient toujours été accomplies à la lettre. Ne pouvant expliquer par la science nautique un tel prodige, plutôt que d'y reconnaître une grâce d'En Haut, ils l'attribuèrent à un pouvoir d'en bas. On supposa que l'amiral, secrètement adonné à la magie, s'était mis en rapport avec les puissances inférieures. A partir de ce jour, le bruit courut dans la flotte qu'il était un habile nécromancien. Et plus tard, ses ennemis invoquèrent contre lui cette supériorité ténébreuse. Elle fut si bien établie dans l'opinion que, neuf ans après, on alla jusqu'à l'accuser d'avoir fait apparaître à l'entrée de la nuit, dans la baie de Santa Gloria à la Jamaïque, une caravelle fantastique avec son gréement et son équipage.



Maintenant l'Ambassadeur de Dieu va expérimenter dans toutes ses profondeurs la malice des hommes. La perfidie du Roi s'ajoute à l'ingratitude du peuple. En récompense de l'incalculable accroissement qu'il a donné à l'Espagne, on le déprécie, on le ridiculise, puis on le diffame; et l'aveugle public

le maudit et l'exècre. Les grands s'écartent de lui avec dédain. Les conseillers d'État, les politiques de la Cour réprouvent en principe les découvertes, pérorent contre les colonisations lointaines et regrettent l'argent dépensé dans ses expéditions. Ils accusent ses entreprises comme des méfaits. Les préventions acquièrent une telle force, qu'on ne trouve plus un seul Castillan disposé à passer aux Indes. Le Révélateur du Globe est réduit à recruter des colons dans les prisons et les galères. Sauf une certaine catégorie de criminels, tous les malfaiteurs peuvent purger leurs forfaits, en suivant l'amiral. Le gouvernement regarde comme l'équivalent de la peine de mort une résidence de deux ans à l'Espagnole.

L'iniquité qui le déborde et submerge sa renommée ne déconcerte pas le Serviteur du Christ. Plus on le méconnaît et l'accable, plus il se raffermit et se console en Dieu. Les injustices et les offenses ne font que l'unir plus étroitement à ses frères de l'Ordre séraphique, les disciples de l'humilité dont il porte alors publiquement le saint habit. Ni les préventions de la Cour, ni les inepties du vulgaire ne rebutent son zèle. Il brûle de se remettre en mer, car il lui faudra de l'or, beaucoup d'or, pour racheter le tombeau du Sauveur. Vainement une puissante séduction menace-t-elle de lui barrer la route. Une principauté de douze cent cinquante lieues carrées lui est offerte en domaine privé par la reine Isabelle, qui sent la convenance d'un tel don, en retour de l'agrandissement si imprévu que lui doit l'Espagne. En vain l'amitié de la Reine

Catholique rend-elle doublement influentes ses instances pour le faire accepter. Christophe Colomb repousse inébranlablement la tentation éprouvée par son cœur de père. Il se défie de cette possession magnifique. Il a peur qu'elle n'absorbe malgré lui une partie du temps qu'il a voué à Dieu, et que sa principauté ne nuise à son apostolat.

Le serviteur de Dieu se dégage, autant qu'il le peut, des entraves du monde, de l'exigence des intérêts personnels, parce qu'il se doit uniquement à la gloire du Rédempteur et aux intérêts futurs de la chrétienté. Aussi, malgré la difficulté des temps, la pénurie du trésor, l'animosité du Roi soigneusement dissimulée, le mauvais vouloir des bureaux, les obstacles qui en surgissent, presse-t-il énergiquement les préparatifs d'une nouvelle expédition.

CHAPITRE SIXIÈME

L'AMBASSADEUR DE DIEU. — TROISIÈME MISSION

I

Par un avertissement secret, l'AMBASSADEUR DE DIEU sentait que le but définitif de sa mission n'était pas atteint encore, et qu'il lui restait à découvrir les grandes terres de l'Occident, ce pays où il brûlait de proclamer le Rédempteur.

Il s'était donc résolu à un nouveau voyage, espérant cette fois pénétrer dans des parages plus lointains, et traverser les profondeurs de l'espace maritime.

Avant de quitter le port, Christophe Colomb avait fait vœu d'honorer du nom de la Très-Sainte Trinité la première terre qu'il pourrait découvrir. Un mystérieux pressentiment l'assurait qu'il allait opérer une découverte immense pour l'humanité, et qui égalerait au moins l'importance de sa première entreprise [1].

[1] « Tan importante y gloriosa el su idea como el primer descubrimiento. » — Muñoz, *Hist. del Nuevo Mundo*, liv. VI, cap. XXIII.

Se plaçant sous la protection de la Très-Sainte Trinité, il partit avec trois navires, et mit le cap sur la zone torride. Mais on éprouva bientôt les calmes désastreux de ces nouveaux parages; l'escadrille eut à souffrir d'une chaleur incandescente qui corrompait les vivres, faisait éclater les douves et la menaçait de périr à la fois de soif et de faim. Il dut changer de route. Pendant dix-sept jours, le vent lui fut favorable; cependant les provisions étaient entièrement putréfiées, et il ne restait plus qu'un seul baril d'eau dans les trois navires. Au milieu des plus sinistres appréhensions des équipages, pendant que l'Amiral invoquait la Très-Sainte Trinité, un de ses domestiques étant monté par hasard dans la hune, vit poindre à l'Occident trois sommets de montagnes qui semblaient sortir de la même base : c'était la terre tant souhaitée! Elle paraissait éloignée d'environ quinze lieues, et, par une prodigieuse singularité, présentait mystérieusement l'emblème de la Très-Sainte Trinité, dont l'Amiral avait fait vœu de lui imposer le nom.

C'est l'île de la Trinité.

Les étranges conjonctures de cette découverte ont été remarquées par les chroniqueurs contemporains et les historiographes royaux. Pierre, Martyr d'Anghierra, Gonzalès de Oviedo, Herrera et Muños en ont constaté chacun les différentes circonstances.

II

Particularité non moins surprenante, comme si la Très-Sainte Trinité, sous l'invocation de laquelle il accomplissait cette expédition, récompensait son pieux hommage, ce fut précisément en face de l'île de la Trinité que Christophe Colomb aperçut le premier point du nouveau Continent.

Le hasard, qui ne cessait de l'assister, fit encore de nouveaux prodiges. Dans le golfe des Perles, ses trois nefs furent deux fois préservées, et à la dangereuse entrée qu'on nomme *la bouche du Serpent*, et à la sortie aussi étroite que périlleuse qu'on nomme *la bouche du Dragon*. Ici, les caravelles entraînées par la violence des courants allaient être infailliblement brisées contre les rochers des bas-fonds, quand se leva soudain un vent robuste qui, domptant la force des vagues, poussa tout droit les navires hors de la terrible passe qu'on appelle encore aujourd'hui *la bouche du Dragon,* parce que l'Amiral avait avoué aux officiers que, s'ils parvenaient à se tirer de là, ils pourraient bien dire qu'ils avaient été délivrés de la bouche du Dragon. Telle était sa confiance en Dieu, que dans ce moment terrible il s'occupait tranquillement à des observations d'hydrographie.

En sortant du golfe de Paria, Christophe Colomb signala successivement le *cap des Trois-Pics*, et ensuite un groupe de *trois îles*, qu'il appela LES TÉMOINS, par allusion aux trois événements miraculeux de ce troisième voyage, entrepris au nom trois fois saint de la Trinité.

Néanmoins, la surprise qui pourrait naître de ces incidents singuliers décroît et s'efface complétement devant les phénomènes s'accomplissant alors dans l'esprit de l'AMBASSADEUR DE DIEU.

Quoique nous l'ayons dit plus haut, il convient de le répéter ici : D'un commun avis chez les savants, Christophe Colomb passe pour assez médiocre cosmographe. A Paris, à Milan et à Berlin, on l'a déclaré peu versé dans les sciences. Un illustre académicien l'a même reconnu « dépourvu de toute culture intellectuelle ». Le Serviteur de Dieu ne pouvait donc guère compter sur ses propres ressources.

Pour comble de malheur, en quittant la Gomera, ce sublime ignorant avait été pris d'un violent accès de goutte, que vint compliquer une ophthalmie des plus douloureuses. Il fut contraint de s'enfermer dans sa cabine les yeux bandés, fuyant la lumière, et resta ainsi privé de l'allégresse dont son cœur aurait palpité, s'il eût pu le premier poser son pied sur ce nouveau continent où il venait planter la Croix du Rédempteur. Il dut offrir à Dieu l'indicible chagrin d'un tel sacrifice, et se faire représenter à la prise de possession du Nouveau Monde. Il délégua cet incom-

parable honneur au vertueux capitaine de vaisseau Pierre de Terreros.

Ce n'est que par l'ouïe, le goût et l'odorat que cet aveugle entre en relation avec les objets extérieurs. Tout se réduit pour lui à questionner son entourage. Cependant de cet interrogatoire, sans intérêt et sans lumière pour ceux qui lui répondent, son intuition va miraculeusement tirer le plus grand progrès qui ait jamais eu lieu en cosmographie. A la qualité de l'eau de la mer, il a reconnu l'étendue de la terre qui déploie son épaisse végétation devant lui. Il sait que ce n'est plus quelque grande île, mais un vrai continent. Il sent si bien que c'est là le sol qu'il voulait découvrir, et que viendra féconder l'Évangile, qu'il lui impose un nom mystérieux : il l'appelle la TERRE DE GRACE.

III

Qu'on en pense ce qu'on voudra, l'AMBASSADEUR DE DIEU, momentanément frappé de cécité, dépourvu de l'appui des sciences, aux prises avec la souffrance et l'inconnu, condamné aux ténèbres, mais éclairé des splendeurs de la foi, guidé seulement par l'inspiration, a, au milieu de son obscurité, tout vu, tout mesuré, tout observé, objectivement et subjectivement. Et cette étrange exploration, faite par un

aveugle, vaut à l'humanité trois acquisitions immenses, outre la découverte et la prise de possession du Nouveau Monde.

Ces trois acquisitions capitales pour l'esprit humain sont :

Le renflement équatorial, impliquant la forme précise de notre planète.

Le grand courant océanique et le mouvement général des mers.

L'existence d'un autre Océan, existant par delà le continent nouveau.

Cette pénétration soudaine de l'inconnu, ces découvertes de l'intuition pure, ces pressentiments de l'avenir, cette merveilleuse fructification de la pensée sous l'influence de la Grâce, malgré l'amoindrissement physique, l'accablement corporel, ne paraissent-elles pas un phénomène égal à un miracle?

Ne dirait-on pas que la Sainte Trinité, sous l'invocation de laquelle il était parti, achevait dans son entendement une opération mystérieuse, après avoir éprouvé sa foi, sa constance, son abandon, et qu'elle lui infusait, en dehors du secours des yeux et de la science, ces trois notions essentielles, qui sont restées les plus grandes conquêtes de la cosmographie? Ce qui étonne l'imagination et fait incliner notre esprit, c'est la sublimité de ces découvertes, l'immensité de cette intuition dans des conditions pareilles. On reste confondu devant cette perspicacité d'un aveugle qui dépasse en étendue et en profondeur tout ce que les

explorations et l'étude ont pu, depuis quatre siècles, ajouter au progrès de la science et de l'observation.

IV

En revenant de cet immortel voyage, Christophe Colomb espérait pouvoir à Saint-Domingue réparer ses forces par des soins et quelque repos. Il trouve le pays en conflagration. Durant son absence, l'ingratitude a fomenté la révolte. Le grand juge de l'île, Roldan, qui avait longtemps mangé son pain, s'est formé un parti. Au nom des Rois, il repousse l'autorité de l'Amiral. Les révoltés ont pillé l'arsenal et la ferme royale. Ils possèdent maintenant des armes et des chevaux. Les honnêtes gens intimidés sont contraints de grossir les rangs de l'insurrection.

Colomb veut en vain réunir quelques hommes fidèles, cet essai ne sert qu'à lui démontrer sa faiblesse. Sans trésor, sans armes, sans troupes, sans crédit, sans moyens d'action, ne pouvant plus obtenir l'obéissance et compter sur personne, il subit les menaces et les dédains de ses subalternes. Il sait qu'un soulèvement général se prépare chez les indigènes; l'île entière va se lever contre lui. Par surcroît, sur ces entrefaites, aux ennemis du dedans viennent s'adjoindre les haines du dehors. Une escadrille

commandée par Ojéda, l'agent de son mortel adversaire, a débarqué des troupes; elles vont marcher contre sa résidence. Le chef des factieux, le traître Roldan, doit s'unir nécessairement à elles, car il n'espère se justifier qu'en écrasant son bienfaiteur. Aucune illusion n'est permise devant cette situation désespérée. Aucune ressource du génie ne saurait y porter remède. La perte apparaît inévitable et imminente. D'où pourrait venir un secours?

Abattu et comme anéanti sous cette complication de maux, se rappelant l'ingratitude de la Cour, la malveillance constante du roi Ferdinand, voyant son autorité privée d'appui en Espagne et de respect dans l'île, se trouvant abandonné de chacun, dépourvu de toute force exécutive, sentant sa vie et celle de ses frères à la merci d'hidalgos intraitables, reconnaissant son isolement, l'impuissance qui en était la suite, déplorant le malheur des Indiens qu'éloignaient du christianisme les excès des chrétiens impies, Christophe Colomb éprouva une grande satiété des hommes.

Alors, humiliée jusqu'à l'amertume, chancelante sous un tel poids d'afflictions, cette âme, qui avait toujours terrassé l'effroi, maîtrisé l'épouvante, assoupli le péril, fut gagnée d'une tristesse mortelle. La vaillance de Colomb, jusque-là invaincue, défaillit tout à coup. Son esprit frémit d'horreur à l'image de l'assassinat qu'on lui destinait. L'instinct de la conservation survécut seul, et pour la première fois l'Amiral songea au salut de sa vie. Il résolut de se

jeter avec ses frères sur une caravelle, pour fuir à travers l'Océan la rage de ses ennemis. Mais au milieu des mortelles angoisses de son cœur, cette Providence, qui tant de fois lui avait montré sa vigilance paternelle, vint personnellement à son secours. Dieu daigna parler à son serviteur éperdu. Une voix d'en haut lui dit : « Homme de peu de foi, relève-toi; que crains-tu? Ne suis-je pas là? Prends courage; ne t'abandonne pas à la tristesse et à la crainte. Je pourvoirai à tout[1] ».

Ce jour était l'anniversaire de la naissance du Sauveur, le 25 décembre 1499.

Et en effet, suivant l'annonce de l'auxiliaire divin, ce jour-là même les choses changèrent de face soudainement, sans efforts et même sans initiative de la part de Colomb. Des nouvelles rassurantes lui arrivèrent de tous côtés. Les difficultés s'aplanirent, les complications s'effacèrent, l'administration reprit son cours régulier.

V

Ceux qui nient le Dieu créateur des mondes et sa providence diront-ils qu'il y eut hallucination; que

[1] « O hombre de poca fe levantate que yo soy, no hayas miedo..., esfuerza, no desmayes ni temas : yo proveere en todo. » CARTA DEL ALMIRANTE AL AMA. Coleccion diplomátie, t. I, p. 265

Christophe Colomb avait cru de bonne foi entendre ces paroles, que son courage en fut relevé, et que les heureux résultats qu'il obtint dès lors étaient simplement les effets de cette énergie? Mais des événements inattendus, hors de la prévision, s'accomplissent sur l'heure. Le jour même où la voix céleste s'est fait entendre, on apprend la découverte de mines d'or immenses. Ce seul fait assurait la faveur de la Cour, par conséquent un triomphe sur ses détracteurs. Un changement subit s'opère dans le cœur du traître Roldan. Loin de vouloir s'associer avec Ojéda, il repousse de l'île ce dangereux rival et le force à se rembarquer. Les conjurés qui, la veille, ne formaient qu'un esprit et un même corps, se divisent, se suspectent; la conspiration est disloquée, et bientôt après châtiée par celui-là même qu'elle avait fait son chef. Les rebelles sont en fuite ou soumis. Les indigènes rentrent en foule sous l'obéissance de la Castille. Les colons paisibles reprennent leurs travaux, les plantations se multiplient, les troupeaux s'accroissent; l'ordre et la sécurité règnent dans toute l'île. Un grand nombre d'Indiens demandent le baptême. La prospérité publique remplit sans peine le trésor de l'État. L'avenir de la colonie s'annonce sous les plus heureux présages. Effectivement, par suite de cette impulsion fortunée, le produit annuel de Saint-Domingue dépassait cent millions. .

Après qu'une mystérieuse intervention a dissipé les obstacles insurmontables qui l'accablaient, et lui a permis de déployer librement ses talents encore

ignorés d'administrateur, de chef de gouvernement, alors qu'il vient d'augmenter ses droits à l'admiration des Souverains dont il exerce la vice-royauté, tout à coup Colomb est destitué, dépouillé, emprisonné, chargé de chaînes sans aucune forme de justice, et déporté comme un malfaiteur. Il va traverser, les fers aux pieds, ces espaces qu'il avait le premier franchis, vainqueur de la *Mer Ténébreuse*, portant l'étendard de la Croix.

La Providence soutient et console son Messager durant cette épreuve. Elle abrége pour lui la traversée. Si elle ne le soustrait pas à ses ennemis, elle va les étonner du moins par la douceur et la rapidité inouïe de cette navigation. Un vent constamment propice pousse la caravelle, fort mauvaise marcheuse, *la Gorda*, et l'historiographe royal constate que jamais on ne revint des Antilles en si peu de jours.

Encore une fois, rien n'est explicable humainement dans ce troisième voyage.

Dès le débarquement de Colomb, ordre fut expédié de le délivrer de ses fers. Il vint à la cour. La Reine versa des larmes sur l'affront qu'avait subi en son nom le Révélateur du Globe. Elle le consola, l'assura qu'on châtierait ses persécuteurs et le rétablirait dans son gouvernement. Mais le Roi avait résolu de ne jamais l'y réintégrer, bien qu'il lui exprimât hypocritement ses regrets. Sous prétexte de laisser aux passions de la colonie le temps de se calmer, il fit envoyer à l'Espagnole un administrateur auquel on

accorda des honneurs inouïs, un état quasi-royal. Il était évident pour tous que ce titre provisoire de gouverneur serait bientôt définitif.



Ici, l'existence de Christophe Colomb entre dans une phase nouvelle, digne d'être attentivement remarquée. L'heure de sa démission est venue. La charge officielle qu'il tient de la Providence prend fin.

En ce moment décisif de sa destinée, si l'on résume les trois missions qu'a remplies l'Ambassadeur de Dieu, on leur reconnaît également pour caractère le progrès, et pour signe distinctif la Grandeur.

La première a déchiré le voile de l'inconnu, découvert les mystères de l'Océan, dissipé les horreurs de la Mer Ténébreuse, agrandi le domaine terrestre.

La seconde a étendu l'espace, accru les connaissances humaines, poussé des conquêtes pacifiques dans la science de la Nature.

La troisième, en ajoutant aux anciens continents le nouveau, a complété le Globe, donné à l'homme le dernier mot de la cosmographie, et achevé pour lui l'œuvre de la Création.

Quoi de plus grand, depuis l'origine des peuples? Quelle destination plus auguste fut jamais réservée à un mortel? Après Christophe Colomb, toute investi-

gation du génie ne sera plus que secondaire. Ce qui s'effectuera désormais dans l'ordre intellectuel découlera de ce grand fait primordial : l'uniformité du Globe. Colomb lui-même ne pourrait produire ensuite un événement qui le surpassât en importance et en utilité. Toutes les recherches tentées, toutes les découvertes opérées depuis cette époque se relient nécessairement, d'une façon directe ou incidente, à ce fait qui subsistera unique et générateur pour l'entière durée de notre planète.

Donc, le lendemain de sa dernière découverte, Christophe Colomb eût pu mourir : son rôle était fini. Le Nouveau Monde nous étant ouvert, l'Ambassadeur de Dieu avait, par cela même, terminé sa mission. Ses pouvoirs étaient expirés. Le retrait du mandat divin semblait la conséquence de son accomplissement. La personnalité providentielle du démonstrateur de la Création devait s'effacer et disparaître en rentrant dans les conditions ordinaires de la vie.

Néanmoins, celui qui n'est plus maintenant l'Ambassadeur de Dieu, reste son serviteur fidèle. Il apprécie tout l'honneur qui lui fut accordé. S'il a cessé de se sentir l'agent de l'incompréhensible et de l'incommunicable, l'instrument des décrets éternels, rien ne séparera son amour de ce Verbe dont il a révélé les œuvres, de ce Rédempteur dont il a proclamé la miséricorde et planté la croix sur les terres nouvelles. Christophe Colomb continue de porter le Christ dans son cœur; sa pensée vole avec l'aile de la Colombe vers des climats inconnus.

Cet homme démissionné par la Providence, destitué par le gouvernement, délaissé de la Cour, méconnu de tous, n'oublie point son mystérieux office dans les desseins d'En Haut sur l'humanité. Il sait, car il le dit, que Dieu l'a fait « le Messager d'une terre nouvelle et de nouveaux cieux ». Il a été ainsi couronné de gloire et mis au-dessus de toute récompense humaine. L'ambition d'un mortel ne saurait aspirer plus haut. Il n'aurait maintenant qu'à jouir du fruit de ses travaux, qu'à se délecter dans un repos si dignement acquis. Ses soixante-six ans, ses fatigues inouïes, ses douleurs rhumatismales, le ressentiment d'une ancienne blessure le lui demandent et le commandent; mais le serviteur de Dieu n'a pu encore s'assurer complétement les moyens d'affranchir le Saint-Sépulcre, et il ne sommeillera point.

Il a certifié à la Reine qu'au delà du nouveau continent un vaste Océan étend ses espaces. De nouvelles terres et de nouveaux peuples ignorent encore la venue du Sauveur, et il lui tarde de porter aussi chez eux le signe de la Rédemption. Au lieu de s'indigner en voyant que, malgré sa vice-royauté, son titre de gouverneur perpétuel des Indes, on confie à un favori de Ferdinand l'administration qui lui appartient en propre, au lieu de consumer en réclamations contre cette injustice un temps que la vieillesse rendait doublement précieux, il emploie ses heures à résumer les motifs qui doivent porter les Rois à délivrer au plus tôt le Saint-Sépulcre. Il rédige aussi, uniquement pour le Souverain Pontife; l'histoire de ses trois ambassades.

Le Serviteur de Dieu, se sentant le Légat naturel du Saint-Siége dans les régions lointaines où l'appelle l'apostolat, s'adressait au chef de l'Église, et, comme chef de mission catholique, le priait de lui laisser choisir des coopérateurs, « parce que j'espère en Notre-Seigneur », disait-il, « pouvoir publier son saint nom et l'Évangile dans tout l'univers [1] ». Il avouait au Saint-Père que la grandeur du but qu'il avait en vue le délassait de ses fatigues, et qu'il tenait pour rien les labeurs, les dangers et les divers genres de mort qu'il avait affrontés sans que le monde lui en eût la moindre gratitude.

Christophe Colomb se mit activement à disposer son départ. Malheureusement pour lui, le peu de secours qu'il recevait des bureaux de la marine le condamnait à des fatigues infinies, hors de proportion avec son âge et sa dignité. Le Révélateur du Globe était réduit à courir les boutiques, les tavernes pour marchander du riz, des haricots, des fèves, des salaisons, du biscuit, du vin, de l'huile et du vinaigre. Mais cet homme apostolique ne s'arrêtait pas à compter les humiliations. Il acceptait ces déplaisirs et ces déboires, pourvu qu'ils lui permissent de porter bientôt la Croix sur de nouveaux rivages.

Comme il ne songeait à aucun avantage humain, n'espérait ni reconnaissance du Roi, ni justice de l'opinion, et plaçait uniquement en Dieu son attente,

[1] « Porque yo espero en Nuestro Señor de divulgar su santo Nombre y Evangelio en el universo. » — Carta del Almirante Colon á Su Santitad, febrero 1502, documentos diplomáticos, nº CXLV.

non-seulement la faveur mystérieuse qui l'avait assisté durant ses ambassades ne lui est point retirée, mais elle devient plus ostensible qu'auparavant. Jusqu'ici, c'était la Grâce qui agissait pour lui. Les merveilles du Seigneur avaient éclaté à son occasion. Maintenant, il allait produire par lui-même des choses surhumaines, et, après avoir obtenu des prodiges, opérer des miracles. Les plus heureux hasards se tiendront à ses ordres, avec une prévoyance si intelligente et une assiduité si fidèle, que les négateurs de la Providence en seront tout déconcertés.

Plus ces faits paraissent étranges, étonnants, dignes d'admiration et de respect, plus aussi les preuves en sont précises, authentiques, indubitables. Elles résultent d'actes publics, de rapports hiérarchiques, de pièces officielles, de témoignages oculaires, d'écrits contemporains, d'affirmations établies contradictoirement, et parfois même dans une intention hostile au Serviteur de Dieu.

Pour tous les événements du dernier voyage de Christophe Colomb, nous référant aux détails précédemment rapportés dans notre histoire complète, nous nous bornerons à résumer brièvement ici quelques faits, clairs indices de la faveur dont l'ancien Ambassadeur de Dieu jouissait encore, après s'être acquitté de ses trois missions. La Grâce surnaturelle descendue sur lui va montrer son efficacité dès qu'il montera sur son navire, et avant même qu'il ait quitté le port.

CHAPITRE SEPTIÈME

LE MESSAGER DE L'ÉGLISE

I

Une forte brise d'Ouest retenait Christophe Colomb avec ses quatre caravelles dans la baie de Cadix, lorsqu'une embarcation, vivement portée sur l'Espagne par ce vent contraire à la sortie, annonça que les Maures tenaient assiégée la forteresse portugaise d'Arcilla sur la côte d'Afrique. Aussitôt l'ardent chevalier de la Croix veut voler à son secours. Sans se préoccuper du vent qui le clouait au port, il fait lever les ancres, et sonner[1] le départ. Soudain, comme obéissant à son ordre, un saut de vent opposé enfle ses voiles et pousse vigoureusement l'escadrille, dont le seul aspect mit en fuite les hordes musulmanes.

Dès cet instant, la navigation fut constamment douce et commode jusqu'aux Antilles.

En arrivant dans les eaux de Saint-Domingue,

[1] En exécution de l'ordonnance de 1430, publiée par l'Amirauté de Castille. Il y avait à bord de l'Amiral quatre trompettes.

l'Amiral fit demander au gouverneur intérimaire, le commandeur Ovando, la permission de débarquer pour se reposer un peu, et troquer un de ses navires, *le Galicien*, très-mauvais marcheur, contre une des trente-deux caravelles ancrées près de l'Ozama, qui s'apprêtaient à retourner en Europe. Ovando refusa tout échange, et lui fit même défense de quitter son bord. On devine ce que dut éprouver le Serviteur de Dieu en se voyant repoussé d'une île qu'il avait découverte, donnée à l'Espagne et dont il était le gouverneur et le Vice-Roi à titre perpétuel. Néanmoins, la charité l'emportant sur sa juste indignation, il envoya le capitaine Pierre de Terreros, recommander au gouverneur de retenir encore la flotte pendant quelques jours, parce qu'un ouragan terrible allait éclater. Il en était si fort assuré, que pour lui il allait, disait-il, aussitôt chercher un abri.

On ne voulut pas plus de l'avertissement de l'Amiral que de sa personne. Les apparences du temps étant superbes, on mit à la voile. Sur les navires se trouvaient répartis les ennemis de Colomb, ses calomniateurs, les rebelles, pourvus chacun d'énormes quantités d'or. La flotte s'éloignait à peine des côtes lorsque les signes de la tempête prédite se manifestèrent. L'Océan devint morne, l'air suffocant, les voiles pendaient flasques le long des mâts. Il était impossible de retourner au port ou d'affronter la haute mer. L'effet suivit de près la menace. Les vents soulevèrent les flots mutinés; les caravelles chargées d'or furent lancées les unes contre les autres, fra-

cassées, ouvertes aux flancs, et sombrèrent sans rémission. Hommes et trésors furent engloutis dans l'abîme.

Des trente-deux navires, un seul put continuer heureusement sa course à travers l'Atlantique, et atteindre l'Espagne. C'était le bâtiment le plus vieux, le plus frêle et le plus petit, ainsi que l'indiquait son nom : *l'Aiguille.* Il portait tous les revenus de Colomb.

Cet événement fut considéré, par les contemporains, comme un châtiment providentiel. Le deuil de plus de cinq cents familles lui acquit une grande notoriété. On lui donna justement le nom de miracle. Et en fait, nul ne saurait humainement expliquer ces circonstances étranges [1].

II

Colomb allait, à son insu, lutter maintenant contre les grandes forces de la Nature. Il naviguait en opposition directe du grand courant équatorial. Des pluies diluviennes tombant avec une épaisseur torrentielle sur ses navires menaçaient de les faire sombrer. Des

[1] Nous avons, dans l'histoire de Christophe Colomb, clairement établi le caractère surhumain de cet événement qui frappa de stupeur les contemporains, et reçut le nom de MIRACLE. Jusqu'à présent, les négateurs du surnaturel n'ont pu en fournir une explication acceptable.

intempéries inconnues, des sévices terribles de la mer éprouvaient la constance et la santé des équipages; de violentes attaques de goutte le forcèrent à s'aliter. Il se fit construire un abri sur l'arrière de la capitane, et de son lit continua de diriger la navigation. Le Serviteur de Dieu cherchait à passer de l'Atlantique dans le Grand Océan. Et ce passage, il pensait le trouver vers le milieu du Nouveau Continent, là où les besoins de l'humanité le sollicitent encore aujourd'hui.

Il longeait l'Isthme de Panama.

Mais comme si l'esprit des ténèbres eût réuni contre le Messager du Salut toutes les puissances de l'air, des assauts formidables étaient tentés par les vents contre ses caravelles. On eût dit que les invisibles ennemis épiaient les manœuvres des navires pour les contrarier aussitôt. Souvent on ne pouvait ni avancer, ni reculer, ni entrer dans un port, ni en sortir. L'hostilité de ces souffles divers prenait un tel caractère, que les hommes de mer les plus éprouvés en étaient consternés et démoralisés. Pour comble d'infortune, Colomb, subissant l'effet de ces influences néfastes, se trouvait de plus en plus souffrant; une de ses anciennes blessures s'était rouverte. Durant neuf jours on désespéra de sa vie. Pendant qu'il agonisait, survint le plus redoutable phénomène de l'Océan. Tandis que les coups de foudre se succédaient, que l'air obscurci par de sinistres nuées était suffocant, la mer sembla s'élever en montagne vers le ciel, à l'instant où du zénith une sombre colonne d'eau des-

cendait en tourbillon, comme cherchant à la joindre. Un âpre sifflement précédait l'haleine fatale qui poussait à s'unir ces deux monstruosités de la mer et de l'atmosphère. Elles se confondirent soudain dans un effroyable embrassement, et d'une marche satanique vinrent sur les caravelles, en ce moment séparées les unes des autres, et disparaissant tour à tour dans les sillons des vagues creusées en abîme.

A cet aspect, un cri de désespoir poussé par les équipages arriva jusqu'à lui. Le moribond tressaillit comme galvanisé. Il se dressa sur son séant, vit la chose, alors sans nom, qui approchait. Il n'essaya aucun commandement de manœuvre, les navires ne gouvernaient plus. L'Amiral n'avait plus rien à faire; la science nautique était inutile. Mais le disciple chaleureux du Verbe, le Messager de l'Évangile restait avec sa foi. Incontinent il ceint son épée par-dessus son cordon de Saint-François, fait allumer dans les fanaux deux cierges bénits, et, ouvrant l'Évangile de saint Jean, notifie au typhon qu'au commencement était le Verbe; que le Verbe était en Dieu et que le Verbe était Dieu. « Alors, de par ce Verbe divin dont la parole calmait les vents et apaisait les flots, Christophe Colomb commande impérieusement à la trombe d'épargner ceux qui, faits enfants de Dieu, s'en vont porter la Croix aux extrémités des nations, et naviguent au nom trois fois saint de la Trinité... ; puis il trace dans l'air avec le tranchant de l'épée le signe de la Croix, et décrit un cercle acéré comme s'il coupait la trombe. Et ô prodige ! la trombe qui marchait vers

les caravelles, attirant avec un noir bouillonnement les flots, parut poussée obliquement..., s'éloigna rugissante, disloquée, et s'alla perdre dans la tumultueuse immensité des plaines atlantiques[1]. »

Aux rares heures d'apaisement, les requins, qui d'ordinaire marchent isolés, se montraient en bandes, rôdant autour des caravelles à demi noyées, comme s'ils étaient assurés de leur proie.

Les tempêtes recommencent et se succèdent avec une persistance sinistre. Cette ténébreuse obstination achève d'abattre le moral et d'accabler les corps épuisés de souffrances. L'aumônier de l'escadrille, le Père Alexandre, franciscain, succombe le premier à tant de maux. La plupart des marins tombent malades, quelques-uns appellent la mort pour finir ces tourments que leur durée change en martyre. Chaque instant semblait devoir être le dernier de l'expédition. La continuité de ces périls mortels, la violence des secousses, l'inclémence des airs étaient sans précédent. On sentait quelque chose d'insolite, presque de haineux et de personnel dans ces bouleversements de l'atmosphère, ces météores aqueux et ignés, cette lutte opiniâtre de l'abîme se soulevant. On eût dit qu'une puissance satanique opérait avec fureur contre LA COLOMBE PORTANT LE CHRIST. Cet acharnement encore inouï avait une signification effrayante. Ce dernier voyage entrepris en vue de chercher un Détroit pour passer de l'Atlantique dans le Grand Océan, afin de

[1] ROSELLY DE LORGUES, *Christophe Colomb, Histoire de sa vie et de ses voyages*, t. II, p. 228.

porter la Croix sur l'entière circonférence du Globe, rencontrait une opposition infernale.

« Jouets des flots, les caravelles étaient tantôt poussées sur la cime des vagues devenues des montagnes, tantôt précipitées dans les sombres gouffres creusés à leur base : « Jamais, dit Colomb, on ne vit « la mer aussi haute, aussi horrible et aussi couverte « d'écume [1] ». Le ciel, obscurci de nuages teints de rouge, chargés de foudres, était lourd et suffocant. A chaque instant, d'immenses éclairs déchiraient cette tenture menaçante et enflammaient l'horizon chargé d'une électricité vitreuse. Les yeux ne pouvaient soutenir l'éclat de cette fulguration incessante; les marins fermaient leurs paupières pour ne point la voir [2]. L'air semblait allumé, les secousses que la violence des lames imprimait aux navires faisaient gémir leurs membrures; à tout instant, on croyait les voir s'ouvrir et s'engloutir dans l'abîme. La couleur sanglante des nuées se reflétait dans la teinte rougeâtre de « cette mer qui semblait être de sang, et « paraissait bouillonner comme une chaudière sur un « grand feu. Jamais on n'avait vu le ciel avec un « aspect aussi effrayant; il brûla un jour et une nuit « comme une fournaise [3]. » Pendant vingt-quatre

[1] « Ojos nunca vieron la mar tan altá, fea y hecha espuma. » — *Cuarto y ultimo viage de Colon.*

[2] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. xciv.

[3] « Allí me detenia en la mar fecha sangre, herbiendo como caldera por gran fuego. El Cielo jamas fué visto tan espantoso. Un dia con la noche ardió como formo. » — *Cuarto y ultimo viage de Colon.*

heures, on respira du feu. Des éclairs globulaires, dont la fulguration durait plusieurs secondes, se suivaient sans interruption : telle était l'ardeur de leur foyer, qu'à tout moment, malgré son accablement, l'Amiral se soulevait sur son lit, pour voir si ses mâts et ses voiles n'avaient pas été emportés [1] ».

III

Les voiles étaient pourries, les agrès avariés, les vivres corrompus; l'Océan persistait dans ses rigueurs, les capitaines des trois navires [2] qui tenaient encore la mer, découragés et sans espoir, pleuraient à chaudes larmes. Christophe Colomb monta dans les huniers du grand mât, se tournant à tous les points de l'horizon pour voir s'il apercevrait quelque signe favorable; la mer ne montrait partout que menaces. Alors, accablé de lassitude et de tristesse, il s'affaissa sur lui-même et, au bruit lugubre de la houle, tomba dans un sommeil durant lequel, par une vision lumineuse, Dieu releva le courage de son serviteur abattu. Les paroles qu'entendit Colomb et

[1] Roselly de Lorgues, *Christophe Colomb, Histoire de sa vie et de ses voyages*, t. II, p. 223.

[2] Déjà on avait dû abandonner le *Galicien* près de l'embouchure du *Rio Belen*, sur la côte d'Urira.

qu'il a rapportées demeurent le plus éloquent modèle des beautés de la langue espagnole.

Après quatre mois de cette lutte disproportionnée contre la mer et l'atmosphère, Colomb, avec ses navires percés comme des rayons d'abeilles, ses vivres épuisés, ses équipages malades, persistait à poursuivre sa navigation pour découvrir ce Détroit. Il lui fallut, plus loin, recevoir sur la *Capitane* les marins de la *Biscaïenne* qui coulait à pic sous ses voies d'eau. Cependant, malgré la désolation des équipages et les représentations de ses officiers, l'homme de la Providence, tout habitué à ses bontés, continuait sa recherche. Il ne changea sa route qu'après avoir reconnu l'impossibilité absolue d'aller plus avant avec des caravelles qui faisaient eau de toutes parts. On était nuit et jour aux pompes. Dans cette situation, une nouvelle tempête les assaillit. En peu d'instants, l'Amiral perdit trois ancres. Et cette nuit même, les deux caravelles furent jetées l'une sur l'autre avec une telle violence, que la *Capitane* eut sa poupe fracassée. Après six jours de mauvais temps, la tempête recommença plus terrible. Malgré le travail incessant des pompes et tous les efforts pour aveugler les voies d'eau nouvelles, la mer gagnait sans cesse; elle montait déjà jusqu'au tillac, « et mon navire était au moment de couler bas », dit Colomb, « lorsque Notre-Seigneur me conduisit miraculeusement à terre [1] ».

[1] « El navío se me anegó que milagrosamente me trujo Nuestro Señor á tierra. » — *Cuarto y ultimo viage de Colon*. Coleccion diplomática, t. I, p. 305.

L'Apôtre de la Croix fut amené dans le lieu le plus commode et le plus sûr de la Jamaïque, le havre que dans son second voyage il avait nommé le *port de la Sainte-Gloire*. Il ne fut pas seul à reconnaître ici une bonté particulière de Dieu. Son capitaine de pavillon, le brave Diego Mendez, attribua cette circonstance à une faveur de la miséricorde divine. Et l'historiographe royal Herrera reconnaît aussi que « l'Amiral en cette rencontre fut grandement favorisé de Dieu[1] ». Les deux navires furent échoués et amarrés fortement ensemble. Mais le lendemain, après la distribution des vivres, la dernière ration était épuisée, on se trouvait en présence de la famine. Le capitaine de pavillon osa descendre dans l'île pour se concerter avec les chefs indigènes du littoral et obtenir des fournitures régulières de vivres.

Sur ce magnifique rivage, Christophe Colomb allait subir les plus cruelles épreuves des adversités maritimes. N'étant plus ni en mer ni à terre, jeté entre le danger de rester et l'impossibilité de partir, il ne pouvait ni construire un navire, ni en obtenir du dehors. D'où tirer un secours, comment faire savoir son sinistre? il se voyait abandonné des hommes. Soixante milles d'une mer presque toujours agitée dans ces parages le séparaient de Saint-Domingue; par quel moyen les franchir? Cependant du fond de cet exil désastreux, l'Amiral, habitué qu'il est aux faveurs de la Providence, ose rédiger pour les Rois

[1] Herrera. *Histoire générale des conquêtes et voyages des Castillans dans les Indes Occidentales*. Décade Ire, liv. VI, chap. III.

un rapport sur cette dernière campagne, et en l'écrivant déclare que s'il parvient, ce sera un miracle. Et ce rapport arriva effectivement en Espagne d'une façon miraculeuse. Nous le possédons en entier. De tous les écrits de Colomb, c'est celui qu'on a réimprimé le plus souvent. Mais aussi le messager choisi par le Révélateur du Globe était digne d'un tel message.

Ce chrétien héroïque, dévoué jusqu'à la mort, volontairement serviteur du serviteur de Dieu, et que pour tout éloge l'École protestante a qualifié *d'homme bizarre,* mérite une place dans la mémoire de nos lecteurs. Il se nommait Diego Mendez, était natif de Segura. Par une sympathie admirative ou peut-être un pressentiment, il avait suivi Christophe Colomb en qualité d'écuyer, ne s'était plus séparé de lui, partageant sa foi comme les vicissitudes de sa fortune, accomplissant ses ordres, les prévenant souvent, s'inspirant de sa pensée, de ses exemples; puis, à l'aide de l'observation et de la pratique, devenant homme de mer, le plus ancien des serviteurs de l'Amiral, celui qui l'approchait de plus près, il parut participer aux grâces répandues sur son maître et se tira toujours avec honneur des missions difficiles. Durant le cours de cette dernière campagne, il gagna le titre de chevalier, un blason, le grade de capitaine de vaisseau et une inscription dans l'histoire. Plus d'une fois sa vigilance et sa sagacité préservèrent la flottille d'une destruction entière. Il eut l'incroyable audace de pénétrer seul dans le camp des guerriers indigènes; plus tard, seul encore, il les empêcha

d'incendier les caravelles. Il prévint le massacre des Espagnols campés au Rio Belen. Ensuite pour opérer le sauvetage des poudres, des munitions et des agrès d'un navire forcément abandonné dans le fleuve, quoiqu'en face de l'armée des sauvages, sous les traits de l'ennemi, il resta le dernier à terre, ainsi qu'il osa y descendre le premier, à la Jamaïque, et s'aventurer dans l'île, l'épée à la main, afin d'assurer contre la famine les équipages misérablement échoués à Santa Gloria.

Nous avons exposé ailleurs comment le serviteur de Colomb, sur son invitation muette, offrit généreusement sa vie pour porter son message, et comment l'Amiral l'assura que sa Haute Majesté le protégerait encore cette fois, ainsi qu'Elle l'avait fait en d'autres occasions.

Attaqué par une flottille de canots, devenu captif des sauvages et ramené à terre, Diego Mendez réussit à leur échapper, pendant qu'ils jouaient sa vie à une partie de paume. Il revint auprès de Colomb rapportant intact son message, et repartit de nouveau afin de le rendre à sa destination. Les courants l'écartant de sa route, en danger de s'aller perdre dans l'immensité de l'Atlantique, et déjà près de mourir de soif, il est sauvé par un rayon de lune, qui lui montre le seul point où il pût trouver accidentellement de l'eau potable et reposer ses rameurs : c'était le bas écueil de Navasa.

IV

Quelques mois plus tard, les marins de Séville, exaspérés de leur long abandon, à l'instigation d'un capitaine, qui était personnellement l'obligé de Colomb, se révoltent contre l'Amiral, alors perclus par la goutte, pillent les magasins et sous ses yeux désertent avec armes et bagages. Les malades et quelques officiers fidèles restent seuls à bord.

Après avoir pillé et tyrannisé les indigènes des alentours, les rebelles essayent, à l'imitation de Diego Mendez, de passer comme lui à l'Espagnole; mais à trois reprises la mer repousse ces coupables; et ils renoncent à leur projet, bien persuadés que Diego Mendez avait péri dans sa tentative.

En dépouillant les naturels, en les opprimant, les misérables déserteurs disaient agir par l'ordre de Colomb. Ils engageaient les riverains à s'en prendre à lui, à se débarrasser de sa personne. Les indigènes, n'osant pas l'attaquer ouvertement, résolurent de le faire périr de faim en cessant d'apporter des vivres aux caravelles. La disette se fit bientôt sentir. Ce fut alors que l'éclipse de la lune vint préserver Colomb de la famine comme sa clarté avait sauvé de la soif

son messager Diego Mendez. Nous avons exposé tout au long les circonstances de ce miraculeux secours.

V

Pendant ce temps, la piété de Colomb, les soins qu'il donnait personnellement aux malades, sa surveillance à l'égard des médecins et des médicaments, irritaient profondément le chef du service de santé, maître Bernal. Celui-ci organisa un complot dont le secret fut gardé fidèlement. Le jour fixé pour son exécution était venu. L'Amiral devait être massacré dans la nuit. Mais quelques instants avant l'heure marquée, l'arrivée d'une caravelle fit avorter le crime. Et, circonstance à noter, ce navire sauveur était commandé par l'ennemi le plus haineux que le serviteur de Dieu eût à Hispaniola, le traître Diego de Escobar, qui certes ne se doutait pas du rôle que la Providence lui faisait remplir.

VI

Cependant les déserteurs, après avoir ravagé les alentours de la baie, trouvant monotone d'assouvir

si facilement leurs penchants pervers, voulurent se donner le plaisir d'égorger Colomb, son fils et son frère. Ils savaient l'Amiral malade, et la plupart des officiers restés fidèles, souffrants eux-mêmes par l'effet du climat; plusieurs d'entre eux étaient à peine convalescents. Comme ces rebelles avaient pour eux le nombre et la force, leur troupe se composant des marins les plus robustes, ils marchèrent avec assurance contre les gens de l'Amiral sans vouloir accepter l'amnistie, qu'afin d'épargner le sang il leur avait fait offrir. Mais le Dieu des Armées, maître de toutes les victoires, entendit la voix de son serviteur. Les faibles et les convalescents soutinrent bravement l'attaque. Au premier choc, le frère de Colomb, don Barthélemy, laissa sur leurs flancs les six plus vaillants soutiens de la bande, et de sa seule épée mit le reste en déroute. Ce triomphe des faibles sur les forts, ce succès au-dessus de toute prévision, fut regardé comme véritablement miraculeux et dû à une protection invisible.

VII

Par suite des efforts du fidèle Diego Mendez, heureusement arrivé à l'Espagnole, et sous la pression de l'opinion publique, malgré le mauvais vouloir du

gouverneur Ovando, enfin deux caravelles entrèrent dans la baie de Santa Gloria. Christophe Colomb et ses hommes purent être transportés à l'Espagnole. Mais, fait plus éloquent que toute parole, circonstance qui devient ici une attestation officielle de la Grâce par laquelle avait été manifestement conduit le messager du serviteur de Dieu, il fallut à Colomb, avec d'excellents navires et des marins exercés, une manœuvre continuée pendant plus d'un mois pour franchir l'espace que, par la miséricorde divine, son envoyé Diego Mendez avait sillonné en quatre jours, à la rame et en canots.

VIII

L'aspect des atrocités commises à l'Espagnole durant l'absence de Christophe Colomb navrait l'âme du Héros catholique. Déplorant amèrement le sort des Indiens, il avait hâte de quitter cette terre par lui découverte pour y faire bénir le nom du Sauveur, et où celui de chrétien était maintenant maudit des indigènes. En s'embarquant, il eut la générosité de rapatrier les marins de l'expédition, dont la plupart s'étaient révoltés et avaient menacé sa vie. Mais oubliant leur crime pour ne voir que leurs souffrances durant cette terrible campagne, il s'apitoyait au lieu

de punir; et il les plaça sur un navire nolisé à ses frais, dont son frère Barthélemy eut le commandement.

L'hostilité des éléments qui avait marqué tout le cours de cette dernière expédition recommença dès qu'on eut quitté le port. Le 2 septembre, on était encore en vue du rivage, quand un coup de vent subit brisa le grand mât de la caravelle de l'Amiral et le fendit jusqu'au tillac. Sans rentrer pour se réparer, Christophe Colomb passa aussitôt sur le navire de son frère et poursuivit sa marche. Mais alors une attaque de rhumatisme articulaire le cloua sur son cadre. Des tempêtes se succédant coup sur coup le poussaient en tous sens hors de sa route. Le 9 octobre, une rafale soudaine brisa le mât en quatre endroits. On le raccourcit et le rajusta avec des cordes. Quelques jours après, une autre tempête brisa le mât de misaine. Au lieu de gagner les Açores, afin d'y réparer ses avaries et de changer sa mâture, comme eût fait tout prudent capitaine, le serviteur de Dieu, assuré du secours d'en Haut, ne s'arrêta pas devant ce nouvel accident. Quoique ayant encore à franchir plus de sept cent lieues de mer, il continua de naviguer presque sans mâts et de porter sur la Castille, où il réussit à débarquer « par la permission de Dieu », comme dit fort justement l'historiographe royal d'Espagne.

CHAPITRE HUITIÈME

I

Maintenant, l'homme qui avait dompté l'Océan, doublé l'étendue de la Terre et ajouté presque un septième jour à la Création, a terminé sa carrière publique. Le contemplateur des œuvres du Verbe, l'indicateur de l'avenir, le promoteur de l'esprit humain, disparaissent en lui. L'éclat de sa personnalité aux effets multiples et générateurs décroît, s'amoindrit et s'efface, pour ne plus laisser subsister que l'humble disciple de l'Évangile.

Mais la grandeur, qui fut apposée comme un sceau divin sur sa destinée, marquera aussi les épreuves finales qui vont assurer sa récompense. Ses tribulations seront plus profondes et ses souffrances plus aiguës que celles du reste des mortels. Il deviendra le privilégié de la douleur, ainsi qu'il l'avait été de la Grâce, afin que sa vie de Révélateur, d'initiateur et d'apôtre se perfectionne en s'achevant dans ces tor-

tures morales, qu'avec tant d'autorité saint Laurent Justinien [1] assimile au martyre.

II

Le débarquement de Christophe Colomb s'opérait sous de tristes auspices. Le ciel était sombre et froid, la mer irritée, la nation en alarmes; car l'état de la Reine ne laissait plus aucun espoir. Le serviteur de Dieu, malade, perclus de douleurs, n'étant pas transportable, se voyait contraint de rester à Séville, l'ardent foyer des inimitiés qui avaient entravé sa vie. Le Père Gorricio, savant Chartreux, seul ami qu'il eût dans la cité, se trouvait alors absent. Ses calomniateurs pouvaient sans crainte aller l'accuser à la Cour. Isabelle mourante, qui prendrait sa défense?

A travers les perplexités et les souffrances, le temps s'écoulait; chaque jour diminuait ses ressources, il était privé de ses revenus. Ses officiers attendaient leur solde. Bientôt l'embarras devint la gêne, la gêne l'indigence. De temps à autre arrivait d'Hispaniola quelque galion chargé d'or, mais n'ap-

[1] « Sine ferro et flamma martyres esse possumus, si patientiam veraciter in mente servamus. » — S. Laurent. Justin. *in Lign. vit.*, de Patient. cap. II.

portant jamais rien pour lui. De plus, les marins qu'il avait ramenés à ses frais en Castille réclamaient vainement aussi leur solde arriérée. Ils tombaient dans le plus entier dénûment. Connaissant sa bonté, ils osèrent y recourir, quoique la plupart d'entre eux méritassent de passer devant une cour martiale pour fait de rébellion et d'attentat contre sa personne. Mais le serviteur de Dieu, oubliant leurs crimes, ne voyait que leurs souffrances passées, leurs besoins présents et appuyait chaleureusement leur réclamation. Pourtant, comme, malgré leurs instances, les bureaux négligeaient de leur faire droit, il essaya de secourir provisoirement ces malheureux de ses propres deniers. Après leur avoir donné jusqu'à son dernier maravédis, il parvint à se faire prêter quelque argent pour les assister. Puis il s'adressa à la Cour; il plaida leur cause, la recommanda au crédit de son fils aîné, garde du corps du Roi. N'est-ce pas édifiant? Ce chrétien, à demi paralysé, s'agite, travaille sur son lit, s'entremet, écrit, prie et supplie pour ceux qui ont voulu le massacrer. Quand toutes ses ressources sont épuisées, il recourt aux emprunts, afin de nourrir ceux qui furent ses meurtriers en tentative. Il met enfin à les servir une énergie de réclamation et de persistance qu'on ne lui vit jamais pour ses intérêts propres.

Ce trait n'est-il pas digne du sublime Ignace de Loyola, qui, après avoir été complétement dévalisé à Paris par un de ses compatriotes, auquel il avait confié sa bourse, en apprenant que ce déloyal com-

pagnon était tombé malade à Rouen, s'y rendit aussitôt à pied pour lui donner ses soins? Le saint le trouva sur le point d'expirer faute de secours, l'embrassa, le consola, le releva, le servit, le guérit, lui procura des aumônes et le mit en état de regagner l'Espagne.

III

Il fallait que, chez le Serviteur de Dieu, aux douleurs du corps s'ajoutassent encore les inquiétudes de l'esprit, l'affliction du cœur, les amertumes de l'âme, et que sa souffrance fût incomparable comme l'avait été sa grandeur.

Le silence du Roi, les dédains de la Cour, le vide fait autour de lui, le délaissement complet avaient une claire signification. Il était évident que le gouvernement des Indes ne lui serait jamais rendu, que sa vice-royauté resterait abolie. On lui en refusait le titre aussi bien que les honneurs et les revenus. Ses enfants se trouveraient dépouillés du fruit de ses travaux. Ainsi, son majorat deviendrait illusoire, et, partant, le rachat du Saint-Sépulcre impossible. La Reine, agonisante, ne peut être informée du danger qui le menace; le voilà livré sans défense à l'hypocrite animosité du Roi. Il va perdre son amie, l'asso-

ciée de ses pieux désirs, la protectrice des Indiens. Il n'aura pas la consolation de revoir sur cette terre l'unique femme qui eût secondé sa mission. Il ne peut que prier pour elle.

Bientôt, aux gémissements du cœur, aux désolations de la plus noble amitié qu'a brisée la mort, se joint encore une autre tristesse incommensurable et non moins inexprimable, que le vulgaire ne saurait concevoir.

L'homme qui avait découvert les terres nouvelles pour les donner au Christ, faire le bonheur de leurs habitants en ce monde et dans l'autre, sait par quels odieux calculs on détruit ces peuplades innocentes. Il voulait leur faire aimer le Sauveur, les rendre des fils dévoués de l'Église; et, maintenant, ces malheureux périssent en maudissant le Christ, à cause des chrétiens devenus leurs bourreaux, d'heure en heure leur race se réduit. Et lui qu'ils vénéraient, lui qui les aimait d'avance, qui devinait leurs besoins, leurs mœurs et le meilleur mode de les gouverner, s'accusait presque de leur malheur. Sa paternité adoptive se sentait suppliciée dans leurs personnes. Il est interdit à notre faiblesse de dépeindre une telle torture. Nos langues n'ont pas d'expression qui en puisse rendre la profondeur et l'immensité. Il souffrait à la fois dans le présent et dans l'avenir. Il souffrait pour tous ces peuples divers dont il prévoyait le sort. L'homme de Dieu était transpercé d'une douleur multiple, infinie, d'une douleur surhumaine, la douleur de la charité, cette lointaine et sublime partici-

pation à la divine douleur, qui, au Jardin des Oliviers, produisit une sueur de sang.

IV

Cette vaste douleur, incomparable et innommée, s'étendant aux temps futurs, ne suffisait pas encore à l'épreuve. Christophe Colomb devait être passé par le crible des plus extrêmes tourments.

Pendant que son cœur se trouvait ainsi navré, par surcroît son âme, tout embrasée du zèle apostolique, allait ressentir une véritable affliction d'apôtre. Il était réservé à la sainteté de ses désirs d'éprouver une déception plus amère que l'agonie; il lui fallait subir la mort de ses espérances.

Le Serviteur de Dieu n'avait affronté tant de rebuts, tant de lenteurs, tant de périls, qu'en vue de la délivrance de la Palestine. Il n'avait conclu ses traités avec la Castille, stipulé des droits considérables, fondé un majorat et voulu capitaliser ses revenus à la banque de Saint-Georges, qu'afin de mettre son successeur en mesure de racheter un jour le Saint-Sépulcre ou de le conquérir par les armes; et il voyait le Roi commettre criminellement la suppression de son majorat, l'annulation de ses priviléges. Ainsi s'effondrait le but persévérant de sa vie, cet

espoir qui seul soutint ses forces durant les années d'épreuves, et plus tard, après le triomphe, le poussa de nouveau à se remettre en mer, sans égard pour ses ans, ses fatigues et ses infirmités. Il sentait que cette spoliation sacrilége laissait désormais impossible la libération du Saint Tombeau. Vainement, sa prudence avait-elle tout combiné en vue de la rendre certaine; la politique astucieuse du Roi rejetait au rang des utopies cette possession si importante aux intérêts du catholicisme. Ainsi, vers ses derniers jours, se dissipait, comme un rêve, l'objectif sacré de toute sa vie, la ferme attente qui avait prolongé sa carrière de marin et d'évangéliste. Décidément, le prince du monde triomphait, l'avarice royale l'emportait sur la Foi. On abandonnait aux mains des Musulmans, ces insulteurs du Christ, le sépulcre du Rédempteur, la terre des miracles! Quelle poignante conviction! Ce navrant aspect transperçait comme un glaive sa poitrine tout enflammée de l'amour du Sauveur!

V

Pourtant, à ces indicibles endolorissements de la piété ne se borna pas le martyre du Serviteur de Dieu. Les affres du cœur et de l'âme devaient encore

s'aggraver des souffrances de l'esprit. La justice, l'équité ne se trouvaient pas moins outragées que la logique dans sa personne. Cette triple douleur pénétrait jusqu'au fond de l'entendement et touchait aux racines même de l'intelligence. La trame ourdie par Ferdinand le Catholique contre le Révélateur du Globe n'avait-elle pas de quoi bouleverser la raison la plus solide? Conçoit-on abomination pareille?

Christophe Colomb avait assuré à l'Espagne un privilége de propagande chrétienne et de primauté civilisatrice sur l'autre moitié de la Terre. Pour ce bienfait, plus vaste que ne l'aurait jamais rêvé aucune imagination, il avait exigé de la Castille seulement les moyens de délivrer un jour le Saint-Sépulcre, ce qui eût été lui apporter une nouvelle gloire. Cependant, malgré les engagements les plus solennels des deux Rois, engagements spécialement placés sous l'invocation de la Très-Sainte Trinité, de la Vierge Marie et de saint Jacques, patron de l'Espagne, accords itérativement confirmés et sanctionnés de leur double signature et scellés du sceau des deux Couronnes, sans motif avoüable, par basse envie, par cupidité, on lui enlevait son gouvernement, on abolissait sa vice-royauté, on stérilisait son majorat, on le dépouillait de ses honneurs et de ses revenus!

Le Vice-Roi des Indes connaissait l'immensité du service rendu à la Castille, à l'Église, au monde entier, aux générations à venir, et, pour récompense de ses bienfaits, il se voyait maltraité, calomnié,

accablé de mépris, délaissé, livré à l'isolement, à la détresse! Qui dira le bouleversement de ce cœur si loyal, la révolte de cette âme si droite? Comment le sens humain ne serait-il pas soulevé devant cette ingratitude monstrueuse? Que sont les mécomptes, les offenses, les passe-droits, les injustices dont se plaindront un homme, une corporation, une cité, en regard de l'iniquité commise envers le donateur du Nouveau Monde! Si nous exceptons Moïse aux temps antiques, et de nos jours l'auguste Pie IX, y eut-il jamais peine morale qui se puisse comparer à celle qu'endurait Colomb? Et, pourtant, pas une parole amère n'arrive sur ses lèvres; il ne rappelle ni l'immensité de son œuvre, ni la haute origine de son mandat, ni les obligations que lui aura l'humanité entière.

Chacune de ses douleurs corporelles lui retrace son dévouement, car elle en est le prix. C'est dans l'accomplissement du devoir qu'il les a gagnées. Elles représentent l'incessante vigilance, les insomnies du chef, le sentiment perpétuel de la responsabilité, les coups de vent et de mer qu'il a supportés, les privations, les aliments insalubres, la disette à laquelle il s'est condamné pour continuer plus longtemps ses explorations. Singularité remarquable! Comme tout est exceptionnel en lui, ses maux physiques ne ressemblent pas à ceux du vulgaire; pour écrire, pour faire un acte de charité, il doit choisir la nuit et prendre sur son sommeil les heures de sa correspondance, car, dans le jour une étrange débilité des mains

l'empêche de tenir la plume. Ainsi, ce n'est qu'aux dépens de son repos qu'il peut suivre l'impulsion de sa miséricorde.

VI

Toujours cruellement retenu dans son lit, le Serviteur de Dieu écrit au Roi pour lui apprendre les maux des Indiens et lui indiquer la plus prompte manière d'y porter remède. Mais il n'obtient aucune réponse. Il écrit de nouveau sans plus de succès. Il écrit encore; le silence n'est pas rompu. Il essaye de faire parler; le silence se prolonge encore, car le silence devient le système adopté à son égard. On veut l'user par l'impatience, empirer son mal. Et plus tard, quand on lui répond, c'est pour gagner du temps, le leurrer d'un vague espoir, laisser s'aggraver le dénûment comme la maladie, profiter de son affaissement pour extorquer sa signature, et, sous promesse de compensation, lui faire approuver la spoliation consommée. Mais, non moins inébranlable dans sa vieillesse et sa misère qu'il le fut jadis dans la pleine vigueur de ses espérances, il repousse ces offres dérisoires et en appelle à Dieu de cette iniquité.

Autant qu'il l'a pu, Christophe Colomb a persévé-

ramment réclamé ses droits. Car ce qu'il demandait était juste et profitable; il s'agissait à la fois de la justice, de la gloire du Christ, des intérêts du Saint-Siége. Il obéissait au précepte : « *Clama, ne cesses* »; mais dans sa réclamation persistante et dans ses protestations contre l'injustice qu'il souffre, jamais ne s'entrevoit un sentiment d'aigreur ou de colère. La scélératesse du Roi Catholique ne le fait pas se départir de sa soumission et de sa fidélité. Il laisse de côté ses griefs, pour voir d'abord dans le Prince, même s'égarant, le principe de l'autorité établie de Dieu. Son respect lui est acquis à cause de son origine. Il veut que ses fils s'appliquent à servir le Roi, car ce monarque est le chef d'une nation chrétienne.

Il écrivait à son fils aîné, peu de jours après la mort de la Reine : « Maintenant le principal est de recommander avec affection et grande dévotion à Dieu l'âme de la Reine notre maîtresse. Sa vie fut toujours catholique et sainte, et portée à toutes les chôses de son saint service..... Ensuite l'important c'est de s'appliquer et de faire de continuels efforts pour le service du Roi notre Seigneur, et de travailler à lui épargner des ennuis. Son Altesse est la tête de la Chrétienté ! Vois le proverbe qui dit : « lorsque la tête est souffrante, tous les membres le sont aussi ». C'est pour cela que tous les bons Chrétiens doivent prier pour la prolongation de sa vie et la conservation de sa santé. Et nous qui avons plus spécialement l'obligation de le servir, nous devons aider à cela avec plus d'étude et de zèle que tous les autres. »

Aucun saint aurait-il parlé d'une manière plus angélique ?

Les progrès de la maladie, la violence qu'il impose à sa raison pour la soumettre ici, et la faire entrer dans la voie de la résignation parfaite, en usant ses forces n'ont rien diminué de son énergique dévouement à l'Église. De sa couche douloureuse, il veille avec zèle à l'honneur de la Papauté. Nous avons indiqué ailleurs comment, malgré sa détresse, usant son dernier crédit auprès de ses compatriotes, il parvint à faire quelques fonds pour expédier secrètement un Messager au Souverain Pontife. On sait de quel prix fut auprès du Saint-Siége son avertissement. Les influences de la diplomatie et des assurances royales vinrent se briser contre l'opinion de Colomb. Seule elle prévalut à la Cour romaine.

VII

Il est là, seul, délaissé, livré à la douleur et à l'indigence. Pourtant la souffrance, l'oubli de ses services, l'ingratitude de la Cour, le dédain affecté pour ses travaux ne l'accablent pas. Dans son isolement, sa pauvreté, son abandon, ses infirmités cruelles, il ne perd rien de sa vigueur morale. Il garde intactes sa dignité de héros et sa constance de Chrétien. Rien n'altère sa mansuétude et sa sérénité. Que sont ces

iniquités, ces tribulations, comparées à l'honneur que lui avait accordé l'Éternel de percer le premier les mystères de la Mer ténébreuse, d'aborder les parties de la Terre inconnues depuis la création, d'y planter le signe du Salut et d'y proclamer le Verbe fait chair! Quelle compensation magnifique à l'injustice des hommes que le souvenir des faveurs dont l'avait assisté la Providence, des communications divines, des mouvements internes de l'inspiration! Quel reconfort que les aperceptions du rôle auguste qui lui fut réservé!

Le Serviteur de Dieu reste donc calme et consolé au milieu de son dénûment. Il peut dire avec saint Paul: « A mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'augmentent en nous, notre consolation aussi s'augmente par Jésus-Christ[1]. »

En dehors des obstacles qu'on suscite à son espoir de délivrer les Lieux Saints, tel est son détachement du monde, telle est son abnégation, qu'il ne tient jamais compte de ce qui s'est ourdi contre sa personne, ses droits, ses priviléges. Il met une obligeance empressée à servir ceux qui l'ont desservi. C'est là son unique vengeance. Ainsi, il recommande lui-même l'homme qui va lui ravir sa gloire, le supplanter dans l'opinion publique, substituer à sa grandeur sa médiocre personnalité, et donner son nom au Nouveau Continent qu'il n'a pas découvert.

[1] « Quoniam sicut abundant passiones Christi in nobis: ita et per Christum abundat consolatio nostra. » — B. Pauli, II, ad Corinth., cap. I, v. 5.

Tout autre Vice-Roi aurait fait jeter hors de sa présence l'intrigant qui, soudoyé par ses ennemis, après avoir, au moyen de ses propres cartes traîtreusement livrées, exécuté une expédition maritime, en violation de ses priviléges, osait maintenant se montrer chez lui. Mais Christophe Colomb ne voulut pas se faire juge dans sa propre cause. Il avait connu autrefois Améric Vespuce dans le comptoir de son compatriote, le Florentin Juanoto Berardi, fournisseur de la marine; il le voyait assidu, laborieux, le croyait ordinairement honnête, et oubliant ses torts, lui en faisant chrétiennement remise, il chargea Don Diego de l'appuyer à la Cour. Le Serviteur de Dieu aurait craint, en refusant de le seconder, de suivre quelque rancune cachée à son insu dans sa mémoire, et par scrupule il se fit le patron de son plagiaire.

La sublimité de ce pardon ne porte-t-elle pas l'empreinte de la sainteté? Saint Jean l'Aumônier, ou saint Vincent de Paul surpassent-ils ici Christophe Colomb?

Nous l'avons vu écrire, solliciter, se dépouiller, et emprunter pour les marins qui voulurent l'assassiner. Nous l'avons vu prier pour son bourreau, ce Roi sans entrailles, qui le supplicie lentement et le fait mourir à petit feu. Nous l'avons vu accorder son appui au violateur de ses priviléges, au larron de sa gloire, à l'affilié de ses persécuteurs. Nous le verrons aussi étendre sa charité sur ceux qu'il ne connaissait pas, dont il savait seulement la faute et le châtiment prochain. La dernière lettre de lui qui nous ait été conservée, faisait, à l'occasion de la Semaine Sainte,

implorer la clémence du Roi en faveur de deux habitants de Séville poursuivis au criminel. Ainsi l'homme de la charité et de la miséricorde terminait sa vie par une pensée de miséricorde et de charité!

Pour ce chrétien si avancé dans la voie évangélique, il semble que ce pardon envers ses ennemis ne soit pas assez complet. Il craint qu'après lui ses enfants n'imitent pas suffisamment son exemple. Le Serviteur de Dieu gardait toujours devant ses yeux, comme enseignement, suspendus aux murs de sa chambre, les fers, unique récompense qu'il eût reçue des hommes. Il redoute pour le cœur de ses fils ce palpable témoignage de l'ingratitude royale; et afin de bien s'assurer qu'il ne laisse sur cette terre aucun ferment de malveillance, il ordonne d'ensevelir avec lui ces chaînes, de les placer dans son cercueil. Comment saint Philippe de Néri, ou saint François de Sales, auraient-ils pu mieux prendre leurs garanties contre les accès de l'humaine faiblesse?

VIII

Nous avons dépeint dans notre histoire de Christophe Colomb les derniers moments du Révélateur de la création. On pourra trouver là, malgré notre abréviation, les détails les plus édifiants et les plus con-

solants pour la piété. Nous ne les reproduirons point ici. Nous avons montré l'admirateur du Verbe Divin, le Libérateur en espérance du Saint Tombeau recevant la visite du Rédempteur sous le symbole eucharistique. A la fin de sa course, l'ancien Ambassadeur de Dieu pouvait dire à son maître, comme le Fils de l'homme à son père : « Je vous ai glorifié sur la terre. J'ai achevé l'ouvrage dont vous m'aviez chargé [1]. » Dès la nuit qui précéda l'heure fatale, il avait cessé de participer aux choses d'ici-bas, et sa conversation se passait déjà dans les cieux. Cette âme resplendissante de foi garda jusqu'à la dernière minute la vigueur de sa lucidité. Le moment suprême arrivé, le parfait Disciple du Christ rendit l'esprit, en prononçant les propres paroles qu'adressa au Père des mondes Jésus expirant, et parut devant Dieu à midi, le jour de l'Ascension, **20** mai **1506**.

[1] S. Joan. *Evang.*, cap. XVII, v. 4.

CHAPITRE NEUVIÈME

I

Le serviteur de Dieu était allé recevoir le prix de ses travaux, sans que, dans l'Espagne entière, personne y eût pris garde. Avant de quitter ce monde, n'en était-il pas déjà oublié? Quelques Religieux de Saint-François entourèrent seuls son lit d'agonisant. La veille, on n'avait pu trouver dans toute la cité aucun homme de qualité qui voulût servir de témoin à son testament. Un moine et un bachelier eurent seuls cette complaisance. L'Archevêque de Valladolid ignora peut-être que les restes du Vice-Roi des Indes recevaient l'hospitalité dans les caveaux des Franciscains. Le journal de la ville, la *Chronique de Valladolid,* qui s'alimentait uniquement de faits divers, ne jugea pas que celui-ci eût assez d'importance pour le mentionner dans ses pages.

Deux écrivains italiens, attachés à la Cour, alors stationnant non loin de là, le Milanais Pierre, Martyr d'Anghierra, et le Sicilien Lucio Marineo, gardèrent un complet silence sur la fin de leur compatriote.

Cette mort ne sembla pas une perte. Le nom de Christophe Colomb sonnait trop mal auprès du Roi pour qu'on risquât de le prononcer. Les fils du grand homme, eux-mêmes, n'essayaient pas de l'invoquer. L'aîné, don Diego, n'osait guère rappeler à Ferdinand que l'ancienneté de ses propres services dans le palais; et le second, don Fernando, courbait humblement la tête, se faisait petit, afin de ne pas envenimer les langues, et susciter de nouvelles attaques à la mémoire de Celui dont il allait écrire l'histoire, sans avoir le courage de la publier.

II

Comment ne pas s'étonner du silence de la Cour, et de l'indifférence du public, à l'égard de l'homme qui faisait l'Espagne la plus riche nation de l'Europe? Cette conduite est trop odieuse, elle a eu des conséquences trop directes sur les difficultés que rencontre aujourd'hui notre demande de Béatification, pour qu'il nous soit permis de passer outre, en laissant dans l'ombre ce fait non moins singulier que triste.

Mais, comme l'éclaircissement de ces causes nécessite un développement que ne saurait comporter le présent volume, nous avons dû le réserver à notre livre spécial : Des erreurs persistantes de l'histoire sur

le Révélateur du Globe. Après l'avoir lu, bien loin d'être surpris de ce que Christophe Colomb n'ait pas été connu plus tôt, on s'étonnera, au contraire, de ce qu'il l'a été plus tard; car tout était mis en œuvre pour qu'il ne le fût jamais. Ceux qui, superbement, sans vouloir examiner cette Cause, la repoussent en nous disant: « Il est trop tard. », verront s'il était possible qu'elle se présentât plus tôt.

Quel Évêque aurait eu la pensée d'informer sur les vertus et les miracles d'un homme dont on contestait l'utilité, la valeur, l'invention, la droiture? Qui pouvait songer à la sainteté de Colomb, quand on ne croyait pas plus à son génie qu'au mérite de son œuvre, et qu'au lieu d'admirer sa grandeur on suspectait son honneur? On niait qu'il eût rendu aucun service à l'Espagne, et fait aucune découverte. On attaquait sa probité, on incriminait sa vie. La voix publique l'accusait d'avoir autrefois recueilli dans sa demeure, et dépouillé de ses cartes et de son plan, le véritable auteur de la Découverte: un navigateur étranger, misérablement naufragé à Porto-Santo, resté inconnu et bientôt mort d'épuisement. Des torts de toute espèce, des crimes de tout genre, hors la moindre faute contre la chasteté, s'imputaient au serviteur de Dieu. Qui pouvait librement parler de lui à la Cour? Quel personnage se serait senti assez fort pour avouer ses services et soutenir ses droits? Sous le bon plaisir du Roi, toutes les grandesses semblaient liguées avec les petitesses contre sa renommée.

III

Lorsque vous quitterez ces pages, lecteur ami de la justice, pour ouvrir celles du livre où sont dévoilées, sans hésitation, les coupables combinaisons du Roi Catholique, les complicités honteuses qui servirent sa haine, les efforts successifs tendant à détruire la gloire de Colomb et à bannir son nom du souvenir des hommes, vous admirerez l'éternelle puissance du vrai, qui, par sa force d'expansion, malgré la durée des préventions, l'accumulation des ans, finit par percer les ténèbres de l'erreur et déchirer ses voiles.

Si aucun Évêque n'a fait et n'a pu faire une information sur les vertus et les miracles du Serviteur de Dieu méconnu, la Providence elle-même s'est chargée de ce soin. Elle a commencé son enquête en temps utile. Et afin que la sincérité des témoignages recueillis parût indubitable, elle a fait écrire les plus importantes dépositions par les ennemis mêmes de son serviteur, par ceux-là qui avaient intérêt à dissimuler sa grandeur catholique.

Ici, au lieu des simples dires, habituellement admis dans l'instruction de l'Ordinaire, tels que ceux des proches, des domestiques, des voisins, des conci-

toyens, des confrères, des supérieurs ecclésiastiques, des membres d'une corporation que peuvent influencer à leur propre insu des souvenirs affectueux, des affinités de sentiment, des prédispositions morales et la répercussion des sympathies d'autrui, nous possédons les assertions formelles et les involontaires déclarations de personnes étrangères les unes aux autres, et individuellement intéressées à ne pas rendre hommage aux vertus du Serviteur de Dieu.

Nous avons la pensée de plusieurs témoins *de visu*, dont la déposition a été consignée, de leur propre main, dans l'histoire.

Nous avons de nombreux témoins *de auditu*, qui ont connu des parents, des amis, et principalement des ennemis de Colomb.

Nous possédons encore l'appréciation des archichronographes impériaux et des historiographes royaux qui ont compulsé les écrits, les mémoires, les annales, les sommaires, les appendices d'histoire imprimés et surtout manuscrits. Leur véracité ne saurait être suspectée, puisqu'en étant justes envers Colomb, ces écrivains encouraient la défaveur de la Cour. A l'appui de ces attestations apparaissent les documents officiels, les protocoles, les pièces diplomatiques, d'où la vérité s'échappe à l'insu de leurs signataires, et souvent contre leur gré. Puis viennent les affirmations décisives de l'histoire. Ceci est un ordre de preuves unique, imposant, inattaquable, le seul qu'on ait jamais pu produire dans une Cause de Béatification.

Il existe encore un témoignage supérieur à celui des témoins *de visu* et des témoins *de auditu*, un témoignage qui, sans être ni oral ni écrit, a le droit de les primer tous, parce qu'il est non moins indiscutable qu'irréfragable, et se nomme : la Logique des Faits. L'enchaînement des actes de la vie de Colomb présente au plus haut degré le caractère de cette prédestination, de ces vertus héroïques et de cette évangélique perfection qu'usuellement on appelle la Sainteté.

CHAPITRE DIXIÈME

I

Au moment de pénétrer dans la vie intime du Serviteur de Dieu, pour exposer à l'admiration des Fidèles les vertus qu'il pratiqua jusqu'à l'héroïsme, nous nous trouvons retenus par cette objection qu'a récemment présentée un prince de l'Église.

« On n'avait jamais ouï dire que Christophe Colomb eût été ce qui s'appelle un SERVITEUR DE DIEU, et encore moins qu'il eût fait des miracles. Si le célèbre navigateur avait été un Saint, comment, durant plus de trois cents ans, sa sainteté serait-elle restée totalement inconnue? »

La gravité de l'objection se fait sentir, et il nous tarde d'y répondre.

Nous pourrions, sans doute, nous borner à dire que si les fidèles avaient déjà reconnu dans Christophe Colomb un illustre Serviteur de Dieu, si ses vertus et ses miracles eussent été publiquement admis, le souverain Pontife n'aurait pas ordonné d'écrire sa vie, et que c'est précisément à cause de l'ignorance des ca-

tholiques au sujet de cet éminent chrétien, que nous avons dû construire sa véritable histoire. Mais peut-être cette explication ne paraîtrait-elle pas suffisante. Il convient donc de remonter plus haut, et de montrer comment, jusqu'au règne de Pie IX, il avait été presque impossible de reconnaître le caractère évangélique de Christophe Colomb.

II

Le Révélateur du Globe rencontra l'ennemi le plus implacable de sa renommée dans le Souverain même qui lui devait la grandeur et les richesses de son royaume. Ferdinand d'Aragon, que le zèle belliqueux et la piété de sa noble compagne ont fait honorer du titre de Roi Catholique, ne se borna pas à commettre contre le Vice-Roi des Indes le crime de spoliation matérielle, il voulut aussi séquestrer sa gloire et confisquer la vénération que méritaient ses vertus. Obscurcir le nom de Christophe Colomb était le plus sûr moyen de diminuer, dans l'opinion, l'horreur qu'aurait inspirée la vue de son ingratitude.

Divulguons enfin le secret de l'animosité des Rois d'Espagne contre leur bienfaiteur.

Les successeurs de Ferdinand dérobaient annuellement plusieurs centaines de millions à la famille

de Colomb. Le Roi Catholique mettait en pratique, sans oser encore le proférer, cet axiome bestial : « La force prime le droit », qu'a si impudemment formulé, en plein dix-neuvième siècle, le Prussien Bismarck.

A la lettre des conventions passées avec Colomb, signées, scellées des deux couronnes de Castille et d'Aragon, puis réitérées, ratifiées et confirmées de nouveau, Ferdinand opposait systématiquement l'inaction et l'inexécution, afin de tirer ultérieurement un droit de cette inexécution même. Par quels moyens le vice-roi des Indes aurait-il contraint le monarque à tenir ses engagements? Assurément son droit subsistait formel, complet, indiscutable; mais en l'absence de toute force exécutive, il restait comme n'étant pas; et la *force* primait le DROIT, selon toute la barbarie du moderne dicton.

Ferdinand, qui se vantait de tricher sur l'échiquier diplomatique, de duper les Rois, et tentait d'exploiter la droiture du Saint-Siége, Ferdinand avait combiné les moyens de hâter la fin de Colomb par des contrariétés toujours nouvelles, de secrets outrages et la misère poignante, tout en l'accablant de gracieuses paroles. Bien digne de son aïeul, Charles-Quint sut également tuer le fils aîné de l'amiral par les tracasseries et les déboires incessants dans lesquels, suivant l'expression de l'archichronographe Impérial, ce malheureux « acheva sa misérable vie. » Un système d'éloignement, de suspicion, de silence, fut adopté envers le donateur du Nouveau Monde et sa postérité.

Ferdinand, croyant prendre des garanties suffisantes contre la justice de l'histoire, avait imaginé de susciter un rival à Colomb, et d'éclipser son inquiétante grandeur par la médiocrité rassurante d'Améric Vespuce. Effectivement, en voyant les faveurs royales combler Vespuce et sa famille, tandis que la postérité de Colomb, appauvrie, se trouvait durement rebutée, l'Espagne se persuada qu'elle était fort obligée envers l'un, et devait très-peu à l'autre. Une sorte d'interdit semblait jeté sur le nom de Colomb. On ne le prononçait jamais à la Cour. Il ne retentissait, qu'à sa honte, dans les enquêtes du Fiscal, qui, pour répondre aux réclamations du fils, appelait à témoigner contre le père tous ceux qui avaient été complices de ses persécuteurs.

La plume des historiographes n'eut aucune liberté d'allure. Elle se sentait sous la surveillance du Suprême Conseil des Indes. Or, Ferdinand avait su rendre ce Conseil personnellement intéressé à éteindre le souvenir de Colomb. Seul il avait connaissance des affaires d'outre-mer, et ne la communiquait qu'à bon escient. Charles-Quint suivit strictement les traditions de son aïeul à cet égard. Ensuite Philippe II fit transporter les archives royales au château de Simancas, près de Valladolid. Il était impossible d'y pénétrer, sans un ordre non moins impossible à obtenir. Personne en Espagne ne pouvait donc écrire sur Christophe Colomb, et ne pensait d'ailleurs qu'il en valût la peine. Comme un astre nouveau, le nom d'Améric Vespuce montait alors à l'horizon de la célébrité. La

relation de ses voyages, imprimée et réimprimée sous des titres divers en différents pays, étendait progressivement son renom. Assez généralement on prit Améric pour l'auteur de la Découverte. Et lorsqu'il passa par l'esprit d'un géographe lorrain d'imposer au Nouveau Monde le nom d'Améric, qui, disait-il, l'avait découvert, cette dénomination, proposée par la France fut, sans difficulté, acceptée peu à peu, de tous les peuples. Dès lors, le nom d'Amérique parut dans les ouvrages de géographie, sur les planisphères et les globes. La France fut donc, la première, cause de cette erreur que secondèrent trop facilement la vanité des Florentins et l'insouciance des Génoi s.

Les hommages poétiques rendus en divers temps à Colomb, sous le patronage de la Cour Romaine, n'avaient guère dépassé les Apennins. Ils n'eurent d'écho ni en Angleterre, ni en Allemagne; la France ne les connut point et l'Espagne les ignora. Cette admiration de la Ville Éternelle finit par s'attiédir. Le cours du temps amena l'indifférence. Et cette indifférence était si générale, que plus d'un siècle et demi après la mort de Colomb, personne, en dehors de sa famille, n'avait songé à écrire sa vie.

Enfin l'histoire de l'Amiral, rédigée par son second fils, Don Fernando, et traduite en italien sur le manuscrit espagnol, parut à Venise dans l'année 1571. Promptement épuisée par les bibliophiles, et bientôt devenue rare, elle ne put ni former ni surtout réformer l'opinion relativement à la personne de Colomb. L'image gravée dans l'ouvrage de Théodore de Bry,

représentant l'historiette de l'œuf cassé par un bout sur une table, comme explication de la Découverte, eut infiniment plus de succès que les *historie* de Don Fernando, et servit mieux que les publications des géographes à populariser dans l'enfance le nom de Christophe Colomb.

En résumé, trois cents ans après la Découverte, personne ne possédait encore une idée précise de ce Colomb, dont on ne savait au juste ni la patrie, ni la famille, ni les actions, qu'aucune biographie sérieuse ne faisait connaître, et qu'on traitait tout simplement d'*aventurier*, lorsque dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, pendant l'effervescence du philosophisme, sous le règne de M. de Voltaire, durant la fermentation des esprits, qui préparait la grave commotion d'où allait sortir la Révolution française, parut un ouvrage destiné à relever le nom de Christophe Colomb, en renvoyant celui d'Améric Vespuce au rang très-secondaire qui lui appartenait : c'était l'Histoire de l'Amérique, par William Robertson.

III

On sait que depuis l'ère de la Réforme, « l'histoire, suivant la courageuse affirmation de Joseph de

Maistre, n'est plus qu'une conspiration contre la vérité. » Aucun ouvrage ne justifie mieux l'exactitude de cette observation que celui de Robertson, en ce qui touche l'auteur de la Découverte.

L'apparition de l'Histoire de l'Amérique fut un véritable événement littéraire.

De toutes part son prôna et louangea l'écrivain. Les sociétés savantes célébrèrent l'ouvrage, à ce point que deux membres de l'Académie française, MM. Suard et Morellet, ne dédaignèrent pas de s'en faire les traducteurs. Cette publication destitua irrévocablement Vespuce, et rendit à Colomb sa priorité ; mais en dénaturant ses vues, ses intentions, son caractère, en travestissant son rôle et le réduisant finalement à la vulgarité. Cette manière de rabaisser la grandeur catholique, de prosaïfier l'homme qui fut le lyrisme chrétien en action, semble devenue une règle, que suivent encore respectueusement aujourd'hui les successeurs du laborieux protestant.

Robertson se garde bien de laisser entrevoir la piété de Christophe Colomb, sa mission providentielle, son vœu d'affranchir les Lieux saints. Il en fait tout simplement un studieux marin, rempli d'ambition. Il lui attribue, à tort, une grande supériorité dans les sciences nautiques, et ne reconnaît, dans son désir de découvertes, que la passion de la gloire.

« Depuis que les Portugais, dit-il, avaient doublé le cap Vert, le grand objet des navigateurs était de trouver par mer un passage aux Indes Orientales.

« Colomb, naturellement avide de connaître, ca-

pable de méditations profondes, et tourné vers les spéculations de ce genre, s'était souvent appliqué à remonter aux principes qui avaient guidé les Portugais dans leurs plans de découvertes nouvelles, et à la manière dont ils en avaient conduit l'exécution, de telle sorte qu'il arriva par degrés à se persuader qu'on pouvait aller plus loin qu'eux, en suivant leur méthode, et exécuter des entreprises jusqu'alors tentées inutilement[1]. »

Ainsi, surpasser les Portugais, chercher une route par l'ouest, tandis qu'ils la cherchaient à l'est, voilà uniquement à quoi l'auteur réduit le but de Christophe Colomb.

Dans cette œuvre protestante, vous ne verrez jamais intervenir la Providence. Les détails qui feraient ressortir le caractère religieux de l'expédition sont omis avec soin. Tout ce qui révèle l'action du héros catholique se trouve adroitement dissimulé sous le pluriel. Les faits principaux ne sont pas précisément niés; seulement on attribue à l'agrégation ce qui vient de l'initiative propre du chef. C'est ainsi qu'avant de s'embarquer, les trois équipages vont d'eux-mêmes en procession à Notre-Dame de la Rabida. C'est ainsi que l'auteur change audacieusement le jour du départ. Il nous parle d'un *mardi,* au lieu du VENDREDI, choisi à dessein par le Révélateur du Globe.

Contrairement à l'histoire, Robertson veut que l'Amiral, devant la révolte simultanée des trois équi-

[1] ROBERTSON, *Histoire de l'Amérique,* t. I, liv. II, p. 83.

pages, ait composé avec les mutins et les ait suppliés de naviguer encore pendant trois jours. Il enlève à Colomb la priorité de la reconnaissance envers Dieu au moment de la Découverte, et ose dire : « La troupe de la *Pinta* commença à chanter le *Te Deum* pour remercier Dieu, et les équipages des deux autres navires se joignirent à elle dans cet acte de piété [1]. » Quand l'Amiral prend possession de l'île qu'il consacre au Sauveur, c'est encore au pluriel que Robertson parle de cette manifestation religieuse. En rappelant la tempête prédite par Colomb, au lieu de nous montrer le chétif navire *l'Aiguille*, chargé du mince avoir de l'Amiral, atteignant SEUL l'Espagne, il dissimule derrière le pluriel le caractère prodigieux de l'événement, et dit : « Parmi le petit nombre de vaisseaux qui échappèrent, se trouva celui qui portait les effets que Colomb avait sauvés de la ruine de sa fortune [2]. »

Doctrinalement, le protestantisme n'admettant pas la Sainteté, Robertson aurait rougi de reconnaître la mission providentielle de Colomb. Il préféra supposer que la découverte du nouveau continent aurait eu lieu tout aussi bien sans sa personne, puisque, peu d'années après, Costa Cabral avait été porté par les courants sur la côte du Brésil, sans le savoir. Les professeurs, les géographes et les académiciens protestants ne manquèrent pas de répéter avec l'auteur anglais : « Si la sagacité de Colomb ne nous avait

[1] ROBERTSON, *Histoire de l'Amérique*, t. I, p. 118.

[2] ID., *ibid.*, t. I, liv. II, p. 211.

pas fait connaître l'Amérique quelques années plus tard, un heureux hasard nous y aurait conduits [1]. »

D'autres, alors, tentèrent d'établir que l'Amérique du Nord avait été connue et peuplée par des Norwégiens bien des siècles avant l'entreprise de Christophe Colomb, ce qui diminuait considérablement l'importance de sa prétendue Découverte.

Malgré ses erreurs, ses inexactitudes, et peut-être même à cause de ses défauts intentionnels, l'ouvrage de Robertson eut autorité dans les pays protestants. Bientôt après, un pasteur allemand moraliste et pédagogue, Jean-Henri Campe, sorte de Berquin tudesque, imprimait à Hambourg une histoire de la Découverte, racontée aux enfants, *pour faire suite au Nouveau Robinson !* Elle n'était qu'une variante récréative du livre de Robertson. Des abrégés ou des extraits embellis de cet ouvrage furent publiés et acceptés sans défiance dans plusieurs pays catholiques. Chacun disserta sur la Découverte et se crut en droit de parler de Colomb. Les femmes aussi s'en mêlaient. Déjà une Française, madame du Boccage, avait voulu, pour tribut de son sexe à la gloire de Colomb, célébrer la Découverte. Elle enfanta, hélas! cette *Colombiade,* fameuse pendant un jour, où d'intarissables rimes piaulent et gloussent en dix chants, à travers lesquels les plus sémillantes déités de la Fable se démènent et s'emploient malignement à une véritable métamorphose. Elles font du héros chrétien un portrait cari-

[1] Robertson, *Histoire de l'Amérique,* t. I, liv. II, p. 198.

caturé avec encadrement mythologique. Telle était pourtant la satisfaction de la belle dame et sa candeur, qu'elle avait trouvé tout naturel de dédier ce chef-d'œuvre de travestissement au Souverain Pontife! au grand Pape Benoit XIV! l'illustre auteur des règles sur la canonisation des Saints[1]!

Il y eut ensuite, à l'occasion de Colomb, de nombreuses odes, des apostrophes, des invocations tant en vers qu'en prose, de la musique, un opéra, un ballet, un drame, même une comédie, et, oh! douleur! jusqu'à une FARCE[2]!!!

Cependant le dix-neuvième siècle s'ouvrit sans qu'aucune histoire sérieuse de Christophe Colomb eût été composée.

Dès les premières années de l'Empire, quelques académies d'Italie s'occupèrent du héros génois : celle de Turin donna l'exemple. Le comte Galeani Napione se mit en tête de prouver que le Découvreur de l'Amérique n'était pas né à Gênes, mais au château de Cuccaro, dans le Montferrat. Aussitôt, ses amis de Florence, de Pise et de Milan s'escrimèrent de la plume pour ou contre cette nouveauté.

Napione, hôte des Colomb de Cuccaro, compulsant les pièces de leur procès en Espagne, trouva qu'un madré procureur, le licencié Freytas, avait

[1] Dans sa Préface, madame du Boccage disait qu'on s'étonnerait sans doute que, faisant un poëme sur le Nouveau Monde, elle n'eût pas pris pour son héros Fernand Cortez. On voit par là combien, à cette époque, Christophe Colomb était encore mal connu du public.

[2] CANCELLIERI, *Notices historiques sur Christophe Colomb*, p. 181.

imaginé de contester la légitimité de don Fernando, second fils de l'Amiral. Il aurait pu remarquer combien ce vil expédient de chicane avait eu peu de succès devant les tribunaux. Le célèbre jurisconsulte don Perez de Castro le repoussa dédaigneusement par une note marginale, et il ne fut plus question de cette impertinence du procureur, qui d'ailleurs perdit son procès.

Mais Napione vit là un ample sujet à dissertation. Pareille occasion d'imprimer du neuf était trop belle et trop rare pour la laisser échapper. Il choya soigneusement cette calomnie, la réchauffa dans son cabinet, l'enveloppa de ses recherches bibliographiques, la nourrit de toute son érudition, et ensuite présenta comme la propre fille de son génie cette précieuse découverte. Là-dessus, lecture à l'Académie, impression, communication aux sociétés savantes, réponses, répliques, documents nouveaux, éclaircissements, appendices, additions, notes explicatives, démonstration, mot de la fin; bref, brochures pleuvant sur brochures. Quel plus grand bonheur qu'un tel bruit pour un bibliographe! Nous laissons dans l'ombre les félicitations sérieusement adressées à l'auteur pour sa double bévue. L'illégitimité du second fils de Colomb était tout aussi vraie que la naissance de son père au château de Cuccaro, près d'Alexandrie. Néanmoins ces deux méprises se présentant ensemble, avec l'assurance de deux vérités, au seuil des académies, produisirent en Italie un effet des plus inattendus. Grâce à ces erreurs aggravées

d'obstination et de dissertations prolixes, le nom de Napione courut du pied des Alpes à l'extrémité des Calabres, et visa un instant à la célébrité; si bien qu'un érudit de premier ordre, l'antiquaire romain Cancellieri, crut devoir faire à l'académicien piémontais l'honneur de lui dédier ses *Recherches historiques sur Christophe Colomb.*

L'imputation de bâtardise, lancée contre Fernando Colomb par Napione, fut accueillie hospitalièrement à Gênes, où vivait à demi sécularisé un ancien Barnabite, le Père Spotorno, le plus bilieux peut-être des bibliographes. Celui-ci gardait rancune au second fils de l'Amiral, qu'il accusait d'avoir à dessein laissé du doute sur la véritable origine de son père. Il se réjouit fort de pouvoir humilier sa mémoire et de le proclamer bâtard; mais il n'entendait pas pourtant céder au château de Cuccaro la gloire d'avoir produit Christophe Colomb. A ce sujet s'éleva une polémique ardente, accidentée, parfois acerbe, dans laquelle joutèrent divers écrivains d'Italie, mais des Liguriens principalement.

Durant ces controverses aigres-douces, ces débats mesquinement limités à des rivalités de clocher ou des amours-propres d'auteur, qui s'occupait de l'action de Colomb sur l'humanité? Qui remarquait sa beauté morale et se doutait de sa mission apostolique? L'histoire complète de sa vie n'était pas écrite encore. Pas plus dans le Nouveau Monde que dans l'Ancien, les peuples ne songeaient à lui, et aucun hommage de gratitude n'était rendu au Révélateur du

Globe, tandis que la reconnaissance publique avait solennellement élevé une statue à Guillaume de Bieraliet, pour nous avoir appris LA MANIÈRE DE CONSERVER LES HARENGS[1] !

IV

Après la chute du colosse impérial et le rétablissement de la paix en Europe, on eût vainement cherché dans les capitales une histoire de Christophe Colomb. Elle n'existait en aucune langue. Enfin, vers 1818, Luigi Bossi, de l'académie de Milan, écrivit ou plutôt résuma la vie de ce héros, car elle comptait seulement quarante-huit pages, le reste du volume se composant de notes. Ce petit livre, écrit avec droiture, fut pourtant l'occasion d'un débordement de calomnies nouvelles contre Christophe Colomb.

L'académicien milanais n'avait pu s'empêcher de remarquer l'injustice du Roi Ferdinand. C'en fut assez pour exercer la fureur d'un bibliographe espagnol, courtisan passionné, adorateur rétrospectif de la Majesté défunte. Don Martin Fernandez de Navarrete, chargé d'emplois et d'émoluments, se crut obligé de venger la couronne d'Espagne. Il poussa

[1] CANCELLIERI, *Notizie storiche di Christoforo Colombo*, § LXXIV, p. 175. — Rome, 1809.

l'impudeur jusqu'à vanter la longanimité du Roi Catholique, sa générosité envers Colomb et ses fils. Intervertissant les rôles, il montrait le Catholique comblant de bienfaits l'Amiral, et celui-ci, au contraire, toujours insatiable, chagrin, mécontent, quoique récompensé bien au delà de ses services. Il repassa les vieilles calomnies d'Oviedo et insinua que le Roi, ayant à le punir, ne l'avait fait qu'avec ménagement et discrétion, cachant ses fautes, afin de ne pas le déconsidérer dans l'opinion.

L'inepte accusation de bâtardise portée par Napione vint servir Navarrete contre le père, comme elle avait servi Spotorno contre le fils. L'Espagnol en tira tout une série de déductions. Cette passion illicite de Colomb pour Béatrix Enriquez expliquait la persistance de son séjour en Espagne, tandis qu'il lui était facile de tenter fortune autre part. Les bibliographes d'Italie et les bibliographes d'Espagne s'entr'aidèrent à déprécier le Héros, sous prétexte d'impartialité historique, comme ayant le devoir d'écarter l'enthousiasme et de se défier du prestige des faits lointains. L'émulation de ces érudits, cherchant à se surpasser en perspicacité, s'exerça cruellement aux dépens de Colomb. Tous se piquaient de faire quelque nouvelle découverte dans sa vie; malheureusement chacun d'entre eux trouvait en lui quelque défaut, quelque imperfection cachée, et aucun d'eux n'y découvrait une vertu.

Par l'effet même de ces dissertations prétentieuses, des objections qui survenaient, des réponses qui les

suivaient, il devenait de plus en plus malaisé de se former une idée tant soit peu exacte du rôle de Colomb. Mais, il faut le reconnaître, le protestantisme, jusque-là témoin silencieux et réfléchi de ces imprudents assauts, sut bientôt habilement mettre à profit l'acharnement des bibliographes contre le héros catholique.

Un littérateur américain, de souche protestante, Washington Irving, habitait Madrid au moment où, par ordre du Roi, Navarrete réunissait des matériaux pour former une bibliothèque de la marine à Cadix. Avec sa grande facilité de travail, le zélé protestant utilisa promptement les documents déjà recueillis, et composa une vie de Christophe Colomb en quatre volumes in-8°.

Ainsi, le premier ouvrage considérable publié sur le Révélateur du Globe fut écrit par l'ennemi de sa foi.

Le système d'exposition historique mis en œuvre par Robertson dirigea aussi la plume de Washington Irving. Le caractère des événements surnaturels s'y trouva effacé sous les circonlocutions, les suppositions, les inductions protestantes. Ce qui démontrait l'action propre de Colomb, la prédestination, l'initiative catholique, fut amorti et amoindri sous le pluriel. Le portrait de Colomb ainsi crayonné et estompé, à la manière protestante, fut présenté avec grand bruit aux deux continents; et malheureusement, après avoir lu l'ouvrage d'Irving, les catholiques crurent de bonne foi connaître la vie de Christophe Colomb.

Durant la grande vogue du livre américain, l'illustre Prussien Alexandre de Humboldt, surnommé par ses compatriotes « l'Aristote moderne », vint aggraver de ses propres erreurs celles de son coreligionnaire. Celui-ci avait écrit quatre volumes sur Christophe Colomb, celui-là en écrivit cinq, contre sa beauté morale et sa valeur scientifique, à propos de la géographie du Nouveau Continent.

Déjà des bibliographes italiens avaient comparé Colomb aux héros de l'antiquité, disant que ses défauts ne l'empêchaient pas d'être grand, puisque l'ambition d'Alcibiade, la colère d'Alexandre le Macédonien, ne détruisaient pas leur illustration. Ils avaient recueilli d'assez fâcheux renseignements sur la moralité de Colomb. On l'avait taxé de mensonge, d'orgueil, de liaison illicite. *L'Aristote moderne,* pour démontrer sa perspicacité transcendante et sa supériorité bibliographique, trouva dans le malheureux Colomb : — la dissimulation, — l'ignorance, — la friponnerie un peu mêlée de banqueroute, — la duplicité, — le fanatisme, — l'hypocrisie, — la haine, — l'adultère — et l'ingratitude!

Quel écrivain aurait eu l'audace de réfuter Humboldt, cette autorité souveraine des Académies? Qui aurait osé mettre en doute son érudition, sa pénétration, son indépendance? Quel érudit eût songé à refaire l'histoire de Washington Irving, si universellement acceptée? Pendant longtemps ces deux protestants ont été les uniques dispensateurs de la renommée de Colomb. Ils semblaient s'en être arrogé le mono-

pole exclusif. C'est par eux seuls, d'après leur sentiment, que les fidèles, le clergé, l'épiscopat, ont aperçu et apprécié le héros chrétien. Faut-il s'étonner si les catholiques ne l'avaient pas reconnu sous le déguisement dans lequel le protestantisme le produisait à nos regards?

Résumons.

Pendant plus de trois cents ans il n'y eut point réellement d'histoire de Christophe Colomb. Et quand, pour la première fois, cette histoire vint frapper nos yeux, elle était artificieusement parée au goût et au gré du protestantisme. Lui seul l'avait traitée, façonnée à sa manière et présentée selon sa convenance. La vie de Colomb nous a donc été montrée sous un point de vue aussi contraire à la vérité qu'à la grandeur catholique.

Le protestantisme a voulu s'annexer cette personnalité sublime. Il a fait de sa biographie son patrimoine, sa propriété scientifique, son privilége littéraire.

Comment les catholiques auraient-ils connu la sainteté de Christophe Colomb? Étaient-ce les protestants qui auraient signalé le zèle du Serviteur de Dieu et l'influence de Rome dans l'œuvre de la Découverte?

Donc :

Le monde n'ayant ouï parler de Colomb que par les protestants, le jugeait uniquement d'après eux et comme eux. C'est à ce point que, durant le concile de Rome, Mgr Spalding, archevêque de Baltimore,

dissuadait ses collègues des États-Unis d'adhérer à la Postulation, parce que, disait-il, ayant lu l'histoire de Colomb par Washington Irving, il n'y avait remarqué aucune preuve de sainteté. Le vertueux prélat oubliait que son compatriote était protestant, et qu'en cette qualité il n'admettait ni la prédestination, ni les miracles, ni la dévotion à Marie, ni surtout la sainteté. D'autres dignitaires de l'Église ont partagé les mêmes préventions, grâce à la prépondérance de cet écrivain ou de ses plagiaires. Le protestantisme, ayant monopolisé la biographie de Christophe Colomb, a pendant longtemps fait seul autorité en ce qui le concerne. Les catholiques acceptaient sans défiance son opinion comme le propre jugement de l'histoire.

Il y a plus de vingt ans, l'illustre Père Ventura de Raulica, remarquant la complicité des travaux d'Irving et de Humboldt sur Colomb, s'écriait : « Jusqu'à présent aucun auteur catholique n'a encore essayé de lutter contre l'érudition de ces deux écrivains, et elle est restée aisément victorieuse sans combat. Dès lors, les erreurs capitales dont sont remplis ces deux ouvrages, étant assimilées à la vérité, ont fait loi pour tous les écrivains qui ont traité ensuite le même sujet. Depuis vingt-huit ans, les Académies, les sociétés savantes, les encyclopédies et les biographies universelles reproduisent respectueusement les mêmes erreurs et s'y rapportent avec une entière confiance[1]. »

[1] Le P. Ventura de Raulica, *Christophe Colomb restitué à l'Église*, in-4°.

En effet, lorsque la Providence éleva Pie IX au trône pontifical, si l'on excepte notre livre de LA CROIX DANS LES DEUX MONDES et les emprunts que lui firent quelques auteurs catholiques, il n'existait pas un seul écrit sur Christophe Colomb qui ne dérivât du protestantisme.

Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si l'on n'avait point entendu parler, jusqu'à présent, des dons surnaturels du Serviteur de Dieu, de ses vertus héroïques et des miracles qui sont les indices ordinaires de la sainteté.

On devrait, au contraire, plutôt s'étonner de ce qu'il en puisse être question aujourd'hui. Et, à cette occasion, comment ne pas admirer la pénétration du Souverain Pontife, qui, nonobstant l'universelle erreur, distingua la vérité à travers les ombres des temps et l'épais linceul d'imposture dans lequel gisait ensevelie et défigurée cette gloire dérobée au Catholicisme? Ne dirait-on pas que Pie IX était providentiellement chargé de la restituer à l'Église, et que par une sorte de prédestination il avait été préparé à la reconnaître, en allant contempler lui-même les terres les plus lointaines de ce Nouveau Monde qu'avaient entrevu les prophètes et où nous conduisit la COLOMBE PORTANT LE CHRIST?

SECONDE PARTIE

SECONDE PARTIE

DES VERTUS HÉROÏQUES

DU SERVITEUR DE DIEU

I

Dans notre respect pour la Sacrée Congrégation des Rites, qui, tôt ou tard, doit être appelée à prononcer sur les mérites du Serviteur de Dieu, nous n'établirons pas ici les preuves documentées de ses vertus, nous retracerons simplement quelques marques de son héroïsme ; car nous n'avons jamais prétendu déplacer les juridictions, et déférer au jugement du public une Cause qui relève exclusivement de ce haut tribunal ecclésiastique. A lui seul appartient de prononcer. Catholique soumis, nous n'avons point la témérité de donner notre opinion pour un jugement, et nous n'employons les mots de Saint et de Sainteté qu'à titre provisoire, faute de

rencontrer dans nos langues une expression qui rende mieux la religieuse impression de notre respect.

Si nous parlons ouvertement de l'héroïsme chrétien de Christophe Colomb, c'est qu'il fait désormais partie de l'histoire de l'Église autant que de celle du monde, et qu'il ne peut sortir de son exemple qu'avantage et enseignement. Nous avons aussi voulu, de notre plume, écarter les préventions qu'avec plus de zèle que d'intelligence, les adversaires de la Postulation ont récemment ravivées contre sa mémoire. On nous rendra cette justice qu'en résumant à grands traits les actes de l'Ambassadeur de Dieu, nous n'avons pas dépassé les limites d'une simple exposition des faits, et nous ne nous sommes point laissé entraîner au sentiment d'édification qu'elle inspire. Quoique dans l'observation de la vie extérieure de Colomb, les suavités de la vie intérieure puissent être senties, le Messager du Salut étant, de sa nature, exceptionnel comme son mandat, souvent l'éclat de sa grandeur surpasse celui de sa piété; d'où il suit qu'en lisant son histoire, les âmes tendres, les cœurs enclins à l'oraison, ne goûtent point peut-être ces joies secrètes, ces intimes délices que leur apporte l'exemple de tel saint religieux, de telle sainte recluse, ou de certaines stigmatisées. Les femmes pieuses n'y rencontrent pas ces révélations mystérieuses, ces ineffables épanchements, ces communicatives émotions de l'âme sur laquelle a plu la rosée céleste. Elles se trouvent par notre récit arrachées aux douces habitudes de leur

méditation, et transportées bien loin du calme recueillement des sanctuaires ou de la silencieuse pénombre des cloîtres. La sainteté se révèle ici par traits lumineux, par aperceptions subites; elle éclate au milieu des tempêtes de l'Océan et des agitations du monde, à travers les périls terrestres et les miraculeux secours de la grâce.

Christophe Colomb semble plus particulièrement destiné à l'édification des hommes de mer, de ceux à qui la nature de leurs rudes travaux, l'imminence des périls, les attaques des vents et des flots ne laissent point les loisirs et ne permettent pas les douceurs de la vie intérieure. Il est surtout un modèle pour le monde officiel, les chefs d'administration, les hauts fonctionnaires, les commandants généraux, les gouverneurs de colonies dont les exemples exercent à leur tour une influence étendue.

Nous n'userons pas à son sujet du style habituel aux hagiographes; car il s'agit d'un serviteur de Dieu vraiment extraordinaire. « *Cum hic agatur de servo Dei plane extraordinario.* » On ne peut s'édifier longuement dans sa biographie comme avec celle de saint Bonaventure, de saint Antoine de Padoue, de saint Jean de la Croix, de saint Pierre d'Alcantara, du bienheureux Nicolas de Flue, etc. Et par cela même quelques personnes ont refusé de croire à sa sainteté. Un pieux évêque nous disait qu'il ne croyait pas à la sainteté de Colomb, parce qu'ayant lu sa vie, il n'y avait pas trouvé les vertus d'un Benoît Labre ou d'un Vianey.

Nous avonons, sans difficulté, que la vocation de Christophe Colomb n'a rien de similaire avec celle du bienheureux mendiant Benoît Labre, ni avec celle du vénérable curé d'Ars. Si Colomb avait ressemblé à l'abbé Vianey, il aurait pu édifier, consoler et sauver des âmes, guérir des esprits malades, changer le cœur de ses concitoyens, agrandir sa paroisse, transformer en bourg important un modeste village; mais il lui aurait été impossible de doubler l'espace de la Terre pour étendre le royaume de Jésus-Christ. A plus forte raison, s'il eût passé ses jours et ses nuits en oraison comme Benoît Labre, n'existant que de la vie mystique, désirant rester inconnu des hommes, fuyant leur commerce, il n'aurait pu remplir son Ambassade. Il lui était interdit, par sa position, de pousser à l'extrême la passion de la pauvreté, de porter l'oubli de son corps jusqu'à l'infection et de se rendre volontairement un objet de répugnance et de dégoût. Colomb faisait au contraire estime de la propreté. Vice-Roi et grand Amiral, il en devait l'exemple. S'il se fût présenté dans les haillons pourris et vermineux du bienheureux mendiant, aurait-il jamais pu être admis auprès du grand Cardinal d'Espagne, et sur sa demande écouté des Souverains? Son temps ne pouvait se consumer en pèlerinages continuels, en visites régulières aux Basiliques, ni à rechercher amoureusement les outrages, les humiliations. D'ailleurs les offenses venaient assez souvent à sa rencontre, sans qu'il eût besoin de courir au-devant.

Avec un homme incomparable il ne faut pas vouloir établir de comparaison, viser aux similitudes, essayer des rapprochements. Colomb reste unique dans son rôle unique. Nécessairement, son élévation l'isole; mais il sied à la place que lui assigna la Providence, et y figure non moins exceptionnel parmi les grands personnages de l'Église que parmi les grands hommes du monde.

Nous aimerions à faire connaître ce Serviteur de Dieu, autrement que par ses actions, en rappelant ses propres paroles, en montrant ses écrits, fidèles dépositaires de sa pensée. Malheureusement une préméditation criminelle a fait disparaître ces témoignages de sa piété et mis à néant la meilleure partie de ses sentiments les plus intimes. Il ne reste de lui que des extraits de son journal de voyage, abrégé par Las Casas, quelques lettres et des fragments de notes. On ne peut raisonnablement exiger que la correspondance officielle d'un Vice-Roi, d'un Gouverneur général, ressemble à une instruction pastorale, contienne les recommandations qu'un fondateur d'Ordre, un chef de mission ferait à ses disciples ou à ses collaborateurs. On sait combien, dans les documents administratifs, il y a peu de place pour les élévations à Dieu et les épanchements de la piété. Ce n'est donc qu'à son insu, par échappées, que l'apôtre s'y laisse entrevoir sous le manteau du Vice-Roi.

Néanmoins une remarque est à faire. Dans aucune ligne de sa correspondance publique ou de ses lettres familières, on ne reconnaît l'homme de son époque.

Quoique le goût du jour fût alors tout à la Renaissance, et que la Renaissance eût opéré la résurrection générale des divinités de la fable; pendant que l'imitation des classiques païens faisait fureur, que pour montre d'esprit et de beau savoir il fallait absolument alterner les Muses avec les Grâces, mettre en jeu le Parnasse et le Pinde, le mont Hymette et le mont Ida, sans oublier Ossa et Pélion; lorsque nul n'était réputé humaniste s'il n'avait fait maints emprunts à Homère, escamoté des bribes à Horace et détroussé sournoisement Virgile; au moment où les plus graves magistrats, les ecclésiastiques eux-mêmes sacrifiaient à cet engouement d'hellénisme, on n'en surprend jamais la trace dans les paroles de Colomb. Son style reste pur de toute réminiscence profane. L'Ambassadeur de Dieu ne saurait pactiser avec l'Olympe, et pour aucune considération se conformer à l'usage régnant. Il ne peut sourire indulgemment aux grâces du mensonge et affubler sa plume des fictions de la mythologie, car il est l'homme de la vérité immuable.

II

Christophe Colomb formant la transition du Moyen Age à la Renaissance, résumant en lui ces deux époques, n'appartient pas plus à l'une qu'à l'autre. Franchement il n'est d'aucune des deux. Indicateur de

l'avenir, il ne vint point seulement pour un temps, mais pour tous les temps. Son œuvre n'aura pas de fin ici-bas, ses conséquences devant s'étendre et se développer avec les races humaines. Aussi rien de passager, de transitoire ne s'aperçoit-il dans ses espérances. On sent chez cet homme la promesse des destinées immortelles. Le Révélateur du Globe désire voir les biens du Seigneur dans la terre des vivants, et à toute heure il se tient prêt à paraître devant le Créateur dont il a si chaleureusement admiré les œuvres. L'enthousiasme du Psalmiste conviant les étoiles et le soleil, la mer et les fleuves à louer leur Auteur, palpite au sein de Christophe Colomb. Dans la sobriété de ses paroles perce l'élévation du sentiment catholique. Homme d'intuition plus que d'expansion, il n'enseigne point, ne dogmatise pas, ne pérore jamais. Il agit. Sa prédication c'est son exemple. Il a pour langage l'action, et pour éloquence les faits. Aux innombrables résultats de son Ambassade, se doit mesurer sa grandeur. A la modestie de son silence se fait sentir sa perfection chrétienne.

Quand cet homme s'est-il glorifié? Quelle parole de satisfaction personnelle peut-on citer de lui? A Dieu seul son humilité rapporte fidèlement le succès de ses entreprises et leurs conséquences indéfinies. On a beau méconnaître ses intentions, déprécier ses services, les railler et le honnir. L'injustice de la nation, l'ingratitude du monarque n'ébranlent point sa constance. Messager d'En Haut, fait pour l'éternité, il ne s'arrête guère aux choses qui passent, ne

daigne pas compter avec l'opinion du jour et déplorer l'obscurcissement de sa renommée. Il sait et il dit que les affaires par lui conduites gagneront de plus en plus dans l'estime des peuples [1]. Mais à cette contemplation de l'avenir, aucun souffle d'orgueil ne vient enfler son cœur, ni à l'aspect de l'iniquité publique aucune défaillance abattre sa grande âme.

Avec quelle soumission de volonté le Serviteur de Dieu ne seconda-t-il pas l'impulsion de la Providence? Quel courage surhumain ne déploya-t-il pas dans l'accomplissement de sa mission? Combien de fois ne fit-il pas le sacrifice de sa vie, et celui, non moins méritoire, de son bonheur? Ses biographes protestants semblent ne pas s'en douter. Mais catholiques, nous ne saurions imiter cet oubli coupable. Remarquons, au moins, que jamais aucun obstacle ne put l'arrêter, et que chacune de ses explorations fut commencée ou poursuivie malgré les plus défavorables conjonctures.

Ainsi, lors de sa première expédition, Colomb partit sur des navires notoirement impropres à un voyage de Découverte, insuffisamment armés, avec des matelots enrôlés de vive force, prêts à la révolte, avec des officiers insolents et jaloux, beaucoup plus maîtres que lui de ses équipages.

Lors de sa seconde entreprise, il s'embarqua relevant à peine de maladie, retomba malade presque en arrivant; néanmoins il se remit en mer peu après;

[1] « Porquel negocio es de calidad que cada dia ha de ser mas sonado en alta estima. » — *Carta del Almirante al Ama.*

puis, à la suite d'indicibles fatigues, il fut frappé de léthargie, et l'on dut ramener son corps inerte à Hispaniola.

Au début de sa troisième navigation, Colomb fut atteint d'une attaque de goutte compliquée d'ophthalmie. Simultanément pris par les jambes et par les yeux, n'ayant que des vivres avariés, il n'en continua pas moins ses explorations maritimes et son observation de la nature.

La résolution qui lui fit entreprendre sa quatrième et dernière campagne pourrait passer pour folie, si elle n'était pas héroïque et sainte. Son âge, son épuisement, une blessure rouvérte, ses douleurs articulaires, l'ingratitude publique, l'injustice de la Cour, ne purent le retenir à terre.

Son zèle apostolique l'élevait au-dessus des souffrances et des périls. Comme il l'écrivait au Saint-Père, le but de sa mission le délassait de ses labeurs, le réconfortait et l'empêchait de craindre ni fatigues, ni dangers, ni mort[1].

[1] « La cual razon me descansa, y hace que yo no tema peligros ni me dí nada de tantas fatigas y muertes que en esta empresa yo he pasado ». — Carta del Almirante Colon a su santidad. *Docum. diplom.*, n° cxlv.

III

Il y a dix-huit ans, déjà, pénétré d'admiration pour celui dont, par un auguste commandement, nous écrivions l'histoire, nous ne pûmes, en la terminant, réprimer un mouvement de vénération; car portant alors un regard sur l'ensemble de son existence, nous venions d'être éblouis de sa splendeur comme à l'aspect d'un nimbe radieux, et le mot de Sainteté s'échappa de notre plume.

Dans cette histoire s'était déposé, à notre insu, le germe de la Cause présente. L'essence de ses preuves s'y trouvait contenue et assez indiquée pour qu'un grand théologien, grand écrivain et grand orateur, le père Ventura de Raulica, justement surnommé le Bossuet Italien, en annonçant notre ouvrage au clergé de sa nation eût pu dire :

« Maintenant cette lumineuse histoire, instructive et édifiante au plus haut degré, riche des documents les plus curieux mais les plus authentiques, est entièrement terminée, et l'amitié qui nous lie à son illustre auteur nous a donné l'heureuse occasion de la connaître avant qu'elle soit publiée, et d'en apprécier le mérite et l'importance. Nous ne saurions donc assez la recommander aux amis de la vérité historique, de l'honneur de l'Italie et de la gloire de l'Église.

« En fait, comme il sera prouvé, Christophe Colomb fut un véritable SAINT, car en dehors des héros de l'Évangile que l'Église honore du culte et du nom de « saint ou de bienheureux », il n'a pas existé peut-être un chrétien plus épris d'amour pour Jésus-Christ, mieux pénétré de l'esprit du christianisme et plus sincèrement dévoué à la Chaire Apostolique. Si donc il est parfois permis de donner, par similitude et par extension de langage, le titre de saint à un Chrétien que n'a pas canonisé l'Église, ce nom appartient assurément au messager des cieux, à l'ange, à l'apôtre qui porta la croix dans un monde nouveau[1]. »

Bien que nous n'eussions pu, en rédigeant l'histoire de Colomb, insister sur la partie religieuse de son rôle, la vérité s'est fait jour d'elle-même. Parmi nos lecteurs, dix-neuf sur vingt ont cru à la sainteté du Serviteur de Dieu. Ce sentiment s'est propagé d'année en année. Il s'étend d'un pays à l'autre chez les Catholiques. Il se manifeste en diverses langues dans des écrits spéciaux et des publications périodiques. Déjà, nous en trouvons le témoignage dans la vie de Christophe Colomb, qu'a publiée en 1869 M. l'abbé Cadoret, chanoine du chapitre impérial de Saint-Denis. On y lit ces lignes :

« M. le comte Roselly de Lorgues affirma le premier, en 1856, le caractère surnaturel et l'éminence des vertus du grand navigateur; il parla de sa Sainteté en propres termes, il exprima le vœu, même

[1] P. VENTURA, *Christophe Colomb restitué à l'Église*, 1855.

l'espoir de voir bientôt l'Église lui accorder solennellement le titre de Saint.

« On s'étonna ; ce fut le premier mouvement, et il fut universel. Les avis ensuite se partagèrent ; mais, pour dire toute la vérité, le plus grand nombre parmi les Catholiques admit peu comme utile ou vraisemblable que le Saint-Siége instruisît jamais cette Cause. Les dispositions des esprits sont-elles aujourd'hui les mêmes? — NON[1]. »

C'est qu'en effet, depuis cette époque, l'opinion s'est rectifiée. Avec la propagation de la véritable histoire de Colomb, écrite sous les auspices du pape Pie IX, la conviction de sa sainteté s'est répandue dans le monde. En considérant attentivement le Révélateur du Globe, les Chrétiens ont reconnu en lui un homme apostolique, et le mot de Sainteté est monté naturellement de leur cœur à leurs lèvres, parce qu'ils n'en trouvaient pas d'autre qui exprimât le sentiment de leur vénération. L'idée de la sainteté de Christophe Colomb est portée vers Rome par un irrésistible courant de l'opinion catholique. Il y a comme un pressentiment général de la justice de sa Cause et de l'opportunité de sa présentation. La Sainteté semble le corollaire obligé de la vie du Serviteur de Dieu. La Sainteté paraît la seule explication rationnelle de cette existence, dans laquelle le surnaturel s'associe d'une manière évidente aux plus grandioses événements de l'histoire, les pénètre, les di-

[1] E. CADORET, *la Vie de Christophe Colomb*, Introduction, p. 82.

rige et les couronne magnifiquement d'une poétique sublimité.

Maintenant, nous allons, en parlant aussi brièvement que possible des vertus du Serviteur de Dieu, les présenter suivant l'ordre adopté par les usages de la Sacrée Congrégation des Rites.

VERTUS THÉOLOGALES

CHAPITRE PREMIER

LA FOI

I

Puisque, d'après la définition de l'apôtre des Gentils, « la Foi est le fondement des choses que l'on doit espérer, et une pleine conviction de celles qu'on ne voit point », nous pouvons assurer que personne n'eut une Foi plus constante, plus ferme et plus fertile que Christophe Colomb. Le Serviteur de Dieu posséda la Foi dans sa plénitude, sa perfection, conséquemment sa fécondité. Désormais l'Église et l'humanité entière en recueillent les fruits.

La Foi fut le principe de sa Force. Elle seule lui permit de surmonter les difficultés, de résister aux dégoûts, aux humiliations, aux souffrances morales qui éprouvèrent sa valeur chrétienne, pendant les douze années de son Noviciat et les sept ans de sa Probation. Sa Foi est si notoire que l'univers lui rend

témoignage; même les écrivains protestants, athées, panthéistes ou voltairiens en ont parlé, chacun à son tour. Elle est passée en proverbe. Elle a excité les railleries des sceptiques, la pitié des savants, les dédains des positivistes. Telle fut la puissance de cette Foi qu'elle finit par vaincre l'incrédulité, la science, les terreurs de l'imagination et nous donner un monde.

Dans un Mémoire justificatif de la Postulation, nous détaillons nos preuves, quoiqu'elles nous paraissent surabondantes et superflues.

CHAPITRE DEUXIÈME

L'ESPÉRANCE

I

Consolante irradiation de la Foi qui est sa base et lui sert de foyer, l'Espérance fut toujours chez Christophe Colomb aussi persistante qu'héroïque. Nous osons l'affirmer : sa vie n'a été que l'Espérance mise en action.

Réservant également les détails pour notre Mémoire justificatif, nous rappellerons seulement ici que, dans toutes les entreprises du Serviteur de Dieu, on voit dominer l'Espérance.

D'abord, son arrivée en Espagne fut manifestement un acte d'Espérance. Il y venait contrairement à la prudence humaine, sans recommandation, sans appui, sans argent, dénué de toute ressource, n'ayant pas même celle du langage. Après sa première découverte, il part sur un petit navire mal approvisionné qui déjà faisait eau dans le port, mais dont le radoub eût été long et difficile. Le Révélateur du Globe « espérait que Notre-Seigneur, qui l'avait con-

duit dans sa bonté, le ramènerait dans sa compassion et sa miséricorde. » Il l'a écrit lui-même sur son journal de bord[1]. Après sa dernière exploration, il revient sur un vaisseau que des tempêtes persistantes criblent d'avaries. Loin de s'aller réparer aux Açores, soutenu par l'Espérance, il continue de marcher directement vers la Castille, sans mâts et presque sans voiles, ayant encore à franchir plus de sept cents lieues de mer.

Tous les grands actes de Colomb révèlent la force de son Espérance. Il la porte à un degré supérieur, et ne s'arrête que par respect, sur le point d'outrepasser le devoir, de paraître demander l'impossible; de vouloir tenter Dieu. C'est ainsi qu'il traverse les écueils des Lucayes. C'est avec une pareille confiance qu'il s'engage dans ces périlleux labyrinthes de madrépores qui forment les Jardins de la Reine. C'est ainsi qu'il pénètre au milieu des îlots des Onze mille Vierges, et que dans son dernier voyage, avec des navires percés comme des rayons d'abeilles et à demi noyés, il persiste à chercher un détroit pour passer de l'Atlantique dans le Grand Océan.

Le cours entier de sa mission nous montre à l'œuvre cette vive Espérance. Elle ne chancelle qu'une fois, mais la Providence intervient aussitôt et relève son Messager. Les faveurs nouvelles dont elle le

[1] « Pero no obstante la mucha agua que las carabellas hacian, confia en Nuestro Señor que le trujó, le tornara por su piedad y misericordia. » — Las Casas, évêque de Chiappa. Abrégé du journal de Colomb. — Lundi 14 janvier 1493.

comble dans la même journée semblent dire que cette faiblesse, assez excusable, était miséricordieusement pardonnée. Ceci se passait six jours avant la clôture du quinzième siècle, pendant la fête de la Nativité, en l'an du Christ 1499.

Sauf en cette rencontre, aucun événement humain, aucun accident de terre ou de mer n'ébranla jamais l'Espérance de Christophe Colomb. Lorsque plus tard il se vit tout à coup outrageusement destitué, arrêté, plongé dans un cachot, chargé de fers, puis transporté toujours enchaîné sur un navire, son Espérance ne fléchit pas un instant. Nous en avons la preuve tracée de sa main. Malgré les fers qui le meurtrissent, il écrit : « L'Espérance en Celui qui nous a tous créés me soutient. Son secours fut toujours très-prompt [1]. »

L'historiographe royal d'Espagne rend témoignage à cette vertu que la foi de Colomb sut élever au degré héroïque. Antonio de Herrera n'attribue qu'à sa grande confiance en Dieu la longanimité, la constance qu'il opposa aux adversités dont il fut assailli sans cesse [2].

Cette Espérance, gardienne de sa paix intérieure, demeure en lui jusqu'à la fin. Et, fortifié par elle, il repousse avec dignité les dérisoires propositions du

[1] « La esperanza de aquel que crió á todos me sostiene : su socorro fue siempre muy presto. » — Carta del Almirante al Ama. *Colecc. Dipl.*, t. I, p. 265.

[2] « Constantissimo y adornado de longanimidad en los trabajos y adversidades que le occurrerion siempre, teniendo gran confiança de Providencia divina. » — Herrera. *Hist. de las Indias occid.* Decad. I, lib. VI, cap. XV.

Roi qui, spéculant sur sa misère et sa maladie, tentait de lui extorquer la renonciation de ses droits. Et de ce lit douloureux qu'il ne devait plus quitter, il écrivait : « J'ai fait tout ce que je devais faire, je laisse le reste à Dieu qui m'a toujours été propice dans tous mes besoins. »

Résumons.

Colomb fut homme d'Espérance, comme Daniel était « homme de Désir ».

CHAPITRE TROISIÈME

LA CHARITÉ.

I

Pendant son Noviciat, malgré les travaux matériels qui assuraient sa chétive existence, Christophe Colomb avait saisi toute occasion de cultiver les saintes lettres. Il en goûtait profondément le charme ésotérique. Son inclination l'y portait. D'instinct, l'étude des deux Testaments attirait l'homme chargé d'accomplir l'un et d'annoncer l'autre.

Puis, quand le temps de sa Probation est venu, Dieu lui ouvre un asile au bord de l'Océan, pour se recueillir et se rendre plus digne de sa destination. Alors, il commence librement dans la retraite la prière, les mortifications et les règles de l'Observance, à s'assimiler les principes de la loi divine.

Là il s'éprouve, s'épure, et choisit pour guides spirituels deux des plus hautes autorités de l'enseignement catholique. Il prend le fondement de sa Foi dans le disciple bien-aimé, et celui de son Espérance dans le sublime apôtre des nations. Il s'est tellement

nourri du pain quotidien des saintes Écritures, que des réminiscences davidiques passent dans son style, et que des expressions ou des tournures de saint Paul sont usuelles à sa plume, comme les pensées de saint Jean deviennent naturelles à son âme.

II

Quelques adversaires du catholicisme ont cruellement raillé la persistance du Serviteur de Dieu à vouloir affranchir les Lieux saints, ce qui aurait été, disent-ils, recommencer les Croisades. Dans notre siècle de tiédeur et de transaction, cette foi militante n'est plus comprise. Il faut, pour la juger équitablement, remonter au-dessus de l'époque de Christophe Colomb.

Après que l'impératrice Hélène, mère de Constantin, eut retrouvé la Croix du Sauveur et fait ériger des églises au Saint-Sépulcre, au mont des Oliviers, à Bethléem et en d'autres lieux de la Judée, un concours de pieux voyageurs inonda la Palestine. On venait à la Terre Sainte de toutes les parties du monde chrétien. Au temps de saint Jérôme, on y arrivait d'Égypte, de Rome, d'Espagne, des Gaules, de l'Inde, de l'Éthiopie.

Cette pieuse ardeur, qu'encouragèrent les Papes Sylvestre II et Grégoire VII, s'enflamma soudain au

souffle de Pierre l'Ermite, prit une activité nouvelle à la voix de saint Bernard et ensuite de Guillaume de Tyr. Le pape Innocent III entretint ce zèle chrétiennement belliqueux, et les générations suivantes, par intervalles, en furent animées. Ce besoin fervent de contempler les lieux qui virent le Rédempteur, retentirent de sa parole et furent arrosés de son sang adorable, vivait au cœur de Christophe Colomb. Il éprouvait le même désir; il aspirait de toute son âme au bonheur d'épancher sa piété devant le tombeau du Sauveur, d'entrer dans la grotte de Bethléem, d'emporter en sa mémoire l'image de la scène où s'accomplit notre Rédemption. L'ardeur chevaleresquement chrétienne, qui inspira les Croisades et les renouvela à diverses époques, enflammait ses espérances.

Délivrer le saint Tombeau de la présence de ses ennemis et confier sa garde au successeur du Prince des Apôtres, tel était le premier vœu de sa foi. Toutes ses pensées, ses actions se rapportent à ce but sacré. Pour cet unique objectif, il sollicite, il cherche des trésors; il fonde un Majorat, et en fait capitaliser les revenus, afin de pouvoir délivrer un jour le Saint Sépulcre et venir au secours de la Papauté, si elle se trouvait menacée dans ses possessions ou son indépendance. Il pousse son dévouement au Christ, dans la personne de son Vicaire, jusqu'à étouffer les voix de la chair et du sang; à surmonter l'instinct de la paternité; à déshériter ses propres enfants, s'il est besoin, pour soutenir l'intégrité du Pouvoir temporel. Il aime le Sauveur à ce point, que, de peur d'être

retardé dans la proclamation de son nom sur les nouveaux rivages, il refuse le don d'une principauté de douze cent cinquante lieues carrées, à choisir dans la plus belle des nouvelles régions.

Ce n'est ni pour la renommée, ni pour la fortune qu'il risque sa vie dans les expéditions de découvertes, c'est uniquement pour la gloire de Dieu, le salut des nations idolâtres, la libération du Saint Sépulcre, la réunion des peuples sous le même pasteur.

Aussi chaque grande action de sa vie n'est-elle, au fond, qu'un acte religieux.

III

Nous l'avons vu : Christophe Colomb se prépare à sa première entreprise par la retraite, la mortification, la prière. Il fait bénir son navire, et lui donne le nom de la Vierge Marie. Il exhorte à la piété ceux qui vont être compagnons de ses périls, les place sous la protection de l'étoile des mers, les conduit processionnellement à la chapelle de Notre-Dame. Il arbore pour étendard l'image du Sauveur sur sa Croix. C'est au nom de Jésus-Christ qu'il ordonne de larguer les voiles. C'est par celui, au nom duquel tout genou doit fléchir sur la terre et dans les enfers, qu'il ouvre son journal de bord. C'est par l'invocation incessante du Seigneur, par des actes de Foi, d'Espérance et de

Charité qu'il soutient sa constance. A chaque instant, l'expression de sa piété se dépose involontairement sur son livre de bord.

Dans la mémorable soirée où il annonce que durant cette nuit même on découvrira la Terre, sa reconnaissance devance l'événement promis, et il exhorte les équipages à passer tout ce temps en prière.

Le lendemain, en prenant possession de l'île de Guanahani, il la consacre d'abord au Sauveur. Il se prosterne plein d'effusion sur ce sol nouveau, le baise avec respect comme un don de Dieu, l'arrose des larmes de sa gratitude, y plante l'étendard de la Rédemption, et tire à l'instant de son cœur une invocation admirable au Père Créateur des mondes et à son Verbe Éternel, par qui tout a été fait [1].

La première remarque du serviteur de Dieu dans l'île du Saint-Sauveur porte sur des pierres propres à la construction des églises [2]. Lorsqu'il bâtit, à Haïti,

[1] Claudio Clemente. TABLAS CHRONOLOGICAS DE LOS DESCUBRIMIENTOS. — Cette prière était si belle qu'on la recueillit, et qu'un ordre des Souverains enjoignit aux *Conquistadores*, de la répéter dans les découvertes postérieures. Elle commençait par ces mots : « Seigneur Dieu éternel et tout-puissant qui par ton Verbe sacré as créé le firmament et la terre et la mer! que ton Nom soit béni et glorifié partout ; qu'elle soit exaltée ta Majesté qui a daigné permettre que, par ton humble serviteur, ton Nom sacré soit connu et prêché dans cette autre partie du monde!...

[2] « Vido allí muchas piedras..., que para edificios de Iglesia..., etc. » — Ce fut seulement le 5 janvier 1493, que Christophe Colomb consigna sur son journal cette remarque faite le 14 octobre 1492 ; ce qui prouve combien le préoccupaient sans cesse les intérêts de la religion.

la ville d'Isabelle, le premier édifice auquel il fait mettre la main est l'église. Il en pose lui-même la première pierre, au nom de la Très-Sainte Trinité. Son amour du Père Céleste égale son admiration des œuvres du Verbe et sa tendresse pour le Christ.

Jamais aucun respect humain ne gêne l'expansion de sa gratitude. L'histoire a retenu le moment où, à la tête de son expédition dans l'intérieur d'Haïti, en découvrant les beautés de la plaine royale qu'il surnomma la Conception, il arrêta son cheval pour bénir Dieu d'avoir créé de telles magnificences, le remercier de l'en rendre témoin, et faire éclater son hommage au milieu de sa petite armée [1]. Sa reconnaissance ne se lasse point et ne s'affaiblit jamais. Elle égale sa confiance en Dieu. On l'aperçoit toujours la même dans chacune de ses explorations. Il a beau être habitué au secours d'en Haut, son cœur se sent pénétré de la plus vive gratitude et s'élève incessamment vers son divin Maître. A son troisième voyage, qui nous a valu le nouveau Continent, en sortant du terrible passage nommé la *Bouche du Dragon,* sa reconnaissance se signala par de nombreuses actions de grâces.

Établir sur tous les sites culminants des rivages la

[1] Dans notre enfance nous aurions pu voir le sapotillier séculaire sous lequel Christophe Colomb fit alors célébrer la messe, et non loin duquel se trouve une Croix, qu'on assure être réellement celle qu'il érigea en souvenir de cette journée. — Pendant l'expédition française à Saint-Domingue, sous les ordres du général Leclerc, cette Croix fut remarquée par le Commissaire du gouvernement, Dorvo-Soulastre.

Croix du Sauveur forme son premier soin. Ce n'est pas en signe de possession qu'il l'érige, ainsi que l'a prétendu l'École protestante, mais pour annonce du Salut, la Croix étant « principalement l'emblème de Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'honneur de la Chrétienté [1] ». Nous n'en pouvons douter, car il l'a déclaré sur le lieu même. Le Christ, qu'il portait dans son nom, étant sans cesse présent à son âme, c'est d'abord son Crucifix qu'il montre au premier prince des Indigènes que la curiosité pousse vers lui. C'est encore sur le Crucifix qu'il attire les regards du grand cacique Guacanagari, premier Souverain avec lequel il établit des relations amicales. Il fait planter des Croix au milieu des bourgades. Il habitue les Indigènes à s'agenouiller devant ce symbole sacré. Il leur apprend l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. En demandant à Dieu d'accorder une longue vie aux rois d'Espagne, il le prie de leur donner « la volonté et les dispositions pour étendre la sainte religion chrétienne [2] ». Il rappelle aux Souverains que la Découverte a eu pour objet principal la conversion des peuples et l'effusion de l'Évangile. Il leur dit en propres termes : « Le projet de cette entreprise et son exécution n'ont eu d'autre but que l'accroissement et la gloire de la religion chrétienne [3].

[1] *Propres paroles de Colomb.* — « Y principalmente por Señal de Jesucristo Nuestro Señor y honra de la cristiandad. » *Journal de Colomb*, mercredi 12 décembre 1492.

[2] « Y voluntad y disposicion para acrecentar la santa religion cristiana. » — *Journal de Colomb*, mardi 6 novembre 1492.

[3] *Journal de Colomb.* — « Pues esto fue el fin y el comienzo del

Chacun des écrits du serviteur de Dieu porte l'empreinte de sa piété. Non-seulement tous commencent par cette invocation au Christ et à la Vierge : « *Jesus cum Maria sit nobis in via;* » mais il transforme sa signature en véritable prière [1], et il impose à l'héritier de ses titres de ne jamais signer autrement.

Sa tendre charité voudrait pouvoir secourir l'indigence, même au delà du tombeau, et il oblige le possesseur de son Majorat à payer, « en souvenir de l'Éternel Dieu Tout-Puissant [2], » le dixième de son revenu aux pauvres, qui sont les membres de Jésus-Christ. — Il fait élever à Dieu une église dans l'Ile Espagnole. — C'est encore par amour du Sauveur qu'il institue dans la capitale d'Hispaniola quatre chaires de théologie, destinées à former des ouvriers évangéliques our la conversion des Indiens [3]. C'est aussi pour glorifier son Maître qu'il veut qu'on fonde

proposito que fuese por acrecentamiento y gloria de la religion cristiana. » — Mardi 27 novembre 1492.

[1] Voir dans la *Collection Diplomatique*, t. I et t. II, la signature de Colomb au bas de l'institution de majorat, et de ses lettres à son fils aîné.

[2] « Distribuyan del la decima parte de la renta en diezmo y comemoracion del Eterno Dios Todopoderoso en personas necessitadas. » — Institucion del Mayorazgo. *Colecc. Diplom.*, t. II, nº cxxvi.

[3] « Trabaje de mantener y sostener en la Isla Española cuatro buenos maestros en santa theologia, con intencion y estudio de trabajier y ordenar que ne trabaje de convertir á nuestra santa Fe todos estos pueblos de las Indias. » — Institucion del Mayorazgo. *Colecc. Diplom.*, t II, nº cxxvi.

dans la plaine de la Conception une chapelle en l'honneur de la Très-Sainte Trinité.

Comme la gloire de Dieu prime toute considération dans son esprit, quand il recommande à l'héritier du Majorat de servir, autant que possible les intérêts de Gênes, sa chère ville natale, il excepte le cas où elle agirait au détriment de l'Église[1]. Et parce qu'il rapporte tout au Sauveur, et que le but de ses travaux est essentiellement une œuvre de piété, il ne veut pas permettre à des hommes pervers, des gens dissolus, de venir y prendre part. Il ne les autorise donc aux recherches de l'or dans les mines qu'après avoir fait pénitence, s'être mis en état de grâce, afin que, s'étant réconciliés avec Dieu, leurs travaux fussent bénis.

Et par cela qu'il vivait toujours en présence du Seigneur, le Révélateur du Globe parlait naturellement à tous les hommes, comme s'ils partageaient sa tendre piété. Ainsi, lorsque par le mauvais temps il commandait quelque manœuvre pénible, il disait : « Nous devons à Dieu de faire de telle façon... Nous devons à Dieu de supporter telle épreuve nouvelle... » C'était toujours chrétiennement, au nom du Seigneur, qu'il admonestait ses officiers ou reprenait de leurs fautes ses marins; et quand il en trouvait d'incorrigibles, il les menaçait de les abandonner à la juste sévérité de Dieu. Si vive était sa foi, que même à l'égard des plus obstinés rebelles, des ingrats qui,

[1] « No yendo contra el servicio de la Iglesia de Dios. » — INSTITUCION DEL MAYORAZGO. *Colecc. Diplom.*, t. II, n° CXXVI.

après avoir mangé son pain, menaçaient sa vie, c'est toujours la crainte du Seigneur, notre devoir envers Dieu, qu'il faisait intervenir. Il ne songe pas à les menacer du bras séculier, tant la soumission à Dieu premièrement lui paraît devoir nous être naturelle. Cette union avec Dieu, ce lien invisible, était si puissant, que dans ses écrits comme dans ses paroles, en s'adressant même à ses plus mortels ennemis, il parlait naïvement de Dieu et du compte que nous lui rendrons de nos actes.

IV

DÉVOTION DU SERVITEUR DE DIEU A LA SAINTE VIERGE

L'Ambassadeur de Dieu s'était trop pénétré des choses célestes, pour n'avoir pas une profonde dévotion à la Mère du Rédempteur.

Dès les premiers jours de sa Probation, il l'avait prise pour consolatrice, s'était placé sous sa protection, et nous pouvons dire que le Révélateur du Globe fut toujours un des plus fervents serviteurs de Marie. On sait combien, dès l'origine, l'Ordre Séraphique appuya le dogme, alors non encore formulé, de l'Immaculée Conception. Ce fut du monastère franciscain de la Rabida que Christophe Colomb emporta sa ferme croyance.

Son culte de la Vierge apparaît à chaque époque de sa vie.

C'est au monastère de Notre-Dame de la Rabida qu'il est mystérieusement conduit dès son arrivée en Espagne. — C'est le nom de Sainte-Marie qu'il donne à son premier navire. — C'est à la chapelle de la Vierge qu'il communie, avec ses équipages, avant l'embarquement. — Pendant sa navigation, chaque soir il fait chanter, sur ses trois bâtiments, l'hymne de la Vierge. — Il donne le nom de MER DE NOTRE-DAME au gracieux archipel des petites Lucayes. — Il impose le nom de SAINTE-MARIE DE LA CONCEPTION, à la plus grande de ces îles. — En découvrant Haïti, il appelle du nom de Marie une anse remarquable. — Plus loin il assigne le nom de l'Étoile des mers à un cap avancé; c'est le cap de l'Étoile. — Sur la côte au nord-d'est, il appelle une autre anse le port de la Conception. — Le lendemain, 8 décembre, il solennise, malgré le mauvais temps, la fête de la Conception que célébrait l'Église. — Dix jours après, il commémore par des salves d'artillerie une fête de la Vierge, renommée en Espagne à Sainte-Marie de l'O. — Sur son navire il apprend aux Indigènes qu'il emmenait, les prières à la Vierge, l'*Ave Maria*, le *Regina Cœli*. — Il rappelle encore le divin enfantement de la Vierge, en donnant le nom de *la Nativité* à la première construction qu'il éleva dans ces contrées : le fortin où il laissait le noyau d'une colonie espagnole.

En regagnant l'Europe, c'est à Sainte-Marie, la

plus méridionale des Açores, qu'il vint s'abriter contre une effroyable tempête, pendant laquelle il fit — un vœu à Notre-Dame de Lorette, — un vœu à Notre-Dame de la Ceinture, — et un autre à la première église de Notre-Dame où l'on aborderait. — Ce fut lui que le sort désigna trois fois pour les accomplir. — Ce fut encore lui qui conduisit son équipage à Notre-Dame de la Rabida, pour la remercier de son salut.

A son second voyage, placé directement sous la protection de Marie conçue sans péché, il change le nom du navire amiral en celui de la Mère des grâces divines, et l'appelle la *Gracieuse Marie.* — Arrivé le dimanche devant la Dominique, où l'on ne put aborder, il donna le nom de *Gracieuse Marie* à la première terre dont il prit possession, et qu'il consacra à la Mère du Rédempteur; — le lendemain il nomma une autre île *Notre-Dame de Guadeloupe.* — Le jour suivant il mit aussi sous la protection de l'Étoile des mers une nouvelle île, lui imposant le nom de *Notre-Dame de Mont-Serrat.* — Le soir, il en découvrit une autre qu'il appela *Sainte-Marie de la Rotonde.* — Le lendemain matin, il nomma la première île qu'il aperçut *Sainte-Marie l'Ancienne.* — Dans son exploration de la mer de Cuba, au milieu du labyrinthe d'îlots qu'il désigna du nom de *Jardins de la Reine*, il consacra la plus grande de ces terres à la Sainte Vierge, et la nomma *Sainte-Marie.*

Quoique son troisième voyage eût été spécialement entrepris au nom de la Trinité, le fidèle Chevalier de

la Vierge ne peut l'achever sans donner des marques de sa dévotion à la Mère du Sauveur. A peine échappé aux dangers de la *Bouche du Dragon*, il consacre le souvenir de Marie, en appelant une île la *Conception*, et une autre l'*Assomption*.

C'est toujours sous l'ombre des sanctuaires de la Vierge qu'il mûrit ses projets, et trouve des consolations. — Ce fut chez les Franciscains de Notre-Dame de la Rabida, qu'il se confirma dans sa vocation. — C'était chez les Franciscains, à Notre-Dame des Victoires de Zubia, qu'après avoir découvert le Nouveau Continent, et résigné son céleste mandat, il se préparait, n'étant plus l'AMBASSADEUR DE DIEU, à devenir le Messager de son Église. — Ce fut sous la protection de la Mère du Sauveur qu'avant de partir pour sa dernière expédition, il fit, au couvent de Notre-Dame des Grottes, le dépôt de ses titres, lettres patentes et priviléges.

Christophe Colomb parsema la gloire de Marie sur la mer des Antilles, imposa, en outre, à quatre des îles par lui découvertes, le nom de quatre sanctuaires de la Vierge fort renommés en Espagne.

C'est en l'honneur de l'Immaculée-Conception qu'il donna son nom à la magnifique Vega real de l'Espagnole. C'est dans cette admirable plaine qu'il ordonna de construire, sous le vocable de l'Immaculée-Conception, une église à Marie. C'est encore dans la plaine de la Conception qu'il fit élever la ville épiscopale de ce nom. C'est aussi dans la plaine de la Conception, qu'en attendant l'érection de la cathé-

drale, il planta une Croix près de laquelle il venait publiquement, matin et soir, faire ses prières, et que, plus tard, rendit célèbre la multitude de miracles qui s'y opéraient.

S'étant constamment abrité sous le voile de Marie, pendant sa vie, le Serviteur de Dieu ne discontinua pas de l'être après sa mort. — Sans qu'il l'eût ordonné, ses funérailles eurent lieu dans l'église de Notre-Dame de Valladolid. Sept ans après, on transféra son cercueil à Séville dans l'église de Notre-Dame des Grottes. — Il fut ensuite transporté dans le Nouveau Monde, en l'église de Notre-Dame, à Saint-Domingue, — et depuis la fin du siècle dernier, ses restes reposent dans l'église de l'Immaculée-Conception, cathédrale de cette ville qu'on nomme aujourd'hui la Havane, mais que Rome continue d'appeler fidèlement, de son premier nom, Saint-Christophe.

Quel est le prêtre, le religieux, le missionnaire, le fondateur d'Ordre qui surpassa Christophe Colomb dans sa dévotion à la Sainte Vierge, et honora la Mère du Sauveur d'une manière plus éclatante?

Cette consécration à la Vierge compléta son amour du Verbe Rédempteur. Elle fut la perfection de sa douceur évangélique et de sa tendre charité pour les hommes.

V

CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

Fidèle disciple du disciple que Jésus aimait, Christophe Colomb avait puisé sa charité dans celle du cœur qui s'appuya sur la poitrine du Divin Maître. C'était à cette pure source de lumière que son amour s'était allumé. Il pensait comme saint Paul : « Quand j'aurais le don de la prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, et posséderais toute la science; quand j'aurais encore toute la foi capable de transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien[1]. » Et sa charité offrit tous les caractères qu'assigne l'Apôtre des nations à cette vertu, la plus excellente des trois. « *Tria hæc; major autem horum est caritas.* »

Au lieu de se plaindre aigrement des longs déboires, des humiliations, des douleurs morales que lui fit subir la Cour d'Espagne, il est le premier à tâcher de justifier les Rois, et dit simplement : « Bien que je fusse venu leur proposer cette entreprise, ils furent longtemps sans m'aider à la mettre à exécution. Il ne faut pas s'en étonner, parce que ce projet

[1] B. Pauli ad Corinth. cap. XIII, v. 13.

était nouveau pour tout le monde; personne n'y croyait. C'est pourquoi je leur ai une très-grande obligation, etc...... », et ce qu'il écrivait en pleine activité, il le repète encore après la mort de la Reine; il rappelle à son fils qu'ils ont plus que tout autre le devoir de servir la couronne de Castille.

Sa tendre Charité empêcha toujours également Colomb de dénoncer ses persécuteurs. Il a parlé des injustices commises à son égard, parce qu'elles étaient contraires au bon exemple et à l'intérêt public; mais en constatant la persécution, jamais il n'en désigne les auteurs. Sa Charité est encore plus forte que l'iniquité dont il souffre.

Aussi n'est-ce point par lui qu'on a connu la félonie du Roi Joam II à son égard. — Dans sa première expédition, lorsque les trois équipages se révoltent de concert et menacent sa vie, il omet les détails de ce crime sur son journal de bord, et se souvient seulement, avec gratitude, de la magnanimité qui lui fut accordée dans ce moment critique. — Sur le rivage de la Navidad, au lieu de faire saisir et exécuter ceux dont la désobéissance ouverte a causé la perte du navire amiral, il prend en pitié leur folle terreur, cause de leur indiscipline, et les traite comme ayant perdu la raison. — Pareillement il amnistie le capitaine Martin Alonzo Pinzon coupable de désertion, de rapt, de rapine, et de faux rapport.

Ce n'est pas non plus sur sa plainte que la Reine fut informée de l'affront que faisaient à Christophe Colomb les bureaux de la marine, en lui refusant, à lui,

Vice-Roi et Grand Amiral, le passage pour un seul domestique. Le Serviteur de Dieu avait enduré avec une grande humilité cette audacieuse offense.

Lorsqu'on surprit sur le conspirateur Bernal Diaz la liste de ses complices, au lieu de le faire juger à l'instant, et passer par les armes, Colomb se contenta de l'envoyer en Castille. L'homme de la miséricorde se sentit atteint d'une tristesse qui alla jusqu'aux larmes, quand le grand juge d'Hispaniola, se défiant de son penchant à la clémence, si généralement connu, en prévint les effets par l'immédiate application des lois contre les rebelles, et fit exécuter Adrien de Mogica. Mais si par charité souvent il s'abstenait de juger, s'il pardonnait par charité, par charité aussi il se roidissait contre l'insolence et la dureté des hidalgos, pour protéger les Indiens, les pauvres, les petits, les faibles et les malades. Ce fut là surtout l'origine des animosités, des embarras qui entravèrent son gouvernement. Il l'avait bien prévu ; néanmoins il fit prévaloir les droits de l'humanité, de la fraternité chrétienne, sur les priviléges du rang, et les prétentions d'un égoïste orgueil.

Comme la charité ne s'aigrit de rien, n'a point de mauvais soupçons, mais espère tout et souffre tout, Colomb, malgré la guerre que lui avait déclarée le vicaire apostolique, devenu le patron de ses ennemis, sans tenir compte de ses griefs, mais ayant seulement égard à sa capacité administrative, le nomma membre du gouvernement de la colonie.

Sa mansuétude envers son ancien écuyer Roldan,

qu'il avait promu à la magistrature, à cause de sa grande sagacité, et qui s'était servi de son autorité pour faire insurger l'île pendant la découverte du Nouveau Continent; son oubli de la conduite des frères Porras, qui, non contents de déserter après pillage d'armes et bagages, par deux fois tentèrent de l'assassiner, s'effacent encore devant la générosité de son dévouement aux marins qu'après sa dernière expédition il ramena en Espagne, à ses frais, et secourut, quoique la plupart de ces misérables l'eussent attaqué les armes à la main, alors que, naufragé sur la côte de la Jamaïque, il était abandonné, malade, à la fois menacé par les flots, les sauvages et la disette.

Nous ne parlerons pas de la charité de Colomb envers ses proches, ses domestiques, ses subordonnés, l'histoire l'a suffisamment constatée. Telles étaient la douceur habituelle du serviteur de Dieu, sa longanimité, sa miséricorde, qu'elles lui furent officiellement imputées à blâme par le Ministère castillan. Tandis que les hidalgos, dont il avait châtié la paresse et rabattu l'orgueil, l'accusaient de rigueur, la Cour, au contraire, lui faisait un reproche de sa condescendance, de sa patience, de son indulgence.

VI

Malgré la multiplicité de ses devoirs, les soucis infinis de sa Vice-Royauté, dans un pays où toute l'administration était à créer, ayant à lutter contre les influences du sol et du climat, les nouveaux besoins et les anciennes habitudes; à déjouer les efforts de ses détracteurs, en Espagne, et sur place à prévenir les conflits; à surveiller en même temps les Castillans et les Indigènes, Christophe Colomb, avec une constante sollicitude, se tient en éveil sur le sort des pauvres malades; il s'enquiert de leur état, s'occupe des soins qu'on leur donne, les visite, les assiste, les exhorte, les aide de ses propres mains, souvent endolories par la goutte.

On sait aussi qu'en naviguant « il compatissait avec une tendresse de père aux maux des passagers alités; il les visitait, les consolait, remontait leur courage par les meilleures et les plus religieuses paroles [1]. »

Non-seulement le serviteur de Dieu montrait sa prédilection aux membres souffrants de Jésus-Christ et les entourait plus spécialement de sa charité; mais voulant que cette charité pût encore agir après lui, il avait imposé à l'héritier de son majorat la fondation

[1] L'Abbé E. Cadoret. — *Vie de Christophe Colomb*, page 262.

d'un hôpital des mieux ordonnés, sur le modèle des plus beaux qui existassent en Espagne et en Italie. Par sa vigilance, les spéculations immorales se trouvaient déçues. Sa paternelle charité ne souffrait pas qu'on pût s'enrichir aux dépens de la santé des pauvres, de la vie des malades, et fournir des aliments de rebut, des drogues avariées, ni des médicaments imaginaires. Aussi, à la tête des ennemis les plus acharnés de Colomb, trouvons-nous un médecin et un directeur d'hospice.

VII

Abrégeons, omettons les faits isolés. D'ailleurs, à quoi bon réunir des traits particuliers de charité, dans un chrétien dont la charité devait être plutôt collective qu'individuelle, et porter le caractère générique de sa mission? Sa charité s'induit et se déduit de l'ensemble de son existence. On la voit, on la sent, on la touche; on la reconnaît dans chaque acte de sa vie. Depuis le commencement de sa Probation, son existence n'est, qu'on nous passe la vulgarité du mot, qu'un tissu de charité.

Dans ce serviteur de Dieu, vraiment extraordinaire, se remarque d'abord une charité conforme à la nature de son mandat; une charité infuse et générale envers les nations qu'il allait découvrir. Ce qui excite

sans discontinuité sa sollicitude, c'est la destinée de ces peuples nouveaux, auxquels il voulait apporter l'Évangile. La foi le conduisait vers eux. Il les chérissait par l'espérance, avant de les voir. Il les accueillait dans sa charité d'apôtre en les apercevant; et les aimait encore après avoir reconnu leur débilité morale, leur inconstance enfantine, leurs inclinations médiocrement favorables à la pratique des dogmes chrétiens. Colomb ressentait pour ces populations une charité tout indulgente et prévenante. Il les affectionnait évangéliquement, les couvrant des intentions d'une paternité adoptive. Il brûlait de les enfanter à Jésus-Christ, de les faire profiter de la Rédemption, d'assurer leur âme au Sauveur, de les attacher à notre sainte mère, l'Église.

Colomb recommandait de les traiter avec la plus grande bonté, de se prêter à leur curiosité naïve, de leur faire de petits cadeaux, d'être doux et patient à leur égard, afin de les attirer plus aisément au Christianisme. Il souffrait avec indulgence leurs importunités; était envers eux d'une inaltérable mansuétude; aussi versèrent-ils des larmes en le voyant s'éloigner. Et lorsque, en longeant le rivage des Ciguayens, l'agression perfide des naturels eut obligé les Espagnols de blesser deux d'entre eux, en les repoussant, cet incident lui fut une douleur; car le Messager du Salut avait espéré qu'il ne serait jamais versé une goutte du sang de ces nouveaux frères en Jésus-Christ.

Ce n'est pas à sauvegarder leur liberté et améliorer

leur condition que se borne sa charité, le salut de leur âme excite ses préoccupations constantes. Il stimule les rois. Il leur rappelle que la gloire du Christ et le salut de ces peuples étaient le principal objet et le but primordial de la Découverte. A mesure qu'il trouve de nouvelles terres, de nouveaux habitants, il tressaille d'une joie chrétienne. Il se félicite en Notre-Seigneur; il félicite les rois d'Espagne. Il les presse d'envoyer des missionnaires dans ces contrées. Il estime que ce sera bien plus par la persuasion, que par l'autorité de la puissance, qu'on les amènera au Christianisme. Sa charité pour les indigènes se révèle dans ses actes, ses paroles, ses ordres, ses recommandations.

En envoyant ses instructions au commandant Pedro Margarit, chargé d'aller avec trois corps de troupes faire une reconnaissance dans l'intérieur de Cuba, il écrivait : « La principale chose que vous ayez à faire est de veiller aux intérêts des Indiens, d'empêcher qu'il ne leur soit fait ni mal ni dommage, qu'on ne leur prenne rien contre leur gré, mais, au contraire, qu'on les traite avec égards pour qu'ils se rassurent. » Connaissant la rapacité des soldats espagnols, il recommande encore à leur chef « de se contenter des rations et de la solde, d'empêcher tout échange avec les Indiens, afin d'éviter l'occasion de leur causer des ennuis; ce qui serait contraire à la volonté de la Reine, parce que Leurs Altesses désiraient plutôt le salut de ces peuplades et les rendre chrétiennes que toutes les richesses qu'on

pourrait tirer de ces pays[1]. » Il s'occupe personnellement de l'instruction religieuse des naturels. Il choisit lui-même des missionnaires, réchauffe leur zèle, les encourage dans leur apostolat, les suit par la pensée, et les couvre au loin de sa protection, parmi leurs nouveaux auditeurs insouciants et fantasques, en établissant à leur portée un poste de cavalerie.

Celui dont le nom merveilleux signifiait « LA COLOMBE PORTANT LE CHRIST » montrait une douceur digne de son message de paix. On peut dire de lui comme de Moïse, « très-cher à Dieu », qu'il fut le plus doux des hommes[2]. Mais lorsqu'il s'agit de défendre la liberté ou la vie de ses enfants adoptifs, la douceur de la Colombe fit place à la colère du lion de Juda. Au retour de son second voyage, quand des contrariétés de mer, prolongeant la route, eurent amené la disette, et que les matelots délibéraient de jeter à la mer les trente Indiens qu'on avait à bord, afin d'économiser les rations, le Serviteur de Dieu redevint le grand amiral de l'Océan. Se dressant alors de toute la hauteur d'une sainte indignation, il déploya une énergie qu'on ne lui savait pas, et fit taire, d'un mot, ces atroces conseils de la faim. Ce fut à cette occa-

[1] « Desean mas la salvacion de esta gente porque sean cristianos, que todas las riquezas que de acá puedan salir. » — *Instructions de l'Amiral à Pedro Margarit.* — *Colecc. Diplom.*, t. II, n° LXXII, page 110.

[2] « Moyses, qui Deo carissimus fuit, mansuetissimus erat super omnes homines qui morabantur in terris. » — S. LAUR. JUSTIN. *in lign. vit. de caritate*, cap. XII.

sion qu'après avoir réprimé la révolte naissante, il annonça le moment précis où l'on découvrirait la terre d'Europe, et le point du rivage que l'on apercevrait d'abord, prophétie réalisée, le troisième jour, comme il l'avait prédit, et dont le double accomplissement frappa d'admiration les officiers, et de terreur l'équipage, qui attribuait cette divination aux secrets de magie que possédait, disait-on, le vainqueur de la MER TÉNÉBREUSE, sorcier transcendant.

VIII

D'un accord unanime, les historiens reconnaissent que la charité de Colomb envers les Indigènes, sa défense de leurs droits, de leurs intérêts contre l'orgueil ou la cupidité de certains Espagnols, uniquement venus aux Indes pour s'enrichir, et prétendant traiter en bêtes de somme ces malheureux, fut la principale cause des inimitiés, des persécutions et des amertumes dans lesquelles s'acheva sa vie. Un académicien d'Italie, qui ne se pique pas d'équité à l'égard de Colomb, en convient expressément : « Chacun sait, dit-il, que la cause de toutes les persécutions qu'eut à supporter Colomb, provenait de ce qu'il ne put jamais souffrir qu'on maltraitât les Indiens. Elle est demeurée célèbre en Espagne sa belle

réponse à la Reine Isabelle : « Les Indiens sont la richesse de l'Inde[1]. »

Vivifiée par la foi, soutenue par l'espérance, retrempant sa force dans les promesses du Christ, cette charité selon le cœur de Jésus avait résisté aux obstacles de toute nature : aux douceurs du foyer domestique; au besoin de repos; à la malveillance du roi; aux tracasseries des bureaucrates; à la violation de ses priviléges; à la spoliation flagrante; à la négation de ses titres, de ses droits; à la suppression de ses revenus, à l'épuisement de ses forces physiques; aux dangers d'une blessure rouverte; à l'ophthalmie; à de cruelles attaques de goutte; à ses soixante-sept ans, aggravés par quarante années de mer; à l'oubli des hommes; à l'abandon sur une côte insoumise, après la plus pénible et la plus désastreuse des expéditions maritimes.

Pendant son échouage à la Jamaïque, au lieu de s'absorber dans son propre malheur, son cœur se porte à la fois vers le Saint-Sépulcre, qu'il voulait délivrer, et vers les nations auxquelles il espérait ouvrir la route de la Palestine. Il souffre pour ces peuples qui n'ont pu encore participer aux bienfaits de la Rédemption, il se rappelle les paroles de l'Apôtre : « Tous ceux qui invoqueront le Seigneur seront sauvés. »

« Mais comment l'invoqueront-ils, s'ils ne croient « point en lui? Et comment croiront-ils en lui, s'ils

[1] Trucchi, I. *De' primi scopritori del nuovo continente americano.*

« n'en ont point entendu parler? Et comment en « entendront-ils parler, si personne ne le leur « prêche?

« Et comment les prédicateurs leur prêcheront-ils, s'ils ne sont envoyés, selon ce qui est écrit, qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Évangile de paix, de ceux qui annoncent les vrais biens[1]? »

Et sans tenir compte de son âge, de ses infirmités, il se propose de les conduire sur les rivages des peuples inconnus. Tant est vive sa foi, tant est ardente sa charité envers ses frères dans le Christ, que lui, l'ancien AMBASSADEUR DE DIEU; lui, le Révélateur du Globe; lui, le Vice-Roi du Nouveau Monde, s'offre à conduire, en simple pilote, ces heureux messagers du Salut, et s'honore de leur servir de guide. « Si le Seigneur me ramène en Espagne, écrit-il, je m'oblige de les transporter (aux Indes) sains et saufs au nom de Dieu[2]. » Ému de cette apostolique charité, un des plus habiles historiens de ce héros s'écrie excellemment : « Chose admirable! non-seulement Colomb ne regrettait pas d'avoir usé ses forces et prodigué sa vie dans des travaux sans profit, non-seulement l'ingratitude et les persécutions ne lui rendaient pas sa mission moins chère, mais encore il s'offrait à recom-

[1] B. Pauli *ad Roman.* cap. x, v. 13, 14, 15.

[2] « Quien será que se ofrezca á esto? si Nuestro Señor me lleva á España, yo me obligo de llevarle con el nombre de Dios, en salvo. » — CUARTO Y ULTIMO VIAGE DE COLON. *Colecc. Diplom.*, t. I, p. 310.

mencer pour la gloire de Dieu, l'exaltation de l'Église et le salut des âmes[1] ! »

Où trouverait-on, ailleurs que parmi les saints, une charité semblable?

IX

Aux tribulations que lui valait son zèle à protéger les Indiens contre les convoitises et la brutalité des Castillans, s'ajoutait, pour le serviteur de Dieu, une peine incessante, bien plus aiguë et plus profonde, dont nous avons ailleurs indiqué la source. Dans sa belle *Histoire de saint Pie V,* l'honorable comte de Falloux a eu le mérite de signaler, le premier, cette douleur cachée sous laquelle s'épuisait la vie de Colomb.

Assurément, la perte d'Isabelle avait frappé d'un coup affreux le cœur du héros. Cette noble amitié, formée dans les sympathies franciscaines, cimentée de l'amour du Sauveur, du désir d'affranchir son tombeau, de connaître les œuvres du Verbe créateur et de répandre la foi sur tout le Globe, venait par son brisement d'ébranler l'entière organisation de Christophe Colomb, qu'avaient déjà usée ses travaux surhumains. Pourtant la raison pouvait essayer auprès

[1] L'abbé E. Cadoret. — *Vie de Christophe Colomb,* p. 355.

de lui quelque consolation; il était assuré que sa royale amie se trouvait, suivant son expression, « maintenant au séjour de la gloire, sans regrets sur ce monde âpre et pénible[1]. » Le temps, ce remède providentiellement accordé à nos chagrins, aurait enfin adouci sa peine. Mais comment apaiser la souffrance de ce cœur apostolique, tandis qu'il voyait les peuples, destinés par sa mission au bonheur terrestre et à l'éternelle félicité, depuis lors, scélératement opprimés, pressurés, exploités inhumainement dans les mines, sans trêve ni merci, jusqu'à extinction, essayant en vain de fuir, de s'expatrier, et n'ayant d'autre ressource contre leurs tyrans que le suicide?

Ces peuples enfants, qu'on accablait de mépris, de corvées, de tortures, il les aimait dans le Christ. Ils étaient comme le fruit de son courage, de ses espérances, de son amour catholique, car il les avait découverts pour leur salut, pour le Sauveur, pour la dilatation de l'Église. S'il ne les avait pas rachetés, il les avait du moins achetés au prix de dix-huit années de patience, d'humiliations, d'anxiétés; puis, par ses veilles, ses fatigues, ses privations, son exténuation, au péril de sa vie, et, comme il l'a dit lui-même, « en suant le sang, » *sudando sangre*[2]. Il les

[1] « Se debe creer que está en su santa gloria, y fuera del deseo deste aspero y fatigoso mundo. » — Cartas de Colon. *Colecc. Diplom.*, t. I, p. 341.

[2] « Que yo por la voluntad de Dios gané á España sudando sangre. » — Cuarto y ultimo viage de Colon. — *Colecc. Diplom.*, t. I, p. 297.

chérissait d'une dilection que ne peut comprendre le monde.

Aussi, en reconnaissant qu'au lieu de leur avoir apporté le salut, il leur avait amené le malheur, le désespoir, la destruction, éprouvait-il un déchirement infini. Sa chair gémissait sous la répercussion de la douleur morale. Sourdement cette douleur immense, que la parole ne peut rendre, le minait sans relâche. Cet invisible crucifiement de l'âme, navrant ses forces, retentissait dans tout son être. Le Serviteur de Dieu porta la Charité jusqu'à la suprême souffrance, et cette souffrance alla jusqu'à la mort. Il succomba au poids d'une inénarrable affliction. Disons enfin le mot : il mourut martyr de la Charité.

VERTUS CARDINALES

Lorsqu'un Chrétien professe à un degré héroïque la Foi, l'Espérance et la Charité, l'exercice des autres vertus semble lui devenir facile. On dirait qu'elles découlent naturellement de ces trois sources divines. Nous ne craignons pas d'affirmer que Christophe Colomb a porté au même point d'héroïsme :

La Prudence,
La Justice,
La Force,
La Tempérance,
La Pauvreté,
La Chasteté,
L'Humilité.

Le manque d'espace nous interdit d'en développer ici les preuves. Cette exposition sera l'objet d'une démonstration spéciale. Il nous suffit aujourd'hui de rappeler quelques traits de la vie du Serviteur de Dieu, relatifs à chacune des Vertus Cardinales. Et d'abord, parlons de sa Prudence.

CHAPITRE PREMIER

LA PRUDENCE.

Cette puissance supérieure, cet esprit de sagesse et de direction que les livres saints appellent l'Esprit de Conseil, *Consiliarius*, éclairait le Serviteur de Dieu dans ses démarches, ses entreprises, ses décisions. Un témoignage authentique a été rendu à la Prudence de Christophe Colomb par le plus judicieux des écrivains espagnols, l'historiographe royal don Antonio de Herrera. Il écrit : « Les Rois Catholiques (ce qui signifie la reine Isabelle,) l'affectionnaient fort, à cause de sa grande Prudence et des fatigues qu'il endurait pour l'accroissement de la religion chrétienne [1]. »

Cette Prudence ne s'affaiblit ni ne sommeille en aucune circonstance. Elle ne se borne point aux mesures générales. Elle embrasse les moindres détails. Elle ne craint pas de descendre trop bas. Devant l'utilité, le Serviteur de Dieu n'est jamais retenu par l'orgueil de son rang. Il ne dit point avec les juristes païens : *De minimis non curat Prætor*. Sa Prudence

[1] Herrera. *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales.* Décade I, liv. III, chap. ix.

porte le caractère religieux du reste de ses actions, et il a présentes à l'esprit ces paroles de l'Écriture : « Celui qui néglige les petites choses tombera peu à peu. » Bien que mettant tout son espoir dans son divin Maître, il prend les plus minutieuses précautions que pouvait suggérer la Prudence. La multiplicité même des exemples de cette Prudence nous oblige de les omettre tous, ne sachant lesquels préférer. Remarquons seulement que, lors de sa première entreprise, il exigeait, pour se mettre en mer, au moins trois navires; et l'événement prouva que s'il n'en avait eu que deux, jamais le monde n'aurait connu sa découverte. Il protége d'un tillac celles des caravelles qui en étaient dépourvues. Il fait radouber la *Pinta*, prend un mât et une antenne de rechange; puis, en prévision des vents inconnus qui les pouvaient assaillir, modifie la voilure de la *Niña*. Il ordonne aux navires de se rapprocher du sien chaque soir, de diminuer de voiles à telle distance de l'Europe. Dans ses instructions aux Espagnols laissés à Haïti, sa Prudence se fait admirer. Tous les historiens lui ont rendu hommage. « La garnison de la Nativité périt, précisément parce qu'elle viola, de point en point, les sages recommandations et les ordres impératifs de l'Amiral[1]. »

A Sainte-Marie des Açores, sa Prudence déjoue la perfidie des Portugais. Il n'envoie à la fois que la moitié de ses hommes accomplir un vœu collectif de

[1] L'abbé E. Cadoret. *La Vie de Christophe Colomb*, p. 217.

l'équipage, ce qui le sauve. Il prévoit que dans la nuit on coupera ses amarres pour le faire échouer. — Sa Prudence évente les projets du cacique Caonabo, qui aurait aisément fait massacrer en détail les petites garnisons qu'il demandait comme une faveur. — Il prend des mesures pour prévenir les excès des marins et empêcher qu'ils n'excitent la jalousie des indigènes. — Afin d'éloigner de la colonie l'esprit de chicane, il veut interdire l'accès de l'Espagnole aux procureurs, aux avocats. Il demande à leur place des ecclésiastiques, des religieux, un pharmacien, un médecin, un herboriste, et quelques musiciens pour l'agréable passe-temps des colons laborieux. — Il empêche de donner le baptême aux Indiens qui s'y présentaient par imitation, par calcul ou enfantillage. — Il avise à temps le Saint-Siége et empêche ainsi la création d'un archevêché fantastique et de deux suffragances imaginaires. — Il trouve le meilleur moyen de concilier les intérêts du fisc avec ceux des particuliers. — Tout étranger qu'il est à la jurisprudence, il institue les meilleures formes de procédure pour protéger les droits et les biens des absents. — Tel est l'effet de sa Prudence et de l'Esprit qui dirigeait ses résolutions, qu'après s'être trouvé sans argent, sans soldats, au milieu d'Espagnols révoltés et d'Indiens en insurrection, il parvint à rétablir son autorité, ramener l'ordre, la sécurité, et commencer la prospérité de la colonie.

La Prudence du Serviteur de Dieu ne s'appliquait pas moins aux choses qu'aux hommes. Les voyageurs

comme les historiens ont été frappés du choix merveilleux qu'il fit du site où devait s'élever Saint-Domingue, la ville capitale d'Hispaniola. L'archichronographe impérial Oviedo s'accorde à cet égard avec l'historiographe royal Herrera ; et l'auteur italien des *Relations universelles*, Giovanni Botero, partageait, il y a deux siècles, l'impression d'un naturaliste français, notre contemporain, en remarquant avec quelle prévoyance dans ce choix toutes les conditions possibles de sécurité, de commodité, d'hygiène et d'agrément avaient été réunies.

Christophe Colomb, durant le cours de sa double carrière de marin et de gouverneur, ne fut jamais trompé par les apparences.

Il ne se laissa surprendre, ni par les faux rapports, les dénonciations, ni par ses propres sympathies. Chaque circonstance de sa vie dénote une Prudence parfaite. Même son zèle évangélique ne l'écarte jamais de la Prudence chrétienne. Aussi le mérite de sa Prudence nous est-il démontré par des faits. Car, après avoir abrogé ses ordonnances, révoqué toutes ses mesures administratives, ses ennemis, à la tête desquels se trouvaient le Roi et le Suprême Conseil des Indes, furent obligés de les remettre successivement en vigueur.

La Prudence fut si évidente chez l'élu du Seigneur, que les incrédules, les impies, les positivistes eux-mêmes, ont été forcés de lui rendre hommage. Elle a excité l'admiration des lettrés dans les deux mondes.

On l'a reconnue avec une telle unanimité, qu'elle a reçu du sentiment public un témoignage quasi officiel, et que la statue de la Prudence fait partie intégrante du monument élevé à Colomb par sa ville natale.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA JUSTICE

I

L'homme qui ambitionnait de porter le signe du salut aux extrémités du monde, ne pouvait manquer d'honorer, d'aimer et de pratiquer la Justice; car, d'après l'Apôtre des gentils, « la Justice vient de la foi [1]. »

La Justice, ce besoin impérieux de notre entendement, ce premier instinct de la conscience humaine; à la fois droit et devoir, inscrit dans nos âmes; et dont le sentiment, indice d'immortalité, procède du Créateur pour nous ramener à lui; la Justice forme tellement un des attributs souverains de Dieu, que dans son élévation à son Père, après l'institution de l'Eucharistie, le Sauveur appelle à haute voix l'Éternel, Père Juste [2] ! et que le disciple bien-aimé nomme le Verbe incarné : Jésus-Christ Juste [3].

La Justice devant être la qualité essentielle et do-

[1] B. PAULI. *Ad Romanos*, cap. IX, v. 30.
[2] S. Joan. Evangel. cap. XVII, v. 25.
[3] S. Joan. Epist. I, cap. II, v. 1.

minante de tout chef de nation, le livre de la Sagesse adresse aux rois, pour première parole de son premier chapitre, ce conseil qui a l'expression d'un commandement : « Chérissez la justice, vous qui jugez la terre [1]; » l'Église, dans ses prières, demande aussi la Justice pour celui qui gouverne et celui qui gouvernera [2]. En nous parlant du Fils de l'homme, Isaïe nous dit que « la Justice sera la ceinture de ses reins. »

La Justice est si excellente en soi, que celui qui la pratique dans sa perfection reçoit lui-même le nom de Juste.

Or, au témoignage unanime de l'histoire, Christophe Colomb observa la justice. Il la pratiqua publiquement comme Vice-Roi, Gouverneur Général, Grand Amiral de l'Océan. Il ne la pratiqua pas d'une manière moins complète, dans les relations de la vie privée. De l'aveu de ses contemporains et de ses ennemis eux-mêmes, à son indéviable amour de la Justice est due l'origine des animosités, des tracasseries et des obstacles dont fut hérissée sa carrière.

Le Serviteur de Dieu souffrit persécution pour la Justice.

Son observation des règles de la Justice causa son premier différend avec le vicaire apostolique. L'homme qui portait le Christ dans son nom était plus équitable que celui qui portait la croix sur sa poitrine. Le Père Boyl, autrefois employé dans la diplomatie, se

[1] Diligite justitiam, qui judicatis terram. Liber Sapientiae, cap. I, v. 1.

[2] Deus, judicium tuum regi da, et justitiam filio regis.

piquait de perspicacité. Sur un soupçon il conseillait de frapper à l'improviste le cacique Guacanagari, accusé de trahir les Espagnols. Colomb s'y refusa, voulant auparavant des preuves certaines de culpabilité; de là, une haine dissimulée d'abord, déclarée ensuite, et à laquelle prêtèrent leur appui tous les Hidalgos insubordonnés qui, se dérobant à la surveillance du Vice-Roi, violentaient, dépouillaient et tyrannisaient les malheureux Indiens.

II

Dès le début, en arrivant aux Antilles, par esprit de Justice, le Serviteur de Dieu empêcha les Espagnols de faire avec les Indiens un trafic où ces derniers étaient constamment dupes; car, dans les premiers jours, ils offraient jusqu'à trente livres de coton filé pour quelques débris de verre ou de faïence; estimant chose précieuse tout ce qui venait de ces étrangers. Son esprit de Justice lui fit maintenir une complète égalité entre les Espagnols et les Indigènes. Il prenait naturellement la défense de ceux-ci, à cause de leur faiblesse. Il voyait en eux les prémices de l'Évangile dans ces nouvelles régions, et ne permettait pas que ces futurs enfants de l'Église servissent de jouet à l'orgueil et à la brutalité des Castillans.

Colomb sacrifia résolûment sa popularité, son repos, son avenir, à son amour de la Justice.

Durant les travaux du premier établissement à Isabelle, pour sauver la vie des marins et des soldats qui, décimés par la maladie, atteints de la fièvre, réduits à un petit nombre, étaient pourtant seuls accablés de corvées, il obligea les gentilshommes, qui assistaient oisifs et sans pitié à cette misère, de prendre une part de leurs fatigues, dans l'intérêt commun. Cet acte de Justice devint contre lui une cause d'aversion et de haine implacable [1]. Le serviteur de Dieu l'avait bien prévu, il connaissait à fond la morgue castillane ; mais les considérations humaines ne pouvaient prévaloir sur l'âme du Juste.

Si la Justice lui imposait la pénible obligation de punir, elle lui inspirait aussi l'agréable devoir de récompenser. Son esprit de Justice se fait voir dans ses recommandations, ses propositions d'avancement et ses promotions. Pour récompenser l'application de Roldan aux solutions judiciaires, il le crée magistrat supérieur d'Hispaniola. Afin d'encourager les aptitudes de Juan Aguado, il appelle sur lui la bienveillance de la Reine. Voulant reconnaître l'exactitude du commandant Pedro Margarit, il le propose à l'avancement, avec supplément de solde, comme étant père de famille. Pour rémunérer les services exceptionnels de son écuyer, Diego Mendez, il en fait son capitaine de pavillon et l'institue commissaire général. Afin de

[1] Herrera. *Hist. génér. des Indes occidentales.* Décade I, liv. II, chap. xii.

récompenser noblement le courage du maître-matelot, Pedro Ledesma, il l'élève au rang d'officier.

Depuis son premier voyage, Christophe Colomb ne cessa de souffrir et d'être persécuté pour la Justice.

A l'animosité de ses calomniateurs peut se mesurer son amour de la Justice. Un témoin auriculaire nous l'a dit : parce que l'Amiral avait puni des Espagnols qui maltraitaient les Indiens, et qu'il ne voulait souffrir ni leurs débauches, ni leurs spoliations, ils le prirent en haine, au point de ne pouvoir plus l'entendre nommer[1].

En dépit des efforts de ses détracteurs, sa renommée d'homme Juste se maintint après lui dans le pays qu'il avait gouverné. Le même témoin, qui habita l'Espagnole et y connut d'anciens administrés de Christophe Colomb, place au-dessus de toutes les grandes qualités du Vice-Roi, son amour de la Justice[2].

Autant le Serviteur de Dieu avait aimé la Justice, autant la Justice fut outragée dans sa personne; et le Révélateur du globe put, à l'heure la plus douloureuse de ses épreuves de mer, convier à pleurer sur lui le monde dont il avait fait l'unité. Depuis le juste Job, modèle de l'affliction, aucun homme ne jeta une plainte égale en amertume au cri de sublime douleur

[1] « Questo castigo fu causa che gli Spagnuoli cominciarono ad havere in odio l'ammirante, e per non voler comportare le ribalderie e latrocini loro non lo potevano sentir nominare. » — BENZONI. *Dell' historie del mondo nuovo*, lib. I, v. 18.

[2] « E sopra tutto era della Giustitia amico. » — BENZONI. *Dell' historie del mondo nuovo*, liv. I, p. 30.

s'échappant du cœur navré de Christophe Colomb. « Que la Terre pleure sur moi ! s'écriait-il ; qu'il pleure sur moi celui qui aime la charité, la vérité et la Justice [1] ! »

[1] « Y llore pór mi quien tiene caridad, verdad y justicia. » — CUARTO Y ULTIMO VIAGE DE COLON. *Colecc. Diplom*, t. I, p. 312.

CHAPITRE TROISIÈME

LA FORCE

I

Il plut au Dieu Fort d'éprouver fortement la Force de son serviteur. Avant d'être investi de son mandat, celui-ci dut justifier d'une force proportionnée à la puissance de sa mission future; et pour montrer qu'il serait fort contre les événements et les hommes, prouver d'abord qu'il saurait l'être contre lui-même. Il résista aux découragements, aux dédains de l'incrédulité, aux tristesses de l'isolement, aux humiliations de l'indigence, aux tentations de l'amour, à celles de la paternité, à celles de la richesse, à celles de la gloire, et jusqu'à la sainte ardeur de son zèle. Il se fit par la patience, vainqueur du temps, cette force supérieure à l'humanité, qui brise le génie, mais consacre ses œuvres. Christophe Colomb, durant cette lutte divine, se montra, comme un autre Israël, fort contre celui qui l'éprouvait. On le vit après le triomphe, fort contre l'ingratitude du Roi, contre la reconnaissance de la Reine; fort contre l'iniquité de ses contemporains.

La force constamment accompagne en lui cette grandeur qui fut la marque distinctive de son élection. Si chacun de ses succès dénote sa force, chacun de ses revers la fait encore plus admirer.

Il repousse les séduisantes propositions du Portugal, à Lisbonne et à Séville, ainsi qu'il résiste à ses menaces aux Açores et dans les eaux du Tage. Là, quoique montant la chétive caravelle Niña (ce nom signifie la petite), à demi désemparée et mouillée sous les canons du vaisseau-amiral, le mieux pourvu d'artillerie qu'on eût vu encore, il ne cède à aucune de ses injonctions, et maintient fièrement pour l'honneur de l'Espagne celui de son rang. Dans toute circonstance critique sa force déploie sa puissance chrétienne. Sa force dompte les équipages révoltés en mer. Sa force soumet les marins révoltés à terre. Sa force soutient le choc du soulèvement général d'Hispaniola; et au moment où, humainement épuisée, elle devrait fléchir, la Providence vient ouvertement à son aide.

Tombé malade durant la construction de la cité d'Isabelle, au nord d'Haïti, de son lit il continuait de diriger les travaux et d'administrer la colonie. Pendant sa dernière expédition, atteint de la goutte, d'un rhumatisme général et souffrant d'une ancienne blessure qui se rouvrait, il avait fait établir sur le pont une cabine, et de son cadre il ne eessa pas d'exercer son commandement. En dépit de son âge, de ses infirmités, plus les intempéries étaient persistantes, plus il bravait la violence des airs, se tenait comme il

pouvait au milieu de ses marins, les animant et les ranimant par son exemple; n'ayant nul moyen de les soustraire aux rigueurs de la mer, il leur apprenait du moins à les supporter bravement. Le secret d'une telle force ne saurait trouver son explication dans le simple sentiment du devoir, la fermeté du caractère ou l'orgueil de l'autorité.

II

Sans nous arrêter à considérer cette force que révélèrent les conjonctures souvent périlleuses, toujours difficiles de sa double existence de Vice-Roi et de Grand-Amiral, le Serviteur de Dieu s'armant contre l'amour d'abord, contre l'amitié ensuite, nous semble encore plus sublime de force que dans ses combats avec les éléments ou la malice humaine.

Par un indicible effort, il s'éloigne, presque à jamais, de sa délicieuse compagne, cette Béatrix Enriquez, dont la noblesse surpassait la richesse; dont la beauté surpassait la noblesse; dont la tendresse surpassait la beauté; et dont le généreux dévouement, l'emportant encore sur le charme, ajoutait à ses enchantements le plus irrésistible des attraits, celui de la reconnaissance. Il quittait le bonheur, l'amour assuré, pour la mort incertaine, sacrifiant les chastes suavités du foyer chrétien au salut des peuples igno-

rant le Christ. A l'insu du monde, il y eut là une incalculable dépense de forces cruellement employée contre deux cœurs unis devant le ciel; affliger l'âme de son aimée, quelle dure extrémité! Quelle souffrance pour lui! Et qui tient compte de cet héroïsme au Messager de l'Évangile? Nul autre regard que celui de Dieu mesura-t-il jamais le douloureux courage d'une telle résolution? Cependant si noble que soit cette double immolation de son cœur, et du cœur qui s'était fondu dans le sien, elle n'efface point la grandeur du triple sacrifice que dut faire ensuite Colomb à ses instincts de père, à sa déférence de sujet, et à son attachement d'ami.

On n'a pas oublié qu'au retour de son second voyage après sa découverte des Lucayes, des Antilles, etc., la Reine Catholique voulait absolument lui faire accepter comme domaine particulier une principauté véritable, sous le titre plus modeste de Duché ou de Marquisat. Colomb avait deux fils. Ainsi après lui, tandis que l'aîné serait investi de la Vice-Royauté héréditaire, le second aurait en patrimoine le Duché. Avec quel transport sa tendresse de père ne devait-elle pas accueillir une proposition si gracieuse! Néanmoins le Serviteur de Dieu trouve dans sa foi le dur courage d'écarter cette tentation, au risque de blesser les délicatesses de l'amitié, d'offenser les généreuses susceptibilités de sa Souveraine. Il ne se dissimule pas ce qu'aura de maussade ce refus, dont son humilité chrétienne l'empêche de livrer le secret. Il en souffre. Son honneur s'en émeut autant

que son cœur s'en afflige. Cependant, craignant que le soin de ses intérêts personnels ne l'expose à retarder ses découvertes, et négliger ainsi l'œuvre de la Foi, il préfère à un tel malheur, assumer des apparences défavorables, choquer la femme qu'il révère, la protectrice des Indiens, l'auxiliaire espérée dans son but d'évangéliser le Globe, et de délivrer les Lieux Saints.

Mettant en pratique ce vulgaire précepte, « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes », Colomb tire du trésor de sa charité assez de force pour surmonter la tentation Royale, fermer ses yeux aux avantages qu'entrevoit sa paternité, ses oreilles aux accents persuasifs de l'amitié, qui offre, insiste et prie. Il domine ses propensions paternelles, impose silence à la raison humaine pour n'écouter que le divin conseil de son apostolat. Et s'il perd dans l'affection de la Reine, du moins il gagnera plus vite à l'Église un grand nombre d'âmes, maintenant encore retenues dans les ténèbres de l'idolâtrie. C'est pourquoi sa fermeté demeure inébranlable.

III

Colomb ne s'était pas dérobé au philtre de la tendresse et aux involontaires embûches de l'amitié, pour s'en aller succomber sous l'excès de la haine et

de la violence. Il se montra fort contre la force elle-même.

Nos lecteurs ne l'ont pas oublié : lorsque, par sa découverte du Nouveau Continent, l'Ambassadeur de Dieu eut accompli son mandat, il se vit, au nom des Souverains, tout à coup destitué, outragé, dépouillé de son mince avoir, même de ses papiers et de ses vêtements, jeté dans un cachot, chargé de chaînes, sans jugement ni interrogatoire; toute forme de légalité fut effrontément violée à son égard. Tel était pourtant le respect qu'inspirait sa personne, que dans sa prison aucune main salariée ne voulut consentir à river ses fers. On embarqua pour l'Espagne Colomb toujours enchaîné. Dès que le navire eut perdu de vue la terre, le capitaine et le maître de la Caravelle, honteux du traitement infligé au Vainqueur de la Mer ténébreuse, s'approchant respectueusement, le prièrent de leur permettre de le débarrasser de ses chaînes durant la traversée; car cette garantie contre l'évasion, fort inutile dans l'immensité des flots, devenait une torture en meurtrissant ses membres, déjà endoloris et enflés par la goutte. Ils prenaient sur leur responsabilité ce soulagement momentané, dont assurément les Rois ne seraient jamais instruits. On lui rendrait ses fers avant d'entrer au port. L'instinct de sa chair gémissante appuie de ses douleurs cette affectueuse sollicitation; et cependant il saura résister à la bienveillance comme à la souffrance. Si les espaces de l'Atlantique le séparent de ses ennemis, si le regard des Rois ne peut le suivre sur les eaux, il

sait que le Maître de toute puissance établie le voit, et par obéissance il continuera de souffrir. C'est au nom des Rois qu'on l'a chargé de ses chaînes, c'est au nom des Rois seuls qu'il veut en être délivré. Il craindrait en leur désobéissant de désobéir à Dieu, de qui procède l'autorité. Dans la solitude de l'Océan le devoir est là devant lui, avec son inflexibilité; et il reste envers lui-même aussi inflexible que le devoir. Quelle sublime leçon donnée à la force par la faiblesse !

Tout enchaîné qu'est son corps, il porte une âme libre, et il le prouve par la fière allure de sa franchise de chrétien. Loin de s'affaisser sous cet odieux excès d'arbitraire, le Révélateur du Globe se relève, et maintenant qu'il sent sa mission terminée, déclare ouvertement, par écrit, quel a été son rôle. Il rappelle que Dieu l'a fait le Messager de nouveaux Cieux et d'une nouvelle terre dont il avait parlé par la bouche d'Isaïe. Il indique à quel point de vue on doit se placer pour juger équitablement ses actes d'administration. Cet attentat à sa dignité, ce brutal renversement de fortune, de justice et de raison, ne troublent pas sa confiance; le Chrétien garde sa force primitive. Il ne se défend pas, ne se disculpe point; loin de là, il juge. Et lui, qui jusqu'alors ne s'était jamais plaint des hommes, quoiqu'il en eût tant souffert, prend le Ciel et la terre à témoin de leur iniquité. Il fait éclater sa force par sa soumission; sans crainte devant les forfaits encore possibles, il rappelle aux puissants de ce monde qu'il existe un pou-

voir au-dessus du leur, et il annonce que Dieu « châtie particulièrement l'ingratitude [1]. »

Un académicien d'Italie, auquel le caractère du Messager de la Providence est resté incompris, n'a pu retenir un cri d'admiration devant cette force de la faiblesse. « La lettre de Colomb à la nourrice du prince d'Espagne, dit-il, est un des plus beaux morceaux d'éloquence que l'on connaisse. Les membres serrés par les fers que lui avait imposés l'ingrat Ferdinand, sa grande âme s'élève impassible au-dessus de son infortune; et avec une dignité noble et fière, il demande raison à l'Espagne d'une telle iniquité, dans le style d'un Tacite ou d'un Salluste chrétien [2]. » En effet, jamais la beauté morale de Christophe Colomb, la sublimité de sa force, ne s'est plus magnifiquement dévoilée qu'au sein de cet abaissement extrême.

Le Serviteur de Dieu avait annoncé que son Maître « châtiait surtout l'ingratitude », et les faits n'ont depuis lors cessé de justifier son avertissement.

Ferdinand fut personnellement châtié dans son orgueil, sa tendresse, son ambition et son amour-propre. Il perdit la noble compagne dont il n'était pas

[1] « Dios Nuestro Señor esta con sus fuerzas y saber como solia, y castigo en todo cabo, en especial la ingratitud de injurias. » — Carta del Almirantes al ama. *Colecc. Diplom.*, t. I, p. 265.

[2] «.... L'anima sua grande e impavida al di sopra della sventnra s'innalza, e con nobile e dignitosa fierezza chiede raggione alla Spagna di tanta iniquita, col linguaggio di nn Tacite, di un Sallustio cristiano. » — Trucchi. *De' primi scopritori del nuovo continente americano*, page 64.

digne. Il vit ses filles périr ou languir misérablement. Il vit son sceptre passer aux mains de l'enfant d'une mère qu'il n'aimait pas, et d'un gendre qu'il abhorrait. Il vit le peuple le haïr à ce point qu'il dut quitter la Castille pour se retirer en Sicile. Vieillard, il s'éprit d'une jeune et frivole princesse qui désola son attachement. Un travail opiniâtre devint sa seule ressource contre ses déplaisirs domestiques. Il mourut accablé d'ennuis. La nation espagnole, ayant partagé l'ingratitude de ses Rois, a été aussi châtiée dans son honneur, sa richesse, sa prépondérance. La punition continue. De ce Nouveau-Monde, que son Révélateur lui avait donné tout entier, elle ne possède plus aujourd'hui que deux îles dont elle se verra dépouillée bientôt. Ainsi se trouvera vérifiée cette parole de Christophe Colomb : « Dieu châtie surtout l'ingratitude. »

CHAPITRE QUATRIÈME

LA TEMPÉRANCE

I

Parmi les biographes de Colomb, le moindre dissentiment ne s'éleva jamais au sujet de sa tempérance. Ses ennemis, ses calomniateurs ne purent saisir dans sa vie aucune circonstance propice aux accusations contre sa frugalité. Aussi ont-ils gardé un complet silence à cet égard. L'histoire lui rend témoignage explic[illegible]t implicitement surtout. « Il buvait peu de vin. »

Le Serviteur de Dieu ayant habité des monastères d'ordres mendiants, avait conservé au dehors les habitudes de la vie cénobitique. On sait qu'il suivait strictement la règle des Franciscains de l'Observance. Il ne bornait pas sa mortification aux jeûnes fixés par l'Église, et faisait maigre presque toute l'année. L'envoi des provisions qu'avait choisies exprès pour lui la Reine Isabelle indique suffisamment son régime[1]. Des légumes, des figues sèches, des raisins secs, du

[1] On en voit le curieux et minutieux détail dans le deuxième volume de la *Coleccion diplomatica*, t. II, nº LXXVII.

miel, des œufs, des dattes, composaient surtout sa nourriture.

Après les fêtes qui lui furent données au retour de sa première Découverte, on ne le voit plus chez les grands. Au lieu d'habiter des palais, c'est toujours parmi les religieux et dans leurs couvents qu'il prend gîte. Le Vice-Roi des Indes s'y complaît, et se contente de son lit de planches dans sa cellule, comme de sa portion au réfectoire. Heureux de la fraternelle hospitalité de ceux qui vivent séparés du monde, il partage leurs prières, leurs méditations, leurs mortifications, et leur désir de travailler à la dilatation de l'Église.

En mer, il ne se traite pas mieux que le dernier des matelots. Leur ration lui suffit. Seulement, au lieu de vin, il boit de l'eau, dont il corrige la crudité par un peu de cassonade, à laquelle ses maux d'estomac le forcent d'ajouter de la fleur d'oranger, qui lui fut toujours bienfaisante.

Durant ses deux derniers voyages, la fermentation avait corrompu les vivres. On sait avec quelle répugnance les équipages mangeaient leur biscuit, attendant souvent la nuit pour avaler la soupe, afin de ne pas voir les vers y surnager. Jamais l'Amiral ne se plaint. Jamais il n'a d'autre nourriture que celle de ses marins. Il leur doit l'exemple du courage, de la constance, et le leur donne en toute occasion.

Une circonstance douloureuse au souvenir nous fournit une présomption très-grave, qui vient appuyer

les témoignages de l'histoire relatifs à la tempérance de Christophe Colomb.

Lorsque le Serviteur de Dieu fut tout à coup brutalement destitué, arrêté et jeté dans un cachot, aucun des alguazils, des agents de police, des gardes et des geôliers n'eut la barbare audace de porter la main sur le Vice-Roi des Indes, pour le mettre aux fers, suivant l'ordre du nouveau Gouverneur. Officiers et subalternes reculaient devant un pareil outrage. Les chaînes gisaient donc sur les dalles, sans que personne osât y toucher. L'ordre donné ne pouvait recevoir son exécution, quand vint s'offrir, pour cette exécrable besogne, un individu que l'on n'attendait point, que personne n'avait appelé, et à qui l'on n'aurait jamais songé, car il faisait partie de la maison même du Vice-Roi. C'était son cuisinier. Las Casas qui le connaissait, nous a conservé le nom de ce gredin : il s'appelait Espinosa.

On sait combien l'Amiral était affectionné des gens de sa maison. Tous ceux qui eurent l'honneur de le servir, pénétrés de vénération pour sa personne, ou captivés par sa bonté, lui restèrent fidèles, sauf Roldan, un instant égaré par l'orgueil, mais qui, honteux de sa faute, voulut se dévouer ensuite. Un seul parmi les domestiques du Vice-Roi, le cuisinier, couvait contre lui une haine cachée comme le feu sous la cendre de ses fourneaux. D'où pouvait provenir cette haine féroce?

Probablement la frugalité de Colomb, ses fréquentes abstinences, ne lui avaient guère permis

d'apprécier le mérite de son maître-queux. Sans doute il ne l'avait jamais complimenté sur ses œuvres. De là, un sincère mépris de l'artiste pour le Vice-Roi, homme de jeûnes fréquents, de repas maigres et courts, qu'il jugeait privé de goût, estomac sans compréhension, bipède d'instinct grossier, mille fois indigne d'une table servie par un pareil talent. On ne saurait guère expliquer d'une autre façon l'ardente animosité du cuisinier contre ce modèle des maîtres.

L'habitude de la mortification était si naturelle au Serviteur de Dieu, qu'elle lui rendait le jeûne facile et même léger. Il semblait n'y prendre plus garde. Son esprit, quotidiennement nourri des Saintes Écritures, ne se ressentait point de la privation d'aliments, imposée à son corps. Son énergie morale et sa fraîcheur d'imagination n'en étaient pas altérées. On lit dans notre histoire de Colomb un détail qu'il est à propos de rappeler ici.

Durant sa dernière expédition de découvertes, échappé miraculeusement à un naufrage inévitable, son navire fracassé, à demi noyé, gagnant à toute peine un port où ses nombreuses voies d'eau le mettaient en danger de sombrer, se trouvant aux prises avec la disette et les attaques d'une goutte impitoyable, loin de céder aux abattements des équipages, d'être atterré de cette situation, il s'unit à la pensée de l'Église, et solennise avec elle la fête de saint Jean-Baptiste dont c'était le jour. Pour la Foi comme pour la Communion des Saints, il n'y a point de distance; et l'espace des mers ne sépare pas un

instant de Rome le Messager du Catholicisme. Pendant son jeûne forcé, sa piété s'épanche naïvement en vers; et le précurseur de l'Évangile dans l'Ancien Monde est célébré par le précurseur des Évangélistes dans le Nouveau.

Cette inspiration poétique survenant malgré les souffrances corporelles, au milieu de la disette, sur des navires à demi coulés, est sans doute l'unique exemple de composition littéraire qui se soit produit dans de si étranges conjonctures. A ceux qui pratiquent les mortifications de la vie claustrale, ce curieux détail paraîtra un sûr indice et presque le témoignage en action des austérités habituelles au Serviteur de Dieu.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA PAUVRETÉ

I

Il n'était pas difficile à l'hôte des Franciscains, disciple de l'humilité, exercé au renoncement, de supporter légèrement les privations, et d'accepter la pauvreté avec toute la pénible série de ses conséquences.

Si le Vice-Roi des Indes après avoir procuré tant de richesses à l'Espagne, n'avait pas un coin de terre pour s'y promener, il ne pouvait oublier que le Fils de l'homme, maître de toutes choses, ne possédait pas un toit pour abriter sa tête. Ce trait de ressemblance avec le Rédempteur arrêtait sur ses lèvres le reproche si mérité par l'odieuse ingratitude de la Castille. La pauvreté fut inhérente à la vie de Colomb, comme la grandeur à son rôle. En remontant du temps des apôtres aux jours des patriarches, la pauvreté n'est-elle pas la condition ordinaire des Serviteurs de Dieu?

Quand il se sépara de sa famille, Jacob n'emporta qu'un bâton. Celui qui après sa lutte avec l'ange fut

surnommé Israël! (fort contre Dieu) n'eut pas honte de servir un homme, et de se donner un maître. Moïse ne devint-il pas comme lui gardien de troupeaux? Et quel sceptre fut plus glorieux que sa houlette de pasteur? David n'avait-il pas été un pauvre berger, traité d'assez haut par ses frères? Le vieux Tobie, aveugle, se trouvait dans une telle indigence, que sa femme travaillait à la journée chez un tisserand. Élie, ainsi que la plupart des prophètes et des fils de prophètes, vivait dans la pauvreté.

Le disciple du Sauveur ne rougissait pas plus de la pauvreté que de l'Évangile. Dieu permit que celui qui enrichissait moralement et matériellement son époque demeurât dans une situation véritablement indigente, si l'on tient compte de ses charges domestiques, du grand état auquel l'obligeaient ses titres de Grand Amiral, de Gouverneur Général et de Vice-Roi. En réalité, Colomb resta pauvre au milieu de l'éclat des fonctions et de la splendeur du rang. Il pratiqua dans sa perfection la pauvreté évangélique. Il fut véritablement ce pauvre d'esprit à qui, sur la parole du Christ, « appartient le royaume des cieux[1] ».

Pourtant jamais pauvre ne convoita la richesse d'un cœur plus avide, ne poursuivit d'une cupidité plus ardente l'espoir d'amasser de l'or, des diamants, des pierreries, de précieux aromates, des objets de grand prix. Jamais pauvre ne rêva autant de produits, revenus, dîmes, perceptions, encaissements, place-

[1] MATTH., *Evang.*, cap. v, v. 3.

ments avantageux, que ne fit Colomb, soupirant après la délivrance des Lieux Saints, et laissé toujours dans la gêne, le besoin; forcément accablé de dettes, vivant d'emprunts, tantôt subsistant de charité chez les religieux, tantôt de crédit chez les aubergistes, n'ayant pas toujours, il en convenait, de quoi payer son écot à la table des hôtelleries.

La pauvreté lui est si facile à porter, qu'il ne songe pas à en exempter les siens. Pendant l'exercice de sa Vice-Royauté, il ne pourvoit d'aucun poste lucratif ni ses frères, ni ses parents. Il ne fait et ne permet aux siens aucune spéculation qui augmenterait leur fortune. Il refuse pour lui et ses fils une principauté; il devient pauvre jusqu'à manquer de vêtements; mais la seule privation qui l'afflige, et qu'il avoue, est l'impossibilité de mettre une pièce de monnaie au bassin pendant la quête à l'église.

Tandis qu'arrivaient à Cadix, à San Lucar de Barrameda, au port Sainte-Marie, des galions chargés d'or, il ne s'y trouvait pas un maravédis pour le Vice-Roi des Indes. Par suite de son extrême indigence, Christophe Colomb, malgré les dispositions de son Majorat, ne put offrir à Dieu qu'une simple croix de bois. Cet hommage de la pauvreté fut accepté du Maître de l'univers; et durant de longues années, des signes prodigieux, authentiquement constatés, manifestèrent que le Seigneur l'avait eu pour agréable.

Avant d'être fait pauvre par l'iniquité royale, le Serviteur de Dieu s'était fait pauvre volontairement; car il ne dépendait que de lui, en accueillant les

offres du Portugal, d'arriver tout à coup au comble des grandeurs et de la richesse. Malgré l'éclat du rang et la dignité des titres, il vécut pauvre, mourut pauvre, dans une pauvre hôtellerie, eut l'humble convoi du pauvre, et, comme le pauvre, fut ignoré de la cité où reposaient ses os.

CHAPITRE SIXIÈME

LA CHASTETÉ

I

Les Évêques français s'étonneraient à bon droit en apprenant qu'au lieu d'appartenir à la France et d'être situé dans les Vosges, le siége épiscopal de Saint-Dié se trouve placé dans la basse Hongrie; et que, loin de rappeler dans son nom celui de son saint fondateur, Deodatus, cette ville s'appelait, autrefois, Tata ou Dolis. Leur surprise augmenterait encore en sachant qu'une telle assertion nous vient d'un académicien d'Espagne, historiographe pensionné, décoré, mathématicien, organisateur de la Bibliothèque nautique de Cadix, et, qui pis est pour nous, membre de la Société de Géographie de Paris.

Don Martin Fernandez de Navarrete, après avoir si lestement, d'un trait de plume, transporté dans les États autrichiens le diocèse de Mgr Caverot, a voulu, avec la même aisance, revêtir les Rois d'Espagne des vertus et du génie dont il dépouillait Christophe Colomb. Sans énumérer ici les accusations honteusement portées par lui contre la gran-

deur du Héros, nous signalerons seulement celle qui inculpe sa chasteté.

Profondément adorateur du pouvoir monarchique, courtisan rétrospectif du Roi Ferdinand et de ses successeurs, Navarrete, dans son désir d'atténuer l'ingratitude dont ils furent coupables, s'efforça de faire mentir l'histoire. Avec une criminelle préméditation, il exploita l'erreur de Napione, doublée de celle de Spotorno, et combina des faits et des dates, afin d'établir que Christophe Colomb n'avait si longtemps poursuivi ses instances en Espagne, que parce qu'une secrète liaison avec une fort belle personne le retenait à Cordoue.

Ainsi, la constance du Serviteur de Dieu, la patience dont il fit preuve, loin de provenir de sa force héroïque, cachaient tout vulgairement une faiblesse coupable! On voit déjà la portée d'une telle imputation.

Nous prenons à partie Navarrete, comme particulièrement responsable de cette calomnie, car il savait parfaitement tout le contraire de ce qu'il écrivait; parce que, sans lui, l'assertion de Napione, qu'ont répétée Spotorno et ses élèves, n'aurait jamais pris consistance. C'est par Navarrete, d'abord, qu'Irving et Humboldt l'ont connue, puis reproduite en l'aggravant. Le protestantisme s'est emparé de cette erreur, l'a commentée avec un faux semblant d'érudition et disséminée sur tout le Globe. Il ne s'est pas rencontré, depuis lors, un seul biographe de Christophe Colomb qui n'ait réimprimé docilement cette calomnie.

Nous avons, dans notre histoire, complétement mis à néant cette accusation misérable. Renvoyant les lecteurs à cet ouvrage, nous faisons seulement remarquer ceci :

Du vivant de Colomb, tandis que ses ennemis fabriquaient à l'envi de telles accusations, qu'il ne croyait pas, dit-il, « qu'en Enfer on en inventât de semblables [1] », jamais une imputation de ce genre ne leur vint à l'esprit. Pendant la vie de sa veuve, celle de ses fils, et toute l'existence de sa postérité masculine, personne en Espagne n'entendit pareille étrangeté.

Cent soixante-six ans après la mort du Serviteur de Dieu, nul ne se doutait de cette liaison illicite. Elle fut inconnue aux contemporains de la Découverte. Aucun historien espagnol n'avait pu rapporter ou transmettre un fait qui n'exista jamais, et ne fut inventé que postérieurement à l'extinction de la lignée du Héros. Celui qui, pour la première fois, basarda une telle assertion, ne l'avait recueillie ni dans un livre ni dans des mémoires ; il ne la tenait d'aucun écrivain. Ceux qui l'ont répétée ensuite, et ceux qui la répètent encore aujourd'hui ne connaissent point sa vraie provenance. A la vérité, ils ne s'en inquiètent guère. Généralement, ils se croient obligés de parler des amours de Colomb avec Béatrix Enriquez, puisque Humboldt en a parlé; mais tous ignorent à quelle pauvre source fut puisée cette imputation.

[1] « Que al infierno nunca se supo de las semejantes. » — Cristobal Colon. Carta al ama. *Colecc. diplom.*, t. I.

Nous allons le leur dire.

Voici la filiation bibliographique de cette calomnie :

Humboldt l'a tirée de Washington Irving.

Washington Irving l'a tirée de Navarrete.

Navarrete l'a tirée de Spotorno.

Spotorno [1] l'a tirée de Cancellieri.

Cancellieri l'a tirée de Napione.

Napione l'a tirée du procureur Freytas.

Freytas l'a tirée du bibliographe Nicolao.

Nicolao l'a tirée de sa lourde cervelle.

Le moins coupable de ces calomniateurs est certainement l'auteur même de la calomnie. Il l'a procréée sans y songer, et avec une niaiserie exemplaire. Répertoire ambulant de librairie, paléographe passionné, dresseur de catégories et de catalogues, infatigable collecteur de notices et de rubriques, autant qu'admirateur de gros appointements [2], Nicolao Antoine, spécialement fait pour compiler, annoter,

[1] Bien que Spotorno connût les dissertations de Napione et celles de son ami Damiani Priocca, il fut surtout influencé par Cancellieri, bibliographe autrement érudit et accrédité que ces deux écrivains. Il se sépara de lui seulement sur la question du lieu de naissance de l'Amiral.

[2] Ses titres de chevalier de Saint-Jacques, de chanoine, de procureur général des affaires d'Espagne près de la Cour romaine ne suffisaient pas au cupide bibliographe. Il convoitait particulièrement la charge d'archichronographe des Indes, à cause des émoluments attachés à l'emploi. Nicolao ne peut contenir d'amoureux regrets et nommer un archichronographe des Indes, sans parler de son riche traitement, et nous répéter : *Benè dotatum munus!* ou bien : *Hoc munus optimo stipendio dotatum!* — *Bibliotheca hispana*, t. I, p. 100 et p. 127.

classer, collationner, étiqueter, numéroter et récapituler, eut par malheur entre les mains la copie du testament de Colomb, et voulut interpréter une mention relative à Béatrix Enriquez. Il s'en fallait beaucoup que sa justesse d'esprit égalât sa prodigieuse mémoire. L'intellect alourdi par son énorme bagage d'épigraphie et de nomenclatures, absolument étranger aux susceptibilités délicates du cœur, et aux secrètes vicissitudes de la vie conjugale, l'innocent bibliographe jugea, d'après ses propres sentiments, la pudique réserve de Colomb. Cette réticence lui parut l'aveu d'une ancienne liaison que n'aurait pas sanctionnée le mariage ; et, voulant trancher du philosophe, procéder par voie d'induction, tranquillement il déclara illégitime, « *citrà conjugium procreatus* [1] », Don Fernando, second fils de l'Amiral. Au moins, l'innocent bibliographe ne chercha pas à cacher la source de cette assertion ; il laissa voir naïvement comment il l'avait enfantée.

Nous pardonnons d'autant plus aisément sa bévue, qu'elle sommeilla oubliée dans sa Bibliothèque durant cent vingt ans [2], jusqu'au jour où le malin procureur Freytas, à bout de chicane, l'aperçut et la réveilla pour la produire devant les tribunaux qui refusèrent de l'écouter.

Moins difficile que la justice espagnole, l'académicien piémontais Galeani Napione lui fit accueil et la

[1] Nicolao Antonio, Notice sur D. Fernando Colomb. *Bibliotheca hispana*, t. I, p. 285, In-folio, 1672.

[2] De l'année 1672 à l'année 1792.

traita de son mieux; par ses soins, elle put faire un prompt chemin en Italie.

Voilà comment l'erreur de l'innocent Nicolao a pris un corps, s'est déguisée en réalité; puis, grâce au protestantisme, s'est imposée à la crédulité publique, et affecte aujourd'hui des airs sérieux de tradition, à ce point que nous avons grandement scandalisé les bibliographes lorsque, dans notre *Histoire de Christophe Colomb,* nous avons osé dénoncer la méprise, démasquer l'imposture et l'accabler sous l'amoncellement des preuves. Nous combattions « l'Aristote moderne », le grand Humboldt! Quelle audace! le protestantisme suisse en était stupéfait[1]; et la Revue anglaise du samedi, la haineuse *Saturday's Review*[2] de Londres, frémissante d'indignation, fulminait contre nous toutes ses invectives. Mais injurier n'est pas discuter; nos preuves restent debout, rien ne pouvant les ébranler, puisqu'elles ont la vérité pour base.

II

Nous ne devrions plus avoir à détruire aujourd'hui l'accusation dont nous avons déjà si rudement renversé l'échafaudage; mais le mensonge a la vie dure; pareille aux tronçons du serpent, la calomnie s'agite

[1] *Revue critique des livres nouveaux.* Genève, août 1856.
[2] *The Saturday's Review.* November, 1856.

encore, cherchant à se redresser. Dans ce moment, elle fait un dernier effort. Néanmoins, nous ne reproduirons pas ici notre réfutation, nous la laissons en son lieu; on l'y trouvera complète [1]. Simplement, nous ferons observer que cette accusation, fabriquée tout d'une pièce par la niaiserie d'un bibliographe, cent soixante-six ans après la mort de Colomb, et mise en circulation seulement plus d'un siècle après son inventeur, ne put avoir crédit chez les Espagnols. Elle dut se réfugier en Piémont, puis à Gênes; et c'est d'Italie qu'elle revint en Espagne; cette fois avec quelque espoir, ayant déjà occasionné diverses polémiques. Ce fut premièrement par Spotorno et Napione que Navarrete en eut connaissance; d'autres bibliographes ne se gênèrent point pour broder, à leur tour, sur ce canevas fantaisiste; leur droit à l'invention était le même, et à la calomnie pareillement. Jean-Baptiste Belloro, qui accusait Colomb de savoir mentir quand il y trouvait avantage [2], Spotorno, qui l'accusait de rougir de ses parents, et d'avoir gardé à bord son plus jeune frère, le faisant passer pour son domestique [3], ne croyaient pas offenser sa mémoire en lui prêtant quelques relations galantes, comme

[1] Voir dans notre *Histoire de Colomb*, t. I, de la page 43 à la page 57, et t. II, de la page 380 à la page 389.

[2] « Che Cristoforo seppe qualche volta per suo vantaggio mentire. » — *Lettera dell' avvocato Giovanni Battista Belloro*, Savona, 12 maggio 1826.

[3] Spotorno. « Per alcun tempo non volle annunziarlo per fratello, e lo facea credere un suo familiare. » *Della origine e della patria di Cristoforo Colombo*, lib. II, p. 180.

moyen de tromper le temps, et de supporter sans trop d'impatience les retards à subir.

Nicolao, ayant cru tirer du testament de Colomb la preuve de sa liaison illicite, Spotorno voulut, de son côté, tirer quelque chose du même document. Il en inféra que l'objet de cette passion devait être une assez pauvre créature. D'une recommandation faite en sa faveur, il déduisit qu'elle était fort nécessiteuse; puis, de sa pauvreté, il conclut à la bassesse de son extraction. Nous sommes surpris qu'il se soit arrêté en si beau chemin, et que, de l'infimité de la pauvre fille, il n'ait pas induit aussi qu'elle était fort laide. Navarrete, charmé de l'occasion de rabaisser Colomb et d'épiloguer sur la fragilité du grand homme, ne peut pourtant, comme Espagnol, acquiescer à la roture de Béatrix Enriquez. Il la déclare, au contraire, d'une maison des plus anciennes et des plus qualifiées de Cordoue [1]; mais il s'indemnise en tâchant d'expliquer, au moyen d'une hardie substitution de date, le motif de la patience que montra Colomb durant ses infructueuses sollicitations en Espagne.

Ne se croyant nullement lié par l'opinion de Napione, de Priocca, de Spotorno, de Belloro, de Navarrete, de Washington Irving, le grand Humboldt veut, lui aussi, tirer son induction; et, pour montrer sa supériorité de critique, il fait de cette

[1] « Doña Beatrix Enriquez, doncella noble y principal de aquella ciudad. » — NAVARRETE, *Dissertation sobre la historia de la nautica*, parte tercera, § 19, folio 152.

demoiselle « une belle dame de Cordoue ». De cette façon, la position se dessine plus nettement. De légère et d'illicite qu'elle paraissait, cette liaison devient ainsi coupable au premier chef : le fruit de ces amours ne sera plus simplement bâtard, mais adultérin.

Voilà comment, de par Humboldt, la bévue du bibliographe Nicolao s'est changée en source historique, a pris l'autorité d'un fait, et s'impose depuis cinquante ans à tous les biographes du héros. Jusqu'à présent, aucun d'entre ces dociles écrivains n'avait su l'origine de l'accusation qu'ils reproduisaient moutonnièrement; nous venons de la leur apprendre.

Il en est du conte de la « liaison galante » avec Béatrix Enriquez, comme du stupide fabliau de l'œuf, cassé par un bout sur la table du festin royal; l'un n'est pas plus fondé que l'autre. On n'en continuera pas moins à répéter ces deux sottises, car un pur bibliographe ne sort pas aisément du creux de la routine.

Mais, ce qui choque notre raison bien autrement que la balourdise de Nicolao, c'est la vaniteuse complaisance de l'erreur envers elle-même ; c'est la persistance de certains érudits à reproduire ce mensonge, et leur pédantesque prétention de le transformer en histoire. Quoi ! parce que l'auteur d'un dictionnaire bibliographique s'est mépris sur le sens de quelques expressions, que son ignorance des choses délicates l'empêchait de saisir, chacun devra suivre ses errements, méconnaître, à son tour, le caractère du héros chrétien, admettre comme réalité cette inter-

prétation inepte, contredite d'ailleurs par les faits, les documents, les coutumes de l'Espagne, les témoignages de l'histoire et l'autographe de Colomb lui-même [1]? Par cela seul qu'un biographe en a copié un autre; que celui-ci a été répété par celui-là, que les biographes postérieurs ont, sans examen, reproduit l'assertion qu'ils trouvaient imprimée déjà, on veut que la répétition de cette erreur, à force de se multiplier, prenne la consistance d'une tradition et usurpe la place du vrai?

Nous n'y saurions consentir. La vérité doit être la vie de l'histoire comme elle en est le flambeau. Nous n'avons plus à disculper Colomb; nous nous bornons à dire que l'accusation contre sa pureté constitue à la fois une sottise et une calomnie.

Non-seulement le fait n'est pas vrai; mais il n'est pas vraisemblable.

Parmi les plus opiniâtres propagateurs de cette accusation, se distingue le président de la Société de géographie, membre de l'Institut. Nous ne nous étonnons point qu'après cet outrage à la mémoire de Colomb, il ait aussi voulu blesser son Historien. Ce très-érudit bibliographe, dont nous aimons à reconnaître la compétence en matière de géographie, sourit de pitié à notre « aveuglement admiratif ». Il

[1] Dans un document faisant partie de la *Coleccion diplomática*, et classé sous le nº CXXXVII, Christophe Colomb parle de sa femme. C'est Navarrete qui, en sa qualité officielle, a visé cet important autographe; le certifiant « de la main de l'Amiral Don Christophe Colomb », *de mano del Almirante D. Christobal Colon*. Jugez de sa bonne foi quand il s'évertue à prouver la « liaison galante ».

nous traite de *biographe* et de *panégyriste*, précisément parce que nous avons été historien, et qu'à ce titre le devoir nous prescrivait de joindre la prudence à la sincérité; de ne pas répéter servilement les vieilles rubriques protestantes, et accueillir, sans discernement, les erreurs des abréviateurs d'Irving et de Humboldt.

L'auteur du *Canevas chronologique de la vie de Colomb* [1], qui se défie de « l'éblouissante auréole » des grands hommes, redoute « un Christophe Colomb poétique et légendaire ». Il tient, par principe, à prouver sa « liaison galante » avec Béatrix Enriquez. Malheureusement pour lui, aucun historien espagnol n'a jamais connu cette « liaison galante », tandis que plusieurs, au contraire, parlent explicitement de son second mariage; l'auteur des ANNALES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL, grand partisan du Roi Catholique, pourtant, Alvarès de Colmenar, dit, en parlant de Colomb : « Il avait eu deux femmes : doña Philippa Moñis Perestrello et doña Béatrix Enriquez [2] ». Il existe, en outre, un témoignage irrécusable du mariage de Colomb avec Beatrix Enriquez; c'est celui de l'historiographe de Castille, archichronographe des Indes, Antonio de Herrera.

Herrera, dont tous les écrivains reconnaissent la grande autorité, dont l'Académie d'histoire de Madrid

[1] *Bulletin de la Société de géographie*, sixième série, tome quatrième, juillet-août 1872.

[2] ALVARÈS DE COLMENAR, *Annales d'Espagne et de Portugal*, t. Ier, p. 469. Amsterdam, 1745.

a maintes fois loué l'exactitude, Herrera, que Charlevoix nomme « un des plus sages historiens du Nouveau Monde [1] », que Tiraboschi juge « *degnissimo di fede* », que Robertson reconnaît avoir écrit sur les documents les plus authentiques, que Muñoz trouve « le prince des historiens de l'Amérique » [2], et qui est appelé aussi par Napione « le maître et le prince des anciens historiens des Indes » [3], Herrera rédigeant officiellement, par ordre du « Suprême et Souverain Conseil des Indes », et sous le regard d'un commissaire, délégué spécialement, la Description générale des possessions espagnoles d'outre-mer, déclare que don Christophe Colomb, premier amiral des Indes, était domicilié et MARIÉ EN ESPAGNE [4].

Quoi de plus affirmatif? Cependant, par un tour de force bibliographique, on nous opposera le propre témoignage d'Herrera, et l'on nous accusera de fraude littéraire.

Le président de la Société de géographie nous calomnie en français et en italien. Il s'écrie avec indignation ; « *O traduttore traditore!.....* » et, pour

[1] CHARLEVOIX, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. III, p. 143.

[2] « Ha sido estimado Herrera por el principe de los historiadores de America. » — MUNOZ, *la Historia del Nuevo Mundo*, prologo, p. 25.

[3] « Egli è signor dato come il principe degli storici antichi delle Indie. » — NAPIONE, *Del primo scopritore del continente del Nuovo Mondo*, p. 13.

[4] « Avezindado y casado en España. » — *Descripcion de las islas y tierra firme del mar Oceano que llaman Indias occidentales*, de ANTONIO DE HERRERA, coronista mayor de las Indias, y coronista de Castilla. Ouvrage dédié au Roi, imprimé à Madrid en 1601, in-folio.

rendre croyable son accusation, il met en regard la traduction française et le texte d'Herrera. Nous sommes accusé d'avoir trompé nos lecteurs, en fabriquant une traduction à notre point de vue. Cette accusation a été répandue au loin, car c'est d'abord par l'étranger que nous l'avons connue [1].

Nous affirmons l'exactitude de la traduction incriminée. Le passage reproduit rend exactement l'intention de l'auteur espagnol.

Qu'est-ce que traduire, sinon transporter dans une langue ce qui est écrit dans une autre? Le mérite de la traduction consiste à se rapprocher le plus possible de l'esprit de l'auteur. Il serait puéril d'exiger le mot à mot, la reproduction identique de chaque expression, cette identité n'existant pas toujours entre deux idiomes; il suffit de rendre fidèlement le sens. Or, cette condition expresse a été remplie exactement par le traducteur.

Nous repoussons donc hautement l'imputation calomnieuse dirigée contre nous.

Et, après avoir, pour la justice, soutenu le sens de la citation, nous déclarons, pour la vérité, que cette traduction respectable est âgée de deux siècles.

Son auteur, N. de la Coste, l'avait dédiée à l'illustre président de Lamoignon. Elle occupe, depuis DEUX

[1] Il en a été donné publiquement lecture à l'Académie de Gênes. L'auteur du *Canevas chronologique* (*sic*) a fait imprimer à part son travail, ne trouvant pas suffisante la publicité que lui donneraient les Sociétés géographiques de Berlin, de Leipzig, de Londres, de Saint-Pétersbourg, de Vienne, de New-York, de Rio de Janeiro, etc., etc.

CENT QUINZE ANS, une place honorable dans les bibliothèques. Nous avions eu le soin de mettre entre guillemets les paroles traduites; nous avions indiqué le titre de l'ouvrage, le chapitre, et la page même d'où avait été tirée notre citation. Mais, avant de rien vérifier, le détracteur de Colomb a trouvé plus commode d'accuser notre probité littéraire. Il s'est fait ainsi lui-même *traditore* sans être *traduttore*.

Le traducteur était si bien pénétré de la pensée d'Herrera, qu'à la « Table des matières » il a inscrit cette franche indication : — « *Christofle Colon se marie en secondes nopces à Cordoüe.* » — Et N. de la Coste était parfaitement dans son droit; car, jusqu'en 1659, époque où il publia son travail, nul n'avait suspecté ce second mariage. Personne alors ne doutait d'un fait indubitable; l'épais bibliographe Nicolao n'avait pas commis encore sa bévue. Il ne l'imprima que treize ans plus tard. Ce fut seulement en 1672 que sortit de sa lourde cervelle cette sotte induction.

La « liaison galante » de Colomb n'est pas moins imaginaire que notre traduction d'Herrera. Cet exemple tout récent fait voir avec quelle légèreté s'est formée l'imputation contre la pureté du Serviteur de Dieu.

Pourtant on a répété, on répète et l'on répétera derechef ce mensonge. Bibliographes voltairiens et biographes protestants ne manqueront pas de le réimprimer. Témoin de leur opiniâtreté dans l'erreur et se rappelant notre écrasante réfutation de cette ca-

lomnie[1], le savant docteur ès lettres, Bertolotti, recteur du séminaire de Saint-Charles Borromée, s'écrie : « En vain Roselly de Lorgues a-t-il dévoilé la calomnie, en vain a-t-il montré que, de son vivant, Colomb fut accusé de cruauté par ceux-ci, d'avarice par ceux-là, et de vices divers, mais que jamais personne n'osa élever la voix contre sa pureté de mœurs ; en vain a-t-il montré comment et où naquit cette calomnie sans pudeur, et de quelle manière elle se propagea. Aux arguments du valeureux écrivain, rien n'est répondu; et toutefois les biographes continuent de diffamer [2] » le Serviteur de Dieu.

Oui, nous le savons; ils continueront de répéter cette plate imposture. Malgré la honte de son origine, ils persisteront à la dire une tradition. Le maître dont ils ont relevé la statue, Voltaire écrivait : « Il faut mentir comme un beau diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours....., les grands politiques doivent toujours tromper le public [3]..... » Basile aussi disait : « Calomniez; il en restera toujours quelque chose. » Ils mettent le conseil en pratique.

[1] Cette réfutation était si démonstrative et si péremptoire, que la presse laïque, y compris les *Débats* et le *Siècle*, déclara qu'elle paraissait décisive.

[2] « In vano mostro come e dove nascesse e in qual modo si divulgasse la calunnia invereconda. Alle ragioni del valente scrittore non si bada; e da biografi si continua tuttavia a diffamarlo. » — *Storia di Cristoforo Colombo*, prefazione, p. 24.

[3] Voltaire, *Œuvres complètes*, Corresp. génér. lett. du 21 octobre 1736 et du 10 février 1762.

Puisque, malgré notre réfutation si complète, les bibliographes matérialistes s'obstinent à reproduire cette calomnie, nous ne pouvons qu'avertir les catholiques, les mettre en garde contre l'effronterie du mensonge, et affirmer une fois de plus que la prétendue « liaison galante » est une imposture préméditée, un attentat quasi sacrilége à la renommée du Serviteur de Dieu.

La rigidité des mœurs, l'extrême pureté, la sainteté elle-même, ne désarment pas toujours la calomnie. Une accusation de ce genre ne fut-elle pas dirigée contre l'admirable Pape saint Damase, que son ancien secrétaire, saint Jérôme, appelle *le Docteur vierge?* Saint Jean Chrysostome, exténué par le travail, l'éloquence, les macérations, les fatigues épiscopales, ne dut-il pas se justifier aussi? Le docteur de l'amabilité chrétienne, notre cher saint François de Sales, fut-il préservé de cette noirceur? De nos jours, n'a-t-on pas également calomnié le grave Mgr de Quélen, prédécesseur de l'archevêque martyr, le savant Mgr Affre, dont le cœur apostolique avait pressenti celui de Christophe Colomb? Ces modèles de la vertu catholique furent tous accusés de leur vivant. Mais, comme le Révélateur du Globe devait être exceptionnel en toute chose, ce fut seulement deux cent quatre-vingt-six ans après sa mort que se répandit cette calomnie contre sa mémoire. L'ineptie l'enfanta, l'astuce l'exploita, et la suffisance la perpétua chez les bibliographes, qui se la transmettent scrupuleusement, à la plus grande joie du voltairianisme.

CHAPITRE SEPTIÈME

L'HUMILITÉ

I

« Plus vous êtes élevé en dignité, dit l'Ecclésiastique, plus vous devez vous humilier en toutes choses : ainsi vous vous rendrez agréable aux yeux du Seigneur[1]. » Christophe Colomb n'oublia jamais cette recommandation du livre saint.

Il est plus aisé d'écrire sur l'humilité que de la mettre en pratique. Cette vertu ne paraît pas d'une acquisition facile, surtout chez les grands. Pourquoi la modestie d'un Monarque nous touche-t-elle plus profondément que celle d'un pâtre ou d'un bûcheron, sinon parce que dans l'infimité de leur condition, l'exercice de l'humilité nous semble devoir être moins pénible qu'au faîte des honneurs et de la puissance? Le prestige de la Royauté, le respect qu'impose le pouvoir, la flatterie et l'obséquiosité qui trop souvent l'entourent, portent l'homme élevé au rang souverain à se prendre égoïstement pour centre de son

[1] *Eccli.*, cap. III, v. 20.

estime et de ses affections. Sa propre admiration l'aveugle. La domination, la renommée, les ovations populaires, disposent à l'enflure du cœur. Ce danger moral est si évident que le bon sens de ces anciens Romains, dont la Sagesse Éternelle a loué la sagesse humaine, afin d'obvier à cet enivrement, n'oubliaient pas, quand après une importante victoire ils décernaient le grand triomphe au général vainqueur, de placer derrière son char un ignoble esclave chargé d'insulter à sa gloire. C'était le *carnifex gloriæ;* il avait son rôle officiel dans la cérémonie. A travers les salutations agitées, les acclamations enthousiastes de la foule, cette voix outrageante rappelait au triomphateur que la roche Tarpéienne n'est pas loin du Capitole. L'Église catholique, elle aussi, à chaque élévation d'un nouveau Souverain Pontife, remémore au possesseur de la Triple Couronne combien est caduque la grandeur terrestre. Pendant les hommages que rendent au Vicaire du Christ les Princes de l'Église, un bassin rempli d'étoupes est apporté devant le chef de deux cent cinquante millions d'âmes. Un prélat y met le feu; et tandis que s'élève la fumée, prononce ces mots toujours instructifs : « Très-saint Père, ainsi passe la gloire du monde. *Sic transit gloria mundi.* »

Comme de sa nature l'homme est enclin à l'orgueil, principe de tout péché, « *initium omnis peccati superbia,* » le Sauveur a voulu faire de son correctif, l'Humilité, mieux qu'une recommandation. Il l'a mise lui-même en pratique au milieu de ses disciples

réunis ; il l'a honorée en action, glorifiée par l'exemple, expliquée ensuite par la parole, afin que cette triple force d'instruction pénétrant leur cœur, le disposât à l'Humilité. Le Seigneur et le Maître lave les pieds à tous ses disciples, sans excepter l'exécrable Iscariote. Après ce qu'ils ont vu, le Christ leur apprend ce qu'il vient de faire.

Prosecteur de lÉvangéliste qui nous a transmis les précieux et touchants détails de cette divine leçon, Christophe Colomb ne pouvait laisser infécond un tel enseignement. Aussi a-t-il porté l'humilité au plus éminent degré de l'héroïsme catholique. Si plusieurs Saints pratiquèrent au même point que lui la Prudence, la Justice, la Force, la Tempérance, la Pauvreté, il n'en est peut-être pas un qui ait élevé à une hauteur plus sublime la vertu de l'Humilité.

Quel homme fut plus exposé à l'orgueil que le Révélateur du Globe? qui jamais eut mieux le droit de se glorifier, en contemplant l'immensité de son œuvre? Les victoires de Sésostris, de Cyrus, d'Alexandre, de César et de Charlemagne pouvaient-elles égaler sa domination de LA MER TÉNÉBREUSE et sa conquête de la partie inconnue du Globe? En se rappelant d'où il était parti, et où il était arrivé, qui avait plus que lui sujet de se complaire à sa propre admiration? L'apprenti cardeur avait ourdi l'ouvrage le plus étonnant du génie humain. Nul ne l'avait précédé, nul ne pouvait le suivre dans son œuvre éternelle. Il portait aussi deux titres qui avant lui n'avaient été donnés à personne : ceux de Grand Ami-

ral de l'Océan et de Vice-Roi des Indes. Et pourtant jamais le moindre orgueil ne pénétra au cœur du héros apostolique.

Christophe Colomb fut humble parmi les plus humbles d'entre les Serviteurs de Dieu.

Il ne se borna pas à pratiquer l'Humilité, il voulut que l'héritier de sa vice-royauté fût humble aussi; et il l'y astreignit par une clause particulière de son majorat. Plusieurs fois l'Humilité lui fit supporter silencieusement des affronts dont tout autre Amiral eût exigé la réparation éclatante. Ce ne fut point par lui que la Reine fut informée de l'offense que lui faisaient les bureaux de la marine. Son Humilité l'empêcha de mentionner les nombreuses faveurs reçues de la Providence. Ce n'est qu'avec un laconisme tout intentionnel qu'il y fait allusion dans quelques rares circonstances.

Un petit détail surpris aux secrets de sa vie privée nous fait voir combien l'Humilité avait exclu de son cœur toute vanité du monde. Colomb, en souvenir de sa ville natale, attribuait à la banque de Saint-Georges, à Gênes, le dixième de sa rente sur les blés et autres denrées. Il avait joint à cet acte la copie de ses privilèges; le tout se trouvait dans un coffret de maroquin colorié, avec fermoir en argent. François de Rivarol l'assurait que cet envoi était arrivé à bon port; et cependant, le syndicat ne daignait pas lui en accuser réception. Au lieu de s'indigner et de se répandre en reproches, sur ce manque de gratitude, il remarque simplement qu'une telle absence de

courtoisie, *descortesia*, vient confirmer ce proverbe : « qui sert chacun ne sert aucun [1], » et il passe aussitôt à d'autres détails.

Malgré son zèle religieux, Christophe Colomb, pénétré de l'esprit des Saintes Écritures, se garde bien de trancher du théologien. Il se nourrit de la doctrine des apôtres, mais ne fait jamais mine d'enseigner, de dogmatiser ou de commenter les auteurs ecclésiastiques. Son Humilité n'oublie point qu'il n'appartient pas à un laïque de s'établir docteur en Israël.

Si au premier voyage l'Ambassadeur de Dieu se montrait en grand apparat, dans un costume éclatant, c'était par utilité, voulant frapper les yeux des indigènes, afin d'attirer avec la curiosité une sorte de respect pour les hôtes mystérieux que leur envoyait la Providence : et il exigeait de ses officiers le même soin de tenue. Rentré dans les habitudes ordinaires de la vie, il observait la simplicité franciscaine. Son amour de l'Humilité l'emportait sur les obligations du rang. Jamais vice-roi n'eut un tel mépris des mondanités, et ne fit au respect humain si peu de concessions. Au retour de sa deuxième expédition, le disciple de l'Humilité ne rougissait pas d'en porter publiquement la livrée à Séville, chef-lieu des affaires maritimes. En le voyant passer dans les rues, on l'eût pris pour un simple religieux de l'ordre Séraphique. Il désirait alors vivement aller cacher ses jours au cloître de la Rabida ; et là, servir Dieu dans l'oubli et

[1] « Chi serve al comune, non serve a nessuno. »

l'obscurité, près de son généreux ami, le Père Juan Perez de Marchena.

Mais son Ambassade n'était pas achevée. Il devait aller prendre possession du Nouveau Continent.

II

Au retour de cette étonnante exploration, faite par un aveugle, le Vice-Roi des Indes, rentré dans son gouvernement, avait repris le modeste vêtement dont la coupe et la couleur rappelaient la bure franciscaine, si chère à son cœur. On sait qu'au moment de son arrestation il n'avait d'autre habit que l'humble sayo.

Colomb fut humble, et à toute époque de sa vie l'Humilité se voit dans ses pensées comme dans ses actions.

Après sa première découverte, lors de sa réception triomphale à Barcelone, l'Humilité se lisait au milieu de sa joie chrétienne. Cette touchante modestie a été remarquée[1]. Loin de rechercher l'éclat, les grandeurs, de cultiver des relations à la Cour, le Serviteur de Dieu ne se plaît que dans la compagnie des petits et des humbles. Son Humilité a d'ailleurs reçu de l'histoire une authentique consécration. Elle a subi

[1] Amédée de Pastoret. *Histoire des Découvertes.* M S.

l'épreuve d'une offense publique, préméditée avec un art abominable. Les bureaux de la marine, connaissant la vivacité naturelle de l'Amiral, avaient imaginé de l'amener, à force d'insultes et de provocations, à s'irriter contre le commissaire royal Juan Aguado. Ils espéraient que, dans sa juste indignation, il lui échapperait quelque épithète ou quelque réflexion dont ils pourraient tirer parti pour l'accuser de nouveau. Mais la constante Humilité du Serviteur de Dieu déconcerta leur attente. Le protestant Washington Irving signale l'heureux résultat de son Humilité. Et Tiraboschi constate qu'en cette occurrence, sa modestie jointe à sa fermeté remplit d'admiration ses ennemis eux-mêmes[1].

Celui qui dans les actes de sa carrière publique ose braver le respect humain et rester humble, n'a pas besoin d'un grand effort pour l'être également dans les rapports quotidiens de la vie. Nous ne détaillons aucun fait aujourd'hui, voulant nous en tenir ici aux généralités. Simplement nous dirons que l'Humilité de Christophe Colomb fut véritablement extraordinaire; car il savait l'immense portée de son œuvre. Il prévoyait ses conséquences infinies; nous en tenons la preuve écrite de sa propre main; pourtant il semblait l'ignorer, tant il demeura toujours Humble[2].

[1] Tiraboschi. — « Cristoforo mostró in questo pericoloso cimento una fermezza e una moderatione che riempie di maraviglia i suoi stessi nemici. » — *Ist. della letter. ital.*, t. VI, lib. I, p. 245.

[2] Christophe Colomb. — « Porquel negocio es de calidad que cada dia ha de ser mas sonado en alta estima. » — *Carta del Almirante al Ama.* Collection diplomatique.

Combien l'ingratitude de la Cour et de la nation ne devait-elle pas révolter son âme! et cependant quelle douceur, quelle modestie, quelle Humilité dans ses réclamations! avec quelle précaution il cache le caractère surnaturel de son mandat, et les mystérieuses coïncidences qui l'aidèrent à l'accomplir! Plus il est grand, plus il est humble. Mais aussi, plus il est humble, plus il est grand; et son humilité se proportionnant à sa grandeur, devient incomparable comme elle.

Soyez plus favorisé que nous, lecteur, trouvez dans l'histoire un exemple d'Humilité qui l'emporte sur celle de Christophe Colomb. Cette vertu qu'il pratiqua si constamment ne fait pas saillie dans sa carrière, et ne se détache pas en vigueur du fond de son héroïsme. Elle semble, au contraire, conformément à sa nature, se dérober aux regards et se perdre dans l'éclat de son rôle auguste. Pour mesurer d'un seul coup d'œil toute sa grandeur, il suffit de vous rappeler que le Serviteur de Dieu possédait la claire notion de son mandat, et par conséquent du service rendu au monde. On peut alors comprendre la profondeur de son Humilité.

Les ennemis de sa foi ne pouvant contester à Colomb cette vertu, cherchent à la diminuer; ils prétendent qu'il mourut sans se douter de sa découverte, et croyant fermement avoir abordé le Continent asiatique. D'après Humboldt, Irving et Navarrete, les biographes protestants répètent invariablement la même erreur. Ils assurent que l'Amiral mourut per-

suadé qu'il avait touché l'extrémité de l'Asie, et que par conséquent il ignora jusqu'à la fin la grandeur de sa découverte.

C'est là une assertion de tout point mensongère.

Après sa découverte du Continent américain, Colomb a su positivement qu'il avait trouvé une terre totalement inconnue de l'ancien monde, et que plus loin encore au Midi, s'étendaient des régions dont jamais on n'avait eu connaissance. Il écrit que Dieu l'a fait « messager de nouveaux cieux et d'une terre nouvelle. » Vainement l'historiographe royal de Castille, archichronographe des Indes, a-t-il déclaré que si l'Amiral avait cru d'abord avoir atteint le commencement de l'Asie, il se désabusa quand il eut découvert la terre ferme[1]. Les bibliographes continueront de répéter le même mensonge, ainsi qu'ils répéteront la calomnie de la « liaison galante » et l'insipide conte de l'œuf cassé par un bout sur la table du festin royal.

[1] HERRERA. — « Estuvo un tiempo en opinion que estava al fin de Oriente y principio de Asia : pero como descubrio la tierra firme, y la halla atravesada, se desengaño. » — Decada I, lib. VI, cap. XV.

CHAPITRE HUITIÈME

DES DONS SURNATURELS

I

Parlant uniquement ici à nos frères de l'Église Catholique Apostolique Romaine, nous dirons d'abord, avec le valeureux Charles de Montalembert : « Écrite par un Chrétien et pour des chrétiens, l'histoire se mentirait à elle-même si elle affectait de nier ou d'ignorer l'intervention surnaturelle de la Providence dans la vie des saints, choisis par Dieu pour guider, pour consoler, pour édifier les peuples fidèles, pour les élever par leur exemple au-dessus des biens et des besoins de la vie terrestre [1]. »

Bien qu'enfermée dans l'invisible sanctuaire de l'âme, la sainteté, sans qu'aucun signe matériel nous l'indique, se laisse, parfois, entrevoir du dehors. Une attraction mystérieuse trahit son incognito, et la désigne spécialement aux regards des Chrétiens qu'embrase l'amour du Sauveur. Ceux-ci découvrent ce que ne saurait distinguer le vulgaire. Leur clair-

[1] MONTALEMBERT. *Les Moines d'Occident*, t. II, p. 371.

voyante sympathie reconnaît instinctivement cette secrète beauté, restée insaisissable aux profanes et aux tièdes. Il est d'expérience que la haute piété, la fréquence des élévations à Dieu, la charité constante, les efforts vers la perfection, peuvent ennoblir la physionomie, la douer d'une sérénité en harmonie avec l'état intérieur de l'être, et projeter ainsi une sorte d'éclat qui devient très-apparent chez certains prédestinés.

De ses incommunicables entretiens avec l'Éternel, son prophète Moïse rapporta une telle splendeur en descendant du Sinaï, qu'il dut voiler son visage pour ne pas frapper d'éblouissement ceux qui l'approcheraient désormais. Si cette illumination demeurée permanente chez le législateur d'Israël, n'a jamais eu d'égale sur la terre, du moins on a vu mainte fois un indéfinissable rayonnement éclairer, par intermittences plus ou moins prolongées, les traits de quelques privilégiés de la Grâce. Ceci est tellement notoire en hagiographie, qu'il serait superflu d'en citer des exemples.

Dieu voulut que sur le front de l'homme choisi pour instrument de sa miséricorde fût inscrit le signe de la grandeur. La Grâce se révéla ainsi dans sa personne avant de se manifester dans ses actes. La grandeur étant donc la marque spéciale de son mandat, il en portait déjà l'indice au début de sa vocation. Ses hautes pensées, ses élans vers le ciel, sa contemplation passionnée de la Nature, surtout d'augustes pressentiments, semblaient refléter au dehors sa dignité morale, et le douaient, par instants, d'un indéfi-

nissable attrait. Mais combien, physiquement, il était loin de répondre aux exigences de la beauté de convention! Ses pommettes un peu saillantes, ses narines très-ouvertes, son teint hâlé, ses joues d'un coloris âcre, tachetées de rousseurs, ses paupières rougies, ses cheveux blanchis prématurément, rendaient ses traits absolument contraires à l'harmonie plastique. Cependant nulle âme chrétienne n'échappait à l'impression de son aspect.

Chez cet homme inconnu, la noblesse du maintien, l'assurance et l'autorité du front, inhérentes à sa qualité d'AMBASSADEUR DE DIEU, trahissaient involontairement la grandeur. La pauvreté de ses vêtements, l'humilité de sa situation, quand il était solliciteur errant, et parlant à peine l'espagnol, ne pouvaient effacer la dignité de son attitude. Quelque chose sortait de lui qui attirait la vertu. Ses habits délabrés, sa prononciation défectueuse ne purent dérober sa supériorité au généreux Franciscain Juan Perez de Marchena. Le seul aspect de Colomb attira sa confiance aussitôt que son attention. Nous en avons pour garant un Évêque pieux et docte, qui les connaissait tous deux, et avait lui-même ressenti l'attraction qu'exerçait sur les cœurs aimés de Jésus, le futur Révélateur du Globe. Rien de plus précis que son témoignage. Il nous dit qu'en apercevant Colomb, le prieur de la Rabida s'était senti ému de charité[1]. Le digne prélat

[1] « Viso Colono, homine omni parte illustri, misericordia motus. » — *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas.* Alexandri Geraldini, Amerini episcopi, etc., lib. XIV, p. 203.

montre aussi l'impression produite sur la Reine par la vue de Colomb, et combien elle en fut favorablement disposée. Il nous apprend également la cause de cette subite confiance. Ce fut le génie d'Isabelle, l'élévation de son âme, qui la porta vers Colomb[1].

L'archichronographe impérial Oviedo y Valdez, ancien page du Roi Ferdinand, devenu par position détracteur du Serviteur de Dieu, qu'il avait eu occasion d'apercevoir mainte fois, avoue qu'on sentait dans son abord l'ascendant et la prééminence. Il paraissait, dit-il, « homme noble et d'autorité, ce que son pourfil et contenance montroit fort bien[2]. » L'historiographe royal don Antonio de Herrera confirme ces détails, en les précisant davantage. D'après lui, on reconnaissait dans Colomb un personnage vénérable, de haut rang et d'autorité. Son aspect inspirait aisément la bienveillance[3].

De la concordance des historiens au sujet de Colomb, et d'après son signalement exact, il ressort clairement qu'en dehors de toute condition de la beauté humaine, son visage offrait une indéfinissable

[1] « Elisabetta regina alto á natura animo quo erat, accepto Colono... » — *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas.* Alexandri Geraldini, Amerini episcopi, etc., lib. XIV, p. 205.

[2] Oviedo y Valdez. *Histoire naturelle et générale des Indes*, liv. II, ch. III. *Traduction de Jean Poleur, valet de chambre de François Ier.*

[3] « Y asi provocava facilmente á los que le vian á su amor, representava presencia y aspeto de venerable persona y de gran estado y autoridad. » — Herrera. *Historia de las Indias Occid.* Decad. I, lib. VI, cap. xv.

expression de grandeur, adoucie d'aménité chrétienne. Cette grandeur immatérielle qui malgré l'irrégularité des lignes et la disgrâce du teint, en s'épanchant sur ses traits lui attirait la sympathie, était évidemment un don tout particulier, destiné à exercer une influence utile. En effet, elle lui profita directement et servit d'action initiale dans son entreprise. Ce fut à son aspect seul qu'il dut, tant en Portugal qu'en Espagne, ses premières relations et par suite son accès aux deux cours. Quoique se trouvant dans ces deux États, dénué de tout bien, ne possédant pas même encore la langue des pays qu'il voulait servir, néanmoins dans les deux royaumes, deux fois une fille de haute noblesse, devinant sa grandeur à travers sa misère, ambitionna de partager son destin.

Cette grandeur inhérente au futur Révélateur du Globe, disposa la Catholique Isabelle à écouter ses propositions, et à reprendre l'examen de son projet, nonobstant l'avis défavorable des juntes scientifiques. Nous savons par elle-même[1] qu'elle doutait fort de la réussite. Mais si elle ne croyait pas à la Découverte, elle avait foi dans l'homme digne de l'accomplir. Malgré ses conseillers, son seul aspect la rassurait toujours.

Ce don singulier fait à la personne de Colomb n'a pas été assez remarqué des biographes. Ils l'ont perdu de vue au milieu des événements considérables et des dramatiques incidents de sa vie.

[1] Une lettre du duc de Medina-Celi au grand cardinal d'Espagne, datée du 19 mars 1493, rappelle que la reine lui avait écrit, de Rota, qu'elle ne croyait pas beaucoup au succès de l'entreprise.

Dieu, en choisissant son Ambassadeur, ne l'exempte d'aucune des tribulations ou des infirmités de notre nature. Mais il inspire ses résolutions, éclaire ses desseins, exauce ses prières, et ajoute au don indéfini de grandeur qui le distingue, les dons plus excellents, plus clairement divins de prophétie et de miracle.

Pour la destination extraordinaire à laquelle il a réservé son serviteur, l'Éternel ne trouble point l'ordre des lois régissant le monde physique; seulement il lui accorde un privilége sublime comme sa mission, qui lui permet en certains cas de suppléer à la science, non moins qu'à l'expérience, par une lumière surnaturelle, et lui fait pressentir ou deviner ce qu'aucun homme n'avait pu savoir encore. Cette clarté supérieure survient secourablement, le guide et l'assiste dans les plus diffficiles occurrences de son Ambassade.

II

D'abord, à son premier voyage, Christophe Colomb prend directement, comme s'il l'avait déjà parcourue, la route la plus sûre et la plus commode pour arriver aux Antilles. C'est celle que suivent même aujourd'hui les navires à voiles. Trois cent quatre-vingts ans d'expérience n'ont pas permis aux navigateurs d'en découvrir une meilleure. Le grand Humboldt a constaté ce fait.

Au retour, l'amiral choisit la ligne qui l'éloignera également des tempêtes si fréquentes dans le voisinage des Bermudes, et des brouillards si communs du banc de Terre-Neuve. Lorsque après avoir été poussé en tous sens par les vents contraires, son petit navire semble jeté hors de sa voie, et que les officiers se croient perdus dans l'immensité des eaux, il les rassure, et leur déclare qu'ils se trouvent à l'heure même sous le méridien des Açores, ce qui était exact. Pourtant aucun indice cosmographique n'avait pu l'éclairer. Le ciel constamment nuageux rendait aussi impossible l'emploi de l'astrolabe et du sextant pendant le jour, que l'observation des étoiles durant les nuits.

D'où lui venait cette certitude?

Comment, quelques jours plus tard, alors que le Nouveau Monde n'était pas découvert, et que ni la forme, ni l'étendue de ce globe, n'étaient encore déterminées, indiquait-il au Saint-Siége l'unique point de l'espace maritime où l'on pût, en dehors de l'Europe, tirer une ligne allant d'un pôle à l'autre sans couper une terre?

III

A son second voyage, après six semaines de navigation, l'Ambassadeur de Dieu annonce tout à coup

la découverte d'une île pour le lendemain. En effet, au point du jour on aperçoit la Dominique.

Qui la lui avait montrée?

Au retour de son exploration des côtes de Cuba, après laquelle il avait découvert la Jamaïque, l'Évangelista, les Jardins de la Reine, son navire, la *Santa Clara*, la quille labourée par les bancs de madrépores, base de ces archipels, faisait eau de toute part, et se soutenait à peine, malgré l'effort incessant des pompes, quand, le 16 juillet 1494, un coup de mer formidable le fit à moitié chavirer. Déjà ses bordages étaient sous l'eau, sans que le poids des ancres pût relever la caravelle; tout espoir était humainement perdu; mais Dieu entendit la prière de son Serviteur.

Plus tard, lorsqu'il revenait en Espagne, au moment où, sous les menaces de la famine, l'équipage se portait à la rébellion, il annonce, trois jours d'avance, l'instant et le lieu précis où l'on apercevra la terre d'Europe, ce qui s'accomplit comme il l'avait prédit.

IV

En préparant sa troisième expédition de découvertes, Christophe Colomb déclarait qu'elle égalerait au moins la première par son importance, et, en effet, elle la surpassa.

Il avait fait le vœu d'ennoblir du nom de la Très-Sainte Trinité la première terre qu'il pourrait découvrir. Et précisément la première île qu'on rencontre semble porter le signe de l'auguste Triade. Ce fait singulier a été officiellement recueilli par les historiographes royaux d'Espagne.

Nouvelle faveur de la Providence! c'est justement en face de cette île de la Trinité que le Révélateur du Globe aperçoit le Nouveau Continent.

Atteint déjà d'une cruelle ophthalmie, ne pouvant soutenir l'éclat du jour, renfermé dans sa cabine, ne voyant que par l'intuition, il fait pourtant, outre la découverte du Nouveau Monde, les conquêtes les plus importantes dans la cosmographie.

Nous nous bornons à en signaler une seule.

Colomb, près des embouchures de l'Orénoque, jugeait la mer plus élevée vers le Ciel, que dans les parages qu'avaient jusque-là sillonnés ses nefs; et c'était vrai. Mais nul œil ne pouvait s'en douter, et nul instrument de physique aider à s'en rendre compte. Ce qu'aucune académie des sciences n'aurait soupçonné, lui, primitivement ignorant, et accidentellement aveugle, le sent, le voit, le sait et l'écrit, par la main de son secrétaire. N'est-ce pas le Verbe Divin qui éclairait le Contemplateur de son œuvre? Comment la réflexion, la tension de l'esprit, pouvaient-elles lui apprendre que dans le golfe de Paria la mer se trouvait plus près du ciel qu'aux îles Baléares, aux Canaries et aux Açores? Aucune indication de la nature ne guidait l'observation vers cette

vérité, devenue seulement compréhensible au bout de trois siècles d'investigations maritimes et de progrès géographique.

Qui donc l'en avait instruit?

V

La faculté surhumaine qui lui découvre l'inconnu et le fait lire dans l'invisible, loin de s'user avec l'âge, semble acquérir des forces plus grandes à chaque nouvelle expédition.

Au quatrième voyage, quoique sa divine Ambassade soit terminée, et qu'il n'agisse plus qu'en simple missionnaire, les dons surnaturels paraissent en lui plus nombreux et plus ostensibles.

Ainsi, avant de partir, il parlait à la Reine Isabelle d'un détroit qui devait exister entre les deux grandes régions du Nouveau Continent. Ce détroit s'y trouve en effet; mais c'est un détroit de terre, un isthme, au lieu d'un passage ouvert aux vagues. Le Révélateur du Globe le cherchait là où il sera un jour. Il est venu, quatre siècles à l'avance, indiquer la place où se confondront les flots des deux mers.

Les prodiges l'accompagnent. Au début de sa dernière campagne, il prophétise un événement dont l'accomplissement terrible, gravé dans l'histoire par le deuil de cinq cents familles et le déplacement

d'une capitale, frappa de stupeur ses contemporains. Depuis les faits prodigieux rapportés dans les livres saints, aucun miracle n'eut une authenticité pareille. Jusqu'ici Colomb avait obtenu des miracles. Dieu les avait faits à sa prière; maintenant il les opère lui-même, le vainqueur de la Mer ténébreuse remporte une éclatante victoire sur le plus épouvantable des phénomènes océaniques, la trombe! Il la coupe de son épée. Nous avons, dans notre Histoire de Colomb, retracé les détails de ce miracle extraordinaire[1].

Parmi les dons surnaturels que Dieu fit à son serviteur, nous remarquons la connaissance infuse des pays qu'il découvrait et des mœurs de leurs habitants. Connaissance prodigieuse, qui le dispensait de l'étude, de l'expérience, et lui permit d'édicter, pour leur gouvernement, des lois d'une telle opportunité, qu'après les avoir annulées ou modifiées parce qu'elles étaient de lui, il fallut nécessairement les rétablir, la pratique ayant démontré qu'elles étaient indispensables.

A première vue, en abordant Cuba, il la déclarait la plus belle des îles qu'aient aperçues les yeux de l'homme. Et après l'entière exploration des mers, on ne lui a pas trouvé de rivale. Plus tard, avant la découverte de la Terre ferme, il donne au cap principal

[1] Le père Ventura de Raulica, dans son livre de *la Femme catholique*, le marquis de Mirville, dans son ouvrage sur *les Esprits*, et le docteur Boudin, médecin en chef du 3e corps d'armée, dans son *Recueil scientifique*, ont rappelé, chacun à son point de vue, cette saisissante manifestation de la puissance surhumaine.

de cette île, alors inexplorée, un nom caractéristique de sa position au milieu des mers. Il l'appelle *Alpha* et *Oméga*, le commencement et la fin. Ces noms, tirés du disciple bien-aimé, saint Jean, ouvrent et ferment l'œuvre mystérieuse inspirée à Pathmos.

La Reine des Antilles, Cuba, semble le point de jonction entre les deux Mondes. Elle forme le commencement de l'un, la fin de l'autre. Cette magnifique région est la première qui se montre, comme à la place d'honneur, dans l'avant-poste du Nouveau Continent, et la dernière qu'admirent les yeux en quittant les parages du Nouveau Monde.

VI

Colomb n'a fait aucune entreprise sans que l'assistance divine se soit révélée par des dons surnaturels ou des faveurs manifestes.

Ainsi, lors de sa première expédition, resté seul contre tous, il brise par sa parole le complot de la peur, refoule la violence des trois équipages que la terreur affolait. — Au second voyage, il dompte et fait taire le complot de la faim. — A la troisième entreprise, il dissipe le complot de l'ingratitude, soumet l'insurrection générale d'Hispaniola, après avoir constaté sa propre impuissance et l'absence de tout secours humain. Une voix céleste relève son cœur.

— Au quatrième voyage, durant lequel il éprouve les plus désastreux accidents de mer : maladies, perte de bâtiments, massacre d'équipages, échouage forcé, disette, insubordination, rébellion ouverte, pillage, désertion, complots renouvelés, attaque en masse contre sa personne, il surmonte tous les dangers et ne perd qu'un seul homme pour sa défense.

La Providence veille manifestement sur lui. Elle le sauve des croiseurs portugais, des rescifs de l'archipel des Lucayes, lui envoie du vent, du calme ou de grosses lames, suivant ses besoins. Lorsqu'on le ramène enchaîné sur la caravelle *Gorda*, dont le nom indique l'épaisseur et la lourde marche, comme afin d'abréger sa souffrance, la navigation est si rapide, que jamais les plus fins voiliers de la flotte ne purent revenir des Antilles en si peu de temps, d'après le témoignage officiel des historiographes royaux.

Au retour de sa première entreprise, en arborant sur la petite caravelle *Niña* son pavillon d'Amiral, Colomb y transporte l'immunité assurée à sa personne. Dès lors, ce chétif bâtiment semble béni du Ciel. Les habitants des Açores regardaient comme miraculeuse sa préservation à travers de si longues et si affreuses tempêtes. Les riverains du Tage, en voyant sa petite coque lutter à l'embouchure du fleuve, contre la fureur des vents et des flots ameutés, avaient dit les prières des agonisants, tant elle paraissait destinée à périr[1]. C'est sur cette petite *Niña*, qu'après l'avoir

[1] Au sujet de la *Niña*, on peut lire dans l'HISTOIRE DE LA NAVIGATION, traduite de l'anglais il y a cent cinquante-deux ans, un témoi-

dédiée à sainte Claire, en souvenir de l'ordre séraphique, il entreprend une périlleuse exploration qui ne fut qu'un long sauvetage. A son retour, ce frêle navire usé, déchiré, presque détruit, fut seul respecté de l'ouragan qui brisa et submergea dans le port les plus solides caravelles. Ce fut sur cette fidèle compagne de ses périls que le Serviteur de Dieu traversa pour la troisième fois l'Atlantique. Le sauf-conduit dont a visiblement joui la *Niña*, pour avoir porté sa personne, fut accordé à l'*Aiguille*, qui portait tout son bien, et au canot de Diego Mendez, qui portait son message.

Le Seigneur l'envoyant agir par mer, c'est sur la mer qu'il reçoit les grâces les plus abondantes, qu'il est en possession de pouvoir prophétique et de la puissance thaumaturge. C'est sur la mer qu'il est honoré de deux visions. C'est sur la mer qu'il entend les plus éloquentes paroles de la langue castillane. C'est sur la mer qu'il fait ses principales observations relatives à la terre. C'est sur la mer que se déploie sa grandeur morale, qu'éclate sa piété comme son génie.

gnage précieux à recueillir, puisqu'il nous vient des protestants : « Elle fut poussée dans le port de Lisbonne, mais si délabrée que tout le peuple qui accourut en foule, criait : *Miracle!* en voyant échapper à la fureur des tempêtes un vaisseau sans gouvernail, sans mâts, et tout plein de crevasses. Et certainement en cela le peuple avait raison ; car sans un miracle ou un soin tout particulier de la Providence, comment un vaisseau dans cet état aurait-il pu échapper? » — *Histoire de la navigation, son commencement, son progrès et ses découvertes jusqu'à présent*, t. I, p. 176. — 1722. Paris, chez Étienne Ganneau, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la fontaine Saint-Séverin.

Nul ne l'a surpassé sur les flots. Le vainqueur de LA MER TÉNÉBREUSE a dominé les eaux, soumis l'Océan, dompté la révolte des esprits rebelles et des éléments en courroux.

Depuis la préservation de l'arche de Noë jusqu'aux temps de Moïse, et depuis les jours de Moïse jusqu'à la découverte du Nouveau Continent, où voit-on les merveilles du Créateur mieux resplendir que dans la vie du Révélateur de son œuvre?

La colombe qui fut le signe de la paix, du salut, et de la bonne nouvelle dans le repeuplement de la terre par la famille du patriarche béni, la colombe apparaît dans le doublement de la Terre, avec le même emblème, et une signification encore plus auguste. « LA COLOMBE PORTANT LE CHRIST » va de l'Ancien Monde dans le Nouveau, à travers l'immense Atlántique.

La sainteté ne s'aperçoit-elle pas ici? N'est-elle pas l'occasion ou la cause et le fond même de cette majestueuse singularité?

CHAPITRE NEUVIÈME

DES MIRACLES DU SERVITEUR DE DIEU PENDANT SA VIE

I

MIRACLE SUR LA TERRE

Ne voulant pas anticiper sur les preuves à produire devant la Sacrée Congrégation des Rites, nous rappellerons seulement ici deux événements prodigieux, disons le mot, deux miracles, qui furent accomplis en faveur de Christophe Colomb, l'un sur terre, l'autre sur mer.

Parlons d'abord du premier en date.

Il s'agit du fait d'armes le plus extraordinaire que nous ait transmis l'histoire, et qui pourtant semble le moins connu des historiens. Nous allons rappeler la lutte la plus gigantesque, par la disproportion des forces, dont fassent mention les annales des peuples.

De l'Iliade à l'Énéide, à la Moallaka d'Antar, au Shâh-Nameh de Firdouzi, au Ramayana et à la Lusiade, récits belliqueux des rapsodes, poëmes runiques, chants scandinaves, fabulations persanes, chansons de geste, épopées de l'Indostan et de l'Arau-

canie, entreprises des Conquistadores, expéditions de Fernand Cortez, de Pizarre et d'Almagro, n'apportent rien de comparable à cette action inouïe, où en rase campagne deux cent vingt hommes en défirent cent mille.

Si par des motifs honteux pour la cour d'Espagne, ce triomphe à peine croyable n'eut pas de retentissement en Europe, il fut très-célèbre aux Antilles ; il y devint populaire et y reste connu sous le nom de MIRACLE DES FLÈCHES. La preuve en subsiste encore aujourd'hui.

Ici, nous devons entrer dans quelques détails.

Après son second voyage d'exploration, Christophe Colomb, tombé en léthargie par suite d'indicibles fatigues, fut ramené inerte à Hispaniola, où, pendant cinq mois, il resta malade d'épuisement. Durant ce temps, quatorze des principaux caciques avaient formé une ligue dans le but de massacrer les Espagnols jusqu'au dernier. Le prince Guacanagari, dévoué à Colomb, vint trouver l'Amiral encore retenu dans son lit. Il lui révéla le complot, en répandant des larmes, tant la situation lui paraissait désespérée. Les Indiens profitant de la maladie du Vice-Roi et de l'état valétudinaire des Espagnols, la plupart rudement éprouvés du climat, avaient juré de les détruire, sans en épargner un seul. Le danger était grand.

On aurait tort de penser que les brillantes armures d'Espagne, le bruit et l'effet des arquebuses, suffisaient pour épouvanter les Indiens. Quand ils eurent vu mourir des chevaux, puis des Castillans, ils ces-

sèrent de les croire immortels. Tout aussitôt le patriotisme reprit ses droits dans leurs âmes.

Qu'on ne s'imagine point que les indigènes, pour ne posséder ni armes à feu, ni armures d'acier, ne fussent pas à craindre. Si quelques peuplades de l'intérieur montraient un naturel pacifique, celles du rivage occidental et des côtes méridionales se trouvant exposées aux attaques des anthropophages, avaient contracté des allures guerrières; elles comptaient des capitaines et des soldats d'élite. La seule tribu des Ciguayens pouvait fournir un contingent de quinze mille guerriers valeureux. Colomb avait déjà pu juger de leur bravoure. Un d'entre eux avait osé venir seul à son bord, se promener fièrement, goûter les provisions, tout examiner en détail et se retirer ensuite, sans manifester ni satisfaction ni crainte.

Une autre fois, un canot portant quatre insulaires, deux femmes et un enfant, fut surpris par une chaloupe espagnole, que montaient plus de vingt-cinq soldats. Loin de s'intimider, les naturels, hommes et femmes, saisissant aussitôt leurs arcs, commencèrent l'attaque. Ils blessèrent mortellement deux Espagnols. La chaloupe ayant fait chavirer le canot, ils continuèrent à tirer leurs flèches tout en nageant, et s'échappèrent enfin en plongeant très-bas [1].

Le courage, pas plus que la présomption, ne faisait défaut aux indigènes. D'ailleurs, la fierté est de tous les pays, comme de tous les temps. L'Archichrono-

[1] Roselly de Lorgues, *Histoire de Christophe Colomb*, premier volume, p. 433.

graphe royal des Indes en cite, par occasion, un fort curieux exemple. Lorsque, sur la côte d'Uraba, le bachelier conquérant Encise, pour se procurer des vivres, sortit de son campement à la tête de cent hommes, « il rencontra trois Indiens qui, par audace, attaquèrent les Castillans, comme s'il n'y en eût eu que deux contre mille Indiens : ils tirèrent leurs flèches si promptement et en blessèrent tant, qu'avant qu'on les pût atteindre, ils avaient vidé leurs carquois, et se mirent à fuir de telle sorte qu'il semblait que le vent les emportât [1]. »

On ne doit pas oublier que près de Veragua, le 6 avril 1503, les indigènes attaquèrent à la fois les Espagnols sur le fleuve et sur le rivage, pénétrèrent dans leur camp, malgré la valeur de l'Adelantado et de Diego Mendez; massacrèrent le capitaine de pavillon de l'Amiral, Diego Tristan, le maître canonnier, Matteo, tous les marins qui montaient le canot de la *Capitane*, le contre-maître du *Galicien*, Alonzo Ramon, en blessèrent beaucoup d'autres et les auraient totalement exterminés, si le feu de deux pièces d'artillerie de marine ne les eût tenus en respect.

Christophe Colomb jugeait fort exactement la gravité de la situation. Cette conjuration s'inspirant du patriotisme devenait générale, et présentait un caractère sérieusement haineux.

Forcé, pour éviter l'extermination complète des

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les îles et terre ferme*, liv. VIII, chap. VI.

siens, de prendre en toute hâte l'offensive, le Vice-Roi, quoique très-souffrant encore, et ne pouvant mettre en ligne que deux cents fantassins valides, appuyés de vingt cavaliers, quitta l'Isabelle le 24 mars 1495. Après avoir investi du commandement son frère Don Barthélemy, il l'accompagna pourtant, se dirigeant vers la magnifique plaine qu'i avait dédiée à l'Immaculée-Conception.

L'ennemi l'y attendait, formé en cinq corps d'armée, s'élevant ensemble à près de cent mille hommes. Ces forces se trouvaient sous les ordres supérieurs d'un guerrier étranger, Manicatex, borgne, mais vaillant et habile stratégiste, comme l'attestait son plan de bataille. Ses troupes occupaient les diverses issues de la plaine, et n'en laissaient qu'une seule librement accessible aux Espagnols. Après l'entrée de ceux-ci, les cinq corps d'armée devaient, à un signal donné, se porter rapidement de toutes leurs positions sur le centre, et écraser sous l'immensité du nombre cette poignée d'étrangers, que dans leur rapport les éclaireurs avaient dédaigneusement représentés par une poignée de maïs. Le généralissime Manicatex avait choisi cinq mille archers d'élite qui devaient engager l'action. Pendant que leurs flèches pleuvraient de toutes parts sur le groupe des Castillans, les lances, les javelots, les haches de pierre et les massues en bois de fer achèveraient la déroute.

On ne saurait disconvenir que la situation des Espagnols ne fût périlleuse ; car, en réalité, le feu

des arquebuses était moins meurtrier qu'effrayant, à cause de l'intervalle nécessaire entre chaque coup, pour la recharge de l'arme, le maniement du rouet et l'ajustage de la fourche qui assurait la justesse du tir. L'excellente trempe des épées ne servait qu'à portée de longueur, et avant qu'elles fussent tirées du fourreau, les traits innombrables de l'ennemi pouvaient accabler ce petit détachement. On frémit à une telle disproportion de forces. Pour sortir vainqueur de la lutte, chaque Espagnol devait laisser sur la place ou mettre en fuite cinq cents indigènes ! un contre cinq cents ! cela ne s'était jamais encore imaginé.

Christophe Colomb, en atteignant la plaine de la Conception, ne suivit pas les hommes conduits par son frère ; il n'entra pas dans la Véga, mais gravit un morne élevé d'où son regard embrassait l'étendue de ce magnifique espace.

Il est naturel de se demander pourquoi le Vice-Roi à peine convalescent, au lieu de rester à l'Isabelle avec les malades, s'était joint à sa petite troupe. Puisqu'il en avait résigné le commandement, c'est évidemment qu'il n'était point venu pour combattre en personne. Celui qui s'appelait LA COLOMBE PORTANT LE CHRIST ne pouvait oublier son message de paix et de bonne nouvelle. Sa présence n'était pas non plus destinée à encourager les Espagnols par ses paroles ou son exemple, car il ne se trouvait pas au milieu d'eux ; elle ne devait servir qu'à intercéder. Du sommet de la montagne, l'AMBASSADEUR DE DIEU priait son Maître, qui tant de fois l'avait secouru sur

la mer, de ne pas l'abandonner sur la terre. Il implora aussi cette Vierge immaculée, dont il avait consacré en ce lieu la conception miraculeuse. Sa prière fut entendue. Et alors se passa un fait sans pareil dans l'histoire des guerres.

Au moment où, sur le signal de Manicatex, les cinq mille archers d'élite commencèrent à obscurcir l'air de leurs flèches, un vent subit se leva qui, les faisant dévier, amortissait leur force d'impulsion, et par sa violence semblait même les renvoyer vers ceux qui les lançaient. Le cri de *Miracle!* fut poussé dans la petite armée espagnole. Les Indiens, consternés et épouvantés du prodige, se débandèrent à l'instant.

Tandis que l'Adelantado, qui avait divisé sa troupe en deux corps, les chargeait de deux côtés opposés, l'intrépide Ojeda se précipitait furieusement sur eux avec ses vingt chevaux. Des chiens corses qui suivaient les Espagnols, se mettant à la poursuite, complétèrent la déroute.

Sans doute le courage fut héroïque chez les Espagnols, perdus et comme engloutis au milieu de cette masse de cent mille ennemis armés; néanmoins, en y réfléchissant, on sent que le succès n'était pas humainement possible. Techniquement, il ne s'explique pas.

Aucun général n'admettra que deux cent vingt soldats, sans artillerie ni armes de précision, en rase campagne, puissent disperser une armée de cent mille hommes, pourvus d'arcs, de javelots, de lances, de massues, combattant pour leurs foyers. Aussi la

jactance des hidalgos ne s'est-elle jamais exercée sur ce fait inouï. Les Castillans n'eurent pas la témérité d'attribuer à leur propre valeur ou à la supériorité de leurs armes un triomphe si extraordinaire; ils avouèrent sans fausse honte qu'ils le devaient à un secours miraculeux. C'est pourquoi cette victoire ne tira point son nom du champ de combat, mais de la cause qui l'avait procurée, et s'appela tout franchement le MIRACLE DES FLÈCHES.

Si nous ne savions pas combien, en Espagne, tout ce qui eût servi à glorifier Colomb était soigneusement caché ou amoindri, nous aurions lieu d'être surpris du laconisme et de la réserve des historiographes au sujet d'un tel événement.

Cependant, malgré leur circonspection, tous s'accordent sur un point : Christophe Colomb assistait au combat sans y prendre part. Il n'y figurait pas comme chef militaire. Son frère, Don Barthélemy, seul exerçait le commandement. L'archichronographe impérial, Oviedo y Valdez, ne nomme pas même Colomb; et tous les autres historiens des Indes reconnaissent que l'Adelantado seul dirigea l'action. L'historiographe royal de Castille dit expressément que l'affaire fut conduite par l'Adelantado. Mais dans la crainte de déplaire au suprême conseil des Indes, n'osant rapporter franchement la tradition locale qui était si précise et si claire, Herrera essaye d'expliquer ce succès, à peine incroyable, d'une façon moins croyable encore. « L'armée, réunie sous les ordres de Manicatex, dit-il, était composée d'environ cent

mille hommes. L'Adelantado les alla attaquer, et les entoura si adroitement avec son infanterie, sa cavalerie et ses chiens, qu'en peu de temps il les mit tous en déroute[1]. »

Entourer l'ennemi, c'est l'envelopper. Comprend-on comment deux cent vingt hommes, adroitement ou non, peuvent en entourer cent mille?... Quelle élasticité de bras et de jambes!... D'après la proportion du nombre, chaque Espagnol aurait dû faire face à cinq cents indigènes environ.

Il est certain que cette victoire n'est pas explicable militairement. Les vainqueurs ne s'en sont point attribué le mérite. On n'en a pas fait honneur à l'Adelantado. La vanité castillane n'a jamais décrit avec complaisance ce fait d'armes, le plus grandiose des annales guerrières. Il n'a été pleinement apprécié, célébré et éternisé que là même où il s'accomplit. Cet événement n'a pas été nommé une *victoire,* mais un *miracle!* et les colons aussi bien que les indigènes n'oublièrent point l'intervention soudaine de la puissance qui préserva les chrétiens d'un véritable massacre.

Quoique les historiens aient évité de parler de cette affaire, sans doute parce qu'ils auraient été obligés d'y mêler Colomb, nous ne pouvons oublier son rôle dans cette miraculeuse journée. La prière du Serviteur de Dieu sur la montagne, pendant le combat des chrétiens contre les Indiens, nous rappelle involon-

[1] Herrera, *Histoire des voyages et conquêtes des Castillans,* liv. II, chap. xvii.

tairement celle de Moïse, durant le combat d'Israël contre les Amalécites.

Moïse était parti avec les troupes, mais sans en prendre le commandement. Il l'avait confié à son lieutenant Josué [1]. Au lieu de suivre celui-ci sur le champ de la lutte, il se tenait au sommet de la colline [2]. Là, devant le Seigneur, il était debout, les mains élevées; et, par la seule puissance du signe ainsi figuré, obtenait miraculeusement la victoire. Dans sa reconnaissance, Moïse dressa en ce lieu un autel, qu'il appela de ce nom : « Le Seigneur est ma gloire [3]. »

Christophe Colomb, parti aussi avec ses troupes, n'en prit pas le commandement, et le remit à son lieutenant l'Adelantado. Il ne marcha pas non plus sur le terrain du combat, mais se tint au sommet de la colline, priant le Seigneur pour son peuple; il obtint la victoire. Dans sa gratitude, Colomb fit dresser là un autel, célébrer une messe d'actions de grâces et, pour mémoire de cette journée, éleva une Croix que plusieurs de nos contemporains ont pu remarquer [4].

Ensuite près de là, du côté opposé à la Croix, en

[1] « Dixitque Moyses ad Josue : Elige viros, et egressus pugna contra Amalem. » — Exodi, cap. xvii, v. 9.

[2] « Moyses autem Aaron et Hur ascenderunt super verticem collis. » — Exodi, cap. xvii, v. 10.

[3] « Ædificavitque Moyses altare. Et vocavit nomen ejus, Dominus exaltatio mea dicens. — Exodi, cap. xvii, v. 15.

[4] Par une erreur de copiste, la note concernant ce fait a été portée à la page 324 du présent volume.

signe de la paix conclue, il fit planter l'arbre qui en est le symbole. LA COLOMBE PORTANT LE CHRIST avait apporté son rameau d'olivier. Et cet olivier, unique dans cette région, existait encore au commencement de ce siècle. Il était du double plus grand que ceux d'Europe, mais ne donnait point de fruit.

Tandis que l'Espagne semblait ignorer cette victoire qui surpasse toute épopée, aux Antilles, une tradition constante et invariable dans sa transmission perpétua le souvenir du MIRACLE. Là où déjà s'oublie le nom de l'Adelantado, les habitants se rappellent le prodigieux événement. La renommée du MIRACLE DES FLÈCHES s'est maintenue vivace dans l'île d'Haïti. Écoutons un témoignage que personne ne suspectera; c'est celui d'un commissaire de la République française, obligé, en germinal an VI, de traverser cet ancien champ de bataille. « C'est dans ce lieu, dit-il, et à l'ombre d'un sapotillier qui existe encore, que Christophe Colomb, après une bataille décisive contre les naturels, se retira pour rendre grâces à Dieu. Il y fit célébrer une messe, et planter une Croix[1]. » Avant lui, un savant créole, membre du gouvernement colonial, député de la Martinique, Moreau de Saint-Méry, avait aussi parlé du MIRACLE DES FLÈCHES[2], dans sa description de la partie espagnole de Saint-Domingue.

[1] DORVO-SOULASTRE, ex-commissaire du gouvernement de Saint-Domingue, *Voyage par terre de Santo Domingo, capitale de la partie espagnole de Saint-Domingue*, p. 69, 70.

[2] MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description de la partie espagnole de Saint-Domingue*, t. I, p. 132.

Les habitants, restés étrangers aux influences de Cour, informés par la voix publique de ce fait miraculeux, reconnaissaient son importance, et le classaient parmi les faveurs dont la Providence avait comblé la nation espagnole. La réimpression de l'*Histoire générale des faits des Castillans dans les Indes,* par Antonio de Herrera, faite à Madrid, en 1730, chez Nicolas Rodriguez Franco, et dédiée au roi Philippe V, portait, gravés dans son frontispice, les principaux événements accomplis dans le Nouveau-Monde. On y voyait nettement représenté le MIRACLE DES FLÈCHES. D'un simple geste, Notre-Dame de l'Immaculée-Conception renvoyait vers les Indiens les flèches lancées contre les Castillans. Le burin réparait ainsi, d'un manière presque officielle, l'oubli de l'historiographe royal.

Aux Antilles, les lieux témoins de cette miraculeuse intervention en ont fidèlement gardé mémoire. Ce souvenir a survécu au renversement et au dépeuplement de la ville, qui fut autrefois la Conception. A quelque distance de l'ermitage de Santo Cerro, vers le sommet de la colline, derrière la Croix qu'éleva Colomb, se trouve une assez belle église, dont les murs intérieurs sont couverts de peintures fort anciennes, et en triste état; à droite se remarque la description d'une grande bataille livrée aux Indiens. Vis-à-vis on voit Colomb, rendant des actions de grâces à Dieu. « Au fond, dit la relation du commissaire de la République, est représenté le MIRACLE DES FLÈCHES repoussées par la Vierge sur les Indiens qui

les lançaient. Ce MIRACLE est encore représenté à l'entrée de l'église et au-dessus de l'autel. Il tient le premier rang parmi les faits extraordinaires qui accompagnèrent la Découverte[1]. »

II

MIRACLE SUR LA MER

En résumant brièvement les événements du quatrième voyage de Colomb, nous avons à peine indiqué comment le Serviteur de Dieu avait prédit une tempête, et de quelle manière périt la flotte royale pour s'être moquée de son avertissement charitable. Il nous faut ici reprendre ce sujet.

Parmi les quatre caravelles que l'ordonnateur de la marine avait livrées à Christophe Colomb pour son dernier voyage de découvertes, se trouvait un navire nommé le *Galicien*, épais, mauvais marcheur, si défectueux dans sa mâture qu'une ronde brise le mettait en péril. D'ailleurs, à tout instant l'escadrille était obligée de diminuer de voiles pour ne pas le perdre de vue. Il y avait urgence de s'en débarrasser[2].

[1] DORVO-SOULASTRE, ex-commissaire du gouvernement de Saint-Domingue. *Voyage par terre de Santo Domingo, capitale de la partie espagnole de Saint-Domingue, etc.*, p. 71.

[2] On voudra bien nous pardonner d'emprunter à notre *Histoire de Christophe Colomb* les principaux détails du miracle que nous allons retracer.

Le 29 juin, l'escadrille, étant arrivée devant Saint-Domingue, jeta l'ancre à une lieue du port. Colomb envoya le capitaine du *Galicien*, Pierre de Terreros, exposer lui-même au gouverneur Ovando la nécessité de se procurer un autre navire, et le prier de lui céder une des caravelles qui allaient partir ou de lui en fournir une autre que l'Amiral payerait de ses deniers. Il devait aussi demander, de la part de son chef, licence d'entrer dans le port avec ses quatre navires, pour se mettre à l'abri d'une violente tempête qu'il prévoyait devoir éclater prochainement.

Ovando aurait pu accorder la permission de descendre; mais il craignait de déplaire au roi Ferdinand, et surtout de s'aliéner les bureaux de la marine, s'il accédait à la demande de l'Amiral. Peut-être aussi n'était-il pas convaincu de la nécessité de remplacer un navire, mis en mer depuis deux mois à peine. Quant au besoin d'échapper à la tempête, la sérénité du ciel, la splendeur du soleil, le calme azuré des flots lui donnait en ce moment l'air d'une plaisanterie. Non-seulement il n'accorda pas à l'amiral de prendre un autre navire, mais il lui « défendit de descendre, et même d'aborder. »

Tout ce que demandait l'Amiral étant refusé, le capitaine du *Galicien* revint à bord de la *Capitane* rendre compte à son chef de l'insuccès de sa démarche. Il put, en passant au milieu de leurs amarres, compter dans le mouillage trente-quatre navires avec pavillon de partance. C'était la flotte que devait ramener Torrez, à laquelle s'étaient réunies deux caravelles

achetées par un ancien notaire amateur de navigation, Rodrigo de Bastidas.

Il est plus aisé de se figurer que de rendre l'indignation dont fut saisi le grand homme en se voyant repoussé « d'une terre et des ports que, par la volonté de Dieu, il avait gagnés à l'Espagne au prix de son sang[1] », ne pouvant ni se réparer ni s'abriter dans une île dont il était le Vice-Roi et le Gouverneur perpétuel, contraint par conséquent de s'offrir comme une proie à la tempête, et de continuer son voyage avec un navire hors d'état de naviguer! Ce refus si contraire aux lois de l'humanité et aux usages de la mer répandit la consternation dans les équipages.

Mais, quelque profonde que fût l'indignation de l'Amiral, son humanité, sa charité chrétienne l'emportèrent sur son ressentiment. Il renvoya de nouveau vers le gouverneur pour lui dire que, puisqu'il lui refusait un asile, malgré la nécessité de se réparer et au moment même d'un péril imminent, rigidité qu'il ne pensait pas être conforme à l'intention des Rois, qu'au moins il retînt encore la flotte près de partir, et qu'il ne la laissât pas aller avant huit jours[2], parce que l'ouragan s'étendrait jusqu'en de lointains parages; quant à lui, il allait sans retard chercher un abri.

Comme Ovando n'entendait rien à la navigation, et

[1] Paroles de Christophe Colomb : « ... La tierra y los puertos que yo por la voluntad de Dios, gané á España sudando sangre. » — *Lettre aux Rois Catholiques, datée de la Jamaïque, le 7 juillet* 1503.

[2] Fernando Colombo, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXVIII.

que sa prudence le portait à ne pas négliger un avis utile, il prit conseil des pilotes et du capitaine général, Antonio de Torrez. Il faut bien le reconnaître, aucune apparence atmosphérique ne semblait justifier la prévision de l'Amiral; il fut donc décidé que l'on partirait ainsi qu'il était convenu. Les pilotes, en regardant le ciel, raillèrent gaillardement la sinistre annonce du vieil amiral, qui fut traité d'esprit morose, de « faux prophète[1] », et peut-être de radoteur.

Colomb, fort embarrassé de l'état du *Galicien,* ne vit pas d'autre expédient que de donner au plus mauvais navire le meilleur capitaine. Il fit passer à son bord comme commandant en premier, son frère don Barthélemy, homme fécond en ressources, et immédiatement chercha un abri le long de la côte voisine. A quelques lieues de là, l'on trouva une petite anse assez fermée, qu'il appela « le port caché », *puerto escondido.* Il s'y assura de son mieux, et aussitôt fit toutes ses dispositions pour recevoir l'ouragan, avec autant de hâte que s'il l'eût vu venir.

[1] HERRERA, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales.* Décade Ire, liv. V, chap. II.

III

Cependant le bon état de la mer, l'éclat du ciel, la douceur des brises, souriaient à ceux qui devaient partir. Après un séjour assez long, loin de leur famille et de leurs habitudes, il leur tardait de revoir la patrie. Conformément aux ordres de la Reine, Ovando avait signifié un congé de retour à tous les rebelles connus. La plupart ne demandaient pas mieux, puisque leur fortune était faite. D'ailleurs ils emportaient chacun des quantités d'or capables d'adoucir leurs juges.

On les avait répartis, au nombre de plus de cinq cents, sur diverses caravelles. Bobadilla, le gouverneur destitué et qui se consolait de sa disgrâce avec ses monceaux d'or, avait pris place sur la *Capitane*. Il emportait un trésor qu'on estimait à plus de cent cinquante mille ducats, outre des quantités de morceaux d'or qu'il destinait à la Reine[1]. Roldan, destitué comme lui et appelé à rendre compte de sa rébellion, avait entassé dans ce vaisseau des masses d'or rapinées sous toutes les formes, jusqu'à la violence, pendant sa révolte. Sur cette caravelle, on avait embarqué cent mille pesos provenant des droits royaux. On y

[1] Benzoni, *la Historia del Nuovo Mondo*, lib. I, fogl. xxv.

avait aussi transporté, au grand regret de toute la ville, le plus énorme morceau d'or massif dont il ait jamais été parlé dans l'histoire. Cette pépite, que plus de mille hommes avaient touchée de leurs mains[1] avec admiration et convoitée, s'élevait, d'après un témoignage authentique, au poids de « trois mille six cents pesants d'or ». Les rebelles avaient aussi placé sur ce navire la somme de cent mille pesants d'or fondu et marqué, et quantité de gros grains d'or natif, pour les montrer ainsi en Espagne. Jamais une telle quantité d'or n'avait été vue à la fois.

D'autres richesses, également acquises au mépris de la justice et de l'humanité, payées du sang et de la vie de tant de malheureux Indiens, étaient entassées sur chacune des caravelles. D'après Benzoni, il y avait là plus de quatre cents Espagnols, tous riches, *tutti richi*.

Le temps étant superbe, on mit fin aux adieux. Le capitaine général donna le signal du départ. La flotte, ouvrant ses voiles, s'éloigna majestueusement des rives de l'Ozama. Elle gouverna directement au sud-est, pour aller doubler le cap de l'Épée, au-dessus de l'île Saona, et gagner la haute mer.

Tout allait à souhait. On arriva par un souffle propice à la hauteur du cap Raphaël, à une distance d'environ huit lieues, quand tout à coup la brise mollit; puis en peu d'instants des signes inquiétants se

[1] « Globum eum mille amplius homines viderunt atque attrectaverunt. » — Petri Martyri, Anglerii, *Oceaneæ Decadis primæ, liber decimus*, fol. 24, § d.

manifestèrent. La transparence du ciel s'épaissit, l'éclat du jour décrut rapidement. L'Océan se tenait calme et morne; l'air était lourd et suffocant. Pour des pilotes exercés, il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était l'annonce de la tempête.

Quoiqu'on fût en vue de la terre, on ne pouvait y chercher un refuge. Aucun souffle ne soulevait les voiles, qui pendaient flasques le long des mâts. L'Atlantique, devenu terne et glauque, demeurait immobile comme un cercueil de plomb. Il n'était plus possible ni de retourner au port, ni de fuir le danger des côtes en affrontant la haute mer. Sans doute tel marin qui avait raillé l'Amiral aurait en ce moment voulu, suivant le conseil de sa vieille expérience, n'avoir pas quitté le mouillage; mais il était trop tard. Aucun art ne pouvait rien maintenant.

L'effet suivit de près la menace.

Un vaste balancement rompit la plaine unie des eaux; les vagues, après quelques larges oscillations, se gonflèrent noircissant; leurs cimes en bouillonnant s'élevèrent blanchissantes. Bientôt le fond de la mer sembla se soulever; le souffle strident de la tempête grinça dans les mâtures, ballottant comme un jouet, parmi les masses d'écume, cette superbe flotte. Les vergues frappaient l'eau; l'avant et l'arrière plongeaient tour à tour sous les lames. Les trésors accumulés dans les navires furent rudement secoués. La fureur des vagues fit s'entre-choquer plusieurs caravelles. Quelques-unes s'entr'ouvrirent et sombrèrent à l'instant; d'autres luttèrent par d'impuissantes ma-

nœuvres. Un épais embrun s'ajoutait à l'affreuse obscurité du ciel. On ne se voyait point; on entendait à peine les commandements inutiles du porte-voix et les cris désespérés de l'horreur.

La *Capitane*, si merveilleusement encombrée d'or, malgré ses solides charpentes, fut saisie par l'ouragan, fracassée, ouverte aux flancs, dépecée, puis engloutie sans rémission dans l'abîme. De tout ce qu'elle portait, hommes et trésors, rien ne reparut. Plus de vingt-six caravelles, toutes chargées d'or, dépouilles des malheureux Indiens, furent brisées et ensevelies dans les gouffres des vagues; d'autres, emportées dans les sillons écumeux de l'Océan, furent entraînées sous des parallèles inconnus, et sombrèrent plus loin, après avoir ressenti plus longtemps les angoisses du désespoir.

De toute cette superbe flotte, il ne revint à Hispaniola que deux ou trois navires fracassés, à demi noyés; tandis qu'un seul, le plus mauvais, le plus petit de tous, nommé l'*Aiguille* « el Aguja », continuait sa route vers l'Europe. « Il portait tout le bien de l'Amiral, qui consistait en quatre mille pesos; et ce fut le premier qui arriva en Castille comme par la permission de Dieu[1]. » Les navires maltraités qui revinrent se réparer à l'Espagnole portaient les gens les plus pauvres, les plus obscurs de ce convoi; il n'y avait parmi eux qu'un seul hidalgo, le notaire navigateur Rodrigo de Bastidas : « C'était un fort honnête

[1] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales.* Décade Ire, liv. V, chap. II, p. 337.

homme[1] », que Bobadilla avait aussi persécuté inhumainement.

Dans cette terrible journée périrent, sans en excepter un seul, les traîtres, les calomniateurs, les ennemis jurés de Colomb. « Là, dit un historiographe royal, là prit fin François Bobadilla, celui qui avait envoyé l'Amiral et ses frères, les fers aux pieds, sans l'accuser, ni lui donner lieu de se défendre ; là prit fin aussi le rebelle François Roldan et quantité de ses complices qui s'étaient soulevés contre les Rois, contre l'Amiral, dont ils avaient mangé le pain, et qui avaient tyrannisé les Indiens. Là périt aussi le Cacique Guarionex (qui avait opiniâtrément refusé l'Évangile); les deux mille pesos furent submergés avec ce grain d'or de grandeur prodigieuse[2]. » Tout fut perdu; la mer engloutit à la fois avec ces richesses iniques leurs iniques possesseurs, « au nombre de plus de cinq cents hommes[3]. »

Or, pendant que s'accomplissait ce désastre, l'Amiral, retiré dans « le port caché », *puerto escondido*, laissait gronder l'ouragan, et se confiait à Dieu.

Durant le jour, les quatre caravelles, parant de leur mieux aux coups de vent et de mer, tinrent bon. Mais « la tempête fut terrible pendant cette nuit-là, et elle

[1] « Bastidas, hombre bueno y piedoso con Indios. » — Rafael Maria Baralt, *Resùmen de la historia de Venezuela*, t. I, cap. vii, p. 132.

[2] Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les Indes occidentales*. Décade Ire, liv. V, chap. ii.

[3] Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*, liv. III, chap. ix.

désempara les vaisseaux. » Au milieu de l'obscurité, trois navires furent arrachés du port, où la *Capitane* resta seule. Chacun d'eux fut emporté de son côté [1], sans conserver d'autre espoir que la mort. Chacun croyait les autres irrémissiblement perdus. Ils durent s'abandonner à la violence des flots. Le *Galicien,* sur lequel se trouvait heureusement l'Adelantado, perdit sa chaloupe, et, pour la ravoir, le bâtiment faillit périr. Il dut y renoncer. On s'efforça de gagner la haute mer. Les trois caravelles furent fort maltraitées, perdirent une partie de leurs agrès et de leurs provisions. Le navire de l'Amiral, quoique horriblement fatigué, ne reçut aucune avarie. Il dit lui-même : « Notre Seigneur sauva celui dans lequel je me trouvais, en telle sorte que, quoique étrangement assailli, il n'éprouva pas le moindre dommage [2]. » Après avoir été battues de la tempête durant plusieurs jours, les quatre caravelles se rejoignirent au port d'Azua le dimanche [3], comme afin de célébrer ensemble ce saint jour, et remercier Dieu de sa protection manifeste. Les circonstances de cette réunion inespérée paraissent avoir frappé l'Amiral, si habitué aux bontés de sa Haute Majesté.

Ce désastre n'a point été considéré comme un

[1] « La notte con grandissima oscurità si partirono tre navigli della sua compagnia, ciascun per lo suo camino. » — FERNANDO COLOMBO, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXVIII.

[2] En el que yo iba, abalumado á maravilla, Nuestro Señor le salvó que no hubo daño de una paja. » — *Lettre aux Rois Catholiques datée de la Jamaïque, le 7 juillet* 1503.

[3] FERNANDO COLOMBO, *Vita dell' Ammiraglio*, cap. LXXXVIII.

simple sinistre de mer; tous les contemporains y ont vu un châtiment providentiel. L'action de la justice divine fut ici tellement transparente que, sans exception, tous les historiens de cette époque s'en montrèrent saisis de respect et d'effroi.

Si le discernement de la tempête, qui épargne le juste et sévit contre les coupables, balaye de son souffle leurs espérances, emporte leurs supplications, verse au gouffre de l'Océan les richesses accumulées au prix de leur âme; si le sauf-conduit donné parmi les abîmes au petit trésor de l'Amiral, qu'on a placé méchamment sur la plus fragile des nefs, et qui l'amène seule à travers l'Atlantique dans le port destiné, nous frappent d'étonnement, cet étonnement se changera en stupeur, à l'aspect de la protection qui, durant ce même instant, couvre la personne et l'escadre de l'Amiral dans la mer des Antilles. Ses quatre caravelles sont également préservées et sur la côte et sur la pleine mer. Le *Galicien*, ce navire mis en danger par la seule houle, résiste à l'impétuosité des flots; la *Capitane* ne perd ni un homme, ni une ancre, ni un câble, ni une planche, ne reçoit aucune avarie.

Le caractère vraiment surnaturel de cet événement impressionna profondément l'Espagne. L'étrangeté de ces circonstances, l'immensité de la perte, le deuil de plus de cinq cents familles, donnèrent aux détails de ce fait une authenticité lugubre et mémorable.

La Reine fit au gouverneur Ovando un double

grief, de son double refus d'obtempérer à l'avertissement de l'Amiral et de lui accorder un refuge dans une si pressante nécessité [1]. Le Roi regretta l'or fondu et marqué, surtout ce pain d'or massif dont aucun travail des mines n'a jamais offert le pendant. Longtemps la mémoire de ce terrible fait se conserva vivace dans l'île. L'archichronographe impérial Oviedo, qui y résida et s'en entretint avec des témoins oculaires, fut frappé de son caractère prodigieux. Dans trois passages de son Histoire naturelle des Indes occidentales, il revient sur cette flotte perdue pour avoir négligé le conseil de l'Amiral [2]. Le Milanais Girolamo Benzoni, qui habitait Hispaniola quarante ans après l'exécution de ce jugement, et dut y entendre encore quelques témoins oculaires, n'a pu se défendre de voir ici la sentence d'un arrêt céleste [3]. Le châtiment des rebelles, l'anéantissement de leur

[1] « Les Rois eurent un grand ressentiment de la flotte, car ils le firent paraître ouvertement... Ils mandèrent à Nicolas de Ovando, qu'ils n'avaient pas pour agréable le refus qu'il avait fait à l'Amiral de se retirer dans le port par la pressante nécessité où il était, et de n'avoir pas voulu suivre son conseil en retenant la flotte quelques jours davantage. » — Herrera, *Histoire générale des voyages et conquêtes, etc., dans les Indes occidentales.* Décade Ire, liv. V, chap. xii.

[2] « ... Qui furent perdus pour ne point avoir cru ne prins conseil de l'Amiral. » — Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes,* traduction de Jean Poleur.

[3] Benzoni : « Qui é da notare quanto la giustizia di Dio permette per castigare la malignita de gli uomini e considerare che tutti i nostri tesori e le nostre richezze nell' quali tanta fidanza abbiamo, tutte sono sogni e ombre false, etc. » — *La Historia del Nuovo Mondo,* lib. I, fogl. xxiv. Venezia, 1572.

inique trésor, lui paraît un exemple salutaire donné au monde et une haute leçon de philosophie historique.

IV

La prédiction de Colomb, son terrible accomplissement, l'immunité accordée au petit trésor du messager de la Croix sur l'Atlantique, et la conservation de ses quatre navires dans la mer Caraïbe, sa caravelle seule exemptée de toute fatigue et de toute avarie pendant l'effroyable tumulte des flots, faits qu'attestent des témoins oculaires, des pièces officielles, des documents authentiques et l'unanimité des historiens, ne sauraient aujourd'hui être mis en doute.

Chose à remarquer : personne n'a jamais osé attribuer un tel enchaînement de circonstances au Hasard, ce patron complaisant du difficile, qu'on se plaît à charger de l'imprévu et de l'extraordinaire dès que notre raison n'en trouve pas une explication qui la satisfasse.

En vain tenterait-on d'expliquer naturellement cet événement formidable! Qu'on n'essaye pas de l'attribuer à l'habileté consommée, à l'expérience lumineuse de l'Amiral. Un tel genre de prédiction est audessus des faits de l'observation et de la pratique. Interrogez les hommes spéciaux, les officiers de mer:

mieux que tous autres, ils vous apprendront l'impossibilité d'une telle prophétie, d'après les données de la science nautique. Le savant Arago ne croyait point à la possibilité de présager une tempête, et encore moins de la deviner avant l'arrivée des signes précurseurs de l'ouragan. Voici ce que dit, au sujet de la prédiction de Colomb, un officier supérieur de la marine, ancien directeur d'école navale, auteur du *Manœuvrier complet* et du *Dictionnaire de marine à voiles et à vapeur*, le baron de Bonnefoux :

« Nous nous croyons fondé à n'admettre l'infaillibilité absolue d'aucun homme, d'aucun instrument météorologique, d'aucune donnée préalable, d'aucun signe précurseur, en ce qui concerne toute prédiction ou toute annonce sur le temps qu'il fera, non-seulement deux jours, mais même deux heures à l'avance. Que Colomb, par exemple, en cette occasion, ait remarqué que les nuages des régions supérieures avaient une marche assez prononcée à l'encontre de celle des nuages plus voisins de la terre ; qu'il ait observé que les vents alisés faiblissaient; que, par intervalles, les brises de l'ouest prenaient de l'ascendant ou toute autre indication pratique, et qu'il ait jugé prudent de prendre ses précautions et de se mettre à l'abri, nous le concevons facilement, d'autant qu'en marin consommé, Colomb avait l'habitude, qui est celle de tous les chefs prudents, d'avoir toujours la pensée préoccupée de sa route, de son navire, de l'état du ciel et des probabilités du moment! Mais quant à déclarer publiquement qu'une

tempête devait éclater dans deux jours, nous croyons que c'est au-dessus des facultés humaines, et que ni Colomb, ni personne au monde n'a jamais pu le prédire avec certitude [1]. »

Nous aussi nous sommes persuadé qu'une telle prédiction « est au-dessus des facultés humaines » : c'est précisément pour cela que l'annonce officielle de Colomb au gouverneur Ovando, le conseil de ne point laisser partir la flotte, donné avec insistance, deux jours avant la tempête, nous semblent présenter un caractère prodigieux, assorti au drame prodigieux de ce châtiment de la Providence.

Les circonstances positives des faits ne laissent aucune prétention au Hasard. Humboldt et Washington Irving [2], les écrivains rationalistes, les contempteurs de l'ordre surnaturel, n'ont pas osé faire intervenir ici le Hasard, et risquer une interprétation, selon leur système, de cet événement formidable.

Quelle sagacité ne montra pas la tempête en lais-

[1] Bonnefoux, *Vie de Christophe Colomb*, p. 363, 364.

[2] Humboldt a simplement essayé, dans une note, quelque dénigrement sur l'opinion pieuse de Las Casas et de Fernando Colomb. De son côté, Washington Irving prétend que si les coupables furent punis, l'innocent cacique Guarionex partagea leur sort : qu'ainsi l'innocent et le coupable furent confondus. Nous ferons remarquer d'abord qu'au point de vue catholique, cette objection est sans valeur; ensuite, qu'en fait, Guarionex, fils d'une femme perverse, opiniâtrément sourd à la parole évangélique, plusieurs fois pardonné par Colomb et l'Adelantado, ingrat envers eux, instigateur d'assassinats et complice des révoltés, ne saurait, même aux yeux des hommes, paraître innocent.

sant continuer sa route au plus frêle navire, chargé des droits de l'Amiral, et en se contentant d'avarier les bâtiments de Rodrigo de Bastidas, tandis qu'elle engloutissait inexorablement, après les avoir fracassées, les solides caravelles de la flotte, chargées d'hommes pervers et de richesses homicides ! Quelle sûreté de tact dans l'ouragan, qui respecte *la Capitane*, où flotte le pavillon du Messager de la Croix, la laisse sur ses amarres dans le port, pendant qu'il arrache de leur ancrage, emporte et ballotte dans la haute mer les trois autres navires, les tient en péril, comme pour marquer, par cette différence de sort, la différence de leur destination, et mieux faire ressortir une protection toute spéciale !

Et que penser du beau temps qu'on dirait d'accord avec la tempête, afin de ramener à Colomb, le dimanche, au même lieu, les caravelles dispersées au large et disparues dans l'espace, comme pour leur permettre de solenniser ce jour, conformément aux pieuses habitudes de l'Amiral ?

Ces étonnantes prévoyances sont-elles l'œuvre du Hasard ? En ce cas du moins, ce Hasard est tellement ingénieux dans ses combinaisons, transcendant dans ses calculs, il s'éloigne si fort de l'accidendel, de l'imprévu, qu'on ne peut guère le reconnaître ; et si c'est réellement lui, avouons qu'il est bien changé ; il ne ressemble pas à lui-même.

Les ennemis de Colomb, frappés de l'immunité qui préservait son bien et ses équipages, et voyant de quelle façon, en une seule fois, il avait été vengé de

ses persécuteurs, attribuaient à son pouvoir magique cette terrible journée[1].

Quand, en se rappelant la haute piété de Colomb, inventeur et donateur de cette terre où il avait planté la Croix, on rapproche par la pensée ses gigantesques travaux, ses droits sacrés, ses intentions si pures, de l'attentat commis contre lui par les ingrats, les rebelles, le mandataire d'un pouvoir trompé, arrachant à son gouvernement, jetant en prison chargé de fers et bannissant de l'île le messager du Salut, on sent le cœur, d'accord avec la raison, reconnaître ici une grande leçon donnée au monde. Ainsi que la sagesse du Créateur se révèle par les merveilles de ses œuvres, l'éternel gouvernement de la Providence devient visible pour nous dans un tel acte. On ne doit pas oublier l'évangélique générosité du conseil de Colomb. Après le refus durement exprimé d'Ovando, l'Amiral renvoya auprès de lui, n'espérant plus le ramener à de meilleurs sentiments envers sa personne, mais voulant détourner de ses ennemis le danger auquel ils l'exposaient lui-même, et préserver la flotte d'une destruction imminente.

Il semble que, dans sa miséricorde, la Providence eût ménagé aux coupables cet avertissement, comme une dernière épreuve de leur dureté de cœur.

[1] « Por cuyo motivo podian culparle los que le aborrecian de que havia tramado aquella borrasca por arte magia, para vengarse de Bobadilla y de los demás enemigos suyos que iban en su compañía. » — Hernando Colon, *Historia del Almirante don Cristobal Colon*, cap. LXXXVIII.

Mais ces hommes cupides, maintenant surchargés de richesses, étaient impatients de revoir la patrie. Il leur tardait d'aller jouir oisivement en Castille du fruit de leurs rapines. Leur passé était d'avance légitimé par leur or; et ils espéraient recevoir sans doute les faveurs dont le crédit de Juan de Fonseca récompenserait leur haine contre l'Amiral. Ils renvoyèrent avec dédain le conseil du patriarche de l'Océan; répondirent par la dérision et le mépris à cet acte de chrétienne magnanimité. Après l'avoir abreuvé d'amertumes, de calomnies, quand il régnait sur eux, ils voyaient avec joie ses navires repoussés de la terre qu'il avait découverte. La présence du juste aurait troublé leurs illusions coupables. Ne voulant rien de lui, pas même un conseil, ils rejetèrent son avertissement, ainsi que sa personne était déjà rejetée de l'île, dont il était le Vice-Roi. Ils dirent au Serviteur de Dieu, comme l'impie des anciens jours au Seigneur lui-même : « Éloignez-vous de moi [1]. »

Cette ingratitude mit le comble à leur iniquité. Le Très-Haut aveugla ces superbes.

L'ange du Seigneur donna ses ordres à la tempête, et le châtiment s'accomplit.

Cet acte de divine justice, exécuté dans la seconde année de l'ère de la Renaissance, pendant l'essor de l'imprimerie, le développement littéraire de l'Espagne, la clairvoyance de la critique, semble venir prouver aux plus obstinés incrédules les miracles de

[1] « Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus. » — Job, cap. xxi, v. 14.

l'Ancien Testament ; démontrer irréfragablement l'intervention, parfois tangible, du Souverain des cieux dans les choses de la terre ; et donner crédit aux châtiments temporels des peuples, sous l'ancienne Loi, rapportés par les Livres saints, constatés par les plus hautes traditions de l'Orient, et dont l'antiquité profane elle-même conserva la mémoire.

Ni aux temps des patriarches, ni après la sortie d'Égypte, sous les Juges, les Rois, jamais dans l'héritage d'Israël n'éclata signe plus évident que celui par lequel, en ce jour-là, se manifesta la colère de Dieu au sein de l'Atlantique.

V

Cet événement qui défie à la fois les explications de la science et les prétentions du hasard, laisse dans un cruel embarras les libres penseurs, les positivistes, adversaires naturels du surnaturel.

Le fait est là patent, aussi indubitable que l'existence de Charles-Quint et de François Ier. On ne saurait donc le nier ; mais comment l'expliquer, en dehors de la Providence ? Le hasard n'a pas le moindre prétexte pour se présenter ici ; personne d'ailleurs n'ose l'y convier, et alors que dire ?

Ce fait est un miracle ; et ce miracle reste le plus

étonnant qui se soit produit depuis les temps du Sauveur. Il porte un caractère formidable et terrifiant. L'air, la mer, la terre se mirent en courroux contre les ennemis de l'envoyé de Dieu. Ceux qui partirent, ceux qui restèrent furent également frappés, chacun dans la proportion de ses fautes ou de ses forfaits. Ce fut une véritable exécution, ordonnée par la Justice divine. Les contemporains de la Découverte le reconnurent, et l'appelèrent du nom de châtiment. Les historiographes eurent beau abréger les détails du désastre, ne point s'appesantir sur ses effets, ni remonter franchement à sa cause, l'opinion publique jugea cet événement et avoua qu'il était une punition.

Ce châtiment comprit à la fois tous les ennemis du Serviteur de Dieu à Hispaniola : ceux qui avaient entravé son administration, les ingrats qui s'étaient soulevés contre lui, l'homme assez brutalement impie pour l'avoir osé jeter dans les fers, les arrogants hidalgos, cadets enrichis aux dépens de la vie des malheureux Indiens, les officiers de mer, la plupart ses élèves, qui avaient dédaigné son avertissement, les habitants dont l'approbation fut complice de la dureté du gouverneur Ovando. Espagnols, indigènes, marins, soldats, colons et colonie, tous subirent les conséquences de leur aveuglement.

Christophe Colomb est préservé d'une façon doublement étonnante ; car, contrairement aux usages de la nautique, il se tient près de terre, au lieu de gagner le large. Son mouillage est si peu sûr que les trois autres caravelles sont arrachées de leur ancrage

et dispersées dans l'immensité des eaux. Elles souffrent de graves avaries. Son navire reste seul respecté de l'ouragan et, suivant l'expression de l'Amiral, « n'est pas endommagé d'une paille[1]. »

La graduation dans le châtiment porte une évidence accablante pour les incrédules.

Toutes les caravelles encombrées de richesses iniques sont détruites sans rémission. Il n'est fait grâce à aucune.

Quant aux navires de Rodrigo de Bastidas, portant les gens les plus pauvres et les moins coupables, ils perdent simplement leurs agrès ; les membrures ne sont pas défoncées ; les équipages ont la vie sauve. Ces nefs peuvent rentrer à Saint-Domingue et s'y réparer.

De tous les bâtiments de la flotte, il n'est permis qu'à un seul de continuer sa route et d'arriver en Espagne. C'est précisément le plus chétif, le plus petit, le plus frêle, le plus usé des navires. On l'appelle l'*Aiguille*, tant il est étroit ; mais il porte le peu d'effets qui appartiennent à Colomb ; et dès lors une mystérieuse immunité l'assure contre la fureur des tempêtes.

Quel fécond sujet de réflexions pour le philosophe chrétien, et quel profit en peut tirer l'École catholique !

Le miracle est là, précis, indubitable. La désolation et le deuil de cinq cents familles nobles, l'af-

[1] « No hubo daño de una paja. » — *Lettre aux Rois Catholiques écrite de la Jamaïque, le 7 juillet* 1503.

fliction de la Reine, la déception du Roi, la perte du trésor, la mort de tant d'officiers et de matelots, le complet anéantissement de la flotte des Indes, ont donné jadis à la prophétie de Colomb un retentissement égal à l'énormité du désastre. Pendant que nous traçons ces lignes, deux témoins de ce châtiment providentiel subsistent encore. Ils élèvent à l'unisson leur voix de pierre; ce sont à la fois les ruines de l'ancienne cité de Saint-Domingue, et les constructions de la nouvelle capitale de ce nom, sur l'autre rive de l'Ozama. « *Si hi tacuerint, lapides clamabunt !* »

L'ancienne ville créée par le commandement de Colomb, élevée dans un site admirable et souvent admiré, réunissant les conditions les plus rares de salubrité, de force, d'agrément et d'agrandissement, promise à un avenir prospère, l'ancienne ville ingrate envers son fondateur, ayant partagé l'incrédulité railleuse des officiers de mer, devait être punie à son tour.

L'ouragan dont elle avait ri, le croyant imaginaire, quand il était prophétisé par un temps serein, annonça sa venue par des tressaillements affreux. Les secousses du sol répondaient à celles des airs. L'impétuosité des vents arracha les toitures, leurs tourbillons renversèrent les maisons bâties en charpente, ébranlèrent les meilleurs édifices, firent lézarder les plus solides constructions. Tels furent les ravages exercés sur la ville que ce lieu sembla frappé de la malédiction divine, et que le gouverneur inté-

rimaire, le commandeur Ovando, résolut de transporter sa résidence de l'autre côté de l'Ozama, où la nouvelle cité perdit tous les avantages que lui assurait son premier établissement. Elle n'avait plus le même prospect, les mêmes ombrages, la même commodité. Elle manquait d'eau potable, celle de l'Ozama étant salée encore à plusieurs lieues de son embouchure.

Ainsi par la destruction sur les flots et la destruction sur la terre s'accomplit la prophétie, à courte échéance, qu'avait adressée le Serviteur de Dieu au chef de la population incrédule.

VI

Le caractère hautement instructif de ce terrible drame a frappé d'étonnement protestants et philosophes. Certains historiens ennemis de Colomb ont essayé de le défigurer en l'écourtant; ainsi, Lopez de Gomara, qui n'ignorait aucun détail de ce désastre, ne parle point de l'avis envoyé par Colomb à Ovando. Il se borne à dire que sur le refus du gouverneur, l'Amiral alla chercher un port où il fût en sûreté [1]. Alvarez de Colmenar, tout en parlant de la destruction de la flotte et de la ruine de Saint-Domingue, ne dit mot du charitable avertissement de Colomb [2].

[1] Lopez de Gomara, *Histoire des Indes*, liv. I, chap. xxiv.

[2] Alvarez de Colmenar, *Annales d'Espagne et de Portugal*, t I, p. 452.

Mais devant la concordance des historiographes à ce sujet, le protestantisme ne peut garder le silence. Voici ce que dit Robertson :

« Ses avis salutaires furent regardés comme les songes d'un visionnaire qui avait l'arrogance de faire le prophète, en annonçant d'avance un événement hors de la portée de la prévision humaine...

« Tous les historiens, voyant dans cet événement une distinction si marquée et si juste de l'innocent d'avec le coupable, et une dispensation si équitable de la peine et de la récompense, ont cru y reconnaître l'action immédiate de la Providence divine qui vengeait les injures d'un homme de bien persécuté, et punissait les oppresseurs d'un peuple innocent [1]. »

Les indigènes considérèrent aussi cet événement comme un acte de la justice de Dieu et ils s'en réjouirent, disant entre eux : « Au moins ceux-ci (les morts) ne nous feront plus descendre dans les mines d'or et vivre dans les transes comme nous faisions [2]. »

Le pasteur allemand, Campe, dit de son côté : « Ce qu'il y eut de plus remarquable dans cet événement, c'est que le seul vaisseau de la flotte qui ne reçut aucun dommage et qui put continuer sa route pour l'Espagne, fut précisément celui à bord duquel on

[1] Robertson, *Histoire de l'Amérique*, t. I, liv. II, p. 211.

[2] Girolamo Benzoni : « Ne fecero molta allegrezza con dire tra loro, questi non ci faranno piu stentare alle mine dell' oro, nc vivere in tanto stratio quanto facevano. » — *La Historia del Mondo nuovo*, p. 25.

avait mis les débris de la fortune de Colomb, et que l'on n'avait choisi pour ce service que parce qu'il était le plus mauvais de tous[1]....... »

L'historien de Saint-Domingue, le Père Charlevoix, écrit : « Mais ce qui fit surtout juger que ce grand malheur était un effet de la justice divine, c'est que les navires que la tourmente épargna étaient les plus faibles, les plus mal équipés de la flotte, et que le plus mauvais de tous, sur lequel on avait chargé tout le bien de l'Amiral, fut le premier qui arriva en Espagne. On remarqua aussi que la seule personne de distinction qui se sauva fut un nommé Rodrigue de Bastidas; c'était un fort honnête homme, riche et habile navigateur[2]. »

En voyant tous les ennemis de Colomb atteints à la fois, suivant leur degré de culpabilité, les contemporains de la Découverte cherchèrent une explication à ce sinistre si épouvantable dans l'ensemble et si intelligent dans les détails. Mais en général les préventions semées contre le Révélateur du Globe empêchaient de reconnaître le caractère pourtant si expressif de ce désastre. Au lieu d'y voir un jugement de Dieu, les calomniateurs de l'Amiral répandirent le bruit que par sa puissance ténébreuse et ses incantations infernales, ce méchant homme avait soulevé cette tempête, afin de se venger de ses ennemis. Le vulgaire fut persuadé que Colomb s'était servi d'un pouvoir surnaturel pour combiner tous ces malheurs

[1] Campe, *Découverte de l'Amérique*, t. I, p. 204.
[2] Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, t. I. liv. III, p. 214.

dont il avait exempté uniquement le mauvais petit navire qui portait tout son bien.

Une esquisse de la vie de Christophe Colomb, extraite de l'histoire de Robertson, et publiée à Venise en 1778, l'établit positivement[1].

Le pasteur allemand Campe, ajoute : « Cet événement remarquable fit sur les esprits bruts et superstitieux de ce temps-là une impression tout à fait inconséquente. Au lieu d'adorer la justice avec laquelle la main du Tout-Puissant conduit les hommes, ils s'imaginèrent sottement que Colomb était un sorcier, et qu'avec le secours de puissants esprits à ses ordres, il avait excité cette tempête pour se venger de ses ennemis. Car autrement, disaient-ils, pourquoi n'y aurait-il eu d'épargné précisément que le vaisseau qui avait à bord ses propres biens[2]? » Sans recueillir de plus nombreux témoignages, nous nous arrêterons à cette remarque :

La justice distributive fut ici tellement apparente, le châtiment des ennemis du Juste eut une si claire signification, qu'aux Antilles chacun médita sur ce lamentable désastre. Au sujet de sa cause et de son objet, les avis se partagèrent. Les uns l'attribuaient à la Providence; les autres à l'enfer. Mais personne n'eut l'ineptie d'en vouloir faire honneur à l'aveugle hasard.

[1] « Crederono coloro che Colombo possedesse un potere sopra naturale e s'immaginarono ch' egli medesimo avesse combinato quel terribile temporale per arte magica e per forza d' incanti. » — *Vita di Cristoforo Colombo*, p. 130.

[2] Campe, *Découverte de l'Amérique*, t. I, p. 204.

VII

Quiconque a compulsé les œuvres des hagiographes, pour chercher à recueillir dans la vie des Saints des faits de l'ordre surnaturel, en a-t-il jamais rencontré qu'on puisse dire supérieurs aux deux miracles que nous venons de rapporter? Quel prodige l'emporte sur la bataille gagnée par *deux cent vingt* Espagnols contre CENT MILLE indigènes, pendant la prière de Christophe Colomb? Dans aucune de ses pages l'histoire nous offre-t-elle un événement qui égale en désastre la destruction de la flotte des Indes, pour avoir rejeté l'avertissement du Serviteur de Dieu?

De tels faits se suffisent.

Ces miracles parlent assez haut pour nous dispenser de tout commentaire. Aussi nous bornerons-nous à rappeler ces actes de la puissance divine. Ne déclarent-ils pas, implicitement, les vertus transcendantes du chrétien qui les mérita?

CHAPITRE DIXIÈME

DU RENOM DE SAINTETÉ PENDANT LA VIE ET APRÈS LA MORT

I

DU RENOM DE SAINTETÉ PENDANT LA VIE

Le renom de sainteté ne pouvait exister, pour Christophe Colomb, pendant sa vie. Comment aurait-il eu un renom, quand il n'avait pas même un nom et une place dans les éphémérides et les propos du jour? L'interdit n'était-il pas jeté sur sa gloire? Quelques évêques, quelques religieux, les seuls qui fussent en intime relation avec lui et s'édifiassent volontiers dans ses conversations, n'osaient lui rendre publiquement hommage. Le renom de sainteté, la *Fama sanctitatis,* était au contraire changé en diatribes, en calomnies, en accusations graves; et si la Providence n'y eût officiellement pourvu, jamais sa renommée n'aurait pu surgir des ombres où le vieux Ferdinand pensait l'avoir ensevelie.

II

DE LA BIENHEUREUSE MORT DU SERVITEUR DE DIEU

La fin de Christophe Colomb fut celle d'un bienheureux. Il mourut, déjà oublié des hommes, dans l'abandon, la pauvreté, plein de résignation, de confiance et de sérénité, entouré de ses frères de l'Ordre Séraphique. Son humilité resta complète jusqu'à l'heure suprême. Il expira en prononçant pour derniers mots les dernières paroles du Fils de l'homme au Père céleste, et il rendit l'esprit au milieu du jour solennel de l'Ascension.

III

DU CONCOURS DES FIDÈLES AUX FUNÉRAILLES

On sait que le concours extraordinaire des fidèles aux funérailles d'un chrétien est pris en considération par la Sacrée Congrégation des Rites. Ce mouvement spontané des foules, attestation implicite du sentiment des âmes catholiques, tient son rang parmi les indices de la sainteté. L'héroïsme évangélique de Christophe Colomb, n'ayant pas été découvert pendant sa vie,

ne le fut pas davantage à sa mort. Au lieu de l'empressement du peuple aux obsèques du Vice-Roi des Indes, il n'y eut que délaissement et solitude. L'oubli fut tel que le journal de la ville ne mentionna même pas son décès. Nous le répétons à dessein. Après avoir présenté le cercueil à l'église de Notre-Dame, les Franciscains le remportèrent dans leur couvent, et personne ne songea ni au grand chrétien ni au grand homme que venait de perdre le monde.

IV

DU RENOM DE SAINTETÉ APRÈS LA MORT

L'insouciance qui avait rendu désertes et ignorées les funérailles du Serviteur de Dieu se perpétua, durant plusieurs années, envers sa mémoire. Il ne fut ensuite question de lui que pour déprécier sa personne, nier sa grandeur, son génie et son initiative dans les découvertes. Néanmoins, chose étrange! nonobstant le silence de la Cour, le laconisme des historiographes, l'indifférence du public, la vérité se fait jour à travers l'obscurité des préventions, des doutes et les ténèbres d'une erreur préméditée. Des témoignages précieux s'élèvent en faveur du héros méconnu. Pour Colomb, le renom de sainteté n'est pas subit, irréfléchi, entraîné par la sympathie des masses. Il ne se limite point à une ville, à une pro-

vince ou à une nation, comme il arrive d'ordinaire. Il est de divers pays à la fois. Il ne prend point naissance chez le vulgaire, mais parmi les esprits d'élite. Ce sont surtout de saints hommes qui reconnaissent le saint homme, et signalent à la vénération ce grand Serviteur de Dieu.

La Providence permit qu'avant d'honorer sa personne, on rendît justice à son œuvre, qu'on lui restituât son droit de priorité. L'évêque de Chiappa, le vertueux Las Casas, protesta contre le nom d'Amérique donné au nouveau continent, et assura qu'on devrait plutôt l'appeler Colombie. Le protonotaire apostolique, Pierre Martyr d'Anghierra[1], avoua qu'il se croirait complice des détracteurs du héros, si, oubliant ses travaux, ses fatigues, ses périls, il laissait un étranger lui ravir sa gloire. L'archichronographe des Indes, Oviedo y Valdez, par état ennemi de Colomb, dit qu'il ne s'estimerait pas bon Espagnol s'il contestait les services de l'Amiral. Le premier évêque des Antilles enjoignit aux calomniateurs de se taire. Il glorifia la vertu de Colomb et attesta que son œuvre fut le fruit de son inspiration propre; qu'il ne se fonda ni sur les relations des marins, ni sur les indications de la science, mais se détermina par une certitude intime[2].

[1] « Defraudare virum et admittere scelus mihi viderer inexpiabile, si labores toleratos, si curas ejus perpessas... silentio preterirem. » — PETRI MARTYRIS ANGLERI, *Oceaneæ Decadis tertiæ*, liber quartus.

[2] « Desinant ergo invidi mortales virtutis magni hominis detrahere... qui non relatione hominum inanium, non consilio callecorum nau-

Ensuite, contre toute attente, des voix autorisées témoignent des vertus du messager de l'Évangile.

Le P. Acosta reconnaît que la Découverte a été l'accomplissement des antiques prophéties.

Le secrétaire du Sénat de Venise, le docte Ramusio, déclare l'élection divine et l'action providentielle de Christophe Colomb.

Le savant auteur des *Relations universelles*, qui était allé chez les Espagnols pour étudier leurs mœurs et leur histoire, Jean Botero, secrétaire de saint Charles Borromée, certifie que Christophe Colomb vécut plutôt en religieux qu'en laïque, et qu'il n'était pas moins apte à convertir le Nouveau-Monde qu'à opérer sa découverte[1].

L'historiographe royal, Don Antonio de Herrera, échappant une fois aux difficultés de sa position officielle, remarque la haute piété de l'Amiral, sa patience, sa douceur, ses jeûnes rigoureux, sa récitation des heures canoniales, sa fréquentation des sacrements, sa reconnaissance envers Dieu, son désir ardent de délivrer le Saint-Sépulcre et de répandre la foi sur le Globe[2].

Puis, l'historien de l'Église de Plaisance, le cha-

tarum sed certa ratione, certo cœli el terræ circuitu motus est. » — Alexandri Geraldini Amerini episcopi, *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas*, lib. XIV, p. 209.

[1] Giovanni Botero : « Atto non meno a promovere la conversione del mondo nuovo che a scoprirlo e a conquistarlo. » — *Delle relationi universali*, parte quarta, lib. II, p. 55.

[2] Herrera, *Historia de las Indias occidentales*. Decad. I, lib. VI, cap. xv.

noine Pietro Maria Campi, qui étudiait la vie du Serviteur de Dieu et préparait sa publication, n'hésita pas à écrire qu'il avait rempli un office d'apôtre, ou la vie d'un martyr et la fin d'un véritable confesseur du Christ[1].

Quelque temps après, un religieux de Saint-Augustin, Génois d'origine, s'occupait d'approfondir les actes de son compatriote. Le P. Antero Marie de Saint-Bonaventure, théologien et prédicateur renommé, consolateur des pauvres, visiteur des prisonniers, familier des lazarets et des hôpitaux, faisant imprimer à Lyon ses *Commentaires sur les Psaumes,* disait : « Pour payer un tribut d'honneur au très-illustre héros Christophe Colomb, citoyen de Gênes, je ne rappellerai pas ses connaissances en astronomie, en géographie et dans la nautique, ni sa Découverte d'un monde inconnu des siècles précédents, que ses prodigieux travaux ont acquis à l'Église; je présume que ceci n'est ignoré de personne; mais j'affirme qu'il brûla d'un zèle apostolique[2], et qu'il n'eut d'autre but, en méditant son admirable et glorieuse entreprise, que de conquérir les Indes, afin de pouvoir plus aisément placer Jérusalem sous le gouvernement de l'Église. Il espérait, au moyen des richesses de ces régions, s'assurer de la Palestine,

[1] Pietro Maria Campi : « Fece l'ufficio d'apostolo, la vita di un martire e la morte alle fine da un vero confessore di Cristo. » — *Dell' Historia ecclesiastica di Piacenza,* parte terza, p. 225.

[2] Antero Maria da S. Bonaventura : « Hoc etenim universis populis notum esse censeo; sed assero ipsum zelo apostolico flagrasse. » — *Ponderationes in psalmos.*

terre consacrée par les souvenirs du Christ Rédempteur[1]. »

Plus tard, un vicaire apostolique dans l'Indo-Chine, Mgr Cotolendy, traduisit avec édification la vie de Christophe Colomb, rédigée par l'abbé Fernando Colomb, second fils de l'Amiral[2]. Puis, un historien génois célébra l'ardeur de Christophe Colomb à propager l'Évangile du Christ chez les nations barbares, et rappela qu'il fut bien moins remarquable par le génie et la grandeur d'âme, que par la pureté de ses mœurs et cette éminente piété qui le rendirent un parfait modèle des vertus chrétiennes[3].

Quelques années après, le savant Tiraboschi, quoique imbu, d'après les écrivains espagnols, de certaines préventions contre le Serviteur de Dieu, reconnaissait qu'il se prépara à la mort « avec cette piété chrétienne qui l'avait accompagné dans tout le cours de sa vie[4]. »

On ne saurait assez le remarquer :

Par suite de la voie exceptionnelle qui était réservée à ce Serviteur de Dieu vraiment exceptionnel, chez Christophe Colomb, le renom de sainteté, au lieu de commencer pendant sa vie ou de se manifester dès la sépulture, fut remplacé par des rumeurs hos-

[1] Antero Maria da S. Bonaventura, *Ponderationes in psalmos juxtà multiplicum divinarum scripturarum sensum*, t. II, fol. 84. Lyon, 1673.

[2] Il la publia, en 1681, chez le célèbre Claude Barbin, et dédia son travail au doyen de la Sacrée Rote apostolique.

[3] Casoni, *Annali di Genova*, sub anno 1506, fol. 26.

[4] Tiraboschi, *Historia della letterat. ital.*, t. VI, lib. I, p. 247.

tiles, la défiance, la diffamation, la calomnie. Et pourtant lorsque le mensonge, s'aidant de l'erreur commune, paraissait avoir enseveli à jamais le renom de ce grand catholique, la vérité fait entendre sa voix à travers les siècles. En divers lieux et en différents temps, des âmes pieuses, éprises d'admiration, saluent dans le Révélateur du Globe le premier apôtre du Nouveau-Monde.

Circonstance digne de sérieuse attention : tandis qu'ordinairement ce sont des ecclésiastiques, des religieux, des confréries qui devancent ou confirment l'opinion des fidèles au sujet d'un chrétien mort en odeur de sainteté, ici, ce sont des laïques, des marins, des soldats, des administrateurs, qui déclarent le caractère évangélique de Christophe Colomb.

Au sein de l'Océan, la sainteté du vainqueur de la mer Ténébreuse est affirmée pour la première fois. C'est des pays qu'il a découverts, où il a planté la Croix, proclamé le nom du Verbe Rédempteur, fait célébrer le saint sacrifice, c'est de Saint-Domingue et de Cuba qu'est partie la première attestation officielle de son Apostolat. C'est dans les régions, prémices de ses découvertes, que l'autorité civile a d'abord caractérisé sa mission.

Pendant la Révolution française, lorsqu'en vertu du traité de 1795, l'Espagne eût cédé Saint-Domingue à la France, il se produisit aux Antilles une véritable manifestation religieuse en l'honneur du Serviteur de Dieu.

Au moment où allait disparaître de l'île le dernier

vestige de la domination castillane, un sentiment de vénération s'empara des cœurs, subitement la mémoire de Christophe Colomb devint chère aux habitants. Là où il semblait complétement oublié, sa grandeur catholique apparut à tous. L'instinct des populations attacha un prix inestimable à son cercueil. L'amiral commandant la flotte, le général en chef gouverneur, le président de l'audience royale, le ministre du conseil des Indes, le lieutenant du Roi, les auditeurs, le capitaine général de l'île, le brigadier commandant les milices, le colonel du régiment de Cantabrie, l'alcade, les conseillers, les officiers de gendarmerie et de police, les notables, les principaux habitants, sentirent le devoir de ne pas céder, avec le sol qu'ils abandonnaient, les restes de Christophe Colomb. L'archevêque de Cuba se rendit à Saint-Domingue, pour recevoir lui-même ce vénérable dépôt.

Il y eut là un véritable phénomène moral.

L'initiative de cette résolution ne vint point de Madrid. La Cour n'y fut pour rien. Il était fort égal au roi Charles IV que la France possédât les ossements de Colomb. Personne en Espagne n'y prenait intérêt, et personne dans l'île n'y avait jusque-là pris garde, à ce point que, sans le zèle d'un Français, Moreau de Saint-Méry, le lieu précis de la sépulture du héros n'eût pu être reconnu.

Et tout à coup, comme par inspiration, un sentiment catholique agite les âmes. Les Espagnols comprennent l'honneur de leur nation, et décident que les reliques du Serviteur de Dieu ne seront pas aban-

données aux nouveaux possesseurs de l'île. L'exhumation et le transport du cercueil de Colomb fut une cérémonie exclusivement religieuse. S'il s'était agi de la translation des reliques d'un saint canonisé, il eût été impossible de témoigner plus de respect et d'émotion chrétienne. Fidèles à leurs souvenirs, les Franciscains passèrent la nuit précédente en prières près du catafalque dressé dans la cathédrale. Toutes les corporations et communautés de l'île, le chapitre des chanoines, les religieux de Saint-François, de Saint-Dominique, de la Merci, assistèrent à la messe, célébrée pontificalement par le métropolitain des Antilles. L'archevêque prononça le panégyrique du Messager de la Croix devant son cercueil. Ensuite le clergé, les autorités, les confréries, les notables accompagnèrent processionnellement ce cercueil aux chants de l'Église, au bruit des cloches et aux salves d'artillerie, jusqu'à la rive de l'Ozama. Là il fut transporté sur le brigantin le *Découvreur*, et, de ce navire, transbordé sur le grand vaisseau le *Saint-Laurent*, pour être conduit à Cuba.

Dans cette île, « la plus belle qu'aient jamais vue les yeux de l'homme », suivant l'expression de Colomb, une émotion indescriptible poussait vers le rivage les populations de l'intérieur. Le concours fut immense. Un catafalque avait été dressé en plein air, sous un ceïba gigantesque à l'endroit même où Christophe Colomb fit dire la première messe. On y entreposa un instant le cercueil, puis le cortége se rendit à la cathédrale, à travers l'affluence des foules,

du concours des notables et de la noblesse. L'archevêque officia de nouveau pontificalement. A l'issue de la fonction, le cercueil fut déposé et scellé dans le sanctuaire, près du grand autel, du côté de l'Évangile.

On ne peut s'y méprendre : ce n'était ni le courageux nautonnier, ni l'heureux découvreur, ni l'homme de génie, que les Antilles honoraient de la sorte ; mais uniquement le premier évangéliste des mers, le chrétien qui porta la foi dans cette partie inconnue du Globe.

Le procès-verbal de cette translation se tait sur toutes les grandes qualités de Colomb, et n'en signale qu'une : sa Foi héroïque. Il ne rappelle de lui qu'un seul service : l'extension de l'Évangile. Dans cet acte solennel, trois fois sont indiqués les titres de Colomb à la reconnaissance publique ; et toujours il s'agit uniquement de son Apostolat.

Ce rapport émanant des autorités militaires, civiles et maritimes, appelle ouvertement Colomb « le premier instrument dont Dieu s'est servi pour le bien spirituel, la dilatation de la vraie religion et du saint Évangile [1] », dans ces régions autrefois ignorées.

Le rapport dit encore qu'on a opéré « la translation des cendres de ce héros à l'île de Cuba, qu'il avait découverte aussi et où il avait le premier arboré l'étendard de la croix [2]. »

[1] « Y primer instrumento de que se valió Dios para su bien espiritual en la dilatacion de la verdadera religion y sagrado Evangelio. »

[2] « La traslacion de las cenizas de aquel Heroé a' la isla de Cuba, que tambien descubrió, y en que arboló el primero el estandarte de la Cruz.

Ce précieux document rappelle avec une émotion chrétienne que le Révélateur du Globe « PLANTA LE PREMIER DANS CES CONTRÉES L'ENSEIGNE DE LA CROIX, ET PROPAGEA PARMI SES HABITANTS LA FOI DE JÉSUS-CHRIST[1]. »

On le voit : ce n'est point d'un héros légendaire, d'une spécialité maritime sans égale, mais bien du Messager de la Providence, de l'Apôtre de la Croix, que les Antilles ont entendu honorer et garder les reliques. Ainsi, dans un mode exceptionnel conforme au rôle exceptionnel de Colomb, le renom de sainteté qui avait manqué à sa vie et fait défaut à ses obsèques, a éclaté soudain trois siècles après sa mort.

Depuis lors, ce renom de sainteté n'a fait que s'étendre parmi les chrétiens. A partir de l'histoire de ce héros, écrite par ordre du Souverain Pontife, l'idée de la sainteté de Colomb s'est propagée chez les fidèles. Et lorsque l'illustre Primat d'Aquitaine, l'éminentissime cardinal Donnet, a prié le Saint-Père de daigner ordonner l'introduction de cette Cause, par voie exceptionnelle, devant la Sacrée Congrégation des Rites, les sympathies soudaines de toute la chrétienté ont prouvé combien le Serviteur de Dieu, si longtemps oublié, excitait d'intérêt et de vénération chez les catholiques.

[1] « Plantó el primero alli la señal de la Cruz, y propagó entre sus naturales la Fe de Jesucristo. » — *Extracto de las noticias que comunicaron al gobierno los gefes, etc.* COLECC. DIPLOMAT., t. II, p. 365, n° CLXXVII.

CHAPITRE ONZIÈME

DES MIRACLES APRÈS LA MORT

I

Christophe Colomb étant déjà méconnu de son vivant, comment aurait-on après sa mort imploré son intercession? Un saint ne fait pas de miracles quand on ne l'en sollicite pas; comme aussi nul ne songe à invoquer un saint dont il n'a jamais ouï célébrer les vertus.

Mais tandis que les hommes oubliaient complétement le Révélateur du Globe, la Mère de divine grâce rendait féconde en merveilles une Croix de bois, seul hommage qu'eût pu lui offrir son zélé serviteur, dépouillé de ses biens, de ses droits, de ses honneurs, même de la gloire de ses découvertes.

Au lieu des églises, des chaires de théologie, de l'hôpital, des fondations pieuses qu'il avait projetées, Christophe Colomb fut réduit, par sa pauvreté, à cette unique offrande. Mais la Vierge l'agréa; et cet humble bois reçut une puissance exceptionnelle, en rapport avec l'exceptionnelle grandeur du mandat

que l'AMBASSADEUR DE DIEU avait rempli sur la terre. Un nom exceptionnel aussi lui fut donné par cette voix des peuples, qu'on appelle la voix de Dieu : *Vox populi, vox Dei.* Ce nom rappelait le tombeau du Sauveur et sa croix qu'on reconnut à ses miracles.

La Croix qu'avait érigée Colomb fut nommée LA VRAIE CROIX, à cause de la multitude de ses miracles[1]. Aucune relique n'attira jamais un concours de fidèles plus incessant que ce rustique monument d'une piété apostolique. Des grâces innombrables étaient journellement obtenues par ce bois, sans que le nom de celui qui l'avait élevé s'offrît à l'esprit de personne. S'il vint à la pensée de quelques catholiques, ceux-ci le turent par prudence. Qui croyait alors à Christophe Colomb, dans le monde?

Cependant la VRAIE CROIX de la Conception fut célèbre dans les Antilles, en Espagne et dans le nouveau continent. On lui rendit une sorte de culte; et ce culte, interrompu par force majeure, n'est jamais pourtant tombé en désuétude. Il a été repris dès que les circonstances l'ont permis; et au commencement du siècle actuel, on allait encore en pèlerinage au lieu où se conserve un fragment considérable de la VRAIE CROIX de la Conception, que les Français confondaient avec la vraie Croix de notre Sauveur, retrouvée par la sainte impératrice Hélène.

Nous n'éprouvons aucun embarras à parler devant

[1] LOPEZ DE GOMARA : « Que llamaron por esso de la vera Cruz. » — *La Historia general de las Indias*, cap. XXXIV, p. 27. In-12, 1554.

les libres penseurs, les positivistes, de LA VRAIE CROIX de la Conception et de ses miracles. Le fait subsiste inattaquable, parfaitement éclairci, officiellement consigné dans les chroniques des Indes et de la Castille, écrit et certifié par les ennemis mêmes de l'Amiral. On ne saurait nier l'existence de cette Croix, les miracles qu'elle opéra, la dévotion qu'elle inspira. Seulement, aujourd'hui comme à l'époque de cette ferveur, personne n'a remarqué une corrélation entre ce prodige et l'homme qui en fut l'occasion ou la cause.

Nous avons le devoir de réparer cet oubli, et de rappeler les rapports existant entre l'AMBASSADEUR DE DIEU et la Croix qu'il éleva en l'honneur de la Vierge conçue sans péché.

II

En plaçant sous l'invocation de l'Immaculée-Conception la magnifique plaine d'Haïti, qu'il avait découverte à son second voyage, Christophe Colomb, pour souvenir de sa dédicace, fit dresser au sommet de la colline la plus élevée une très-grande Croix, afin qu'on pût la voir de loin, et que l'emblème du Verbe fait chair parût présider à cet admirable déploiement de la végétation intertropicale.

Ce fut sous les auspices de cette Croix, sous sa

sauvegarde, *por su amparo*[1], et comme à ses pieds, qu'il voulut édifier la ville épiscopale de la Conception. Cette cité prit un accroissement si rapide, que huit ans après, on y fondait jusqu'à deux cent quarante mille écus d'or, produit annuel des mines de Cibao. En 1508, la ville reçut des armoiries, surmontées d'une couronne de Notre-Dame[2].

Mais pendant sa construction, et avant l'achèvement de la cathédrale, l'AMBASSADEUR DE DIEU venait assidûment méditer près de cette Croix. C'est là qu'il faisait matin et soir publiquement sa prière, à laquelle assistaient les soldats, les ouvriers et les futurs habitants. A ce profond admirateur des beautés de la création, ce site offrait un attrait indicible. Espagnols et indigènes savaient que c'était son lieu de prédilection. Il y trouvait aussi de grandes consolations spirituelles. Il avait épanché là son cœur devant l'auguste Trinité. De grandes vérités s'étaient révélées à son âme et il avait résolu, en mémoire de ces faveurs incommunicables, d'élever sur cette place une splendide chapelle où chaque jour se dirait une messe en l'honneur de la Très-Sainte Trinité, et une messe en l'honneur de l'Immaculée-Conception. Le laconisme de ses expressions testamentaires[3] montre com-

[1] HERRERA : « Para que desde muy lexos se pudiese devisar, y por tener aquella santissima insinia por su amparo... » — Decad. I, lib. X, cap. XII.

[2] MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description de la partie espagnole de l'île de Saint-Domingue*, t. I, p. 223.

[3] *Testamento y codicilo del Almirante D. Cristobal Colon.* — COLECC. DIPLOM., n° CLVIII.

bien ce lieu était connu de tous. Il l'affectionnait à ce point qu'après sa découverte du nouveau continent, il y était revenu pour y rafraîchir son âme, se délasser de ses fatigues, de ses tribulations. Il s'y trouvait encore lorsque le père franciscain Juan de Trasiera vint lui apprendre sa disgrâce, bientôt suivie de l'emprisonnement.

On avait eu beau arracher de l'île le Révélateur du Globe, le destituer, le calomnier et l'oublier, lorsque le Tout-Puissant eut rappelé à lui son serviteur, cette Croix, qu'il avait avec tant d'amour dédiée à l'Immaculée-Conception, couvrit de ses bénédictions ceux qui continuèrent de la vénérer.

Un jour un malade implorant la bonté divine, en embrassant le pied de cette Croix, fut guéri. D'autres fiévreux vinrent également y prier et s'en retournèrent guéris. On accourut des divers points de l'île. Tous ceux qui recouraient à la Croix n'étaient pas déchargés de leurs maux; sa vertu n'agissait pas indistinctement sur chacun. Ceux-là seuls que le Seigneur en jugeait dignes éprouvaient les effets de ce bois miraculeux. Mais les guérisons étaient si fréquentes et l'affluence si considérable, que la célébrité de ces miracles dissémina promptement dans l'ancien et dans le nouveau monde le renom de LA VRAIE CROIX.

Notre histoire de Christophe Colomb contient à ce sujet des détails si précis, rapporte des témoignages si accrédités, que nous nous bornerons à certifier ici qu'aucun fait de l'époque présente n'est mieux

prouvé ni plus solidement établi que l'existence et l'efficacité de cette Croix miraculeuse.

Elle a été l'objet d'une dévotion ardente. On venait en foule l'implorer, comme on va aujourd'hui aux sanctuaires de Lourdes et de la Salette. Il a fallu que ses miracles fussent bien avérés et bien nombreux pour que la voix du peuple lui ait donné le nom de la VRAIE CROIX. A cause de la multitude de guérisons qu'elle opérait, cette Croix faillit disparaître par l'excès de la vénération qu'elle inspirait aux fidèles. Chacun voulait en posséder une parcelle. On en dérobait des fragments, qui étaient mis dans des reliquaires. On en enlevait des morceaux assez considérables; et, circonstance attestée par les historiens, ces pieux larcins ne diminuaient point son volume, car le vide se remplissait aussitôt.

Les Indigènes idolâtres, étonnés du prodige, croyant que la présence seule de cette Croix faisait la force des étrangers et assurait leur domination, essayèrent de la détruire. Pendant la nuit, ayant d'abord creusé très-bas autour du pied de la Croix, ils s'efforcèrent de la renverser. Plusieurs centaines de bras la tiraient avec des cordes de liane. Malgré leur nombre ils ne lui purent imprimer le moindre mouvement. Alors, usant d'un autre moyen, ils tentèrent d'y mettre le feu. Ils amoncelèrent tout autour d'énormes quantités de broussailles sèches. Les flammes s'élevèrent très-haut, enveloppèrent la Croix; mais quand la fumée fut dissipée et le feu consumé, les Indiens virent la Croix exempte d'atteinte. Seule-

ment, vers le pied, se trouvait une marque noire comme si l'on eût trop approché une chandelle. Quand ils voulurent recommencer, ils aperçurent, dirent-ils, « une Dame d'un port et d'un regard pleins de majesté, assise sur un des bras de la Croix, qui rendait tous leurs efforts inutiles[1]. » Dès lors saisis d'effroi et de respect, ils ne passaient plus devant la Croix sans s'incliner humblement[2].

La célébrité de cette Croix était alors si grande, qu'aux Antilles et dans le nouveau continent son nom fut donné à deux villes. Au Mexique, Fernando Cortez fit construire la Vera-Cruz, tandis qu'à Hispaniola, où le souvenir de la Conception était inséparable de LA VRAIE CROIX se fonda, près du lac de Xaragua, la ville de Sainte-Marie de la vraie Croix[3].

Cependant la ferveur des chrétiens continuait d'enlever des morceaux de ce bois vénéré, sans qu'il diminuât jamais quand, à la suite de quelque horrible profanation, les miracles cessèrent tout à coup. Le bois enlevé ne se remplit plus. Quoique cessant de se manifester au dehors par des guérisons quoti-

[1] Le P. CHARLEVOIX, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. IV, p. 479.

[2] OVIEDO Y VALDEZ : « ... La miravan con acatamiento y respecto y se humillavan a ella de ay adelante. » — *Coronica de las Indias*, lib. III, cap. v.

[3] Dans la suite, cette ville étant, par sa proximité du port, le premier point de la province où l'on dirigeait les marchandises, fut peu à peu appelée de préférence « Sainte-Marie du Port, » *Sancta Maria del Puerto*. Plus tard les Français, étrangers à la cause de son premier nom, l'ont appelée Léogane. — ADRIEN DES SALLES, *Histoire générale des Antilles*, t. I, p. 278.

diennes, la vertu miraculeuse de cette Croix demeurait en elle, invisiblement. Plus tard de terribles circonstances vinrent le prouver. Et comme l'affluence des pèlerins était toujours la même, que l'on continuait de soustraire des fragments de la Croix, à ce point que les deux bras avaient presque disparu, tant ils étaient réduits, l'Évêque de la Conception, pour arrêter ces mutilations qui la menaçaient maintenant d'une destruction prochaine, vint processionnellement avec son clergé l'enlever, et la fit placer dans une chapelle de sa cathédrale. Ce qui restait de LA VRAIE CROIX, et qu'on peut évaluer à un tiers de sa hauteur, fut enfermé dans une châsse de cuivre doré, munie de trois serrures.

L'immense notoriété des miracles passés attirait toujours une foule nombreuse autour de LA VRAIE CROIX. L'empereur Charles-Quint prenait un vif intérêt aux récits faits sur ce bois miraculeux. Il sut que certains ecclésiastiques, préposés à sa garde, détournaient à leur profit une partie des offrandes que lui destinaient les pèlerins et les malades. Il fit enjoindre au trésorier de l'Évêque d'employer désormais ces fonds conformément à l'intention des donateurs. Dans l'année 1525, lui-même, en témoignage de vénération à LA TRÈS-SAINTE CROIX, *la santissima Cruz*, voulut contribuer pour une somme de quatre-vingt mille maravédis à l'ornement de sa chapelle.

Frappé du retentissement de ces miracles, et voyant s'établir un commencement de culte, l'Empereur supplia le Saint-Père de vouloir bien accorder

des indulgences aux pèlerins qui viendraient honorer cette Croix et feraient quelque offrande à son intention.

Pendant les trente-neuf ans qui suivirent, le concours des fidèles près de LA VRAIE CROIX ne diminua point. Mais dans le cours de l'année 1564, un affreux tremblement de terre épouvanta l'île de Saint-Domingue, bouleversa le district de la Vega et détruisit de fond en comble la cité de la Conception. Le sol se couvrit de ruines. La campagne désolée fut abandonnée de ses habitants. Le château de la Conception, la solide forteresse elle-même, gisaient méconnaissables en blocs épars. De cette jeune ville il ne resta debout, au milieu des décombres, que deux parties d'édifices, où se gardaient deux fragments considérables de LA VRAIE CROIX.

Cette calamité ne servit qu'à mieux démontrer la puissance du bois miraculeux qu'avait planté Colomb. Ce qui a été conservé de ce bois va conserver le lieu qui l'abrite et tous ceux que leur respect ou leur dévotion ont muni de ses parcelles. A travers ces formidables convulsions de la nature, la Croix, image de celui qui a vaincu le monde, triomphe de la violence des airs et des secousses de la terre. Elle garde à son tour ceux qui la gardaient. Le bouleversement, la ruine, la désolation se déchaînant, peuvent frapper les biens, les propriétés des adorateurs de la Croix, mais il semble défendu de toucher à leur vie comme il le fut au démon d'attenter à celle de Job. Le fait de cette merveilleuse exemption est authentiquement certifié par l'unanimité des historiographes.

Durant l'écroulement total des maisons, et l'écrasement de leurs malheureux habitants, aucun de ceux qui avaient sur eux ou chez eux quelque fragment de LA VRAIE CROIX ne reçut la moindre atteinte. Les Franciscains, ces fidèles amis de Colomb, possédaient une partie considérable de LA VRAIE CROIX. Le moment du désastre les surprit réunis au chœur pour l'office. Précipités sur le sol, presque ensevelis sous les décombres d'une partie de la voûte, à demi étouffés et meurtris, ils se relevèrent pourtant sans blessure [1]. Chose étrange ! Après la cessation du fléau, la seule construction qui fût encore debout, était leur couvent. On en voit même aujourd'hui les restes. La cathédrale bâtie en pierres de taille s'était entièrement effondrée sous la violence des secousses. Une seule chapelle avait résisté au terrible phénomène ; c'était celle où l'on conservait LA VRAIE CROIX [2].

L'immunité singulière accordée pendant cette épouvantable destruction à ceux qui honoraient LA VRAIE CROIX accrut l'admiration et la ferveur qu'inspiraient déjà ses miracles. Ces faits extraordinaires furent communiqués officiellement au gouvernement espagnol.

Héritier de la vénération que son père montrait pour ce saint bois, le roi Philippe II ordonna de le

[1] « Los que tenian esta santa reliquia no se descalabraron ni morieron como entre otros fueron los frayles franciscos cuyó monasterio se cayó. » — HERRERA, Decada I, lib. X, cap. XII.

[2] « Se cayó, y la yglésia collegial que era muy grande e fuerte de canteria, salvò la parte adonde estava la Cruz. » — HERRERA, *loc. cit.*

transporter à ses frais[1] dans la cathédrale de Saint-Domingue. Ce fut une mémorable mais difficultueuse procession de vingt-deux lieues par des chemins souvent peu praticables. La vraie Croix, remise à l'Évêque, eut alors une châsse en argent massif, ornée d'un beau travail en filigrane, et fermée par trois serrures dont le doyen du chapitre métropolitain, le plus ancien chanoine et le plus ancien prébendier reçurent chacun une clef. Cette précaution contre la négligence ou la faiblesse dit assez quel prix mettait le roi catholique à la conservation d'une relique si renommée. Peu d'années avant la Révolution française, un historien de Saint-Domingue a pu la voir encore.

La célébrité de la vraie Croix de la Conception survécut aux ruines de cette cité. La dévastation et l'abandon de la Véga ne purent décourager le zèle des pèlerins et les empêcher de venir s'agenouiller pieusement au lieu qui le premier fut témoin de tant de miracles. La haute éminence sur laquelle Colomb avait élevé la Croix s'appela la Sainte-Colline, *Santo Cerro*. Elle porte encore aujourd'hui cette désignation. Le concours des fidèles, quoique bien réduit par le dépeuplement de la contrée, continua néanmoins d'être assez considérable pour occasionner l'établissement d'un bel ermitage près de cet emplacement.

[1] Moreau de Saint-Méry, *Description de la partie espagnole de Saint-Domingue*, t. I, p. 132.

III

Toutes les fois qu'il s'agit de miracles, on ne saurait trop se mettre en garde contre la crédulité vulgaire, et s'assurer du discernement des témoins autant que de la sincérité des témoignages. Aussi ferons-nous d'abord remarquer avec quelle unanimité les historiographes des Indes, les chroniqueurs officiels, les écrivains indépendants, séculiers ou ecclésiastiques, rapportent ces faits notoirement connus de leurs contemporains, et qu'ils avaient pu d'ailleurs contrôler eux-mêmes. Ils sont les premiers convaincus de la réalité de ces miracles. Leur respect se révèle dans leurs expressions. Rarement ils appellent cette Croix thaumaturge, simplement : la Croix. Ordinairement ils la nomment : — la Très-Sainte-Croix de la Conception, — le Saint Bois de la Conception, — la Sainte vraie Croix de la ville de la Conception de la Véga, — la Très-Sainte Enseigne. — Ils la qualifient ouvertement de Sainte Relique.

L'accord des historiens est unanime sur le lieu, la date, l'auteur et le motif de cette érection de Croix. Tous reconnaissent que la Sainte vraie Croix de la Conception fut dédiée par Christophe Colomb, lors de son second voyage. Il y a mieux : l'Archichronographe impérial des Indes connaissait personnelle-

ment l'officier qui avait commandé le piquet de charpentiers et matelots chargés d'abattre l'arbre dont fut formée la Croix. Cet officier, Alonzo de Valencia, habitait encore Saint-Domingue au moment où Oviedo y Valdez rédigeait son *Histoire naturelle des Indes*. En sa qualité de voyageur et de naturaliste, l'Archichronographe impérial signale un prodige particulier, moins éclatant que les guérisons, mais tout aussi remarquable : c'est la longue conservation de ce bois, exposé en plein air, sans être protégé d'aucun enduit, et qui dans ce pays, où les alternatives de chaleur et d'humidité putréfient si promptement tout bois mort, avait résisté aux vicissitudes de l'atmosphère, n'était ni déjeté, ni pourri, ni tombé, malgré les pluies torrentielles, les bourrasques, les ouragans qui, dans le cours des années, avaient brisé ou déraciné tous les arbres d'alentour [1].

L'Archichronographe rappelle les vaines tentatives des i digènes pour détruire la Croix, et leur vénération mêlée de crainte, quand ils eurent expérimenté par eux-mêmes sa puissance miraculeuse. Le manuscrit d'Oviedo y Valdez est soumis à l'examen du Suprême Conseil des Indes, composé principa-

[1] « Y es tanta la devocion que los cristianos en ella tienen que furtan muchos pedaços y astillas della, assi por llevar á España como á otras partes, y es tenida en mucho veneracion, assi por sus miraglos como porque en tanto tiempo como stuvo descubierta, jamas se pudrio ni cayo por ninguna tormenta de agua ni viento ; ni jamas la pudieron mover... » — Oviedo y Valdez, *la Historia general y natural de las Indias*, lib. III, cap. v.

lement des ennemis de Colomb, dont les familles s'enrichissaient au détriment de sa postérité. Ces faits sont publiés avec l'autorisation de ces hauts fonctionnaires. Le livre est dédié à un prince de l'Église : « Don Garcia Jofre de Loaysa, évêque de Siguenza, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Suzanne, confesseur de la Césarée majesté, président du Conseil royal de l'empire occidental des Indes, îles et terre ferme de la mer Océane. » Les miracles que rapporte l'auteur ont donc reçu doublement, par cette approbation et cette dédicace, un certificat d'authenticité officielle.

Postérieurement, l'historiographe royal de Castille, Antonio de Herrera, parle de ces miracles d'une manière plus étendue. Il a eu le temps de recueillir des faits plus nombreux. Quoique Herrera fût bien jeune à l'époque du tremblement de terre qui détruisit la Conception de la Vega, il avait pu connaître des témoins des miracles de LA VRAIE CROIX, et acquérir les preuves de la dévotion qu'elle inspirait encore. Pendant qu'il écrivait, LA VRAIE CROIX, déposée dans la cathédrale de Saint-Domingue, jouissait d'une célébrité populaire. Après en avoir parlé dans sa « Description des îles et terre ferme de la mer Océane », écrite par ordre du Suprême Conseil des Indes et sous ses yeux, il en parle avec détails dans son grand ouvrage divisé en Décades. Il rappelle que le bois de LA VRAIE CROIX était un souverain remède pour guérir les fièvres ; qu'on le donnait en infusion et en poudre aux infirmes, et qu'on avait vu par sa

vertu guérir des malades sans espoir, abandonnés des médecins[1].

Telle fut la notoriété des miracles de LA VRAIE CROIX de la Conception qu'ils prirent rang parmi les grâces que la Providence accordait à la nation espagnole, et eurent leur place au frontispice de l'*Histoire générale des faits des Castillans dans les Indes,* publiée sous les auspices du roi Philippe III. Ainsi semblait justifiée la devise que venait d'inaugurer une des plus importantes cités espagnoles du nouveau continent : « *Non fecit taliter omni nationi.* »

C'est aussi à la miraculeuse fécondité de LA VRAIE CROIX que fait poétiquement allusion Lopez de Vega, dans l'image de ce simple bois planté par Colomb, et qui, prenant racine, porte des fleurs et des fruits.

Peu d'années avant la cession de Saint-Domingue à la France, la cathédrale possédait encore cette précieuse relique de LA VRAIE CROIX. Nous savons positivement qu'en 1785, on l'y conservait dans sa châsse d'argent massif, fermée à trois clefs, sous la garde du chapitre métropolitain dont était alors doyen « Don José Nuñez de Caserez, docteur en la sacrée théologie de la pontificale et royale Université de saint Thomas d'Aquin[2]. »

Qu'est devenue cette relique pendant les boulever-

[1] HERRERA : « Y para calenturas es cosa muy aprovada dandola á bever en polvos á los enfermos, porque se ha visto sanar hombres desaudiados de los medicos. » — Decada I, lib. X, cap. XII.

[2] MOREAU DE SAINT-MÉRY, *Description de la partie espagnole de Saint-Domingue,* t. I, p. 132.

sements et les révolutions qui depuis lors ont ensanglanté Haïti? Il ne nous est point possible de répondre aujourd'hui même d'une façon satisfaisante à cette question. L'Archevêque de Port-au-Prince, arrivé à Rome pour le Concile œcuménique, avec l'intention d'y parler de Christophe Colomb, devait ordonner des recherches relativement à LA VRAIE CROIX. La fin si prématurée de Mgr du Cosquer, survenue avant l'ouverture de la session, nous a privé de son bienveillant concours. Néanmoins, nous espérons être bientôt en mesure de renseigner sur ce point la sacrée Congrégation des Rites.

Quoi qu'il en soit, dès maintenant nous possédons la preuve que, malgré les dissensions politiques et les révolutions qui se sont succédé à Haïti, le culte de LA VRAIE CROIX de la Conception s'est perpétué près du lieu où il prit naissance.

Dans les premières années du siècle actuel, durant l'expédition française de 1802 à Saint-Domingue, nonobstant la pénurie et les alertes, suite de l'état de guerre, on continuait de se diriger en pèlerinage vers la partie presque inhabitée de l'île, pour aller vénérer LA VRAIE CROIX. Ce bois précieux était alors placé dans une châsse au-dessus du maître-autel de l'église de la Vega, où des peintures murales rappellent encore le miracle des flèches ainsi que l'apparition de Notre-Dame de la Conception sur la SAINTE COLLINE, à l'heure où les Indiens s'efforçaient d'abattre la Croix que lui avait dédiée son fidèle serviteur, Christophe Colomb.

« On ne saurait, dit le commissaire de la République française, Dorvo Soulastre, se faire une idée de la ferveur des habitants..... Ils viennent en grand nombre, de fort loin et à grands frais, déposer dans cette église de riches présents, en échange desquels ils obtiennent de petites portions de ce bois qui ne s'épuise point, quelque grande qu'en ait été et que soit encore la distribution qui s'en fait [1]. » L'affluence des pèlerins a permis d'élever là un monastère de Franciscains pour le service religieux. « Le couvent est attenant à l'église. Sa cour forme une belle terrasse d'où l'on découvre la belle plaine de la Véga, à laquelle on a donné par excellence, et sans doute en raison de son étendue, le surnom de Royale..... Nous remontâmes à cheval..... Enfin, au moment de rejoindre notre route, nous rencontrâmes une troupe de pèlerins et de pèlerines de tout âge et de toute couleur, qui allaient faire leurs dévotions à l'ermitage [2]. »

On le voit :

Au commencement de ce siècle, le culte de la VRAIE CROIX plantée par Colomb se perpétuait encore parmi les populations d'Hispaniola. Le temps, les bouleversements du sol et des hommes n'avaient pu l'effacer

[1] DORVO-SOULASTRE, *Voyage par terre de Santo Domingo, capitale de la partie espagnole de Saint-Domingue, au cap Français*, p. 61.

[2] DORVO-SOULASTRE, *Voyage par terre de Santo Domingo, capitale de la partie espagnole de Saint-Domingue, au cap Francais*, p. 73.

du cœur des habitants. Et pourtant, les miracles de la vraie Croix de la Conception sont restés presque ignorés de l'histoire, ainsi que la Sainteté de Colomb l'a été des historiens, jusqu'au règne de l'immortel Pie IX.

CHAPITRE DOUZIÈME

DES DROITS DU SERVITEUR DE DIEU A LA VÉNÉRATION DE FIDÈLES, OBSTACLES QUI LUI SONT SUSCITÉS.

I

L'héroïsme évangélique, les épreuves et les faveurs divines, les miracles pendant la vie, les miracles après la mort, ont marqué la carrière de Christophe Colomb. Le théologien, qui ayant scruté ses vertus, pénétrera dans le secret de sa vie, reconnaîtra nécessairement son triple caractère : — d'homme providentiel qui sert l'humanité, en général; — d'homme apostolique qui sert l'Église, en particulier; — d'homme intérieur qui sert et travaille à son propre salut, s'efforçant de se rendre parfait pour être semblable à Notre Père qui est parfait. Il semble que sa grandeur devait être ainsi marquée du signe trinaire, cet auguste sceau de la Très-Sainte Trinité qui l'avait prédestiné; inspirant d'abord son projet, l'élucidant ensuite, et lui donnant enfin, au jour marqué, les moyens de le mettre à exécution.

Tout imprégné de ses deux maîtres : l'Évangéliste

saint Jean et l'apôtre saint Paul, nourri de leur esprit, le Révélateur du Globe aimait naturellement ses frères de toute nation. Nulle âme immortelle ne lui était étrangère. Il chérissait dans Celui qu'il venait leur annoncer, les peuples à découvrir. Il aimait l'homme et les hommes; les inconnus, les ignorés, les ignorants. Il aimait les uns et les autres, ceux-ci et ceux-là, sans distinction de couleur et de race, à l'exemple du Père céleste qui nous aima le premier. Dans le parcours de sa route évangélique, souvent il put dire comme le docteur des Gentils : « Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif, la nudité et les mauvais traitements; nous n'avons point de demeure stable [1] ». Le Serviteur de Dieu éprouvait secrètement la joie d'offrir au Seigneur ces tribulations. Jamais une seule fois il ne se plaignit d'en être accablé. Sa foi n'était pas moins vive que sa tendresse était douce. L'apostolat entrait si profondément dans ses habitudes, que sa mansuétude surpassait sa science, son expérience; dominait son commandement, et faisait partie de son mode d'administrer. Il gouvernait en véritable Saint les pays relevant de sa vice-royauté.

Nous ne craignons pas de le redire, espérant qu'enfin on voudra le comprendre.

Jamais, à aucun moment de l'existence de Christophe Colomb, les découvertes ne furent le but de ses désirs, mais toujours à ses yeux, un simple moyen.

Son but unique était, par une triple connexité · —

[1] B. Pauli, *Ad Corinth.*, I, cap. iv, v. 11.

la délivrance du saint tombeau, — la donation de Jérusalem à Rome, — la prédication de l'Évangile sur toute la terre.

Ce même objectif apparaît, dès le premier jour de son histoire, jusqu'au dernier de sa vie. Son cœur d'apôtre brûlait d'un zèle si ardent que, même avant d'avoir trouvé le Nouveau-Monde, déjà il songeait à l'évangéliser; et par son institution de Majoral[1] ordonnait le 22 février 1498, de fonder à Hispaniola, un collége de Propagande, en vue de la Découverte qu'il opéra seulement cinq mois après. Le Serviteur de Dieu devançait ainsi, de cent vingt-cinq ans, l'établissement Romain de la Propagande, œuvre du Pape Grégoire XV, que développa largement son successeur Urbain VIII. Quelques années plus tard, avant d'entreprendre sa dernière exploration, Colomb rappelait dans son testament, déposé au couvent de la Chartreuse des Grottes, que son institution de Majorat fut faite pour servir à propager la religion chrétienne : *«al acrecentamiento de la religion cristiana*[2] ». Comme, dans ce dernier voyage, le Révélateur du Globe n'agis-

[1] « Quien heredare el dicho Mayorazgo, trabaje de mantener y sostener en la isla Española cuatro buenos maestros en la santa teologia, con intencion y estudio de trabajar y ordenar que se trabaje de convertir á nuestra santa fe todos estos pneblos de las Indias, y cuando pluguiere á nuestro señor qne la renta del dicho Mayorazgo sea crecida, que asi crezca de maestros y personas devotas, y trabaje para tornar estas gentes cristianas; y para esto no haya dolor de gastar todo lo que fuere menester. » — *Coleccion diplomatica*, t. II, nº CXXVI.

[2] Testamento y codicilo del Almirante D. Critòbal Colon otorgado en Valladolid. — *Coleccion diplom.*, nº CLVIII.

sait plus qu'en messager de l'Église, en simple missionnaire, il ne signa cet acte par aucun titre de ses dignités, mais seulement par celui de sa mission catholique. Alors, il ne se contente pas de son prénom : *Cristoforo,* en italien ; *Cristobal*, en espagnol ; il indique le sens mystique de ce nom, dont il sent toute la valeur, et l'écrit expressément en deux mots : Christo Ferens. Le messager du salut a déjà perdu de vue la terre. Il n'est plus ici grand amiral de l'Océan, ni vice-roi des Indes. Devant les hommes comme en face de l'éternité, il ne veut plus s'appeler que porte-Christ. Cet honneur suffit à sa grandeur ; cette grandeur suffit à sa gloire.

A la contemplation d'une telle existence s'écoulant entière dans le Christ, toute âme catholique rend instinctivement à l'Ambassadeur de Dieu ce témoignage qu'un Ambassadeur génois, Uberto Foglieta, publia sous les yeux du Pape, et qu'il nous plaît de reproduire ici une dernière fois : « Jamais personne dans l'Église chrétienne ne lui fut comparable en mérite. »

En effet :

Dans l'Église du Christ qui est semblable à Colomb? quel dévouement surpassa le sien? quelle constance fut plus éprouvée, quelle ambition fut plus généreuse? qui parut plus manifestement appelé? qui reçut une mission plus vaste, et la remplit d'une façon plus digne? qui pratiqua d'un cœur plus fidèle la vie évangélique? qui fut mieux assisté de la Providence? à qui comparerons-nous le Serviteur de Dieu, et à quel

serviteur de Dieu comparerons-nous le Révélateur du Globe? et à quel promoteur du progrès humain comparerons-nous l'homme de l'Église? et à quel homme d'Église comparerons-nous le chevalier du Saint-Siége, le chrétien qui sacrifiait le prix de ses travaux, l'avenir de sa famille, toute sa postérité, même son désir de délivrer le Saint-Sépulcre, au besoin de maintenir la souveraineté pontificale, l'intégrité du pouvoir temporel?...

II

Recueillez en votre mémoire l'ensemble des faits qui précèdent, et répondez. Découvrez-vous dans les annales de l'univers une personnalité plus auguste? Quelqu'un a dit : « Que la philosophie nous montre son saint Vincent de Paul! » Nous disons, nous : « Que le monde nous montre son Christophe Colomb! » que la science nous fasse voir une conception plus puissante que celle qui a doublé la Terre? quelle conquête de l'esprit l'égalera jamais? qui inspira et féconda cette sainte audace? à quelle école s'est formée cette résolution généreuse et génératrice? d'où est venue cette force surhumaine qui terrassa le formidable et vainquit l'inconnu?

N'est-il pas glorieux pour l'Église d'avoir enfanté ce génie, fortifié son courage, favorisé son œuvre?

Cette œuvre est, proprement, le triomphe de l'Église sur les temps modernes. Par elle, la papauté n'a pas été utile simplement aux nations catholiques, à l'avancement de la civilisation : elle a rendu service au monde entier. Elle a fait la lumière sur l'universalité du globe. Elle a pu ainsi accomplir jusqu'à sa dernière limite ce commandement : *Ite, et docete omnes gentes.* C'est par le messager du Verbe divin que s'est opérée cette réunion, afin que son évangile fut porté en tout lieu, et que se réalisât cette parole : « *in omnem terram exivit sonus eorum.* »

Cette initiative d'enseignement civilisateur appartient, exclusivement, à l'Église catholique apostolique romaine. Les catholiques ne sauront jamais assez le publier, assez s'en prévaloir.

La découverte du Nouveau-Monde, sa réunion à l'ancien, l'unification du Globe, l'effusion de la vérité sur toutes ses parties, avec les conséquences infinies qui en découlent, procèdent uniquement de l'impulsion apostolique. En remontant aux causes et aux moyens de la Découverte, en approfondissant les faits, on aperçoit distinctement l'influence du Pontificat dans l'accomplissement de cette étonnante entreprise.

Quelle que soit la future détermination du Saint-Siége à l'égard de la Cause présente, n'est-il pas consolant pour les admirateurs de Pie IX de voir que c'est à son amour de la vérité, à son instinct de la justice, à ses pressentiments de la grandeur de Colomb, qu'est due la restauration de cette splendeur

catholique. Ordonner d'écrire l'histoire de ce héros chrétien, c'était nécessairement révéler enfin sa sainteté.

III

D'ailleurs, ne sent-on pas qu'un mystérieux rapport, consolant et doux, semble unir au Pontificat de Pie IX la restitution de Christophe Colomb à l'Église? Les faits établissent d'eux-mêmes ce singulier rapprochement.

Avant le voyage de Pie IX dans le nouveau continent, il n'existait nulle part une biographie de Colomb qui méritât le nom d'histoire.

Le jour où l'archevêque-évêque d'Imola fit partie du Sacré-Collége, nous commençâmes à préparer le livre : La croix dans les deux mondes, qui signalait, pour la première fois, le caractère apostolique de la Découverte. Déjà, cet ouvrage faisait pressentir la sainteté du Serviteur de Dieu[1]. Il eut aussi pour effet

[1] Dès l'apparition du livre, la sainteté de Christophe Colomb avait été pressentie des esprits clairvoyants. Un noble écrivain, grand érudit et poëte de renom, le baron Gaston de Flotte, disait déjà : « Nous saluons la grande et sainte figure de Christophe Colomb, qui donna au catholicisme un nouveau monde. C'est la foi, la foi religieuse qui lui révéla l'existence de vastes contrées couvertes des ténèbres de l'ignorance et de l'idolâtrie. » (*Gazette du Midi,* 30 avril 1845.)

A la même époque un journaliste allemand, terminant l'analyse de cet ouvrage, écrivait : « Nous y avons surtout remarqué des conai-

d'élever à Christophe Colomb le premier monument que lui ait érigé l'Italie[1].

Lorsque, à son retour de Gaëte, Pie IX nous eut ordonné d'écrire l'histoire du héros catholique, le nom de Colomb retentit, instantanément, dans cette Amérique où il paraissait plutôt inconnu qu'oublié. Nos Prolégomènes ont fait voir combien, depuis l'intronisation du Souverain Pontife, le rôle de Colomb n'a cessé de préoccuper les intelligences.

Nous avons, ailleurs, établi un curieux parallèle entre Moïse et Christophe Colomb. Ne s'en présente-t-il pas naturellement un autre entre Christophe Colomb et le Pape Pie IX?

Colomb est le premier missionnaire qui ait franchi l'Atlantique, Pie IX est le premier Pape qui ait traversé l'Océan.

Colomb est exceptionnel par la longueur de ses travaux, et Pie IX par la durée de son pontificat.

Égaux par l'ampleur des vues, ils le sont aussi par

dérations très-brillantes sur la découverte du Nouveau-Monde, sur la SAINTETÉ de Christophe Colomb, sur la destination de la *terre de la Croix*, sur la vitalité inépuisable de l'Église catholique, etc., etc. » (L'*Union catholique de l'Alsace*, numéro du 7 mars 1845.)

[1] Voir, sur l'influence qu'exerça cet ouvrage, les *Annales historiques*, vol. XXXVIII[e]; le *Nobiliaire de France*, t. IX; l'*Émancipation belge* du 6 avril 1864; les *Vicissitudes posthumes* de Christophe Colomb, par le baron van Brocken; le *Giornale degli studiosi*, 19 mars 1870, Gênes. Son savant directeur, don Luigi Grillo, ancien aumônier de la marine sarde, rappelle dans quelles circonstances, en 1844, le roi Charles-Albert, parlant de notre livre : LA CROIX DANS LES DEUX-MONDES, avait déclaré qu'il voyait dans Christophe Colomb UN GRAND SAINT, *un gran santo*. — (*Ibid.*)

la fermeté de la foi, le zèle évangélique, la dévotion à la Vierge, la croyance à l'Immaculée-Conception, que le premier avait publiquement honorée, et que le second a érigée en dogme.

L'un et l'autre s'étonnèrent de l'étendue des eaux. L'un et l'autre éprouvèrent les rigueurs de la mer. Sur l'espace des flots ils coururent les mêmes périls, vers les mêmes parages. Près des Canaries, Colomb échappa aux croiseurs portugais ; et le futur Pape aux corsaires péruviens. Pie IX est le premier Vicaire du Christ qui ait contemplé « la nouvelle terre et les Cieux nouveaux » dont, par la volonté de Dieu, Christophe Colomb fut « le messager » suivant sa propre expression. Le premier d'entre les successeurs de saint Pierre, il a pu admirer les splendeurs du Ciel austral, la magnifique Croix du Sud, les constellations du Navire, du Centaure, de l'Aigle, du Serpentaire, etc.; suivre du regard les nuées magellaniques, franchir le dangereux passage qui de l'Atlantique mène au Grand Océan, et que le Révélateur du Globe tentait de découvrir, à son dernier voyage.

Semblables par la noblesse du cœur, l'élévation de l'esprit, l'humilité profonde, le dévouement à l'Église et à l'humanité, ils ne sont pas moins rapprochés par les douleurs morales, l'iniquité des cours, l'ingratitude des peuples.

L'un et l'autre ont été, sans motif, contre toute justice, dépossédés par violence ouverte de leur gouvernement.

Vicaire du Dieu qui mourut sur la croix, Pie IX est

crucifié lui-même par les Pharisiens couronnés, les Scribes de la diplomatie. Il a trouvé outre un Caïphe et un Pilate, plusieurs Judas sur le trône.

Pendant la prospérité croissante de son gouvernement, Colomb est tout à coup, sans cause, sans explication, dépouillé de sa vice-royauté, de tout ce qu'il possède, des objets précieux ou curieux acquis dans ses voyages, de ses archives, de ses notes scientifiques. Il est fait prisonnier. Personne ne prend sa défense. Les souverains d'Espagne le plaignent, désavouent ce traitement, mais ne le rétablissent point dans ses droits.

Pareillement, après avoir étendu le règne de Jésus-Christ, multiplié les diocèses, resserré les heureux liens de l'Unité romaine, conclu des concordats, protégé les arts, les lettres, s'être fait l'initiateur de la liberté en italie, Pie IX, pour remerciements de ses bienfaits, a été en pleine paix, sans l'ombre d'un prétexte, subitement attaqué, dépouillé de ses États, même de ses propres palais, tenu prisonnier au Vatican. Il a vu l'hypocrite complicité des uns, la coupable indifférence des autres. On l'a plaint, on a semblé déplorer sa situation ; mais nul ne songe d'une façon efficace à y mettre fin.

Christophe Colomb se sentait martyrisé dans la personne des Indiens qu'il voulait enfanter à Jésus-Christ. Il ressentait leurs tourments, partageait leur affliction, déplorait leur sort.

Pie IX souffre non-seulement dans sa personne, mais dans celle des Cardinaux outragés, des Évêques

emprisonnés, des religieux conspués, des chastes vierges expulsées de leur retraite.

Qui sondera la profondeur des souffrances de Christophe Colomb?

Qui dira les amertumes submergeant le cœur de Pie IX?

Par la double similitude de la grandeur et de la douleur, par les effets du voyage du Pape dans le Nouveau Continent[1], et les grâces de son pontificat dont l'influence mystérieuse a, dès le début, relevé le nom de Colomb dans le monde, ne semble-t-il pas naturel qu'il l'établisse aujourd'hui dans l'Église? Les vrais admirateurs de Pie IX sentent la convenance d'une telle décision, et souhaitent ardemment que cet immortel Pontife consacre la seule gloire capable d'ajouter à la sienne. Comment ne pas désirer voir l'homme qui a érigé le dogme de l'Immaculée Conception préconiser celui qui, d'avance, le célébrait il y a plus de trois siècles?

[1] Dans leur audience publique au Vatican, les premiers pèlerins qui soient encore venus d'Amérique à Rome ont prouvé que le voyage de Pie IX dans le Nouveau Monde n'y était pas oublié. « Ne vous étonnez pas, ont-ils dit au Saint-Père, de l'amour des Américains, vous le premier, le seul Pape dont le pied sacré ait foulé le sol de leur continent! » Et constatant les progrès qu'y fait l'Évangile, ils ont ajouté : « Dans le continent d'où nous venons, la religion catholique s'est propagée d'une manière miraculeuse. » — Voir l'*Univers* du 13 juin 1874.

IV

De même qu'en donnant le nom d'Amérique au Nouveau Continent, la France ne croyait pas commettre une irréparable injustice, les pieux ennemis de Colomb ne se doutent pas du tort qu'ils feraient à l'Église, s'ils réussissaient dans leur tentative.

En nous répondant avec dédain : « Il est trop tard », on nous objecte aussi, tantôt la brièveté des historiens, tantôt leur silence en ce qui concerne Colomb. Or, ce silence, le Serviteur de Dieu l'a gardé lui-même sur son œuvre. L'humilité l'empêchait de faire sonner les services par lui rendus à l'univers. Jamais il ne confia ni au papier ni à personne les grâces qu'il reçut d'En-Haut. Le souvenir des faveurs Célestes fut religieusement renfermé dans son cœur. C'est seulement de quelques mots arrachés par la nécessité, qu'on a pu les induire. Le disciple de saint Paul n'oubliait point cette parole de son maître : « Ce n'est pas celui qui se rend témoignage à lui-même qui est vraiment estimable, mais c'est celui à qui Dieu rend témoignage[1] ». Donc il se taisait. Mais le Seigneur a parlé dans ses actes.

Dieu ne lui a-t-il pas rendu témoignage en le fai-

[1] B. Pauli, *Ad Corinth.*, II, § 17-18.

sant réussir contre toute espérance, et malgré la logique humaine? en bénissant ses travaux? en préservant miraculeusement, tant de fois, sa personne et ce qui s'y rapportait? en donnant d'une puissance surnaturelle le bois qu'il avait élevé en l'honneur de l'Immaculée-Conception? en permettant qu'après plus de trois siècles, sa renommée Catholique ait surgi du fond des ténèbres, dès le jour où s'asseyait sur la chaire apostolique le premier Vicaire du Christ qui ait visité le Continent découvert par sa foi?

Et lorsque la Providence a glorifié son Messager devant les hommes, l'Église pourrait-elle ne pas le glorifier parmi ses enfants?

Nos aveugles adversaires ne comprennent donc pas quelle grandeur cette Cause ajouterait au règne de Pie IX? Ils ne voient pas combien il est glorieux pour le Saint-Siége d'avoir conquis à l'Église cette sublime personnalité qu'oubliaient les peuples, et que nous dérobait le protestantisme. Ils ne sentent point que ce seul fait constitue un grand acte et une noble manifestation de la Papauté. Tandis qu'aucun Souverain de ce monde ne songeait à l'homme qui le compléta, le Pontife, étendant son regard sur toute la Terre, ordonnait de rendre à l'Église et à l'humanité cette merveilleuse personnification du génie catholique!

N'est-ce pas là l'effet d'une perspicacité supérieure, une marque de prévoyance inspirée? Pie IX ne réalisa-t-il pas ici l'idéal de cette autorité indéfectible qui s'étend à tout lieu, à toute époque, à toute vérité?

Comment ne point déplorer la fausse sagesse des Conseillers qui ne veulent pas même qu'on examine la Cause du chrétien incomparable, qui s'appliquent à détourner du Pontificat cet honneur, et de la Biographie de Pie IX, ce mémorable effet de son voyage dans le Nouveau Continent ?

Les Conseillers du Portugal et de l'Espagne, eux aussi, détournèrent Joam II et Isabelle de tenter l'entreprise. Joam II, malheureusement pour lui, écouta leur cauteleuse prudence. Isabelle au contraire, s'élevant au-dessus de leur vaine sagesse, et ne consultant que son cœur, acquit une gloire immortelle. Son nom se lie désormais à l'éclat de la Découverte.

Oh ! combien sont coupables ces aveugles au cœur sec, dont le zèle irréfléchi s'efforce d'écarter de Pie IX un honneur qui lui était si naturellement destiné ! Ils ont juré que cette Cause ne serait jamais introduite. Et, pour la mesquine satisfaction de se tenir parole, ils sacrifient sans vergogne les droits de la justice et de la vérité. Pendant que nous traçons ces lignes, leurs sourds agissements mettent à éloigner de la Papauté cette gloire, plus d'activité que s'il s'agissait de la préserver d'un malheur.

Nous ne nous en affligeons pas néanmoins. On sait que faire le bien est difficile, même pour ce qui paraît le plus profitable et le plus naturel. Les obstacles surgissent en proportion des avantages à obtenir : tous les hommes de Dieu ont expérimenté, chacun à leur époque, combien il est malaisé d'établir ce qui doit le mieux servir la religion comme l'humanité. Rien

de bon n'existe qui n'ait d'abord rencontré des obstacles, suscité des oppositions. Les contrariétés, les traverses semblent l'épreuve nécessaire et la marque distinctive des choses durables. Quelles difficultés n'a pas rencontrées la renommée de Colomb, même sous le rapport purement humain? Combien d'empêchements n'avons-nous pas dû surmonter pour recomposer son histoire complète? Avec quels labeurs et quels retards s'est enfin dressé le monument que lui avait voté l'Italie! Nous ne sommes donc point surpris de la malveillance dont nous poursuivent ceux-là qui nous devaient au contraire appui et sympathie. Quelques-uns d'entre eux vont jusqu'à s'indigner de ce que nous proposons cette Cause. Notre zèle ne peut trouver grâce à leurs yeux; leur rigueur le taxe de présomption et d'ingérence.

Un petit fait permettra d'en juger.

Durant le Concile de Rome, en juin 1870, dans le cours d'une soirée au palais Bonaparte, où se rencontrèrent fortuitement à la fois six ou sept Cardinaux, quelques Évêques et plusieurs consulteurs, on vint à s'entretenir de Colomb. Un des interlocuteurs se montrait aigrement surpris de ce qu'il fût question de béatifier un marin, non moins surpris de ce qu'on parlât de voie exceptionnelle, et plus surpris encore de ce qu'un laïque se fît le solliciteur de la Cause. « De quel droit, disait-il, le comte Roselly de Lorgues se mêle-t-il de cette affaire? D'après nos usages, il n'y a que les Princes, les Évêques, les chefs d'un ordre religieux ou la famille du mort réputé saint, qui

puissent solliciter l'introduction d'une Cause. Ce Français n'a donc point qualité pour s'entremettre ici[1]. »

Ce rigide personnage oubliait le vieil axiome du fabuliste romain : « *Facit parentes bonitas, non necessitas.* » A ce titre nous ne sommes point un étranger pour Christophe Colomb. Nous avons été son historien, le défenseur de sa gloire. Nous l'avons rendu selon la vérité, au monde et à l'Église. Cette affection rétrospective ne forme-t-elle pas un lien moral de parenté? Chrétiennement, lequel vous semble plus proche de Colomb, celui qui l'a disputé à l'erreur, ou le jeune duc de Veraguas, dont la triste insouciance nous oblige à prendre son rôle?

D'ailleurs, ce n'est pas en vain que, dans un Bref du 3 juillet 1866, Sa Sainteté a daigné rappeler le dévouement de nos aïeux à la Papauté, dès les temps anciens[2]. Le dernier de notre race, nous entendons

[1] Ce propos nous fut rapporté le lendemain par un des assistants.

[2] « . . . Jam vero quum tu, Dilecte Fili, iis majoribus ortus, qui ut monumenta familiæ loquuntur jam inde a vetustis temporibus singulari erga Romanos Pontifices fide et obsequio præstiterunt, illorum exemptis ac vestigiis insistas, et religionis amore flagrans plura edideris opera in quibus non doctrinæ magis, atque eruditionis copia, quam vera ac solida pietas eluceat, idicirco his te laudibus ac virtutibus florentem dignum existimavimus, quem novæ dignitatis accessione augeamus... »

(*Bref de Sa Sainteté le Pape Pie IX, en date du* 3 *juillet* 1866, *vingt et unième année de son Pontificat,* au comte Roselly de Lorgues.)

finir comme elle débuta au Moyen Age, en servant le Saint-Siége.

Si nous appelons la justice du Souverain Pontife sur la Cause du Héros apostolique, c'est que nous estimons par cela servir l'Église, et suivre ainsi la trace de nos ancêtres d'Italie.

Lorsqu'en **1309**, le Pape Clément V transporta le trône Pontifical dans la cité d'Avignon, le chevalier Jean Roselli l'accompagnait. François Roselli, que le vœu public appela au gouvernement d'Arezzo fut pour son attachement à la Papauté, attaqué par les Gibelins du dedans, les impériaux du dehors, et proscrit de sa ville natale. A l'exception de son neveu, qui gouverna les Pisans au nom de l'empereur d'Allemagne, tous les autres Roselli servirent uniquement le Saint-Siége. Leur dévouement était héréditaire. Les Roselli naissaient Guelfes. Jacques Roselli, président de la cour de justice établie à Césenne, soutenait la cause du Pape. Le comte Antoine Roselli, surnommé *le Monarque de la Sagesse,* fut, quoique laïque, cinq fois Légat du Saint-Siége sous les Papes Martin V et Eugène IV[1]. Son neveu Jean-Baptiste Roselli eut deux

[1] Un savant paléographe, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, M. Borel d'Hauterive, a publié en 1868, sous ce titre : Le Monarque de la Sagesse, *son tombeau et sa famille*, une notice aussi curieuse qu'érudite, où sont mentionnés les priviléges exorbitants accordés par l'empereur Sigismond au Monarque de la Sagesse. Le comte Antoine Roselli pouvait, à son gré, conférer la noblesse, créer des chevaliers, des notaires, émanciper les mineurs et légitimer les enfants naturels sans l'intervention des magistrats. — In-4° de luxe, chez Bachelin-Deflorenne.

fois le même honneur. Il fut accrédité près du roi de Pologne Ladislas et du roi de France, Charles VII, Les Accolti, qui s'étaient alliés aux Roselli par les femmes, servirent également la Papauté. Le Grand Accolti (fils de la docte Marguerite Roselli)[1], secrétaire de la République de Venise, écrivit en latin l'histoire des Croisades. Pierre Accolti fut nommé Cardinal par Jules II. Bernard Accolti devint secrétaire du Pape Clément VII. François Accolti occupa le siége épiscopal d'Ancône.

Sans parler du comte Cesare Roselli, du vaillant Vincent Roselli, chevalier de Malte, tué au siége de cette place, et passant sous silence d'autres Roselli dévoués aux Souverains Pontifes pour arriver directement à celui qui écrit ces lignes, fidèle à de nobles exemples, il n'a jamais pris la plume que pour défendre la religion et son Auguste Chef. Une déplorable santé l'ayant privé de l'honneur de marcher sous les drapeaux du Saint-Père, il a obtenu de Sa Sainteté qu'un zouave fût son remplaçant[2]. Il croit

[1] « ..... Margheritam Rozzelliam aretinam..... lectissimam fæminam. » *Vita benedicti Accolti*, p. 32, dans le livre *De Præstantia virorum sui ævi*. Parme, 1689.

[2] « Il conte Roselly de Lorgues non potendo per la sua età partecipare all' onore di servire sotto la bandiera pontificia ha supplicato Sua Santità di permettergli di farvisi rimpiazzare; e ha rimesso in mano di Sua Emza Rma il sig. Cardinale Segretario di Stato, la somma necessaria per il mantenimento d'un zuavo. » (L'*Osservatore di Romano*, venerdi 10 aprile 1808.) — « Inutile d'ajouter en détail, que l'offre de M. le comte Roselly de Lorgues a été acceptée avec cette amabilité paternelle que Pie IX met dans ses moindres actions. » (*Courrier de Lyon*, jeudi 9 avril 1868.)

aujourd'hui même, en présentant cette Cause, servir celle de la Papauté.

Après cette franche explication, si l'on nous conteste encore le droit de nous mêler de Colomb, on ne nous refusera pas, au moins, celui de nous dévouer à l'Église. Il se peut que notre initiative ne soit pas conforme à la coutume. Mais, dans une Cause exceptionnelle, la forme peut être exceptionnelle aussi. Si l'usage commun n'est pas en notre faveur, il y a pour nous le devoir particulier, la convenance relative; il y a surtout cette loi inéluctable: la nécessité, d'où le droit tire toujours sa force et souvent son principe. Partant, les préventions, les hostilités latentes ou patentes sont loin de nous décourager.

Cependant, nous l'avouons avec tristesse:

Comme s'il était écrit que le clergé lui-même participerait à l'ingratitude du siècle, l'insouciance des ecclésiastiques envers le héros chrétien est presque générale. Parmi eux, bien rares sont ceux qui se doutent de sa sainte vie. Et comment la connaîtraient-ils? Aucun libraire, dit religieux, n'a voulu l'éditer, bien qu'elle ait été honorée de trois brefs du Souverain Pontife. Jamais l'histoire de Colomb n'est donnée en prix dans les pensionnats catholiques, les séminaires et les écoles libres. A Paris, la plupart des bibliothèques ecclésiastiques n'en possèdent pas un exemplaire.

Les Pères de la terre Sainte, les Dominicains, les Carmes, les Oblats, les Eudistes, ne la connaissent pas. Il en est de même du plus grand nombre des

corporations religieuses. L'histoire protestante de Colomb, par Washington Irving, a seule une place dans les écoles laïques, les collèges, les lycées et les paniers du colportage. Seule elle s'introduit dans les presbytères au moyen de la librairie ambulante; et c'est par les adversaires du Catholicisme que, même aujourd'hui, la merveille de l'inspiration catholique est présentée aux fidèles. En Espagne, des laïques seuls ont absorbé nos éditions de Cadix et de Madrid. Sauf la Faculté de théologie de Salamanque, les ecclésiastiques sont restés étrangers à cet écoulement. — En Italie, depuis dix ans, nos diverses éditions de Milan et de Naples sont épuisées, sans que personne les réimprime. — A Rome, malgré les instances de quelques Évêques et de Religieux éminents, l'histoire de Christophe Colomb n'a pu trouver d'éditeur. Avant l'invasion piémontaise, on ne la rencontrait dans aucune bibliothèque publique, hors celle des Franciscains à l'Aracœli.

Durant ce temps, les réimpressions du protestant Robertson, du protestant Washington Irving, du protestant Arthur Helps, propagent et multiplient l'erreur au sujet du héros apostolique.

Veut-on savoir les effets de cette indifférence?

Le clergé ne revendiquant pas comme lui appartenant l'homme qui a le plus servi l'Église, l'impiété en a fait aussitôt sa proie. Il y a quelques années déjà, le savant et courageux abbé Margotti déplorait l'outrage commis contre Colomb par le gouvernement Piémontais, en plaçant son effigie en face de celle de

Cavour, sur les billets de banque, mettant ainsi au même rang le défenseur de la royauté pontificale, et le destructeur du pouvoir temporel. Depuis lors, les démocrates Italiens ont entrepris de confisquer cette personnalité vénérable. Ils ont prostitué le nom de Colomb, le traînant dans leur fange, le donnant à des écoles d'enseignement obligatoire et laïque, à des tavernes, des estaminets, des tripots. Les sectaires des sociétés occultes, les agents du communisme et de l'Internationale, ces violents ennemis de la Papauté, l'ont pris pour mot de passe. Ils ont souillé à plaisir ce nom admirable, le faisant servir à fonder, qui l'eût osé croire!.... une lôge de francs-maçons! Poursuivant leur abomination, ils ont attribué un rôle à Christophe Colomb dans une de leurs scènes favorites d'impiété. Le 17 mars 1872, ils lui ont réservé une place marquante à l'enterrement civil le plus solennel qu'on ait encore vu: celui du chef démoniaque des révolutionnaires, le grand hiérophante de l'assassinat, le frénétique Mazzini.

Ils ont mis sur le char funèbre, près du cercueil, le portrait du Serviteur de Dieu avec ceux de l'hérésiarque Arnaud de Brescia, du conspirateur Colas de Rienzi et du ténébreux Machiavel[1]. Ces funérailles

[1] Voir le journal mazzinien *Unità italiana e dovere*, n° 77. Dans une de ces allocutions, prononcées durant cette funèbre saturnale, où des femmes échevelées passaient de la déclamation aux attaques de nerfs et à la syncope, Mazzini est appelé tour à tour : *Maître*, *Père très-cher, saint et ange!* CARO SANTO, PADRE CARISSIMO, ANGELO NOSTRO, ANGELO DELLA FAMIGLIA. On le proposa pour Patron universel de la jeunesse italienne.

impies n'ont pas soulevé la ville aux splendides églises ! Cet odieux voisinage n'a pas révolté les compatriotes de Christophe Colomb, tant ils sont étrangers à sa véritable histoire.

Voilà pourtant quelle profanation ont occasionnée, involontairement, ces pieux personnages qui prétendent servir les intérêts de la Papauté. Sans leurs sourdes menées, la position du Serviteur de Dieu dans l'Église serait déjà authentiquement définie. Et dès l'instant où par l'introduction de la Cause, le Saint-Siége aurait reconnu la gloire catholique de Colomb, les révolutionnaires, les athées, les positivistes n'eussent plus osé se l'approprier. Ces superbes ont horreur des Saints. Ils s'en fussent soudainement éloignés, comme Satan du corps de Moïse, devant l'archange saint Michel.

CHAPITRE TREIZIÈME

RÉCENTS EFFORTS DES ENNEMIS DE L'ÉGLISE

I

Les Catholiques veulent-ils juger de quelle importance cette Cause serait pour l'Église? qu'ils remarquent l'empressement des Voltairiens et des incrédules à s'y opposer.

On ne l'aura pas oublié : dès qu'il fut question de solliciter la Béatification de Christophe Colomb, le philosophisme s'écria : « Nous protestons de toutes nos forces contre cet empiètement de la cour de Rome[1] ». Jusque-là, jamais les mondains ne s'étaient inquiétés de vénérabilité ni de canonisation. Mais cette fois, la grandeur du sujet, l'avantage qu'il devait assurer au catholicisme mit en émoi protestants et positivistes. Ne pouvant rien contre l'omnipotence du Saint-Siége en cette matière, le Voltairianisme a tenté d'opposer à l'action de Rome l'erreur publique, par la propagation des histoires protestantes, surtout celle d'Arthur Helps, qui est plus portative.

[1] L'*Opinion nationale*, numéro du 6 juin 1866.

Il est clair que le Prince du monde a effroi de Christophe Colomb. Il ne veut pas de cette gloire nouvelle pour l'Église et pour Pie IX. Tandis que la religion cherchait à panser les blessures de la France, à relever ses forces morales, l'incrédulité d'outremer venait prêter son renfort au scepticisme des bibliographes Européens et des fabricants de brochures. La pureté de Colomb était battue en brèche par les négateurs du surnaturel, les ennemis de la divinité du Christ.

Personne, à dater de notre histoire de Christophe Colomb, n'avait plus attaqué la grandeur du Héros; mais depuis qu'il s'est agi de la Postulation, durant le Concile, les bibliophiles sceptiques et les bibliographes athées se sont mis à l'œuvre. Laissons de côté les écrits parus à l'étranger, pour ne parler que de la France. Un bibliographe compétent en géographie, M. d'Avezac, a prétendu apporter un éclaircissement historique sur Colomb et a publié, sous le titre de : *Canevas chronologique de la vie de Christophe Colomb*, une dissertation dont le but est, ouvertement, d'enlever au Révélateur du Globe le prestige de sa grandeur.

A cet effet, l'auteur déroule un grand assortiment de matériaux bibliographiques. Ce laborieux étalage aboutit à produire des doutes chez les esprits superficiels. Il remet en question la date des principaux événements de la vie de Colomb. Tout en déclarant qu'il entend simplement s'opposer à « de lyriques fantaisies », il exécute lui-même des caprices et variations bibliographiques, au point de vouloir établir son éru-

dition et résumer des dates par des formules d'arithméticien. Il affecte un dédaigneux silence pour des ouvrages considérables, et rehausse de médiocres écrits, des livres de seconde main, pourvu qu'il s'y trouve quelque induction contre la beauté morale du Serviteur de Dieu. Toutes les imputations calomnieuses ressassées par l'école protestante sont résumées en substance dans son travail. La « liaison galante » y est soutenue avec un aplomb imperturbable, toujours sans preuves, bien entendu. A quoi bon des preuves, surtout quand il est impossible de s'en procurer? l'accusation s'en dispense. A force de se reproduire et d'être répétée, elle s'intitule une tradition; et cette autorité suffit aux bibliographes. D'ailleurs M. d'Avezac ne peut renoncer à la « liaison galante ». Il en a besoin absolument pour expliquer la constance de Colomb, son séjour prolongé en Espagne, malgré des refus et des ajournements interminables. Après avoir détruit sa chasteté, sa force d'âme, il lui enlève son courage, son dévouement. Il le décharge d'une douzaine d'années. Il le rajeunit à dessein, afin qu'au lieu de s'être mis en mer à soixante-six ans, par zèle religieux, Colomb ait entrepris ce dernier voyage dans la plénitude de sa vigueur physique, ce qui n'aurait plus rien d'étonnant ni de méritoire. Et l'on appelle cela écrire « l'*histoire véritable !* »

D'autre part M. le Docteur Hoeffer, directeur de la Bibgraphie universelle de Didot, a su faire entrer dans sa notice sur Colomb toutes les vieilles calom-

nies de l'école protestante, les ravivant par un certain vernis philosophique.

Ce n'était pas assez.

Pour attenter plus directement à la gloire chrétienne de Christophe Colomb, et jeter un doute profond sur les actes de sa vie, voici qu'arrive tout exprès des États-Unis, un riche avocat, bibliophile et bibliographe, M. Henri Harrisse. Il s'acharne à infirmer le plus important des documents d'histoire, relatif au Révélateur du Globe : l'ouvrage de l'abbé Don Fernando Colomb. C'est audacieusement, mais à visage découvert, qu'alieu l'attaque : « Don Fernando est-il enfin, dit M. Harrisse, l'auteur de cette biographie de Christophe Colomb, qui depuis trois cents ans circule sous son nom, et que Washington Irving n'hésite pas à qualifier de clef de voûte de l'histoire du Nouveau Monde? C'est la question que nous voulons examiner et résoudre [1] ».

En détruisant la clef de voûte, M. Harrisse espère l'écroulement de l'édifice entier. C'est à l'ex-séminariste impie, à l'adversaire de la divinité du Sauveur, au renégat Ernest Renan, cet adroit romancier de l'érudition, qu'il dédie hardiment son travail, fruit de recherches considérables, de collations patientes, et stéréotypé avec un luxe digne d'une intention meilleure.

La dédicace suffit pour révéler l'arrière-pensée de

[1] Henri Harrisse, *Fernand Colomb, sa vie et ses œuvres*, in-4°, p. 31.

l'auteur. Elle porte ces simples mots, indices de ses accointances :

A MON AMI ERNEST RENAN.

On sera moins étonné du courage de cette amitié, en sachant que l'ami transatlantique du renégat n'appartient à aucun des cultes chrétiens, suivant ce qu'on nous assure. Il se trouve naturellement opposé à nos croyances. Son magnifique volume vise à un bouleversement complet de l'histoire de Colomb, et à la négation du livre le plus autorisé, en ce qui le concerne. Ce que M. Renan avait fait contre le Christ, M. Harrisse le tente contre son messager, Christophe Colomb.

D'après lui, l'ouvrage de Fernando Colomb serait entièrement apocryphe, et aurait été composé, longtemps après sa mort, par un Espagnol et par un Italien[1]. Naturellement, « la liaison galante » reparaît ici. M. Harrisse pense qu'on a démesurément grandi Christophe Colomb, qu'on a même donné trop d'importance à l'hospitalité Franciscaine de Juan Perez de Marchena. Il semble dire que la Découverte était peu de chose, et qu'on a fait beaucoup de bruit pour rien. Et nous trouvons qu'il a raison de le juger ainsi, puisque, à son avis, il n'était nullement besoin de Colomb pour découvrir le Nouveau Continent. Le

[1] Déjà cette prétention a été réfutée victorieusement, même par un des ennemis de la grandeur de Colomb, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, octobre 1873.

bibliographe américain va même jusqu'à désigner, avec une rare assurance, l'année, le mois et le jour précis, où, sans le secours de Colomb, l'Amérique aurait été aperçue. Car, dit-il, « si Christophe Colomb n'avait jamais existé, le Nouveau Monde aurait néanmoins été découvert le 22 avril 1500[1] ». Le protestant anglais Arthur Helps, lui aussi, se passe de Christophe Colomb pour découvrir le Nouveau Continent.

Dans ce système, nous ne serions pas tenus d'épuiser notre reconnaissance. Christophe Colomb, personnage assez équivoque, serait beaucoup trop surfait, embelli et singulièrement exhaussé par l'imagination des poëtes. C'est à nous-même qu'il devrait sa grandeur et son renom. Il serait notre obligé. Les positivistes après avoir nié sa vertu, contestent son génie; et après avoir rabaissé son génie, rejettent son utilité. On lui ôte le mérite de l'invention, comme celui de l'intention. La Découverte était le résultat inévitable du progrès maritime. Nous n'avions pas besoin de tel ou tel homme. La Providence n'a que faire céans.

Le Progrès! le Progrès! voilà le véritable auteur de la Découverte! Du reste, Colomb a trouvé le Nouveau Monde sans le chercher. Il croyait aller à l'extrémité de l'Asie; et il est mort, répètent-ils, sans se douter de l'existence du Nouveau Continent. Les libres penseurs ne manquent pas de soutenir obstiné-

[1] Henri Harisse, *Fernand Colomb, sa vie et ses œuvres*, in-4°, p. 23.

ment ce mensonge, ni les biographes de le reproduire invariablement. Tandis que le clergé se borne à savoir que Christophe Colomb a découvert l'Amérique, et à croire naïvement qu'il cassa le bout d'un œuf sur une table pour expliquer sa découverte, les ennemis de l'Église ne se contentent pas de protester contre sa Béatification, ils propagent activement des biographies qui sont la parodie de son histoire.

II

En présence de ces négations impudentes et de ces affirmations éhontées, devant la persistance du philosophisme à imposer comme vérité ces mensonges, le clergé peut-il rester indifférent? ne voit-il pas qu'on le dépouille, qu'on lui enlève sa participation au plus grand événement de ce Globe? qu'on le dépossède de sa propriété morale, qu'on efface de la mémoire des peuples son titre à leur gratitude? Continuera-t-il longtemps encore à méconnaître une gloire qui lui appartient? Nous l'adjurons de veiller à son propre intérêt.

La découverte du Nouveau Monde fut un acte solennel de propagande chétienne. Pourtant, qui pourrait s'en douter après avoir lu les biographies protestantes? La Découverte n'a pas eu pour cause le progrès de l'esprit humain, comme on le dit, mais l'expansion

du génie Catholique. C'est la Foi, et non point la science, qui a fait Christophe Colomb. C'est de l'influence romaine, c'est de la religion qu'il reçut secours et appui. Voilà une réalité indubitable que dissimulent soigneusement nos libres penseurs. Ce fait historique, absolument inébranlable, a été authentiquement déclaré par le Chef de l'Église, l'Auguste Pie IX[1]. Cependant la majorité des ecclésiastiques y a prêté peu d'attention.

Toutefois si une partie du Clergé ignore encore les services qu'a rendus à l'Église le chrétien INCOMPARABLE, de saints Évêques, de zélés religieux, des missionnaires, surtout un grand nombre de fidèles épars en diverses régions, ont le pressentiment de Sa Sainteté. Ainsi, naguère, des Américains s'informaient auprès de nous du sort de cette Cause, objet de si vives sympathies. — En Espagne s'achevait une nouvelle traduction de notre histoire, par don Ramon de Carpeña. — La catholique Bretagne nous envoyait par le docte comte François du Breil de Pontbriand de Marzan, et par le savant auteur de l'*Histoire des lettres avant le Christianisme,* M. Amédée Duquesnel, une chaleureuse adhésion. — La République de l'Équateur se tient en attente. De fervents catholiques y joignent leurs vœux à ceux du Pérou, pour la Cause du précurseur de l'Évangile dans le Nouveau Monde. — En Italie, souvent s'est manifesté le désir de cette Béatification. Le *Contemporain de Naples,* rappelant

[1] Bref du 10 décembre 1851.

l'importance de cette grande Cause, exprime l'espoir de voir bientôt élevé aux honneurs du culte public « ce premier et véritable apôtre de l'Amérique [1] ». — Pendant que s'imprimaient les pages précédentes, on embarquait au Havre, en destination de la Vera-Cruz, une magnifique statue de bronze qui surmontera le monument préparé en l'honneur de Christophe Colomb sur une des places de Mexico. — Ni le gouvernement Mexicain ni le Clergé n'ont pris l'initiative de cet hommage. Ce sont de notables habitants de la cité qui ont voulu, par cette souscription privée, témoigner de leur culte pour l'homme dont le zèle porta la Croix dans cette autre partie de la Terre. Fidèle à leur intention, le sculpteur Français chargé de ce travail, M. Cordier, a parfaitement rendu le caractère apostolique de Christophe Colomb. L'Ambassadeur de Dieu est représenté en premier missionnaire de l'Amérique. Aussi, au lieu des statues allégoriques servant à décorer d'autres monuments du héros, ici sont figurés, comme expression de sa pensée et complément de son message, les quatre principaux ordres religieux qui les premiers répandirent la Foi sur le Nouveau Continent. Ce bronze est l'hommage de la piété à la Foi, plutôt qu'au génie. — Malgré les soucis de la politique, un indéfinissable intérêt ramène tou-

[1] « ..... Innalzare all' onore degli altari quel primo e vero Apostolo dell' America... Sarà una vera gloria... ognuno vede di quanta importanza sarebbe la Beatificatione di Cristoforo Colombo... aspettiamo con rispetto la sua decisione... » — *Il Contemporaneo di Napoli*, 28 febbrajo 1874.

jours la pensée vers Colomb. En divers lieux on s'occupe de lui d'une façon plus ou moins manifeste. — A Paris, cette ville si oublieuse dans l'étourdissement de ses agitations intellectuelles, une rue, sise au centre de la colonie étrangère et de la Société cosmopolite, vient de prendre le nom de CHRISTOPHE COLOMB.

Cette Cause n'a pas d'égale en importance. Et cette importance est bien moindre pour Colomb que pour l'Église. Car, aux yeux des gens du monde, la déclaration de Sainteté ne saurait beaucoup ajouter à la majesté du démonstrateur de la Création, leur estime ne pouvant pas monter plus haut. Mais au regard des fidèles, la seule introduction de la Cause signifierait que celui que le Bossuet italien appelle si à propos « l'homme de l'Église », l'*uomo della Chiesa*, était réellement digne de la servir, de préparer les voies à sa dilatation; qu'il justifia les pressentiments du Saint-Siége et mérita jadis l'auguste confiance de Rome, comme de nos jours la sollicitude du premier Pape qui ait traversé l'Océan. Enfin l'introduction de la Cause dirait combien, par elle-même, la pénétration du Souverain Pontife était vraiment inspirée, quand, après trois siècles d'oubli, Pie XI ordonnait que cet INCOMPARABLE Serviteur de Dieu fût rendu au Catholicisme.

Il ne suffit pas que le Révélateur du Globe ait été un Serviteur de Dieu INCOMPARABLE, il importe que l'univers chrétien l'apprenne. Il faut qu'on sache enfin que l'homme chargé par le Ciel de doubler l'espace de

la Terre et d'y porter la Croix, était, par ses vertus, proportionné à cette mission ineffable; et que le Saint-Siége l'ayant deviné, sans l'avoir jamais vu, le couvrit de ses influences, l'assista de sa bénédiction, et moralement fut le coopérateur de son œuvre.

CHAPITRE QUATORZIÈME

LA VOIE D'EXCEPTION

I

Christophe Colomb se présente non moins exceptionnel dans l'hagiographie que ne le fut son rôle dans l'humanité. De l'étude de son histoire, naît irrésistiblement la conviction que cet homme doit être un Saint. La Sainteté semble la condition naturelle de son mandat, ainsi qu'elle est l'inévitable conclusion de sa biographie. La logique lui délivre un certificat de Sainteté, en attendant que l'Église le vise, l'approuve et le sanctionne par sa proclamation solennelle.

Dieu a mis dans une telle évidence son Serviteur si longtemps méconnu, que le signe de l'Exception marque sa Cause après avoir marqué sa vie. Par la grandeur de ses travaux apostoliques on ne peut lui comparer aucun saint; et il est comparable à tous par la pratique de leurs vertus. Il est de leur parenté, de leur génération : il a leur splendeur immortelle.

Nul esprit sérieux ne méconnaît l'importance de cette Cause. Qui vient donc l'arrêter au seuil de la Sacrée Congrégation des Rites?

— L'impossibilité de satisfaire aux décrets des Papes Urbain VIII et Benoît XIV.

Mais est-ce que devant la justice ecclésiastique une pure question de forme pourrait l'emporter sur le fond? Christophe Colomb n'est-il pas l'éternel honneur du Catholicisme, son triomphe, sa poésie? La puissance de la Foi se manifesta-t-elle jamais d'une manière plus éclatante et plus féconde que par la conquête d'un Monde? Oublie-t-on que son vœu d'étendre le règne du Christ a doublé notre Terre?

Dans le temps présent, au milieu des malheurs de l'Église, les résultats de la Découverte se font apprécier encore davantage. L'œuvre de Colomb montre plus directement ses effets au Saint-Siége. C'est de ce Nouveau-Monde qu'arrivent fréquemment des consolations, des hommages et des offrandes au Souverain Pontife, dépouillé, menacé, et délaissé des gouvernements de l'Europe.

Comment! pour un simple défaut de forme, le Légat de la Providence serait repoussé du Saint-Siége qu'il glorifia si magnifiquement? Et, en retour d'un dévouement sans exemple à la Papauté, en récompense de la moitié du Globe donnée à l'Église, inexorablement, l'Église proscrirait de ses diptyques son nom admirable? Cela semble impossible. La Sacrée Congrégation des Rites dira-t-elle à ce Messager du salut: — « Allez! il est trop tard maintenant. Que ne vous présentiez-vous trois siècles plus tôt? » — Nous ne pouvons le croire. Cette rigueur ne révolterait pas moins la piété que la reconnaissance.

Évidemment une telle Cause ne saurait s'introduire dans la forme habituelle; c'est pourquoi la Postulation sollicite de Sa Sainteté une EXCEPTION, parce qu'il s'agit d'un Serviteur de Dieu vraiment exceptionnel. « *Cum hic agatur de servo Dei plane extraordinario.* »

En effet :

Colomb est Exceptionnel, puisque son existence se lie au plus grand événement des races humaines. Il est Exceptionnel par le caractère de sa prédestination, la sublimité de son Ambassade, la grandeur de son but, et sa personnalité majestueuse, laquelle avant tout examen, toute information sur ses vertus et ses miracles, nous apparaît revêtue des signes de la Sainteté.

Il est Exceptionnel à ce point, que l'admission de sa Cause à la Sacrée Congrégation des Rites, au lieu de le grandir dans l'opinion, comme il arrive d'ordinaire, la rehausse elle-même. Elle s'illustre à son contact. Ne le dissimulons pas : quelque respectable que soit ce haut tribunal, ses jugements touchent peu les hommes du monde. Ils le laissent fonctionner à sa guise, sans se préoccuper de ses décisions. Mais cette fois, à l'indifférence fait place la déférence et l'étonnement. Combien n'apparaît-il pas imposant, cet Aréopage romain, qui cite à comparaître devant lui le plus grand des humains, celui que l'Éternel choisit pour instrument de sa providence?

Ce Serviteur de Dieu étant Exceptionnel, sa Cause peut-elle être d'une autre nature que sa personne?

Ne se trouve-t-elle pas Exceptionnelle nécessairement?

Regardez :

C'est la première fois que des laïques ont déféré, au jugement de la Papauté, un personnage historique oublié pendant des siècles.

C'est la première fois que, l'incrédulité, le matérialisme, ont osé disputer au Saint-Siége le droit d'évoquer une Cause de Béatification, et protester d'avance contre le jugement de Rome.

C'est aussi la première fois, que dans un but tout opposé, les ennemis de l'Église ont si bien calomnié un Serviteur de Dieu, que l'*avocat du Diable* se trouvera supplanté dans son rôle, et n'aura plus aucune accusation nouvelle à fournir.

Également c'est la première fois que des Princes de l'Église et des Évêques des nations les plus éloignées demandent qu'une Exception soit faite dans une Cause de Béatification.

L'Exception constituant essentiellement le caractère de cette Cause, l'éminentissime Cardinal Donnet s'est franchement appuyé sur son caractère Exceptionnel pour demander une Exception. L'Exception était reconnue indispensable par son illustre collègue, Son Éminence Fernand de la Puente, Archevêque de Burgos, premier Cardinal d'Espagne qui se soit occupé de Colomb.

C'est pareillement sur l'Exception que s'est fondé le pieux et docte Mgr Charvaz, Archevêque de Gênes, en sollicitant de Sa Sainteté l'introduction de cette grande Cause. Et parce que l'Exception est inhérente

à la personnalité de Christophe Colomb, généralement les Évêques qui ont exprimé le même désir au Saint-Siége ont aussi invoqué le même moyen. C'est qu'en effet, la voie d'Exception s'ouvre seule praticable, seule conforme à la grandeur de cette Cause.

D'ailleurs, ici, l'Exception n'a rien que de simple, de naturel et de logique. Elle s'impose par la nécessité, loi supérieure à toute volonté des hommes. Et, chose unique, cette Exception ne dérogerait point, pour l'avenir, aux décrets du Pape Benoît XIV. Elle n'aurait aucun inconvénient, car on ne saurait s'en prévaloir. Elle ne créerait pas un précédent. Nul n'aurait le droit de l'invoquer, puisque nul, dans la série des âges ne pourra répéter l'œuvre de Christophe Colomb.

II

Quelques dignitaires ecclésiastiques ont pensé qu'il était « trop tard » pour solliciter l'introduction de cette Cause. Ils objectent le long temps écoulé, l'absence des témoignages requis, de culte immémorial, et surtout le manque d'un *Évêque du lieu* qui pût faire régulièrement une enquête.

On n'a pas à se préoccuper des trois premières difficultés ; la Providence y a pourvu. Les plus amples justifications seront faites devant la juridiction compétente. Quant à l'objection touchant l'*Évêque du lieu,*

elle subsiste, insurmontable en apparence ; car ni l'*Évêque du lieu* de la naissance, ni celui *du lieu* de la mort de Christophe Colomb ne peuvent informer. Il quitta Gênes à quatorze ans. Il mourut en voyage à Valladolid. Ses restes furent ensuite transportés ailleurs. Sa demeure civile était Cordoue, où il ne parut jamais. Sa résidence officielle était Saint-Domingue, d'où il fut presque toujours absent. Aucun Évêque n'a donc eu réellement qualité pour commencer sur lui une information.

Il n'appartenait pas à l'Ordinaire d'ouvrir une enquête sur ce héros. Pour Colomb il n'y a pas, et il n'y eut jamais un *Évêque du lieu.* Tandis que pour tout Chrétien mort en odeur de sainteté, il se trouve toujours, même sur un point des régions les plus lointaines, des pays idolâtres, grâce aux circonscriptions des Vicariats apostoliques, un *Évêque du lieu,* pouvant informer sur ses vertus et ses miracles, aucun Évêque n'est en droit d'informer sur Christophe Colomb. A son égard, l'*Évêque du lieu* n'existe pas. Son vrai domicile avait été la Mer. Or, l'Océan qui est à tous et n'appartient à personne, l'Océan qui couvre plus des deux tiers du Globe, est le grand Diocèse *Nullius.* La juridiction de la Mer relève uniquement du Chef de la Chrétienté. Seul le Saint-Père, directement ou par délégation, peut légitimement connaître d'une existence passée presque entière sur l'empire mobile des eaux.

Cette fois, la grandeur de la Cause est assortie à la grandeur du Juge. On dirait qu'indiquant elle-même

la nécessité de l'Exception, la Providence n'a pas voulu permettre que son Ambassadeur relevât, en premier ressort, de la puissance épiscopale, afin que le successeur de saint Pierre, Évêque de la mer comme de la terre, Évêque *du lieu* en tous lieux, par sa qualité d'Évêque des Évêques, s'adjugeât obligatoirement cette Cause, trop grande pour la compétence d'une autorité diocésaine, et digne seulement de l'autorité universelle du Vicaire de Dieu.

Il nous paraît très-rationnel que cette Cause étant Exceptionnelle par le fond, le soit aussi par la forme; qu'elle ne tombe sous aucune juridiction épiscopale, et ne puisse appartenir directement qu'au seul Chef de la Chrétienté. Mais, s'il n'est de la compétence d'aucun Évêque d'informer sur les vertus et les miracles de Christophe Colomb, il entre dans le droit de tous d'élever la voix à sa louange; de rappeler des services sans pareils et de les recommander à la justice du Père des fidèles. Personne n'a besoin de se constituer, d'avance, Examinateur de la Cause. Il suffit de supplier Sa Sainteté de vouloir bien l'introduire par voie d'Exception.

Quant aux formes à suivre dans ce cas unique, on n'a pas à s'en inquiéter; leur détermination appartient exclusivement au Souverain Pontife. La puissance du Pape Pie IX, pour faire l'Exception, n'égale-t-elle pas celle qu'avait le Pape Benoît XIV pour établir la règle ?

Telle est l'opinion que nous ont exprimée, à Rome, le premier avocat des Causes des Saints, et les plus

éminents Consulteurs. A leur appui, se joint la déclaration du savant Mgr. Dominique Bartolini, secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites. Nous ne pourrions citer une autorité plus compétente. Le docte prélat reconnaît qu'en cette matière le Pape étant suprême juge et législateur, à lui seul appartient d'ordonner ce qui doit se faire dans ce cas nouveau. « *At quoniam de hisce negotiis unus est et supremus legislator et judex Summus Pontifex, ideo ad eum tantum pertinet quod agendum sit in casu edicere*[1]. »

Pour adopter une forme nouvelle, et, dans ce cas nouveau, user de son autorité apostolique, le Saint-Père a besoin d'avoir la claire manifestation du sentiment des fidèles. Or, seuls les Évêques sont les organes légitimes et autorisés de sa transmission. De plus, leur témoignage serait à la fois un appui pour la Cause et une force pour son suprême juge.

Le résumé de notre consultation dit en propres termes :

« Il n'est pas douteux, d'après les faits rapportés dans son histoire, que l'on ne puisse fournir (quoique dans une forme exceptionnelle) les preuves exigées par les Papes Urbain VIII et Benoît XIV. Mais au défaut de témoins de *visu* et de témoins de *auditu*, premiers éléments de toute procédure régulière, il est absolument besoin comme point de départ, du témoi-

[1] Réponse de Mgr D. Bartolini, secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites, à Son Éminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, en date du 25 août 1866.

gnage actuel de l'opinion et de la claire manifestation du sentiment catholique.

« Pour cela, il suffit de suivre la voie tracée par l'éminentissime Archevêque de Bordeaux.

« Les illustrissimes Évêques ne sont point obligés de s'établir, chacun en particulier, examinateurs de la Cause, et de faire d'avance le travail de la Congrégation des Rites ; mais les Évêques, en général, comme représentants de l'opinion Catholique, ont le droit de prier le Chef de l'Église de daigner ordonner l'introduction de cette Cause, véritablement unique[1].

« Le point essentiel est que la demande d'introduction ait l'appui d'une grande partie de l'Épiscopat. »

Donc :

Considérant l'apport incomparable fait à l'Église par son messager, Christophe Colomb, les hommages unanimes rendus à ses vertus, le renom de sainteté inséparable de son histoire, l'intérêt immense qui se manifeste pour lui dans la catholicité, l'Exception faite en sa faveur par le Saint-Siége, du vivant de cet Apôtre, et continuée après sa mort, en acceptant la dédicace d'ouvrages où il était parlé de son rôle apo-

[1] N'ayant pas ici le texte original du Résumé, nous le restituons d'après la version qu'en a faite à Rome un Espagnol d'élite, revenant de Jérusalem, M. le comte del Valle, bien convaincu de la sainteté de Colomb : « Los ilustrísimos Obispos no estan obligados en particular á constituirse en examinadores de la Causa, y en hacer de ante mano el trabajo de la Congregacion de Ritos. Pero los Obispos en general, como representantes de la opinion catolica, tienen el derecho de rogar al Gefe de la Yglesia se digne ordenar la introduccion de esta Causa verdaderamente única. ».

stolique et de son esprit divin; en permettant qu'il fût traité de messager du ciel, d'envoyé de Dieu; qu'on le dît annoncé dans les prophéties ;

Remarquant principalement les témoignages accordés par la Papauté à sa mission providentielle, dans la Bulle du 4 mai 1493; et à son but évangélique, dans les brefs des 10 décembre 1851 et 24 avril 1863, ainsi que le vœu exprimé par le Concile provincial de Poitiers, dans sa session de janvier 1868 ;

Les premiers Pasteurs des Diocèses ont toute liberté d'action pour prier Sa Sainteté de vouloir bie , en vertu de son autorité souveraine, ordonner d'introduire la Cause devant la Sacrée Congrégation des Rites.

Assurément, le Pape est l'unique arbitre de cette Cause et le juge suprême de l'Exception. Mais qui ne sait la profonde humilité de Pie IX? son complet désintéressement des choses contingentes à sa personne? C'est précisément parce que son voyage dans le Nouveau Monde a produit des effets si prodigieux, et eu de telles conséquences pour la gloire de Colomb, que Sa Sainteté ne voudra pas prendre une initiative à laquelle sembleraient participer ses sympathies particulières.

Le Saint-Père ayant, humainement, le mérite d'avoir ressuscité cette grande renommée, pour la rendre à l'Église, craindrait de suivre trop facilement l'inclination naturelle de sa piété vers le Serviteur de Dieu, par qui la Grâce a opéré de si merveilleux changements sur la face du Globe. Il faut que les

vœux, les instances de l'Épiscopat fassent une respectueuse violence à sa modestie, et que leur multiplicité oblige en quelque sorte le Souverain Pontife à se prononcer.

Un grand nombre de pieux fidèles et de fervents admirateurs de Pie IX vivent dans cette attente.

Ces demandes des Pasteurs des Diocèses, au successeur du Prince des Apôtres, n'auraient pas seulement pour effet d'exprimer le désir général des catholiques, elles constitueraient, au profit de la Cause, un point de départ qui serait de haute importance devant la Congrégation des Rites.

CHAPITRE QUINZIÈME

DU DEVOIR DE LA FRANCE ENVERS CHRISTOPHE COLOMB

I

En remarquant l'intérêt qui, progressivement, se manifeste chez tout peuple civilisé pour la mémoire de Colomb, il est aisé de prévoir que les marines du Globe entier célébreront, d'une manière inouïe, le quatrième séculaire de la Découverte. Dix-huit ans seulement nous séparent de cette époque. La grandeur des hommages tâchera d'effacer celle de l'ingratitude.

Dans ce jour, que fera le Catholicisme?

Souffrira-t-il qu'on travestisse publiquement le héros apostolique? permettra-t-il qu'on traite d'agent du Progrès, d'heureux aventurier, l'instrument de la Providence, l'Ambassadeur de Dieu?

L'Église laissera-t-elle la science, la politique, le commerce, en un mot, la société civile, reconnaître seule les services rendus par Colomb? Le catholicisme, qui lui doit tant, sera-t-il seul incapable de témoigner sa gratitude?

Ne voit-on pas qu'accepter cette commode réponse

« Il est trop tard », c'est s'annihiler, se dessaisir de son privilége, l'abandonner aux protestants, aux mathématiciens, aux positivistes? Quand on connaît cet incomparable chrétien, peut-on supporter l'idée de le voir solennisé par les ennemis du Christ, les francs-maçons, les voltairiens? Quoi! le messager du Salut serait fêté par ceux-là qui nient le Salut et raillent le Sauveur! Quel catholique ne rougirait de honte ou d'indignation à l'aspect d'une profanation pareille? Voilà pourtant ce que nous prépare une aveugle prudence. Voilà inévitablement où aboutira l'abstention que recommandent les ennemis inconscients de Pie IX. Nous n'insisterons pas sur ce sujet; on doit comprendre à demi mot le désavantage d'une telle situation.

Au contraire, si avant l'année 1892, la Vénérabilité de cet incomparable Serviteur de Dieu était déclarée, la commémoration de la Découverte prendrait, dans tous les pays catholiques, le caractère religieux qui lui est propre. Ce ne serait plus la célébration du génie humain, de la marche ascendante du Progrès; mais la glorification du Catholicisme, l'élévation des âmes vers le Créateur, qui par Christophe Colomb, nous admit à connaître la totalité de son Œuvre; la reconnaissance des cœurs pour le Verbe qui, à cette époque fortunée, voulut que son Évangile pût avoir accès dans tout l'univers.

Dès lors, l'impertinence des bibliographes, leurs calomnies traditionnelles contre ce héros, seraient frappées d'impuissance. Les impies, les sectaires

n'oseraient plus toucher à un nom honoré dans l'Église. Le seul titre de Vénérable, reconnu à Colomb, en le préservant désormais des hommages blessants de l'incrédulité, assurerait à la Papauté l'exclusive possession de cette sainte personnalité, dont elle fut l'inspiratrice et doit rester la sauvegarde.

Réfléchissez :

Croyez-vous qu'il soit « trop tard » pour s'occuper de cette Cause? N'est-elle pas effectivement INCOMPARABLE, la Cause du chrétien INCOMPARABLE, de celui auquel, d'un consentement unanime, les historiens avaient décerné le titre d'INCOMPARABLE[1] avant même que sa mission providentielle se fût révélée dans toute sa grandeur? Maintenant que par l'auguste sollicitude de Pie IX, cet homme a été restitué à l'Église, l'Église refusera-t-elle de le juger? rendra-t-elle ainsi stérile et presque vaine cette restitution? laissera-t-elle le doute jeter éternellement ses ombres sur la mémoire de l'élu du Seigneur?

Une Cause sans égale justifie une forme sans précédent. Il dépend des sympathies de l'Épiscopat de hâter opportunément son introduction. Chaque Évêque, personnellement, est en droit d'exprimer son suffrage sur ce Serviteur de Dieu, illustration de la catholicité entière. Mais s'il appartient à l'Épiscopat en général, de recommander cette Cause à la justice

[1] « Dopo di essersi acquistato per comune consenso il titolo d'incomparabile. » — CASONI, *Annali di Genova*, sub anno 1506, fol. 26.

du Souverain Pontife, ce droit semble particulièrement attribué aux Évêques de France.

Et pourquoi aux Évêques de France, plutôt qu'à ceux de toute autre nation?

Parce qu'ici, pour la France, le droit naît du devoir. Ayant commis, à l'égard de Colomb, une injustice irréparable dans le monde, elle doit l'atténuer, en relevant son nom dans le Catholicisme; — parce qu'étant la Fille Aînée de l'Église, elle a directement le droit de veiller à la gloire de sa mère; — parce que la France est le pays qui a le mieux partagé les aspirations religieuses de Christophe Colomb : son ardeur pour la délivrance du Saint-Sépulcre, son culte de la Vierge, son zèle à propager la religion catholique; — parce que, seule, la France a tourné au profit des intérêts religieux, la Découverte, conformément aux saints désirs de son auteur; tandis que l'Angleterre, le Portugal, la Hollande, les villes Anséatiques, l'Espagne elle-même, l'exploitaient surtout dans un but d'agrandissement ou d'avantage mercantile.

Seule, d'entre les nations catholiques, la France peu après la création du Collége de la Propagande par le Pape Urbain VIII, fonda trois établissements pour répandre la foi chez les idolâtres : — la maison des *Lazaristes,* en 1634; — celle de la *Congrégation du Saint-Sacrement,* en 1644, — et celle des *Missions étrangères,* en 1663; — de nos jours, encore, elle a établi l'Œuvre admirable de la Propagation de la Foi.

La France a aussi tiré le fruit, scientifiquement, le

plus glorieux de la Découverte. Elle a utilisé la conquête de Colomb pour l'entreprise, qu'on peut dire la plus hardie et la plus colossale, après la sienne : la détermination exacte de la forme du Globe, et la mesure de sa superficie. C'est par suite de cette opération qu'elle a conçu le système métrique, destiné à devenir usuel chez les peuples civilisés. C'est dans ce Nouveau Monde qu'elle a envoyé des apôtres, devenus les plus célèbres martyrs du Nouveau Continent, sans parler des poëtes, des savants, des naturalistes, émules de l'ingénieux Anchieta, du Père Joseph Acosta : le Père Marquet, le Père Lepers, le Père du Tertre, et tant d'autres glorieux fils de l'immortel Ignace de Loyola. La France a doté du grand nom de Louis XIV une brillante région du Nouveau Continent. Les noms de Québec, de Montréal, des fleuves Saint-Laurent, Saint-Louis prouvent sa priorité dans la possession d'une partie de l'Amérique du Nord. Elle y a laissé sa foi, sa langue, son esprit. Elle continue d'y envoyer des prêtres, des missionnaires, des religieux, des Évêques de notre sang. Aujourd'hui même, un Archevêque français comprend dans sa juridiction les premières habitations élevées par Christophe Colomb aux Antilles.

II

Voilà pourquoi, providentiellement, sans doute, la France s'est trouvée, à son insu, travailler à la réha-

bilitation de ce héros, et préparer la voie de son triomphe.

C'est un Français qui, vers la fin du siècle dernier, a retrouvé la sépulture de Christophe Colomb. Également, au commencement du siècle actuel, des Français ont les premiers constaté et rappelé la tradition sur la VRAIE CROIX de la Conception.

C'est un Français qui, le premier, a pressenti la sainteté de Christophe Colomb. Ce sont des Français qui les premiers ont prononcé le mot de Sainteté, en parlant de Colomb.

C'est à un Français que fut inspiré le chant le plus sublime, qui jamais ait célébré l'œuvre du démonstrateur de la Création. La magnifique poésie de S. G. Monseigneur Dubreil nous remet en mémoire que le Tasse travaillait en France à sa *Jérusalem délivrée,* où il parle de Christophe Colomb. C'est par la France que s'est ravivé chez les Espagnols le souvenir presque éteint de Christophe Colomb. La première femme qui, en Espagne, ait publiquement honoré la mémoire de Colomb est une Française, l'admirable reine Marie-Amélie.

Le premier Infant d'Espagne qui ait ressuscité la gloire de Colomb, en Castille, est un prince français, Son Altesse Royale Mgr le duc de Montpensier, dont la munificence et le patriotisme éclairé nous ont conservé l'agreste asile où le Révélateur du Globe, alors inconnu, reçut l'hospitalité.

La première femme dont la gratitude ait envoyé dans le Nouveau Monde un hommage à celui qui le

découvrit, est aussi une Française, l'Impératrice Eugénie.

C'est au Français dont la plume avait, la première, indiqué le caractère providentiel et sacré de Christophe Colomb, que Sa Sainteté a daigné confier le soin d'écrire son histoire.

C'est en France que le vénérable marquis de Brignole-Sales conçut le projet d'être l'exécuteur testamentaire de Christophe Colomb, en créant dans sa ville natale un séminaire des Missions étrangères. Un prêtre religieux, Français, le révérendissime Père Étienne, supérieur général des Lazaristes, fut chargé d'organiser ce remarquable établissement, dont le premier élève sortant a été l'Évêque missionnaire, Mgr Bracco, aujourd'hui Patriarche de Jérusalem. Un Évêque français porta la parole dans cette inauguration.

C'est de France que l'illustre père Ventura de Raulica adressa au clergé italien son important opuscule intitulé : Christophe Colomb restitué a l'Église. C'est avec une préface en langue française qu'a paru, à Milan, la première traduction italienne de l'histoire de Colomb, rédigée par ordre du Souverain Pontife. Un Prince de l'Église, Français, a le premier adressé au Souverain Pontife la prière d'introduire la Cause de Colomb. C'est en français qu'a été exceptionnellement écrite la demande de cette introduction.

C'est aussi en français qu'a été rédigée la première lettre qu'un Archevêque italien ait adressée à Sa Sainteté, dans le même but.

Ce sont des Cardinaux français, des Primats français, des Archevêques français, des Évêques français, des Vicaires apostoliques français qui, les premiers, ont signé la Postulation dont nous avons donné le texte. Par la France d'abord, la notion du but véritable de Colomb, et de ses vertus évangéliques, s'est répandue dans le monde. Il appartient donc à l'épiscopat français, plus particulièrement, de garder son droit de priorité et de primauté dans la glorification du héros apostolique.

Malgré ses revers et son abaissement momentané, la France reste toujours la Fille Aînée de l'Église. Si son isolement, son impuissance politique la privent de donner, aujourd'hui, matériellement appui au Saint-Siége, le droit lui est maintenu de contribuer à sa grandeur morale. C'est là son privilége inamissible. Pour l'avoir oublié, notre pays, après avoir perdu son prestige et son protectorat en Orient, a perdu son rang et sa suprématie en Europe.

Présenter Colomb à l'Église, c'est accroître l'éclat de la Papauté, car c'est affirmer la part qu'elle prit à l'acte qui a doublé le Globe ; c'est faire resplendir ce prodige de l'Apostolat, et justifier une fois de plus, à l'honneur de notre nation, cette parole du grand Joseph de Maistre : « La vérité a besoin de la France. »

FIN.

TEXTE LATIN

DU

TÉMOIGNAGE RENDU PAR S. S. LE PAPE PIE IX

AU ZÈLE APOSTOLIQUE

DE CHRISTOPHE COLOMB

Dans le Bref adressé le 24 avril 1863

AU COMTE ROSELLY DE LORGUES

PIUS PP. IX.

« Dilecte Fili, salutem et Apostolicam benedictionem. Ad universæ Ecclesiæ regimen Deo sic volente meritis licet imparibus admoti, Deque amplificanda ipsa Ecclesia pro Apostolici numeris, officio solliciti, eo curas assidue intendimus ut honorum amplitudine illos augeamus viros qui non vetustate magis et splendore generis quam rectefactis et religionis tuendæ studio inclarescunt. Jamvero huic præstantium virorum numero adjiciendus merito videris, Dilecte Fili, quem proinde

et propensæ nostræ voluntatis testimonio et amplissimo honoris titulo dignum existimamus. Luculentis quippe comperimus documentis ortum te fuisse a prisca ac nobili Italiæ familia, quæ temporum vicibus traducta in Galliam, viris ibidem floruit, tum pietatis cultu, tum consilio, integritate rerum gerendarum prudentia conspicuis. Quam quidem acceptam a majoribus laudem tua virtute ac meritis cumulasti; siquidem et ingenio abundans, et optimis excultus disciplinis, excellenti hac ingenii, doctrinæque facultate, non ad vanam nominis ostentationem, sed ad tuendam religionis causam opportune usus es, quum bacchante contra Catholicam fidem impiorum furore edictis tuis scriptis illam contundere audaciam, et fatiscenti hominum societati quæ sine religione nequit consistere, succurrere tuis pro viribus studuisti. Ut vero alia opera in lucem ederes pietatis et eruditionis laude commendata neque curis neque vigiliis pepercisti, sic ut non laboriosi magis doctique hominis quam de re sacra præclaræ meriti famam sis consecutus. Quæ inter opera non minus cessit honori religionis quam Italiæ decori locupletissima per te contexta historia de vita ac rebus gestis CHRISTOPHORI COLUMBI, QUI CATHOLICÆ FIEDI ARDORE SUCCENSUS AUDACISSIMA INSTITUTA NAVIGA-

TIONE NOVUM DETEGERE ORBEM AGRESSUS EST, NON UT HISPANICÆ DITIONI NOVAS TERRAS, VERUM UT CHRISTI REGNO, HOC EST ECCLESIÆ, NOVAS GENTES ADJICERET. »

. . . .

. . . .

(Ici s'arrête la citation faite en français, à la page 24 de ce volume.)



TABLE DES MATIÈRES

PROLÉGOMÈNES

SYNOPSE DE LA VIE DU SERVITEUR DE DIEU

CHAPITRE PREMIER

VOCATION DE CHRISTOPHE COLOMB

CHAPITRE DEUXIÈME

NOVICIAT DE CHRISTOPHE COLOMB

CHAPITRE TROISIÈME

PROBATION DE CHRISTOPHE COLOMB

CHAPITRE QUATRIÈME

L'AMBASSADEUR DE DIEU. — PREMIÈRE MISSION

CHAPITRE CINQUIÈME

SECONDE MISSION

CHAPITRE SIXIÈME

TROISIÈME MISSION

CHAPITRE SEPTIÈME

LE MESSAGER DE L'ÉGLISE

CHAPITRE HUITIÈME

CHAPITRE NEUVIÈME

CHAPITRE DIXIÈME

SECONDE PARTIE

LES PREUVES

VERTUS THÉOLOGALES

VERTUS CARDINALES

